

Miss Becke
not Miss Becke
~~Love~~ Miss Becke
O what a sweet
tady I love her

H I S T O I R E

Miss Becke

D'ANGLETERRE.

25/8/52

9504.C.27.



A B R É G É
DE
L'HISTOIRE D'ANGLETERRE,

DEPUIS

L'INVASION DE JULES CESAR

JUSQU'A

LA MORT DE GEORGE II.

Par le Dr. GOLDSMITH:

ET CONTINUE' JUSQU'A L'ANNE'E 1784.

**Traduit, sur la cinquième Edition, par M. LE BAS
de St. AMAND.**

L O N D R E S :

**Imprimé pour J. F. et C. RIVINGTON, L. DAVIS,
T. LONGMAN, B. LAW, G. G. J. et J. ROBIN-
SON, T. CADELL, R. BALDWIN, W. GOLD-
SMITH, W. RICHARDSON, SCATCHERD et
WHITAKER, et G. et T. WILKIE.**

M.DCC.LXXXVIII.



HISTOIRE

D'ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Bretagne, depuis l'Invasion de Jules César jusqu'à la Retraite des Romains.

LA Bretagne n'étoit que très-peu connue du reste du monde avant le tems des Romains. Ses côtes opposées à celles des Gaules étoient fréquentées par des marchands, qui y trafiquoient de tout ce que les naturels du pays pouvoient leur fournir. Ces marchands, à ce que l'on croit, se mirent dans la suite en possession de toutes les places maritimes, où il leur avoit d'abord été permis de résider. Y trouvant le pays fertile, et avantageusement situé pour le commerce, ils s'établirent sur le bord de la mer, et commencèrent à y faire fleurir l'agriculture. Il n'en étoit pas de même des naturels du pays, qui se considéroient comme les seuls possesseurs légitimes du sol, et qui évitoient toute espèce de correspon-

2 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

dance avec de nouveaux venus qu'ils regardoient comme des usurpateurs de leurs propriétés.

On nous représente ces naturels comme extrêmement nombreux, vivant sous des cabanes couvertes de paille, et nourrissant de grands troupeaux. Leurs alimens ordinaires étoient le lait ou la chair des animaux qu'ils tuoient à la chasse. Les habits, dont ils se couvroient une partie du corps, étoient faits de peaux de bêtes ; le reste, tel que les bras, les jambes, et les cuisses, étoit entièrement nu, et le plus souvent ils se peignoient ces parties en bleu. Leurs cheveux, qui étoient longs, flottoient sur leur dos et sur leurs épaules ; mais ils se rasoient la barbe de fort près, excepté au-dessus de la lèvre supérieure, où ils la laissoient croître. L'habillement des nations sauvages est presque partout le même, calculé plutôt pour inspirer la terreur que pour exciter l'amour et le respect.

Quant à leur gouvernement, il consistoit en plusieurs principautés, qui avoient chacune son chef particulier ; et il semble que c'est la plus ancienne méthode de domination à laquelle les hommes se soient accoutumés, méthode déduite des privilèges naturels de l'autorité paternelle. Dans les dangers pressans et extraordinaires, on convoquoit une assemblée générale, dans laquelle on choisissoit, d'un commun accord, un commandant en chef, et on lui confioit la conduite de toutes les affaires, et le pouvoir de faire la paix ou de continuer la guerre.

Leurs forces consistoient principalement en infanterie ; mais cependant, dans les grandes occasions, ils pouvoient mettre sur pied un nombre considérable de chevaux. Ils se servoient aussi, dans les batailles, de chariots, qui, armés de petites faux attachées au bout des essieux, faisoient des blessures terribles, et répandoient partout la terreur et la dévastation. Tandis que les chariots renversoient ainsi tout ce qui se rencontroit sur leur passage, les guerriers qui les conduisoient ne restoient pas dans l'inactivité ; ils lançoient leur javelots contre l'ennemi, couroient le long du timon, sautoient sur la terre, remontoient sur leur siège, s'arrêtoient ou détournoient
leurs

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 3

Leurs chevaux avec une incroyable vitesse ; et quelquefois ils faisoient une adroite retraite, pour attirer sur leurs pas l'ennemi en confusion.

La religion des Bretons faisoit une des plus considérables parties de leur gouvernement ; et les druides, qui en étoient les dépositaires, jouissoient parmi eux d'une grande autorité. Jamais on ne vit de superstitions plus terribles que les leurs : outre les divers châtimens qu'il leur étoit permis d'infliger en ce monde, ils enseignoient la transmigration éternelle des âmes, et par là étendoient leur autorité aussi loin que les craintes de leurs disciples. Ils sacrifioient des victimes humaines, qu'ils bruloient dans des idoles d'osier, si grandes qu'elles pouvoient contenir à la fois une multitude de personnes, qui étoient ainsi consumées ensemble. A ces usages, tendant à perpétuer l'ignorance et la crainte, ils ajoutoient une grande austérité de mœurs et une extrême simplicité dans leur manière de vivre. Ils habitoient dans les bois, dans des cavernes, ou dans des creux d'arbres ; ils se nourrissoient de glands et de graines, et ne buvoient que de l'eau : par ce moyen ils étoient respectés, et même presque adorés, du peuple.

On doit naturellement penser, que les mœurs du peuple prirent une teinture de celles de leurs instituteurs. Leur manière de vivre étoit simple, et en même tems cruelle et sauvage ; leur courage étoit grand, mais il n'étoit relevé ni par la compassion ni par la persévérance.

Les Bretons avoient vécu longtems dans cet état grossier mais indépendant, lorsque César, ayant porté ses armes victorieuses dans toutes les Gaules, et voulant étendre encore plus loin le bruit de ses exploits, se détermina à faire la conquête d'un pays qui sembloit lui promettre un triomphe aisé. Quand il eut embarqué les troupes qu'il destinoit à cette expédition, il partit pour la Bretagne vers minuit, et arriva le lendemain matin sur la côte de Douvres, où il vit les collines et les rochers couverts d'hommes armés pour s'opposer à sa descente.

4 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Les Bretons avoient choisi Cassibelaunus pour leur commandant en chef; mais les petits princes qui se trouvoient sous ses ordres, ou jaloux de son élévation, ou suspectant sa fidélité, refusèrent de lui obéir. Quelques uns se retirèrent avec leurs troupes dans l'intérieur du royaume, d'autres se soumirent à César, jusqu'à ce qu'enfin Cassibelaunus lui-même, affaibli par tant de désertions, profita du moment où il étoit encore capable de tenir le champ de bataille pour traiter de la paix sous les conditions les plus favorables. Celles que César lui offrit, et qu'il accepta, furent, qu'il enverroit au continent un nombre d'otages double de celui qui avoit d'abord été demandé, et qu'il se reconnoitroit sujet de l'empire Romain. César fut cependant obligé de retourner encore dans ce pays pour forcer les Bretons d'exécuter le traité stipulé.

Lorsqu'Auguste fut monté sur le trône, cet empereur forma le dessein de visiter la Bretagne, mais une révolte inattendue des Pannoniens en empêcha l'exécution.

Tibère, ayant jugé sagement que l'empire étoit déjà trop étendu, ne fit aucune entreprise sur la Bretagne. A cette époque ses habitans commencèrent à faire des progrès dans tous les arts qui peuvent contribuer à l'aisance ou à l'agrément de la vie humaine.

Les barbares extravagances de Caligula, qui menaça la Bretagne d'une invasion, servirent plutôt à l'exposer au ridicule qu'à mettre l'île en danger. Sous le règne de Claudius, les Romains commencèrent enfin à prendre une résolution sérieuse de réduire entièrement les Bretons sous leur domination. Plautius et d'autres chefs furent d'abord chargés de la conduite de cette expédition, et eurent le succès qui avoit coutume d'accompagner partout les armes Romaines.

Caractacus fut le premier qui sembla vouloir, par une vigoureuse tentative, délivrer son pays, et chasser ces conquérans arrogans et avides. Ce guerrier bougueux, quoiqu'avec des forces inférieures, continua pendant plus de neuf ans à s'opposer aux Romains et à les harceler; jusqu'à

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 5

qu'à ce qu'enfin il fut entièrement mis en déroute, et fait prisonnier par Ostorius Scapula, qui l'envoya en triomphe à Rome. Pendant que l'on conduisoit Caractacus à travers Rome, il ne parut nullement déconcerté devant le prodigieux concours de spectateurs que l'envie de le voir avoit rassemblés ; mais, jetant les yeux sur la pompe qui l'environnoit, " Hélas ! " s'écria-t-il, " comment est-il possible qu'un peuple, qui possède chez lui tant de choses magnifiques, vienne en Bretagne me disputer une chaumière ! " L'empereur souffroit des malheurs du héros Breton, mais son exclamation acheva de le gagner en sa faveur. Il ordonna que ses fers lui fussent ôtés sur le champ, et lui rendit sa liberté, ainsi qu'à tous les captifs de son parti.

Le cruel traitement exercé contre Boadicée, Reine des Icenien, excita encore une grande révolte parmi les Bretons. Prasätagus, Roi des Icenien, avoit en mourant légué la moitié de ses états aux Romains, et l'autre à ses filles, espérant que par le sacrifice d'une partie il assureroit à sa famille la tranquille possession du reste ; mais cette précaution n'eut pas l'effet qu'il en avoit attendu. L'officier Romain, chargé des affaires de la république, se mit aussitôt en possession de l'héritage entier ; et, lorsque Boadicée, veuve du roi défunt, essaya de faire quelques remontrances, il ordonna qu'elle fut publiquement fouettée comme une esclave, et fit livrer ses filles aux insultes de ses soldats. De semblables outrages étoient bien suffisans pour engager l'isle entière à se révolter. Les Icenien, plus vivement intéressés dans cette querelle, furent les premiers à prendre les armes ; toutes les autres nations suivirent bientôt leur exemple ; et Boadicée, femme d'une grande beauté, et d'un esprit plus mâle encore, fut mise à la tête des forces combinées, qui consistoient en deux cent trente mille combattans. Désespérés à la vue des désastres dont ils étoient victimes, ils attaquèrent avec succès, et détruisirent plusieurs établissemens des Romains. Paulin, qui commandoit les troupes Romaines, vint promptement au secours de

6 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Londres, colonie qui avoit déjà acquis de la consistance ; mais, lorsqu'il y fut arrivé, il trouva que la fureur générale exigeoit qu'il abandonnât cette place à la fureur sans bornes de l'ennemi. Cette ville fut bientôt après réduite en cendres, et tous les habitans qui y restoient encore furent inhumainement massacrés ; les Romains et tous les autres étrangers, au nombre de soixante-dix mille, furent passés au fil de l'épée. Animés par ces succès, les Bretons ne cherchèrent plus à éviter l'ennemi, mais se présentèrent hardiment au lieu où les attendoit Paulin, qui s'étoit posté d'une manière très-avantageuse avec un corps de dix mille hommes. La bataille fut sanglante et opiniâtre. Boadicée se montra sur un char avec ses deux filles, et harangua son armée avec une éloquente mâle et une courageuse fermeté. Ses troupes, pleines de bravoure, mais mal commandées et sans discipline, ne furent pas capables de tenir devant la froide intrépidité des Romains. / Elles furent mises en déroute avec une perte considérable ; 80 mille hommes restèrent sur le champ de bataille, et un nombre infini fut fait prisonnier ; Boadicée, craignant de tomber dans les mains du vainqueur furieux, termina ses jours par le poison.

Le général, qui établit définitivement et solidement l'empire des Romains dans cette île, fut Julius Agricola, qui la gouverna sous les règnes de Vespasien, de Titus, et de Domitien, et se rendit célèbre, autant par son courage que par ses vertus.

Après le gouvernement d'Agricola, et durant de longues années, il paroît qu'une paix profonde regna en Bretagne, et les historiens parlent peu des affaires de cette île pendant ce tems.

Rome, enfin, qui pendant tant de siècles avoit donné ses loix aux nations ; Rome, qui avoit répandu l'esclavage et l'oppression sur tout le monde connu, commençoit elle-même à plier sous le poids de sa propre grandeur. Les hommes, comme d'un consentement général, s'élevèrent pour recouvrer leur liberté ; presque
toutes

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 7

toutes les nations prétendirent à cette indépendance dont elles avoient été si longtems et si injustement privées.

Pendant ces troubles, la jeunesse Bretonne étoit souvent envoyée dans la Gaule, pour prêter son inutile secours aux différens prétendans à l'empire, qui, succombant à chaque entreprise, ne laissoient d'eux, après leur mort, que le nom de tyrans. A mesure que les forces des Romains diminueoient en Bretagne, les Pictes et les Ecoissois s'enhardissoient à infester le nord de ce pays ; et, traversant les bras de mer, que les Romains ne pouvoient pas garder, dans de petits bateaux d'osier recouverts de peau, ils remplissoient les lieux où ils mettoient pied à terre de carnage et de consternation.

Les Romains, voyant qu'il leur étoit impossible de conserver plus longtems leur autorité sur la Bretagne, se déterminèrent enfin à abandonner cette île, sous le regne de Valentinien, après en avoir été maîtres pendant près de quatre cens ans ; et ils laissèrent aux habitans la liberté de régler leur gouvernement comme ils le jugeroient à propos, et de se choisir des rois. Ils leur donnèrent les meilleures instructions qu'ils purent, au milieu de tant de troubles, relativement à l'exercice des armes et à la réparation de leurs remparts ; et ils les aidèrent à relever un mur de pierre, bati par l'empereur Sévère, et qui traversoit l'île d'une mer à l'autre ; car les Bretons n'avoient pas alors parmi eux d'habitans assez adroits pour les réparer eux-mêmes.

CHAPITRE II.

DES SAXONS.

LES Bretons, abandonnés à eux-mêmes, considérèrent la liberté qui leur étoit rendue comme le plus grand de tous les malheurs.

Les Pictes et les Ecoissois, se réunissant, regardèrent la Bretagne comme un bien qui leur appartenoit ; et ils attaquèrent

8 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

attaquèrent avec succès la muraille du Nord, que les Romains avoient bâtie pour mettre les Bretons à l'abri des incursions de ces voisins dangereux. S'étant ouvert ainsi le passage, ils ravagèrent avec impunité tout le pays, tandis que les Bretons ne cherchoient que des retraites momentanées dans leurs bois et dans leurs montagnes.

Les Bretons étoient dans cet état de désolation et de foiblesse lorsqu'ils eurent recours aux Saxons, peuple brave, qui par sa force et sa valeur s'étoit rendu formidable à toutes les nations Allemandes qui l'entouroient, et qui le regardoient comme invincible, dût-il être combattu même par les dieux. C'étoient des gens infatigables et hardis, qui considéroient la guerre comme leur commerce, et qui apprenoient en conséquence à regarder la victoire comme un avantage douteux, mais le courage comme une richesse certaine. Rarement une nation entièrement adonnée à la guerre a-t-elle échappée au reproche de cruauté ; car ceux, qui peuvent être barbares avec impunité, ont peu de pitié pour les maux dont ils sont la cause. Les Saxons nous sont représentés comme une nation extrêmement barbare ; cependant nous ne devons pas oublier que ce sont leurs ennemis qui nous en ont tracé le portrait.

Il fut très-agréable à ces peuples ambitieux de se voir appelés dans un pays, sur lequel, depuis plusieurs siècles, ils avoient formé des desseins. Ils se rendirent donc à l'invitation pressante de Vortigern, Roi de Bretagne, et descendirent, au nombre de 1500 hommes, commandés par deux frères, Hengist et Horfa, dans la petite île de Thanet. Ils n'y restèrent pas longtems dans l'inaction ; mais, étant joints par les troupes des Bretons, ils marchèrent contre les Pictes et les Ecossois, qui s'étoient avancés jusqu'au comté de Lincoln, et remportèrent bientôt sur eux une victoire complète.

Les Saxons comparant la fertilité du pays dans lequel ils se trouvoient avec la stérilité de celui qu'ils venoient de quitter, ils invitèrent un grand nombre de leurs compatriotes à venir prendre part à leur nouvelle expédition.

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 9

expédition. Ils reçurent en conséquence un renfort de cinq mille hommes, qui passèrent sur dix-sept vaisseaux, et ils s'établirent bientôt dans l'île d'une manière stable.

Les historiens Bretons, pour excuser leur pays sur la facilité avec laquelle les Saxons en firent la conquête, en attribuent la principale cause plutôt encore à leurs ruses qu'à leur valeur. Ils alleguent que Vortigern fut adroitement entraîné dans une passion violente pour Rowena, fille d'Hengist, et que pour l'épouser il fut forcé de céder à son père la riche province de Kent, d'où, dans la suite, on ne put jamais éloigner les Saxons. On dit aussi, qu'à la mort de Vortimer, qui arriva peu de tems après la victoire qu'il remporta à Eglesford, Vortigern, son père, fut établi sur le trône. On ajoute enfin, que, ce faible monarque ayant consenti à se rendre à un festin que lui offrit Hengist, trois cents nobles de son parti y furent indignement massacrés, et lui-même retenu prisonnier.

Après la mort d'Hengist, plusieurs autres tribus Allemandes, encouragées par les succès de leurs compatriotes, passèrent la mer en grand nombre. Un parti de cette nation, sous la conduite d'Ella et de ses trois fils, avoit quelque tems avant jeté les fondemens du royaume des Saxons du Sud, et cela après avoir éprouvé une vigoureuse résistance et avoir répandu bien du sang. Ce nouveau royaume comprenoit les comtés de Surrey et de Suffex, avec la Nouvelle Forêt, et s'étendoit jusqu'aux frontières de Kent.

Une autre tribu de Saxons, sous la conduite de Cerdic et de son fils Kenric, s'établit dans l'Ouest, et donna au pays le nom de Wesssex. Ces nouveaux colons éprouvèrent une forte opposition de la part des naturels; mais, recevant des secours de l'Allemagne, aidés par leurs compatriotes déjà établis dans l'île, ils mirent les Bretons en déroute, et, quoiqu'ils ne pussent pas gagner beaucoup de terrain, tant que le célèbre roi Arthur leur fit face, ils eurent cependant assez de force pour conserver les conquêtes qu'ils avoient déjà faites. Ce furent donc Cerdic et son fils Kenric qui établirent le

20 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

le troisième royaume Saxon, celui de Wessex, qui comprenoit les Comtés de Hants, de Dorset, de Wilts, et de Berks, et l'Isle de Wight.

Ce fut en s'opposant à cet usurpateur Saxon que le fameux prince Arthur acquit sa réputation. De quelque peu de succès que sa valeur ait à la fin été couronnée, nous le trouvons représenté sous des couleurs si glorieuses dans les annales fabuleuses de ces tems-là, que nous devons dire quelque-chose de lui. L'origine de ce prince est si obscure, que quelques auteurs le font fils d'Ambrorius, et d'autres seulement son neveu; quelques écrivains assurent qu'il étoit prince de Cornouailles, et fils de Gurlois, roi de cette province. Quelle que soit son origine, il est certain que jamais guerrier ne porta la valeur à un degré plus élevé; et que, si le courage seul eut suffi pour relever les Bretons du triste état où ils étoient plongés, celui d'Arthur auroit exécuté ce prodige. Suivant les historiens les plus dignes de foi, il vainquit les Saxons dans douze combats successifs. Dans une de ces batailles, qui fut livrée à Caerbadon, dans le comté de Berks, on assure qu'il tua de sa propre main quatre cent quarante ennemis. Les Saxons étoient trop nombreux et trop puissans pour pouvoir être anéantis par les efforts passagers de la simple valeur; la paix, et non pas des conquêtes, étoit le seul fruit qu'Arthur pouvoit espérer de ses victoires. L'ennemi gagnoit toujours du terrain; et ce prince, dans le déclin de sa vie, eut la mortification, par rapport à des troubles domestiques qui s'élevèrent dans sa propre famille, de se voir le spectateur oisif de ces nouvelles usurpations. Sa première femme avoit été enlevée par Melnas, Roi de Somerset, qui l'avoit gardée une année entière à Glastonbury, jusqu'à ce qu'Arthur, ayant découvert le lieu de sa retraite, s'avancât avec une armée contre le ravisseur, et l'obligeât de la lui rendre. Peut-être fut-il plus heureux dans son second mariage; l'histoire n'en fait nulle mention; mais il ne le fut pas avec sa troisième femme, que Mordred, son propre neveu, débaucha. Cela produisit une révolte, dans laquelle le

roi

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 21

roi et son indigne parent, se rencontrant tous les deux au fort de la mêlée, se tuèrent l'un l'autre.

Pendant que les Saxons travailloient ainsi sans relâche à s'établir dans l'Ouest, leurs compatriotes n'étoient pas moins actifs dans les autres parties de l'Isle. Des aventuriers continuant de passer de l'Allemagne, un corps de Saxons, sous le commandement d'Uffa, s'empara des comtés de Cambridge, de Suffolk, et de Norfolk, et ils donnèrent à leur chef le titre de Roi d'Estanglie; cet état fut le quatrième royaume Saxon fondé en Bretagne.

Un autre corps de ces aventuriers forma un royaume sous le titre de Saxons de l'Est, ou d'Essex, qui comprenoit l'Essex, le Middlesex, et une partie du comté d'Hartford. Ce royaume, qui fut démembré de celui de Kent, forma la cinquième souveraineté Saxonne fondée en Bretagne.

Le royaume de Mercie fut le sixième qu'établirent ces farouches conquérans; il comprenoit tous les comtés de l'intérieur, depuis les bords de la Severne jusqu'aux frontières des royaumes d'Estanglie et d'Essex.

Le septième et dernier dont ils parvinrent à s'emparer fut celui de Northumberland, l'un des plus puissans et des plus étendus de tous. Il se forma de l'union de deux royaumes Saxons plus petits, dont l'un étoit appelé Bernicie, et contenoit le comté actuel de Northumberland et l'évêché de Durham; les habitans du second, appelés Déiriens, étoient établis dans les comtés de Lancastre et d'York. Ces deux royaumes furent réunis dans la personne d'Ethelfrid, Roi de Northumberland, qui chassa Edwin, son beaufrère, du royaume des Déiriens, et s'empara de ses états. Les naturels du pays, ayant été de cette manière ou domptés ou entièrement expulsés, il y eut sept royaumes établis en Bretagne, et connus depuis sous le nom de l'heptarchie Saxonne.

Les Saxons, bien établis dans les meilleurs endroits de l'Isle, et n'ayant plus de Bretons à subjuguier, commencèrent à se quereller entre eux. Un pays, divisé en plusieurs petites principautés indépendantes les unes des autres,

autres, doit nécessairement se trouver toujours exposé aux révolutions, parceque la jalousie et l'ambition y trouvent plus souvent des prétextes pour agir. Après une longue suite de combats, de trahisons, de ruses, toutes ces petites souverainetés tombèrent au pouvoir d'Egbert, roi de Wessex, qui par ses vertus méritoit de commander, et qui par sa prudence sut conserver ses conquêtes. Par lui tous les royaumes de l'heptarchie se trouvèrent réunis sous une seule juridiction ; et, pour donner plus d'éclat à son autorité, il convoqua à Winchester une assemblée générale du clergé et du peuple, où il fut solennellement couronné roi d'Angleterre, nom sous lequel le royaume réuni fut ensuite appelé.

C'est ainsi qu'environ quatre cens ans après l'arrivée des Saxons en Bretagne tous leurs petits établissemens furent réunis en un grand état, et on n'eut plus devant les yeux que la perspective riante d'une paix durable, d'une douce sécurité, et d'un bonheur qui devoit augmenter sans cesse.

Ce fut vers ce tems que St. Grégoire entreprit d'envoyer des missionnaires parmi les Saxons, pour les convertir au Christianisme. On dit, qu'avant son élévation à la chaire papale, passant un jour à travers le marché des esclaves à Rome, il apperçut quelques enfans d'une beauté surprenante qui étoient exposés en vente. Il s'informa de leurs pays ; et, apprenant que c'étoient de jeunes Anglois, il s'écria en langue Latine, *Non Angli, sed angeli, forent, si essent Christiani* : " Ce ne seroient point des Anglois, mais des anges, s'ils étoient " Chrétiens." De cet instant il conçut un desir ardent de convertir cette nation, encore dans les ténèbres du paganisme ; et il envoya un moine nommé Augustin, et d'autres missionnaires du même ordre, pour prêcher l'Evangile en Bretagne.

Ce pieux moine, dès qu'il eut mis pied à terre dans l'Isle de Thanet, envoya un de ses interprètes à Ethelbert, Roi de Kent, pour lui dire, qu'il étoit venu de Rome dans l'intention de lui offrir le salut éternel. Le roi ordonna aussitôt qu'on fournit à lui et à ses compa-
gnons

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 13

gnons tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, et même les visita, sans se déclarer cependant en leur faveur. Augustin, encouragé par cette réception favorable, et concevant l'espérance d'un heureux succès, redoubla de zèle pour prêcher l'Evangile. Le roi embrassa publiquement la religion Chrétienne, et son exemple fut d'un si grand poids parmi ses sujets, que la plupart d'entre eux se présentèrent volontairement pour être batisés, le missionnaire s'opposant ouvertement à toute espèce de contrainte que l'on voudroit employer pour hâter leur conversion. Tous les royaumes, les uns après les autres, embrassèrent la religion Chrétienne; et l'Angleterre fut bientôt aussi fameuse par ses superstitions qu'elle l'avoit été autrefois par son aversion pour les Chrétiens.

CHAPITRE III.

DE L'INVASION DES DANOIS.

LA paix et la tranquillité étoient à peine rétablie en Angleterre, lorsqu'un essaim nombreux de gens, sortis des pays qui bordent la mer Baltique, et connus sous le nom de Danois, vinrent exercer leur furie sur cette île. Un corps peu nombreux de ces pirates fit d'abord une descente sur les côtes, dans l'intention de prendre connoissance du pays; et, après avoir commis quelques légères déprédations, ils se sauvèrent sur leurs vaisseaux pour se mettre en sûreté. Environ sept ans après, ils abordèrent sur les côtes du royaume de Northumberland, et y pillèrent un monastère; mais, leur flotte ayant été maltraitée par une tempête, ils furent défaits par les habitans, et passés au fil de l'épée. Cinq années ne s'étoient pas encore écoulées depuis l'avènement d'Egbert au trône, lorsque leurs invasions commencèrent à devenir redoutables; et de ce moment ils continuèrent sans relâche à exercer leur férocité, jusqu'à ce que le royaume entier se trouvât réduit au plus dur esclavage.

C

Quoique

14 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Quoique souvent repoussés, ils parvenaient toujours à leur but, de ravager et d'emporter leur butin. Ils évitoient autant qu'ils pouvoient d'en venir à un combat général ; mais, se répandant sur la surface du pays, ils s'emparaient indistinctement et des habitans et de leurs effets susceptibles d'être transportés.

Ils résolurent enfin de faire un établissement solide dans la Bretagne ; et, ayant fait une descente sur l'île de Thanet, ils y campèrent, et surent se maintenir maîtres du terrain, malgré une bataille sanglante qu'Ethelwolf remporta sur eux. Le règne d'Ethelbald, son successeur, fut de peu de durée, mais dans un court espace il se rendit coupable d'un nombre de crimes suffisant pour rendre son nom odieux à la postérité.

Ce prince eut pour successeur Ethelred, son frère, brave guerrier, mais dont la valeur ne suffisoit pas pour résister aux efforts des Danois. Dans toutes les entreprises militaires, il fut aidé par son plus jeune frère, Alfred, à qui dans la suite on donna à juste titre le surnom de Grand. Ce prince avoit été dépouillé par le roi de la plus grande partie de son patrimoine ; mais il sacrifia tout ressentiment particulier au bien public. Ce fut pendant le règne d'Ethelred que les Danois pénétrèrent dans le royaume de Mercie, et établirent leurs quartiers d'hiver à Nottingham. Le roi, ayant entrepris de les en chasser, reçut dans le combat une blessure dont il mourut ; et il laissa Alfred héritier d'un royaume sur le bord de sa ruine.

Les Danois avoient déjà soumis les royaumes de Northumberland, d'Estanglie, et avoient pénétré jusques dans le centre de celui de Wessex. Les Merciens avoient levé l'étendard de la rebellion ; l'autorité d'Alfred sur les autres provinces étoit très-mal assurée ; les habitans, effrayés des désastres auxquels ils étoient continuellement exposés, laissoient leurs terres incultes ; et toutes les églises et les monastères furent renversés de fond en comble. On ne voyoit que des objets de terreur ; les plus légères espérances étoient détruites. La sagesse et les vertus réunies dans un seul homme eurent assez

assez de force pour faire renaître le bonheur, l'ordre, et la tranquillité; les habitans, opprimés, désespérés, trouvèrent un vengeur, un libérateur, dans le roi Alfred.

Ce prince sembloit né non seulement pour être le défenseur de son pays, mais encore pour être l'honneur et l'ornement de l'humanité. Il avoit donné, dans un âge très tendre, des preuves de ces grandes vertus, qui dans la suite répandirent tant d'éclat sur son règne; et, lorsqu'il avoit été envoyé à Rome par son père, pour y faire ses études, le pape Léon l'avoit désigné comme devant succéder au trône de la Bretagne. A son retour, il devint l'objet des plus tendres affections de son père, et ce fut sans doute par cette raison que son éducation fut d'abord si négligée. A douze ans il n'avoit pas encore les plus légères notions de la littérature; mais, ayant entendu lire quelques poèmes Saxons, dans lesquels étoient célébrées les grandes actions des héros, un noble enthousiasme s'empara de son esprit; il conçut le désir, non seulement d'atteindre à un semblable degré de gloire, mais encore d'être en état d'en transmettre la connoissance à la postérité. Encouragés par la reine, sa mère, secondé par un esprit-vif, il apprit bientôt à lire lui-même ces ouvrages, et se familiarisa ensuite avec les auteurs Latins, qui dirigèrent son gout et mirent un frein à son ambition.

Il ne fut pas plutôt parvenu au trône, qu'il se trouva forcé de faire face aux Danois, qui s'étoient emparés de Wilton, et exerçoient leurs ravages ordinaires sur les pays d'alentour. Il marcha contre eux avec le peu de troupes qu'il put rassembler à la hâte, et leur livra une bataille dans laquelle les Anglois eurent tout le désavantage. Le malheur pouvoit mettre obstacle à l'exécution des bonnes intentions du roi, mais il n'étoit pas capable d'abattre son courage et son activité. En peu de tems il se vit en état de risquer une autre bataille; et l'ennemi, effrayé d'avoir à combattre un guerrier si vaillant et si expérimenté, fit des propositions de paix, qu'il ne jugea pas à-propos de rejeter. Les Danois étoient con-

16 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

venus par le traité de sortir du royaume, mais, au lieu de remplir leurs engagemens, ils ne firent que s'éloigner, brulant et détruisant tout ce qui se rencontroit sur leur passage.

Alfred, ayant à combattre un ennemi errant et dispersé, que nulle force ne pouvoit vaincre, pour qui nul traité n'étoit sacré, se trouvoit hors d'état de résister aux efforts de ces usurpateurs, qui l'attaquoient de tous côtés. De nouveaux renforts leur étoient envoyés tous les ans, et tous les ans ils faisoient de nouvelles tentatives. Un grand nombre de ses sujets abandonnèrent leur patrie, et s'enfuirent, les uns dans le pays de Galles, les autres sur le continent; d'autres se soumirent aux vainqueurs, sacrifiant leur liberté pour conserver leur existence. Dans cet état de désolation, Alfred s'efforçoit en vain de leur rappeler ce qu'ils devoient à leur pays, à leur roi, ce qu'ils se devoient à eux-mêmes; voyant ses remontrances sans effet, il fut forcé de se soumettre à la malheureuse nécessité des tems. Ayant dépouillé toutes les marques de la royauté, et renvoyé ses domestiques, il se déguisa en payfan, et habita pendant quelque tems la maison d'un pâtre qui étoit chargé du soin de ses bestiaux. Quoiqu'abandonné du monde entier, et ayant à redouter des ennemis partout où il y avoit des hommes, il voulut rester dans son royaume pour être à portée de saisir les moindres occasions de le soustraire à l'esclavage. Dans sa retraite solitaire, située au confluent des rivières de Parret et de Thone, dans le comté de Somerset, il cherchoit à se distraire par la musique, et supportoit ses maux en se livrant à l'espérance d'un meilleur sort. On dit qu'un jour la femme du pâtre, qui ignoroit qui il étoit, lui recommanda de veiller à des gâteaux qui cuisoient sur les charbons: les ayant par malheur laissé bruler, cette femme lui fit les plus vifs reproches de sa négligence.

Avant de s'enfoncer dans cette solitude, Alfred avoit pris des mesures pour rassembler un petit nombre de gens qui lui étoient restés fidèles, s'il se présentoit une occasion de surprendre l'ennemi, qui étoit alors en possession

session de tout le pays. Ils s'étoient retirés dans les bois et dans les marais du comté de Somerset, d'où ils sortoient quelquefois pour saccager de légères troupes de maraudeurs. Les succès, qu'ils rencontroient dans cette manière de vivre, singulière et affreuse, encouragèrent un grand nombre d'habitans à se joindre à eux. Ce corps s'augmentoît tous les jours, et il se trouva bientôt assez formidable pour songer à se rendre auprès du monarque, alors réduit, par la famine, à la plus fâcheuse extrémité.

Dans ce même tems, Ubba, commandant en chef des Danois, répandoit par tout la terreur, et étoit occupé à ravager le pays de Galles sans rencontrer d'opposition. Le seul endroit où il trouva de la résistance fut au château de Kenwith, dans lequel le comte de Devonshire s'étoit fortifié avec un petit corps de troupes. Ce brave guerrier, se trouvant hors d'état de soutenir un siège, et connoissant le danger de se rendre à un ennemi perfide, résolut de faire une sortie désespérée, et, l'épée à la main, de s'ouvrir un passage au milieu des assiégeans. Sa proposition fut approuvée de tous ses compagnons, et les Danois, rassurés par leur nombre, et méprisant un ennemi foible, non-seulement furent mis en déroute avec un carnage affreux, mais encore perdirent leur général Ubba.

Cette victoire ranima le courage des Saxons, et Alfred, tirant avantage de la disposition favorable où il les voyoit, se disposa à les encourager à faire usage de toute leur supériorité. Il les instruisit du lieu de sa retraite, et leur ordonna de se tenir prêts à marcher au premier avis qu'ils recevraient. Il étoit nécessaire de connoître les forces et la véritable position de l'ennemi, mais personne n'osoit se charger d'aller prendre ces informations. Ne voyant personne en qui il put se confier, il entreprit lui-même cette tâche dangereuse. Déguisé en berger, et une harpe à la main, il pénétra facilement dans le camp des Danois, où il déploya avec tant de succès ses talens pour la musique, qu'on le présenta bientôt à Guthrum, leur prince, avec qui il passa plusieurs jours.

18 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

C'est alors qu'il remarqua l'imprudente sécurité des Danois, leur mépris pour un ennemi qu'ils avoient subjugué, leur manière de fourager et de piller, et l'affreux dégât qu'ils faisoient de biens si mal acquis. Après avoir observé tout ce qu'il vouloit connoître, il retourna dans sa retraite, et envoya des gens de confiance parmi ses sujets, pour leur enjoindre de prendre les armes et de se rendre à la forêt de Selwood : ces ordres furent reçus et exécutés avec joie.

Alfred chargea l'ennemi dans l'endroit où il se tenoit le moins sur ses gardes ; et les Danois, surpris de voir une armée d'Anglois lorsqu'ils les considéroient comme totalement domptés, ne firent qu'une foible résistance. Malgré leur supériorité, ils furent mis en déroute, et un grand nombre resta sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent se sauvèrent vers un camp qu'ils avoient dans le voisinage, mais, peu en état de soutenir un siège, en moins de quinze jours ils furent forcés de se rendre à discrétion. Ceux qui ne voulurent pas embrasser le Christianisme se rendirent en Flandres, avec la permission du conquérant, sous la conduite d'un de leurs généraux, nommé Hastings. Guthrum, leur prince, se convertit, et le roi lui servit de parrain ; trente nobles Danois suivirent cet exemple.

Alfred se trouvoit alors au plus haut degré de grandeur ; ses états étoient plus étendus que ne l'avoient jamais été ceux d'aucun de ses prédécesseurs ; les rois de Galles lui rendoient hommage pour leurs possessions ; les peuples du Northumberland recevoient un roi de sa main, et il n'avoit point d'ennemis à redouter. Dans cet état d'une heureuse et parfaite tranquillité, que rien ne troubla pendant douze ans, Alfred fut sans cesse occupé à cultiver les arts de la paix, et à réparer les maux que la guerre avoit occasionnés.

Il fut aussi attentif à polir son pays qu'il avoit été ardent à le protéger. Il forma un corps de lois, et le soin qu'il prit d'encourager les sciences eut l'heureux effet d'étendre les principes de la morale et d'adoucir les mœurs farouches du peuple. Lorsqu'il monta sur le trône,

trône, il trouva les Anglois plongés dans la plus grossière ignorance et dans la barbarie la plus sauvage, suite des défordres qui avoient toujours regné dans le gouvernement et des fureurs exercées par les Danois. Il se plaint qu'à son avènement à la couronne il ne se trouvoit aucun homme au sud de la Tamise assez instruit pour interpréter l'Office Latin. Afin de remédier à ces inconvéniens, il fit venir, de tous les pays de l'Europe, les hommes les plus éclairés ; il fonda, ou au moins rétablit, l'université d'Oxford, à laquelle il accorda un grand nombre de privilèges ; et l'exemple qu'il donna, en se livrant lui-même à l'étude, fut un puissant aiguillon pour faire germer l'amour des sciences dans tous les esprits.

Il avoit coutume de diviser son tems en trois égales portions : l'une étoit abandonnée au sommeil, aux repas, et à l'exercice ; la seconde étoit consacrée aux affaires ; et la troisième à l'étude et à la prière. Il fit de grands progrès dans l'étude de la grammaire, de la rhétorique, de la philosophie, de l'architecture, et de la géométrie. Il étoit excellent historien, bon musicien ; on le reconnoissoit comme le meilleur poëte Saxon de son siècle, et il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Pour donner un portrait fidelle de ce prince, il suffiroit de rassembler toutes les qualités qui constituent la perfection. Ces vertus même qui paroissent les plus opposées se trouvoient heureusement alliées en lui : il étoit persévérant, et savoit plier à-propos ; modéré et entreprenant ; juste et indulgent ; ferme lorsqu'il commandoit, doux et facile dans la conversation. La nature, jalouse d'ajouter encore à tant d'admirables qualités, lui avoit donné toutes les graces de l'extérieur, la force, l'air noble, et une figure ouverte et riante.

Edouard, son second fils, lui succéda. Athelstan, fils naturel d'Edouard, monta sur le trône après son père, l'irrégularité de sa naissance, suivant la coutume de ces tems, n'ayant pas été regardée comme une raison suffisante pour le priver de la couronne. Il mourut à Gloucester,

20 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Glocester, et eut pour successeur son frère Edmond. Ce prince, lors de son avènement au trône, fut forcé, comme l'avoient été ses prédécesseurs, de prendre les armes contre les habitans du Northumberland, mais par son activité il fut bientôt rendre leurs efforts inutiles. La haine que ce monarque témoignoit pour les hommes débauchés fut la cause de sa mort. Il fut tué par un brigand, nommé Leolff, au milieu d'une fête où ce scélérat avoit eu l'impudence de paroître en présence du roi. Edred, son frère, monta sur le trône après lui, et se trouva, de même que ses prédécesseurs, à la tête d'un peuple rebelle et intraitable. Ce prince accordoit une déférence aveugle aux avis du moine Dunstan, dans tout ce qui concernoit les affaires de l'église et de l'état; et le royaume seroit bientôt devenu une province papale, par le soin de cet ecclésiastique zélé, si la mort du roi, arrivée dans la dixième année de son règne, et causée par une esquinancie, ne l'eut arrêté au milieu de sa course.

Edwy, son neveu, lui succéda, ses deux fils étant trop jeunes pour prendre les rênes du gouvernement. C'étoit un homme accompli, et revêtu de toutes les qualités qui constituent le guerrier; mais il se trouvoit souverain d'un royaume dans lequel il avoit à combattre un ennemi que ne pouvoient dompter toutes les vertus militaires. Dunstan, qui avoit gouverné sous le dernier règne, étoit résolu de ne rien omettre pour conserver son autorité sous celui-ci; et Edwy, aussitôt qu'il fut revêtu de la pourpre, se trouva embarrassé dans une querelle avec les moines, dont ses talens ni ses vertus ne purent calmer la rage.

Parmi d'autres preuves de leur cruauté, on rapporte celle-ci. Il y avoit une princesse du sang royal, nommée Elgive, dont la beauté avoit fait une forte impression sur le cœur du jeune monarque. Il avoit risqué de l'épouser, malgré l'avis des moines, qui s'y opposoient parcequ'elle étoit avec lui dans le degré de consanguinité où le droit canon défend le mariage. Le jour de son couronnement, tandis que la noblesse se livroit aux plaisirs

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 27

fers bruyans de la table dans la salle du banquet, Edwy s'étoit retiré dans l'appartement de sa femme, où, avec elle et sa mère, il jouissoit des douceurs plus satisfaisantes d'une conversation agréable. Dunstan ne se fut pas plutôt aperçu de son absence, que, devinant quelle en étoit la raison, il se précipita avec fureur dans l'appartement, lui fit tous les reproches que le fanatisme peut suggérer, et le força de se retirer de la manière la plus outrageante. Il paroît que Dunstan n'étoit pas sans ennemis, car le roi suivit le conseil qu'on lui donna de punir cette insulte en lui demandant compte des déniers qui lui avoient été confiés pendant le dernier règne. Ce moine insolent refusa de le rendre, et fut par cette raison privé de tous les revenus civils et ecclésiastiques dont il jouissoit, et banni du royaume. Son exil ne servit qu'à augmenter la réputation de sa sainteté dans l'esprit du peuple; et entre autres Odon, archevêque de Cantorbéry, se laissa entraîner si loin par l'esprit de parti, qu'il prononça un divorce entre Edwy et Elgive. Le roi, incapable de résister aux censures de l'église, consentit enfin à abandonner à sa furie une épouse innocente et adorée. Odon envoya aussitôt dans le palais un parti de soldats, qui se saisit de la reine, et la marqua d'un fer chaud sur le visage, par les ordres de ce barbare. N'étant pas encore satisfait de cette cruelle vengeance, il la mena par force en Irlande, et la condamna à y passer ses jours dans un exil perpétuel. Une loi semblable étoit trop dure pour cette femme fidelle; lorsqu'elle fut guérie de sa blessure, et que les marques qui avoient été imprimées sur son visage dans l'intention de faire disparaître sa beauté furent effacées, elle s'exposa à aller retrouver le roi, qu'elle regardoit toujours comme son époux. Le malheur ne s'étoit pas lassé de la persécuter; elle tomba entre les mains d'un parti que l'archevêque de Cantorbéry avoit aposté pour observer sa conduite, et fut mise à mort de la manière la plus barbare. On lui coupa les nerfs des jambes, on mutila toutes les parties de son corps, et on la laissa ensuite expirer dans les souffrances les plus affreuses. Une révolte secrète et presque gé-

rale se formoit en même tems contre Edwy; Dunstan étoit à la tête du parti. Les mécontents déployèrent enfin l'étendard de la rebellion; et, ayant placé à leur tête Edgar, frère cadet du roi, âgé d'environ treize ans, ils le mirent en possession de toutes les parties septentrionales du royaume. La puissance d'Edwy et le nombre de ses partisans s'affoiblissoient de jour en jour; il fut enfin obligé de consentir à partager le royaume; mais sa mort, qui ne tarda pas à arriver, délivra ses ennemis de toute inquiétude, et assura à Edgar la paisible et entière possession du trône.

Edgar, ne devant sa couronne qu'à la protection des moines, affecta, dans la suite, de se laisser entièrement guider par leurs conseils. On ne raconte presque rien de ce monarque dont la mémoire soit digne d'être conservée excepté ses amours avec Elfride, qui sont d'une nature trop singulière pour que nous les passions ici sous silence.

Edgar avoit souvent entendu parler de la beauté d'une jeune dame, nommée Elfride, fille du comte de Devonshire; mais, ne pouvant pas ajouter foi à tout ce que la renommée rapportoit d'elle, il envoya Ethelwald, son favori, pour la voir, et venir lui dire ensuite si Elfride étoit en effet cette beauté accomplie telle qu'on la dépeignoit. Ethelwald, arrivé chez le comte, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la fille de ce seigneur, qu'il en devint éperduement amoureux. La violence de sa passion fut si grande, qu'oubliant les intentions de son maître, il ne songea qu'à ses propres intérêts, et demanda pour lui-même, à son père, la belle Elfride en mariage. Le favori d'un roi ne devoit pas s'attendre à un refus; le comte donna son consentement, et leurs noces furent célébrées secrètement. Il revint bientôt après à la cour; il assura au roi que les richesses d'Elfride et l'éclat de son rang avoient seuls été la cause de sa réputation, et il parut surpris que le monde parlât tant d'elle et vantât si injustement ses charmes. Le roi fut satisfait, et n'éprouva plus aucune curiosité, tandis qu'Ethelwald triomphoit en cachette de son adresse. Quand il vit que par cette ruse il avoit entièrement détourné le roi de son dessein,

dessein, il chercha l'occasion de faire tomber la conversation sur Elfride, et lui représenta que, quoique la fortune de la fille du comte de Devonshire ne fut rien pour un roi, elle surpassoit cependant toutes les espérances d'un sujet ; il lui demanda la permission de la rechercher en mariage, comme étant la plus riche héritière du royaume. Edgar donna volontiers son consentement à une proposition si raisonnable en apparence : Ethelwald retourna vers sa femme, et leurs noces furent célébrées avec pompe. Il mit ensuite tous ses soins à la tenir éloignée de la cour, et à l'empêcher de paroître devant le roi ; le cœur du monarque étoit trop susceptible de se laisser surprendre par l'amour ; Elfride étoit trop belle pour ne pas l'inspirer. Il étoit impossible de tenir longtems le roi dans l'erreur ; Edgar fut informé de tout, et, dissimulant son ressentiment, il prit un prétexte pour visiter le pays qui recéloit cette merveille, accompagné d'Ethelwald, qui ne l'y suivit qu'avec la plus extrême répugnance. En passant auprès de la demeure de cette dame, il lui dit qu'il avoit envie de voir celle dont il avoit tant entendu parler autrefois, et le pria de le présenter à elle comme une de ses connoissances. Ethelwald, frappé d'étonnement et de crainte, fit, mais en vain, tout ce qu'il put pour le détourner de ce dessein. Il obtint seulement de se rendre le premier au château, sous prétexte de faire préparer ce qu'il falloit pour recevoir le roi. En entrant il se jeta aux pieds de sa femme ; il lui avoua ce qu'il avoit fait pour la posséder, et la conjura de cacher aux yeux du roi, autant qu'il lui seroit possible, des charmes trop susceptibles de l'enflammer. Elfride, peu touchée d'une passion qui l'avoit privée d'un trône, lui promit cette complaisance ; mais, animée par sa vanité ou par le désir de se venger, elle employa tout ce que l'art et la nature avoient mis en son pouvoir pour relever l'éclat de sa beauté. L'événement répondit à son attente ; le roi ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut épris, et il résolut de mettre tout en usage pour la posséder. Pour exécuter plus facilement ses desseins, il cacha soigneusement son amour à Ethelwald,

24 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

wald, et il prit congé d'elle avec tous les dehors d'une indifférence parfaite ; mais sa vengeance ne pouvoit manquer d'éclater bientôt. Peu de tems après, sous prétexte d'affaires pressantes, Edgar envoya Ethelwald dans le Northumberland, et on le trouva assassiné dans un bois sur la route. Quelques auteurs ont écrit qu'il fut tué de la main du roi ; d'autres prétendent qu'il ne fit qu'en donner l'ordre. Quoiqu'il en soit, Elfride ne tarda pas à paroître à la cour à l'invitation d'Edgar, qui l'épousa avec toute la pompe accoutumée.

Ce monarque mourut, après un règne de seize ans, dans la trente-troisième année de son âge, et eut pour successeur Edouard, fruit de son premier mariage avec la fille du comte d'Ordmer.

Edouard, surnommé le Martyr, dut son élévation aux moines, et ne regna que quatre ans. Ce règne n'offre rien de remarquable que sa fin tragique. Etant un jour à la chasse, près du château de Corfe, où résidoit Elfride, sa belle-mère, il crut que le devoir l'obligeoit à lui faire une visite, quoiqu'il ne fut accompagné de personne. Se trouvant fort altéré, il demanda à boire, et il tenoit encore la coupe près de ses lèvres, lorsqu'un domestique d'Elfride, chargé de cette affreuse commission, lui plongea un poignard dans le dos. Le roi, se sentant blessé, piqua son cheval, mais, affoibli par la perte de son sang, il tomba, et, son pied étant resté engagé dans l'étrier, il fut trainé jusqu'à ce qu'il mourut.

Ethelred, second fils d'Edgar et d'Elfride, lui succéda. Monarque foible et irrésolu, il fut également incapable de gouverner son royaume et de pourvoir à sa propre sûreté. Sous son règne les Danois, ces anciens et redoutables ennemis de la Bretagne, et qui ne paroissent pas, comme les Anglois, plongés dans le luxe et dans la débauche, gagnoient tous les jours du terrain. La foiblesse et l'inexpérience d'Ethelred sembloient leur fournir une occasion favorable de recommencer les hostilités, et ils abordèrent en conséquence sur différentes parties de la côte, répandant partout la terreur et la désolation.

Comme

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 25

Comme ils vivoient confondus parmi les Anglois, on conçut le projet de s'en défaire par un massacre général, et Ethelred, suivant une politique qui est ordinairement celle des princes foibles, adopta la cruelle résolution de les faire tous passer au fil de l'épée. Le complot fut conduit avec tant de secret, qu'il fut exécuté en un seul jour, et tous les Danois qui se trouvoient en Angleterre furent détruits sans miséricorde. Ce massacre, entrepris d'une manière si perfide, et mis à exécution avec tant de cruauté, bien loin de mettre une fin aux maux dont le peuple étoit accablé, ne fit que le précipiter dans de nouveaux malheurs.

Ils se félicitoient encore de se voir délivrés d'un ennemi invétééré, lorsque Sweyn, roi de Dannemark, informé de leur conduite barbare, parut sur les côtes occidentales avec une flotte formidable, et ne roulant dans son ame que des projets de carnage, de fureur, et de vengeance. Ethelred ne trouva de ressource qu'en se sauvant en Normandie, et le royaume entier devint la proie de son rival victorieux.

Canut, à qui l'on donna dans la suite le surnom de Grand, succéda à Sweyn comme roi de Dannemark, et comme général des troupes Danoises en Angleterre. Les démêlés qui s'élevèrent entre lui et Edmond Côte de Fer, successeur d'Ethelred, furent soutenus avec un courage et une persévérance sans exemple. Il se livra une première bataille, où l'avantage fut égal des deux côtés ; dans une seconde, les Danois furent victorieux. Edmond eut assez d'adresse pour remettre en campagne une troisième armée ; mais la noblesse Angloise et Danoise, également épuisée par ces commotions continues, obligea les deux rois de terminer à l'amiable leurs différens, et de diviser entre eux le royaume en faisant un traité. Canut se réserva la partie septentrionale, et la partie méridionale fut conservée à Edmond. Ce prince, ayant été assassiné à Oxford, par ses deux chambellans, un mois après la ratification de ce traité, Canut resta paisible possesseur du royaume entier.

D

Canut

26 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Canut nous est représenté, par quelques historiens, comme un des plus grands princes qu'aient vu naître ces siècles barbares. La valeur de ses premières années, sa piété dans un âge plus avancé, étoient des sources intarissables de louanges et de flatterie dans la bouche de ses courtisans ; ils alloient jusqu'à dire que sa puissance n'avoit point de bornes, et que la nature même devoit obéir à ses ordres. On rapporte que Canut, méprisant leurs adulations, et voulant le leur faire sentir, se fit apporter un siège sur le bord de la mer à l'instant où la marée s'élevoit, et commanda aux flots de s'éloigner : " Tu es," s'écria-t-il, " sous mon pouvoir ; la terre, sur laquelle je me repose, m'appartient ; je te défens donc d'oser " approcher et de venir mouiller les pieds de ton souverain." Il seignit d'attendre pendant quelques instans que les eaux se soumissent à ses ordres suprêmes, mais bientôt elles l'entourèrent. Se tournant alors vers les courtisans, il leur dit, que les titres de Seigneur et de Maître n'appartenoient qu'à celui qui pouvoit à son gré régler la marche de la terre et des ondes. Craint et respecté, il régna plusieurs années revêtu du surnom de Grand, que ses conquêtes lui avoient fait accorder, mais qu'il méritoit plus encore par ses vertus. Il mourut à Shaftesbury dans la dix-neuvième année de son règne, laissant après lui trois fils, Sweyn, Harold, et Hardicanut. Sweyn fut reconnu roi de Norwège, Hardicanut monta sur le trône de Dannemark, et Harold succéda à son père en Angleterre.

Hardicanut succéda à son frère Harold du consentement unanime des Anglois et des Danois, et à sa descente en Angleterre il fut reçu avec les plus extravagantes démonstrations de joie. Le gouvernement injuste et despotique de ce roi fut de peu de durée. Il mourut deux années après son avènement au trône, des suites d'une débauche qu'il fit à Lambeth à l'occasion du mariage d'un seigneur Danois.

Les excès auxquels s'étoient abandonnés les monarques Danois décidèrent les Anglois à remettre sur le trône

trône un prince du sang royal des Saxons, et Edouard, surnommé le Confesseur, fut couronné du consentement de toute la nation. Les Anglois, qui avoient longtems gémi sous un joug étranger, ne mirent point de bornes à leur joie quand ils se retrouvèrent sous les loix d'un descendant de leurs anciens monarques.

Edouard, ayant été élevé à la cour de Normandie, ne cessa de donner des preuves de sa prédilection pour les loix, pour les coutumes, et même pour les habitans, de ce pays. Il avoit épousé Editha, fille de Godwin, mais, soit par un principe aveugle de dévotion, soit par une répugnance pour son épouse, il n'habita jamais avec elle. N'ayant point d'enfans légitimes, s'étant livré de plus en plus, pendant le cours d'un long règne, à la plus grossière superstition, il fut enfin attaqué d'une maladie dont il mourut le cinq de Janvier, dans la soixante-cinquième année de son âge et dans la vingt-cinquième de son règne.

Harold, fils d'un seigneur nommé Godwin, dont l'adresse et les grandes qualités sembloient donner à ses prétentions une apparence de justice, monta sur le trône sans opposition ; mais ni sa valeur, ni sa bonne conduite, ni le soin qu'il prit de s'attirer l'amitié du peuple, ne purent le garantir des malheurs auxquels il devoit s'attendre en s'appuyant d'un titre mal fondé. Guillaume, duc de Normandie, s'opposa vivement à ses prétentions, disant, que la couronne lui ayant été léguée par Edouard le Confesseur, elle lui appartenait de droit.

Guillaume, surnommé dans la suite le Conquérant, étoit fils naturel de Robert duc de Normandie. Sa mère se nommoit Arlette, et étoit native de Falaise ; le duc, la voyant à sa porte, où elle s'étoit arrêtée pour le voir passer, un jour qu'il traversoit cette ville, frappé de sa beauté, en étoit devenu passionnément amoureux. Guillaume, qui étoit le fruit de cet amour, étoit redoutable d'une partie de sa grandeur à sa naissance, mais il la dut plus encore à son mérite personnel. La nature l'avoit doué d'une force inconcevable ; son esprit étoit

28 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

vaste et noble ; son courage ne pouvoit s'affoiblir à la
 vue du danger. Lorsqu'il parvint au duché de Nor-
 mandie, quoique très jeune encore, il sut faire rentrer
 dans le devoir des sujets rebelles, repousser les étrangers
 qui vouloient envahir ses états, et donner dans toutes
 les occasions des preuves de sa prudence et de sa valeur.
 La tranquillité qu'il voyoit établie dans ses états l'enga-
 gea à porter ses vues plus loin. Sur la fin de son règne,
 Edouard le Confesseur étoit embarrassé sur le choix qu'il
 devoit faire de son successeur ; quelques paroles qu'il
 dit à Guillaume firent naître dans l'esprit de celui-ci le
 desir ambitieux de monter après lui sur le trône d'Angle-
 terre. Le pape ne fut pas le dernier à favoriser ses des-
 seins, et, soit qu'il y fut engagé par la justice appa-
 rente de ses prétentions, ou par l'espoir d'étendre l'auto-
 rité de l'église, il déclara Harold usurpateur. Avec des
 motifs si puissans, Guillaume n'eut pas de peine à mettre
 sur pied une armée de soixante mille hommes, bien équi-
 pée et fournie de toutes les choses nécessaires à la guerre.
 Ce fut vers le commencement de l'été qu'il embarqua
 toutes ses troupes à bord de 300 vaisseaux ; et, après
 avoir été un peu contrarié par les vents, il aborda à Pe-
 vensey, sur la côte de Suffex.

Harold, fermement résolu de défendre ses droits à la
 couronne, et de ne point abandonner une souveraineté
 qu'il tenoit du peuple, seul libre d'en disposer, revenoit
 couvert de gloire, après avoir défait les Norvégiens, qui
 avoient fait une irruption dans le royaume ; il étoit ac-
 compagné de toutes les troupes qui l'avoient secondé
 dans cette expédition, et il se fit suivre encore par tous
 ceux qu'il put, ou engager, ou rassembler dans les diffé-
 rentes provinces à travers desquelles il passa. Son ar-
 mée étoit composée d'hommes vaillans et endurcis ; leurs
 esprits étoient exaltés ; ils étoient fortement attachés à
 leur roi, et ne demandoient qu'à combattre. L'armée
 de Guillaume étoit composée de la fleur des guerriers
 du continent, de soldats depuis longtems accoutumés à
 braver les dangers. Les habitans de la Bretagne, du
 Boulonois,

HISTOIRE D'ANGLETERRE. 29

Boulois, de la Flandre, du Poitou, du Maine, de l'Orléanois, de la France, et de la Normandie, s'étoient tous réunis volontairement sous ses étendards. L'Angleterre, avant et après cette époque, ne vit jamais deux armées aussi formidables en présence l'une de l'autre, et prêtes à se disputer la couronne. La veille du jour où devoit se livrer la bataille, Guillaume fit proposer à Harold de terminer la querelle par un combat singulier, dans la vue d'épargner le sang de plusieurs milliers d'hommes ; mais Harold s'y refusa, en disant qu'il en laisseroit le soin au Dieu des batailles. Les deux armées campèrent à la vue l'une de l'autre, attendant avec impatience la pointe du jour suivant. La nuit fut employée par les Anglois à chanter et à se divertir, et par les Normans à offrir des prières au ciel.

Le lendemain, de grand matin, les deux armées furent rangées en bataille. Harold se plaça dans le centre de ses troupes, et donna ses ordres à pied, pour que le soldat redoutât moins le danger, en voyant son roi le partager avec lui. Guillaume combattit à cheval ; son armée marchoit d'un pas égal, et chantoit la chanson de Roland, l'un des plus fameux guerriers du pays. Les Normans commencèrent à combattre avec leurs arbalètes, qui incommodèrent très fort les Anglois et les surprirent en même tems ; comme ils se tenoient très serrés, les flèches faisoient beaucoup de ravage. S'étant approchés d'avantage, les Anglois, à leur tour, font usage de leurs dards, et détruisent un grand nombre de leurs adversaires. Déjà la confusion se répand dans les rangs ; Guillaume voit la fortune prête à se déclarer contre lui. Il court avec un corps d'élite pour seconder les combattans. Sa présence ranime le courage. On l'apperçoit par tout faisant des efforts incroyables pour enfoncer les rangs de l'ennemi ; trois chevaux sont successivement tués sous lui. Voyant que l'armée Angloise est impénétrable, il feint une retraite pour attirer l'ennemi sur ses pas et profiter de son désordre. Ce stratagème lui réussit ; le signal est don-

30 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

né, les Normans retournent à la charge avec plus de fureur encore qu'auparavant ; ils mettent les troupes Angloises en déroute, et les poursuivent jusqu'à une éminence. Dans cette affreuse extrémité, on voit Harold courir dans tous les rangs, rallier ses troupes, ranimer leur courage. Il n'a pris ni repos ni nourriture pendant le cours de cette journée, et à l'entrée de la nuit il est encore à la tête de ses troupes ; il combat avec la même vigueur, avec le même courage, et retient ses soldats dans le champ de l'honneur. Les Normans voyent encore une fois la victoire prête à leur être arrachée ; la mort vole dans leurs rangs : le sort de cette bataille sanglante et mémorable reste toujours suspendu, et la valeur des chefs supplée au courage du soldat, qui commence à fléchir. La fortune à la fin décida d'une victoire que la bravoure s'étoit en vain disputée. Harold, à la tête de ses troupes, attaquant avec furie l'infanterie Normande, fut tué d'un coup de fleche dans la tête : ses deux vaillans frères, qui combattoient à ses côtés, éprouvèrent le même sort. Il tomba, l'épée à la main, au milieu des monceaux de morts, et après la bataille on eut beaucoup de peine à retrouver son corps.

Ainsi finit en Angleterre la monarchie Saxonne, après avoir duré plus de six cens ans.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

GUILLAUME LE CONQUERANT.

GUILLAUME n'eut pas plutôt passé la Tamise, auprès de Wallingford, que Stigand, primat d'Angleterre, vint lui rendre hommage au nom du clergé : et, avant qu'il arrivât à Londres, les principaux seigneurs le visitèrent dans son camp, et lui déclarèrent leur intention de se soumettre entièrement à sa volonté. Guillaume eut lieu de s'applaudir en acquérant avec tant de tranquillité un trône, dont plusieurs de ses prédécesseurs n'avoient pu s'assurer la possession qu'après bien des batailles et des victoires.

Pour donner à son usurpation toute la solidité possible, il se fit couronner à Westminster par l'archevêque d'York, et prononça, selon la coutume pratiquée par les rois Saxons et Danois qui l'avoient précédé, le serment de protéger et de défendre l'église, d'observer les loix du royaume, et de gouverner les peuples avec impartialité. Après avoir établi l'ordre partout, après avoir réduit les Anglois à une entière soumission, en employant quelquefois la douceur et quelquefois la fermeté, il se déterminà à repasser sur le continent pour y jouir de son triomphe et recevoir les félicitations de ses anciens sujets.

L'absence de Guillaume eût en Angleterre de fâcheuses suites. Ses officiers, n'étant plus retenus par la crainte de lui déplaire, firent cette occasion de fouler le peuple ; et les Anglois, que sa présence n'intimidoit plus, crurent trouver l'instant favorable pour venger leur liberté opprimée.

Les Anglois avoient formé le complot de se défaire en même tems de tous les étrangers ; ils avoient choisi pour l'exécuter le jour du Mercredi des cendres, et devoient massacrer tous les Normans, lorsque, suivant l'usage de ce tems, ils assisteroient à l'office divin en habit de pénitens et sans armes : mais le prompt retour de Guillaume déconcerta leurs projets. Il commença alors à
perdre

32 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

perdre toute la confiance qu'il avoit eue dans ses nouveaux sujets, et à les regarder comme des ennemis irréconciliables, contre lesquels il devoit toujours se tenir sur ses gardes. Il avoit déjà élevé dans le royaume un nombre de forteresses assez considérable pour ne pas craindre les efforts des mécontents, et il se détermina à traiter les Anglois comme une nation conquise, à satisfaire son avarice et l'avidité des siens par de nombreuses confiscations, et à assurer son autorité par la ruine de tous ceux qui pouvoient mettre obstacle à ses desseins. Il s'empara des biens de la noblesse Angloise, et les distribua à la noblesse Normande. Toutes les familles anciennes et distinguées se trouvèrent réduites à la mendicité, et les Anglois perdirent toute espérance de jamais parvenir aux honneurs ou à la fortune.

Pour avoir, autant qu'il lui seroit possible, le clergé dans ses intérêts, il ne nomma aux principales dignités de l'église que des prêtres Normans, et expulsa même, sous de légers prétextes, Stigand, archevêque de Cantorbery.

Guillaume, après avoir fait échouer plusieurs conspirations, puni les coupables, et établi une paix solide dans ses états, s'attendoit à jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Il ne voyoit personne qui voulût ou qui eût assez de pouvoir pour s'élever contre lui, et il espéroit que la fin de son règne seroit heureuse et paisible. L'homme s'aveugle souvent en se flattant d'un avenir heureux ; il trouva des ennemis où il sembloit en avoir le moins à redouter, et cette malheureuse découverte remplit la fin de ses jours d'amertume et d'ennui. Ces derniers troubles prirent naissance dans le sein de sa propre famille. Il avoit trois fils, Robert, Guillaume, et Henry, et plusieurs filles. Son fils aîné, Robert, surnommé Courtejambe, parcequ'il avoit les jambes fort courtes, étoit un prince qui avoit hérité de la bravoure de sa famille et de sa nation, mais plus téméraire que prudent. Il témoigna souvent la jalousie qu'il avoit conçue contre ses deux

deux frères, Guillaume et Henry. Ces derniers, par une assiduité plus constante auprès du roi, avoient su s'emparer de son esprit et de son amitié, et ils en paroissent plus coupables aux yeux de leur frère. Avec une semblable disposition d'esprit, il ne tarda pas à trouver, ou à faire naître, une occasion de rompre ouvertement avec eux. Les deux jeunes princes étoient un jour à se divertir ensemble, et, au milieu de leur gaité inconfidérée, il leur vint dans l'idée de jeter de l'eau sur leur frère aîné, qui venoit de quitter l'appartement, et passoit alors sous leurs fenêtres. Robert, prompt à soupçonner, ne vit dans cette folie qu'une intention étudiée de l'insulter. Sa jalousie fut encore augmentée par les discours d'un de ses favoris, et, tirant son épée, il courut vers l'appartement, jurant de se venger. Tout le château fut bientôt en rumeur, et ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que le roi parvint à apaiser la dispute, mais il ne put pas détruire la haine qui commença à s'établir dès ce moment entre ses enfans, et ne s'éteignit jamais. Robert, accompagné de plusieurs de son parti, se retira cette même nuit à Rouen, espérant surprendre la citadelle; la vigilance du gouverneur le fit échouer dans ce dessein.

Le flambeau de la discorde ainsi allumé, le caractère populaire du prince, une conformité de mœurs, attirèrent à son parti toute la jeune noblesse de la Normandie et du Maine, aussi bien que celle de l'Anjou et de la Bretagne : on prétend même que sa mère lui fournissoit de l'argent et l'encourageoit secrètement dans sa révolte. Cette division excita pendant plusieurs années des troubles en Normandie, et Guillaume fut à la fin obligé d'avoir recours aux Anglois pour faire rentrer son fils dans le devoir. Ayant levé une armée d'Anglois, il la conduisit en Normandie; Robert et ceux de son parti furent bientôt obligés de mettre bas les armes, et le roi rétablit son autorité sur tous ses états.

Guillaume avoit à peine mis fin à cette guerre, qu'il éprouva un nouveau chagrin, causé par la mort de Mathilde,

34 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

thilde, sa femme ; et, comme tous les malheurs arrivent ordinairement à la fois, on lui donna avis en même tems d'une révolte générale qui s'étoit élevée dans le Maine, dont la noblesse n'avoit jamais pu supporter le gouvernement Normand. A son arrivée sur le continent, il reconnut que les insurgens étoient animés et secrètement secourus par le roi de France, qui, par politique, cherchoit à affoiblir le pouvoir des Normans en sémant l'esprit de révolte dans leurs différentes provinces. Le mécontentement de Guillaume fut encore augmenté par le récit de quelques railleries que Philippe s'étoit permises sur son compte. Guillaume, qui étoit extrêmement replet, avoit été retenu au lit pendant quelque tems par une indisposition ; Philippe prétendit qu'il étoit en couches. Cette plaisanterie aigrit tellement le monarque Anglois, qu'il fit dire au roi de France qu'il seroit bientôt sur pied, et qu'à ses relevailles il présenteroit à l'église un nombre de cièrges suffisant pour mettre en feu tout le royaume de France.

Afin d'accomplir cette promesse, il leva une nombreuse armée, pénétra dans l'Isle de France, détruisit et brula tous les villages et toutes les maisons qui se trouvèrent sur sa route, sans rencontrer d'opposition, et prit la ville de Mantes, qu'il réduisit en cendres. Il fut arrêté dans sa course par un accident qui mit bientôt fin à sa vie. Son cheval, ayant posé le pied de devant sur des cendres brulantes, fit un écart si violent, qu'il défarçonna son cavalier. Guillaume, grièvement blessé d'un coup qu'il avoit reçu du pommeau de la selle, re-tomba malade, et mourut presque aussitôt à un petit village, dans le voisinage de Rouen.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

GUILLAUME LE ROUX.

GUILLAUME, surnommé le Roux, de la couleur de ses cheveux, fut reconnu roi d'Angleterre en conséquence du testament de son père, et Robert, son frère aîné, fut mis en possession de la Normandie. Les barons Normans virent avec chagrin le partage que le feu roi avoit fait de ses états, et ne tardèrent pas à désirer de les voir réunis sous la puissance de Robert, qu'ils en regardoient comme le légitime souverain. Il se forma en conséquence une forte conspiration contre Guillaume, et Odon, frère du Conquérant, se chargea de la mettre à exécution.

Guillaume, appercevant le danger dont il étoit menacé, s'attacha à gagner l'affection des Anglois, et y parvint, en les assurant de sa protection pour l'avenir, et en leur promettant de les préférer dans la distribution des honneurs s'ils vouloient prendre son parti. Il parut bientôt en campagne à la tête d'une puissante armée, et prêt à s'opposer à tous ceux qui voudroient lui disputer la couronne. Pendant le même tems, Robert, au lieu d'employer son argent à lever des troupes pour soutenir son parti en Angleterre, le dissipoit en dépenses frivoles et en donnant avec prodigalité à des gens indignes de ses bienfaits. Il différa si longtems à se rendre où ses affaires l'appelloient, qu'il manqua l'instant favorable ; et Guillaume, au contraire, agit avec tant d'activité, qu'il fit disparoitre l'orage avant que son frère eût eu le tems d'arriver. Il n'eut pas même beaucoup de peine à y réussir ; les conjurés, en conséquence des promesses de Robert, s'étoient emparés de quelques forteresses, mais la présence du roi les obligea bientôt de demander grâce. Il leur accorda la vie, confisqua leurs biens, et les bannit du royaume.

Il s'éleva quelque tems après une nouvelle dispute entre les deux frères, et Guillaume en profita pour empiéter de plus en plus sur les possessions de Robert. Chaque conspiration ainsi découverte servoit à enrichir le roi, qui ne manquoit pas de s'approprier les trésors qui étoient amassés pour le détrôner.

La mémoire de ces troubles passagers, de ces conjurations qui n'aboutissoient à rien, fut alors presque entièrement perdue par l'entreprise la plus vaste qui ait jamais orné les annales des nations ou mérité de fixer l'attention du genre humain. On commença à tracer le premier plan des croisades. Pierre l'hermite, natif d'Amiens, en Picardie, homme rempli de zèle, de courage, et de dévotion, avoit fait un pèlerinage au saint sépulcre de Jérusalem, et n'avoit pu voir sans indignation la manière cruelle dont les infidèles, qui étoient en possession de ce pays, traitoient les Chrétiens. Avec la permission du pape, il prêcha la croisade par toute l'Europe; des hommes de tous les rangs et de tous les états prirent avec joie les armes pour délivrer la terre sainte du joug des infidèles, et chacun d'eux portoit sur l'épaule droite une croix, comme signe de l'ardeur avec laquelle il étoit disposé à défendre cette cause. Au milieu de cette dévotion universelle, qui animoit l'Europe entière, on n'oublioit cependant pas les intérêts temporels. Plusieurs, espérant former de magnifiques établissemens dans les délicieuses régions de l'Asie, vendirent leurs héritages en Europe pour le prix qu'on voulut leur en donner, contens de recevoir la plus légère somme de biens qu'ils abandonnoient pour jamais. Parmi les princes qui s'engagèrent dans cette mémorable entreprise, on distingua Robert duc de Normandie; ses inclinations et sa situation actuelle étoient des motifs puissans pour l'engager à prendre les armes. Il étoit brave, zélé, avide de gloire, pauvre, fatigué par des soulèvemens continuels qu'il avoit été obligé d'apaiser, et, de plus, il étoit naturellement inconstant. Pour fournir aux fraix immenses qu'entraînoit un semblable dessein, il offrit à Guillaume, son frère, de lui en-
gager

gager son duché de Normandie, moyennant une somme d'argent. Cette somme n'excédoit pas dix mille marcs, et elle fut promise avec joie par Guillaume, que son ambition portoit à saisir tous les avantages qui lui étoient présentés.

Quoique la cession de la Normandie et du Maine augmentât de beaucoup le territoire du roi d'Angleterre, elle n'ajouta cependant que peu à sa puissance ; les nouveaux sujets étoient des hommes ennemis de toute dépendance, et plus disposés à disputer qu'à obéir. Il y eut un grand nombre de soulèvemens et de révoltes qu'il fut obligé d'appaiser en personne, et une conjuration n'étoit pas plutôt dissipée qu'une autre commençoit à lui donner de nouvelles inquiétudes.

Guillaume, dans toutes ses actions, s'embarassa fort peu de mériter l'approbation ou de donner lieu à la censure ; il ne songeoit qu'à étendre ses états, soit par des achats, soit par des conquêtes. Le comte de Poitiers, duc de Guyenne, entraîné par le désir de joindre les croisés, avoit rassemblé un grand nombre de troupes, mais il manquoit d'argent pour son expédition. Il eut recours au même moyen que Robert, et offrit d'engager ses états à Guillaume, sans se soucier de ce que deviendroient ses malheureux sujets dont il disposoit ainsi. Le roi accepta l'offre avec son avidité ordinaire ; il avoit déjà préparé une flotte et une armée pour aller prendre possession de ces riches provinces, lorsqu'un accident mit fin à tous ses projets ambitieux. Il fut tué par une fleche que Sir Walter Tyrrel décochoit contre un daim dans la Nouvelle Forêt, et qui, ayant touché un arbre, fut renvoyée sur le roi, qu'elle atteignit au cœur. Il tomba mort à l'instant ; et l'innocent auteur de cette malheureuse catastrophe, effrayé du coup que sa main venoit de porter, piqua son cheval, gagna le bord de la mer, s'embarqua pour la France, et alla joindre les troupes, qui marchaient vers Jérusalem.

Il s'éleva quelque tems après une nouvelle dispute entre les deux frères, et Guillaume en profita pour empiéter de plus en plus sur les possessions de Robert. Chaque conspiration ainsi découverte servoit à enrichir le roi, qui ne manquoit pas de s'approprier les trésors qui étoient amassés pour le détrôner.

La mémoire de ces troubles passagers, de ces conjurations qui n'aboutissoient à rien, fut alors presque entièrement perdue par l'entreprise la plus vaste qui ait jamais orné les annales des nations ou mérité de fixer l'attention du genre humain. On commença à tracer le premier plan des croisades. Pierre l'hermite, natif d'Amiens, en Picardie, homme rempli de zèle, de courage, et de dévotion, avoit fait un pèlerinage au saint sépulcre de Jérusalem, et n'avoit pu voir sans indignation la manière cruelle dont les infidèles, qui étoient en possession de ce pays, traitoient les Chrétiens. Avec la permission du pape, il prêcha la croisade par toute l'Europe; des hommes de tous les rangs et de tous les états prirent avec joie les armes pour délivrer la terre sainte du joug des infidèles, et chacun d'eux portoit sur l'épaule droite une croix, comme signe de l'ardeur avec laquelle il étoit disposé à défendre cette cause. Au milieu de cette dévotion universelle, qui animoit l'Europe entière, on n'oublioit cependant pas les intérêts temporels. Plusieurs, espérant former de magnifiques établissemens dans les délicieuses régions de l'Asie, vendirent leurs héritages en Europe pour le prix qu'on voulut leur en donner, contens de recevoir la plus légère somme de biens qu'ils abandonnoient pour jamais. Parmi les princes qui s'engagèrent dans cette mémorable entreprise, on distingua Robert duc de Normandie; ses inclinations et sa situation actuelle étoient des motifs puissans pour l'engager à prendre les armes. Il étoit brave, zélé, avide de gloire, pauvre, fatigué par des soulèvemens continuels qu'il avoit été obligé d'apaiser, et, de plus, il étoit naturellement inconstant. Pour fournir aux fraix immenses qu'entraînoit un semblable dessein, il offrit à Guillaume, son frère, de lui en-

gager

gager son duché de Normandie, moyennant une somme d'argent. Cette somme n'excédoit pas dix mille marcs, et elle fut promise avec joie par Guillaume, que son ambition portoit à saisir tous les avantages qui lui étoient présentés.

Quoique la cession de la Normandie et du Maine augmentât de beaucoup le territoire du roi d'Angleterre, elle n'ajouta cependant que peu à sa puissance ; ses nouveaux sujets étoient des hommes ennemis de toute dépendance, et plus disposés à disputer qu'à obéir. Il y eut un grand nombre de soulèvemens et de révoltes qu'il fut obligé d'appaiser en personne, et une conjuration n'étoit pas plutôt dissipée qu'une autre commençoit à lui donner de nouvelles inquiétudes.

Guillaume, dans toutes ses actions, s'embarassa fort peu de mériter l'approbation ou de donner lieu à la censure ; il ne songeoit qu'à étendre ses états, soit par des achats, soit par des conquêtes. Le comte de Poitiers, duc de Guyenne, entraîné par le désir de joindre les croisés, avoit rassemblé un grand nombre de troupes, mais il manquoit d'argent pour son expédition. Il eut recours au même moyen que Robert, et offrit d'engager ses états à Guillaume, sans se soucier de ce que deviendroient ses malheureux sujets dont il disposoit ainsi. Le roi accepta l'offre avec son avidité ordinaire ; il avoit déjà préparé une flotte et une armée pour aller prendre possession de ces riches provinces, lorsqu'un accident mit fin à tous ses projets ambitieux. Il fut tué par une fleche que Sir Walter Tyrrel décochoit contre un daim dans la Nouvelle Forêt, et qui, ayant touché un arbre, fut renvoyée sur le roi, qu'elle atteignit au cœur. Il tomba mort à l'instant ; et l'innocent auteur de cette malheureuse catastrophe, effrayé du coup que sa main venoit de porter, piqua son cheval, gagna le bord de la mer, s'embarqua pour la France, et alla joindre les troupes, qui marchoient vers Jérusalem.

CHAPITRE VI.

HENRY I. surnommé BEAUCLERC.

HENRY, frère cadet du feu roi, étant à la chasse avec lui, dans la Nouvelle Foret, lorsqu'il fut tué, ne perdit pas de tems, et se rendit à Winchester pour s'emparer du trésor royal, qu'il regardoit comme le plus puissant secours pour seconder ses desseins. Les barons et le peuple, pris à l'improviste, furent obligés de consentir à tout ce qu'il voulut, et la crainte leur arracha le serment de fidélité.

Henry, pour se concilier l'affection du peuple, chassa de la cour les ministres de la débauche et des volontés arbitraires de son frère. Il lui manquoit encore une chose pour s'assurer de la souveraineté, sans avoir de rivaux à craindre. Les Anglois conservoient toujours un souvenir de reconnaissance et d'affection pour leurs monarques Saxons, et ne les voyoient exclus du trône qu'avec regret. Il restoit quelques-uns de leurs descendants ; entr'autres Mathilde, nièce d'Edgar Atheling. Cette dame avoit résigné toutes ses prétentions à la souveraineté, et pris le voile dans le couvent où elle avoit été élevée. Henry jeta les yeux sur elle comme sur une femme propre à réunir pour jamais le sang des Saxons à celui des Normans, et à faire par là cesser toutes les disputes. La seule difficulté qui parût s'opposer à ses vues étoit son état de religieuse ; mais un concile, composé de membres qui lui étoient dévoués, fit évanouir cette difficulté ; Mathilde fut déclarée libre de se marier, et les noces furent célébrées avec beaucoup de pompe et de solennité.

Ce fut dans cet instant, peu favorable pour lui, que Robert revint de son expédition ; et, après s'être remis en possession de son duché, il se prépara à faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre. Cependant les parties

ties s'arrangèrent; il fut réglé que Robert, moyennant une somme stipulée, renonceroit à ses prétentions sur l'Angleterre, et que, dans le cas où l'un des deux princes mourroit sans lignée, l'autre lui succéderoit dans ses états. Ce traité ratifié, les deux armées furent licenciées, et Robert, ayant vécu deux mois dans la meilleure intelligence avec son frère, retourna paisiblement en Normandie.

Robert se montra bientôt incapable de gouverner un état; il négligeoit les affaires pour se livrer à la débauche et à des plaisirs dispendieux. Ses domestiques le pilloient sans ménagement; et on prétend qu'il resta au lit des jours entiers, faute d'habits qu'ils lui avoient dérobés. Ses sujets étoient encore plus mal traités; ils avoient à obéir à une multitude de tyrans absolus et avarés, qui les écrasôient sans miséricorde; la Normandie, en un mot, étoit un théâtre de violence et de déprédation. Les Normans, réduits à cette facheuse extrémité, eurent à la fin recours à Henry, dont ils admiroient la sage administration: ils avoient lieu d'espérer une tranquillité semblable à celle qui régnoit dans ses états, s'il prenoit les rênes de leur gouvernement. Henry, dans la vue de satisfaire son ambition, leur promit promptement tous les secours qu'ils pourroient désirer. L'année suivante il aborda en Normandie avec une puissante armée, se rendit maître des principales villes de ce duché, et livra à Robert une bataille, où ses troupes furent saccagées et lui-même fait prisonnier: près de dix mille des soldats du duc subirent le même sort, aussi bien que tous les barons qui l'avoient secondé dans cette malheureuse affaire. Cette victoire fut suivie de la réduction totale de la Normandie, et Henry retourna triomphant en Angleterre, emmenant avec lui son frère captif, qui, après avoir mené la vie d'un homme brave, généreux, et sincère, malgré plusieurs défauts, se trouva non seulement privé de son patrimoine et de ses amis, mais encore de sa liberté. Henry, oubliant la grandeur d'âme avec laquelle son frère en avoit anciennement agi avec lui, le

40 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

retint prisonnier pendant vingt-huit années, au bout desquelles il mourut au château de Cardiff, dans le comté de Glamorgan, lieu de sa captivité. Quelques historiens ajoutent, qu'il fut privé de la vue par un bassin de cuire, rougi au feu, qu'on lui passa devant les yeux. Le roi pendant cette cruelle exécution cherchoit à étouffer les remords qui l'accabloient, en fondant l'abbaye de Reading, ce qui étoit alors regardé comme une expiation suffisante pour toutes sortes de crimes.

La fortune sembloit alors combler tous les desirs de Henry, et lui promettre une félicité durable. Il se voyoit paisible possesseur de deux états formidables, et il avoit un fils parvenu à l'âge de dix-huit ans, à qui personne ne pouvoit songer à disputer son héritage, et qu'il aimoit tendrement. Sa fille Mathilde étoit mariée à Henry V. empereur d'Allemagne, et avoit été envoyée à cette cour pour y être élevée, n'ayant encore que huit ans. Tant de prospérité fut anéantie par un accident affreux et imprévu, qui répandit l'amertume sur le reste de sa vie. Le roi, craignant que sa famille ne fut supplantée avec autant de facilité qu'il avoit lui-même supplanté le légitime héritier de la couronne, avoit eu soin de faire reconnoître son fils comme son successeur par les états d'Angleterre, et il l'avoit ensuite mené en Normandie pour qu'il y reçût l'hommage des barons de ce duché. Après cette cérémonie, Henry revenoit triomphant en Angleterre, et accompagné des principaux d'entre la noblesse, qui sembloient se glorifier de ses succès. Son fils étoit à bord d'un vaisseau de la flotte, où plusieurs jeunes seigneurs, compagnons de ses plaisirs, l'accompagnoient pour rendre le passage plus agréable. Le bâtiment qui portoit le roi partit de Barfleurs, et, secondé par un bon vent, fut bientôt hors de la vue de terre. Celui du prince fut retenu par quelque accident, et ses matelots, aussi bien que leur capitaine, Fitz-Stephen, ayant passé le tems à boire, étoient tellement ivres, que, partant de terre, ils allèrent donner sur un rocher qui mit le vaisseau en pièces. On descendit le prince dans une chaloupe, et il se seroit échappé

échappé s'il n'eut pas été rappelé par les cris de Maude, sa sœur naturelle. Il étoit hors de danger ; mais, ne pouvant se résoudre à laisser périr une personne qui lui étoit si chère, sans faire les derniers efforts pour la sauver, il gagna sur les matelots de retourner pour aller la prendre. L'approche de la chaloupe donnant à plusieurs autres, qui avoient été laissés sur le navire prêt à couler, l'espérance d'échapper à la mort, il s'en précipita dedans un si grand nombre, qu'elle fut à l'instant engloutie. Plus de cent quarante jeunes seigneurs, des premières familles de l'Angleterre et de la Normandie, périrent dans cette occasion. Un boucher de Rouen fut le seul qui parvint à se sauver ; il s'étoit attaché au mât, et fut recueilli le lendemain matin par des pêcheurs. Pendant que ce boucher étoit à lutter contre les flots, le capitaine Fitz-Stephen nagea vers lui, et il lui demanda si le prince étoit vivant ; lorsqu'il eut appris qu'il avoit péri, il s'écria, " Je ne lui survivrai pas ! " et il se laissa couler au fond de la mer. On avoit entendu du rivage les cris de ces infortunés, le bruit même en étoit parvenu jusqu'au vaisseau du roi, mais la cause en étoit inconnue. Henry conserva pendant trois jours l'espérance que son fils auroit été conduit dans quelque port éloigné de l'Angleterre. La nouvelle de ce malheur lui fut enfin apportée ; il s'évanouit en l'apprenant, et on ne vit jamais le sourire sur ses lèvres depuis cet instant jusqu'à celui de sa mort, qui arriva quelques années après à St. Denis, petite ville de Normandie. On attribue cette mort à une indigestion de lamproyes, poisson dont il étoit très gourmand. Il avoit alors soixante-sept ans, et en avoit régné trente-cinq. Il désigna par son testament sa fille Mathilde héritière de tous ses états.

CHAPITRE VII.

ETIENNE.

AUSSITOT que le bruit de la mort du roi fut répandu, Etienne, fils du comte de Blois et d'Adèle sœur de Henry I. comptant sur sa puissante et sur ses intrigues, résolut de s'emparer d'un bien après lequel il soupироit depuis si longtems. Il partit de la Normandie, et se hâta d'arriver à Londres, où les gens de la dernière classe du peuple le proclamèrent aussitôt roi. Certain des suffrages du peuple, il falloit encore s'assurer de ceux du clergé. Son frère, évêque de Winchester, le servit dans cette affaire, chaudement et avec succès. Etienne fut ainsi fait roi par une de ces promptes révolutions qu'on ne voit jamais arriver que dans des états encore plongés dans la barbarie.

Les premiers actes d'un usurpateur sont toujours favorables au peuple. Etienne, afin d'affermir son trône chancelant, signa une charte par laquelle il accordoit plusieurs privilèges aux différens ordres de l'état. Il donnoit aux nobles celui de chasser dans leurs forets ; aux ecclésiastiques la promesse de nommer promptement aux bénéfices vacans ; et il rétablissoit les loix d'Edouard le Confesseur en faveur du peuple. Pour se mettre encore plus en sûreté, il s'empara des trésors de Henry, déposés à Winchester, et en donna une partie au pape, afin de l'engager à reconnoître son titre.

Mathilde ne tarda pas à réclamer ses droits. Elle aborda sur la côte de Suffex, aidée de Robert comte de Gloucester, fils naturel du feu roi. La suite de Mathilde ne consistoit qu'en cent quarante chevaliers, qui prirent aussitôt possession du chateau d'Arundel, mais la nature de ses prétentions lui attira un grand nombre de partisans. Elle voyoit chaque jour son parti s'augmenter aux dépens de celui de son antagoniste. Etienne, informé de

de son arrivée, courut mettre le siège devant Arundel, où elle s'étoit réfugiée, et où la reine douairière, qui favorisoit secrètement ses prétentions, lui prêtoit du secours. Cette forteresse étoit trop foible pour faire une longue résistance, et elle auroit bientôt été enlevée, si on n'eut pas représenté au roi, que, ce chateau appartenant à la reine douairière, ce seroit manquer au respect qui lui étoit dû que d'employer la violence pour s'en rendre maître. Il y avoit une espèce de générosité, mêlée avec la barbarie de ces siècles, qui l'emportoit d'une manière inexplicable dans toutes les circonstances. Etienne permit à Mathilde de sortir tranquillement, et la fit conduire sauve à Bristol, autre forteresse à peu près de la même conséquence que celle qu'il lui permettoit de quitter. Il seroit trop long de rapporter les différentes escarmouches qu'il y eut de part et d'autre pour soutenir leurs prétentions respectives ; il suffit de dire, que les forces de Mathilde augmentoient tous les jours, tandis que celles d'Etienne s'affoiblissoient, et qu'une victoire remportée par la reine le renversa du trône, et l'y fit monter à sa place. Mathilde fut couronnée à Winchester avec toute la pompe imaginable.

Cette princesse étoit peu faite pour gouverner. Elle affecta de traiter la noblesse avec un mépris auquel elle n'étoit plus accoutumée depuis longtems, et cette nation volage commença à plaindre son roi déposé, et à se repentir de ce qu'elle avoit fait en faveur de Mathilde. L'évêque de Winchester fut un des plus ardens à semer l'esprit de révolte ; et, quand il vit le peuple assez bien disposé pour exécuter ses desseins, il détacha un parti de ses amis et de ses vassaux pour bloquer Londres, où la reine résidoit alors. On prit en même tems des mesures pour exciter les habitans de Londres à se révolter aussi, et à se saisir de sa personne. Mathilde, ayant été avertie de bonne heure de cette conspiration, s'ensuit à Winchester, où l'évêque, encore son ennemi secret, la suivit, pour saisir l'occasion de la perdre. Son parti se trouva bientôt assez fort pour faire voir à la reine le dan-
ger

24 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

ger où elle étoit, et elle se trouva assiégée par lui dans le même lieu où elle avoit d'abord reçu sa bénédiction. Elle soutint ce siège pendant quelque tems ; mais, la ville étant réduite par la famine à la plus fâcheuse extrémité, elle se trouva heureuse de pouvoir s'échapper. Son frère, le comte de Gloucester, en voulant la suivre, fut fait prisonnier, et on l'échangea pour Etienne, qui jusqu'alors étoit resté captif. C'est ainsi qu'une subite révolution suivit la première ; Mathilde fut déposée, et alla chercher un asyle dans Oxford ; Etienne fut reconnu roi, et tiré de sa prison pour remonter sur son trône.

Il se présenta bientôt un nouveau rival, qui, à mesure qu'il acquéroit des années, se rendoit plus formidable. Ce prince étoit Henry, fils de Mathilde, qui étoit parvenu à l'âge de seize ans, et donnoit les plus grandes espérances d'être un jour un guerrier habile et un politique consommé.

Le jeune Henry, voyant que tous les vœux du peuple étoient en sa faveur, se détermina à réclamer un royaume, son héritage légitime, et à disputer encore à Etienne un bien usurpé. Il fit en conséquence une descente en Angleterre, où la plupart des barons du royaume vinrent aussitôt se joindre à lui.

Etienne, alarmé du pouvoir de son jeune rival, et de son crédit sur tous les esprits, fit toutes les tentatives imaginables pour s'opposer à lui ; mais, voyant qu'il lui étoit impossible de détourner le torrent, il fut obligé d'avoir recours à un traité. Les parties convinrent, qu'Etienne régneroit tant qu'il vivroit, et que la justice seroit administrée en son nom ; qu'à sa mort Henry succéderoit au royaume d'Angleterre, et que Guillaume, fils d'Etienne, hériteroit du Boulonois et des autres biens de son père. Les barons se rendirent garans de ces conventions, qui répandirent l'allégresse dans tout le royaume. Henry quitta l'Angleterre, et Etienne reprit tranquillement les rênes du gouvernement. Son règne ne fut pas de longue durée ; il mourut, un an après ce traité, à Cantorbery, où il fut enterré.

CHAPITRE.

CHAPITRE VIII.

HENRY II.

LES premières actions du règne de Henry donnèrent au peuple la perspective agréable d'une sage administration. Connoissant l'étendue de son pouvoir, il commença à réprimer les abus, à restreindre certains privilèges qui avoient été arrachés à ses prédécesseurs, trop foibles ou trop crédules. Il congédia les troupes mercenaires, qui commettoient dans la nation des désordres infinis. Il retira plusieurs des libéralités qui avoient été faites aux églises et aux monastères sous les règnes précédens. Enfin, il accorda à plusieurs villes des chartes par lesquelles les citoyens rentroient dans leurs droits et dans leurs privilèges, et n'avoient plus à reconnoître d'autre autorité que la sienne. Ces chartes devinrent la base de la liberté Anglicane. Les contestations qui s'élevoient depuis si longtems, pour savoir si c'étoit le roi, les barons, ou le clergé, qui devoient avoir le droit d'opprimer le peuple, prirent alors une autre face ; et un quatrième ordre, celui des plus riches d'entre le peuple, fut initié à l'administration des affaires. C'est ainsi que le gouvernement féodal fut d'abord affoibli, et que la nation commença à jouir d'une liberté plus également répartie.

Devenu le prince le plus puissant de son siècle, souverain paisible de l'Angleterre, possesseur de plus d'un tiers de la France, Henry, après avoir soumis les barons qui vouloient mettre des bornes à son autorité, devoit naturellement s'attendre à un règne long et paisible ; mais il en fut autrement. La source des mortifications douloureuses qui le menaçoient étoit cachée dans l'endroit où il s'attendoit le moins à la trouver.

Le fameux Thomas Becket, le premier homme d'origine Angloise qui, depuis la conquête, eut trouvé les
moyens

46 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

moyens de s'élever à des emplois d'importance, étoit fils d'un citoyen de Londres. Après avoir fait ses premières études dans les écoles de la capitale; il avoit résidé pendant quelque tems à Paris, et étoit entré à son retour comme commis dans les bureaux du shérif. De cette humble station il parvint, petit à petit, à des places plus importantes, jusqu'à ce qu'il devint enfin archevêque de Cantorbery, dignité qui ne reconnoissoit au dessus d'elle que celle du roi.

Il ne se trouva pas plutôt placé sur ce siège, qui le rendoit pour toujours la seconde personne de l'état, qu'il s'efforça de prendre un caractère de sainteté, de la simplicité duquel on pouvoit douter d'après la manière dont il avoit vécu jusqu'alors. Il commença à mener la vie la plus austère; il portoit un cilice sur la peau, et le changeoit si rarement, qu'il étoit couvert d'ordure et de vermine. Il ne mangeoit que du pain et ne buvoit que de l'eau, qu'il s'attachoit encore à rendre désagréable au goût, en y mêlant des herbes amères. Il se donnoit souvent la discipline. Tous les jours on le voyoit, à genoux, laver les pieds de treize pauvres. Prétendant ainsi à la réputation d'homme saint, il s'érigea en défenseur des privilèges du clergé, qui avoient été élevés à un excès énorme, et auxquels Henry avoit intention de porter atteinte.

Il se présenta une occasion qui donna bientôt au roi un prétexte plausible et populaire de commencer la réforme qu'il avoit projetée. Un prêtre avoit débauché la fille d'un gentilhomme du comté de Worcester, et, pour éviter les suites de son ressentiment, il avoit assassiné ce gentilhomme. L'atrocité de ce crime avoit rempli tous les esprits d'indignation, et le roi insista pour que l'assassin fut jugé par les magistrats civils. Becket s'y opposa, alléguant les privilèges de l'église.

Pour terminer ce différend, le roi convoqua à Clarendon une assemblée générale de la noblesse et du clergé; il lui soumit cette grande et importante affaire, et lui demanda son avis. Cette assemblée paroissoit avoir
pour

pour but, de donner de l'autenticité aux décrets actuels du roi, plutôt que d'établir des loix qui devoient subsister à jamais. On y proposa plusieurs réglemens, qui passèrent sans opposition, et qui furent ensuite bien connues sous le nom des Constitutions de Clarendon. Ces réglemens portoient, que les ecclésiastiques, accusés de quelque crime que ce soit, seroient jugés par les cours civiles; et que les laïques ne seroient jamais jugés par les tribunaux spirituels que sur le rapport de témoins avoués et juridiquement reconnus dignes de foi. Ces articles, et quelques autres de moindre importance, au nombre de seize, furent signés par tous les évêques présens, et par Becket lui-même, qui s'y soumit avec beaucoup de répugnance. Alexandre, alors pape, les condamna dans les termes les plus forts, les annulla, et les rejeta entièrement.

Cela produisit une longue et vive contestation entre le roi et Becket, qui, étant parvenu au plus haut-degré de grandeur où le roi pouvoit l'élever, se rangea du parti du pape. Dans la chaleur de cette dispute, Becket, avec une intrépidité qui lui étoit particulière, revêtit ses habits épiscopaux, et, la crosse entre les mains, se rendit au palais du roi. Il pénétra jusques dans son appartement, s'assit, et, se servant de la crosse comme d'un bouclier sacré, il se déclara, de la manière la plus solennelle, sous l'autorité immédiate du souverain pontife: la permission qu'il demanda de quitter le royaume lui ayant été refusée, il se sauva déguisé, et trouva les moyens de passer sur le continent.

La fermeté de Becket, jointe à sa sainteté apparente, lui firent recevoir sur le continent un accueil favorable; et de la part du peuple, et de la part des nobles.

Le-pape et lui ne manquèrent pas de lancer leurs foudres, et de s'efforcer d'ébranler, jusques dans ses fondemens, l'autorité du roi. Becket se comparoit au Christ, qui avoit été jugé par un tribunal prophane, et qui étoit crucifié de nouveau par les persécutions sous lesquelles son église gémissoit. Il ne se contenta pas de se

48 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

se plaindre ; il prononça l'excommunication, en particulier contre les principaux ministres du roi, en les désignant par leurs noms, et en général contre tous ceux qui étoient employés dans le séquestre du revenu de son siège, et qui favorisoient ou se conformoient aux Constitutions de Clarendon.

On fit de fréquentes tentatives pour en venir à un accommodement ; mais la jalousie qui régnoit entre les deux parties, l'opiniâtreté que chacun mettoit à ne rien perdre de ses avantages dans la négociation, en retardoient la fin si ardemment désirée.

On en vint pourtant à une réconciliation que l'état des affaires rendoit indispensable ; mais rien ne peut surpasser l'arrogance avec laquelle Becket se conduisit lorsqu'il aborda en Angleterre. Au lieu de se retirer dans son diocèse paisiblement, et avec cette modestie convenable à un homme qui vient d'éprouver les effets de la clémence de son roi, il s'avança dans le comté de Kent avec la splendeur et la magnificence d'un souverain pontife. Lorsqu'il fut près du Bourg de Southwark, le clergé, les séculiers, des hommes de tous rangs et de tous âges, vinrent à sa rencontre, et célébrèrent son entrée triomphante par des hymnes de joye. Se voyant assuré de l'appui et de la vénération du peuple, il commença à lancer ses censures contre ceux qui lui avoient été contraires. L'archevêque d'York, qui avoit couronné le fils aîné de Henry pendant son absence, fut le premier contre qui il prononça une sentence d'interdiction. Il excommunia les évêques de Londres et de Salisbury. Il excommunia encore un homme parcequ'il avoit parlé contre lui, et un autre parcequ'il avoit coupé la queue d'un de ses chevaux.

Pendant que le primat se conduisoit ainsi en Angleterre, Henry étoit en Normandie. Il apprit avec indignation l'excès auquel Becket portoit l'insolence : sa colère ne connut plus de bornes lorsque les prélats suspendus ou excommuniés vinrent en personne pour lui faire leurs plaintes. Il se répandit en imprécations contre cet ecclésiastique arrogant, qu'il avoit tiré de la
plus

plus profonde obscurité pour être le tourment de sa vie et le perturbateur de son royaume. L'archevêque d'York lui observant, qu'aussi longtems que Becket existeroit, il n'avoit pas à attendre de paix et de tranquillité, le roi s'écria, dans sa fureur, que, s'il avoit eu des amis auprès de sa personne, il n'auroit pas été si longtems exposé aux insultes de cet hypocrite ingrat. Toute la cour fut frappée de ces mots, et quatre des courtisans les plus déterminés s'armèrent pour satisfaire les secrètes intentions de leur monarque. Les conjurés, aidés de quelques personnes qui les joignirent au lieu de leur rendez-vous, se rendirent à Cantorbery avec toute la diligence que leurs intentions sanguinaires requéroient. Ils vont directement au palais de Becket, entrent dans son appartement, lui reprochent avec fierté l'insolence et la témérité de sa conduite. Pendant cette altercation, l'heure arrive où Becket a coutume d'assister aux vêpres ; il se rend sans gardes à l'église ; les conjurés le suivent, et se préparent à exécuter leur dessein. Aussitôt qu'il est parvenu à l'autel, où il est à présumer qu'il aspirait à la gloire du martyr, furieux, ils se précipitent sur lui, et lui fendent la tête par des coups redoublés : il tombe mort devant l'autel de St. Benoit, qui reste souillé de son sang et de sa cervelle.

Rien ne peut égaler la consternation du roi lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort tragique du prélat. Il se hâta aussitôt que ce meurtre lui seroit imputé ; et, pour détourner les idées du peuple sur un autre objet, il entreprit une expédition contre l'Irlande.

L'Irlande, vers ce tems, étoit à peu près dans la même situation où l'Angleterre s'étoit trouvée lors de la première invasion des Saxons. Les Irlandois avoient été de bonne heure convertis au Christianisme, et avoient possédé ensuite, pendant trois ou quatre siècles, une grande part des arts et des sciences, tels qu'ils fleurissoient alors en Europe. N'étant point tourmentés par des invasions étrangères, et trop pauvres pour exciter la cupidité des conquérans, ils jouissoient

d'une vie paisible, qu'ils passaient dans les exercices de piété et dans la culture des sciences alors jugées nécessaires. Il reste encore aujourd'hui trop de monumens de leur savoir, de leurs arts, et de cette piété qu'ils professaient, pour qu'on puisse là-dessus former le moindre doute ; mais il est également vrai, qu'avec le tems ils avoient perdu tous ces avantages, et que leur postérité dégénérée étoit, à l'époque dont nous parlons, ensevelie dans la plus profonde barbarie.

Au tems où Henry conçut le projet d'envahir cette île, elle étoit divisée en cinq principautés, savoir, de Leinster, de Meath, de Munster, d'Ulster, et de Connaught ; chacune étoit gouvernée par son prince particulier. Il étoit ordinaire que l'un d'eux prit la conduite des affaires lorsqu'ils avoient des guerres à soutenir ; celui là seul étoit regardé comme roi de tout le royaume ; et on lui conféroit un pouvoir à peu près semblable à celui des anciens monarques Saxons en Angleterre. Roderic O'Connor, roi de Connaught, étoit alors revêtu de cette dignité, et Dermot M'Morrough étoit roi de Leinster. Ce dernier, prince foible, tyran impitoyable, avoit débauché et enlevé la fille du roi de Meath, qui, aidé de l'alliance du roi de Connaught, s'étoit emparé des états du ravisseur, et l'avoit chassé de son royaume. Ce prince, justement puni, eut recours à Henry, qui étoit alors en Guyenne, et lui offrit de rendre son royaume un fief de la couronne d'Angleterre, s'il parvenoit à le recouvrer par son secours. Henry accepta volontiers ces offres, mais, occupé alors d'intérêts plus pressans, il se contenta de donner des lettres patentes à Dermot, par lesquelles il donnoit pouvoir à tous ses sujets d'aider le prince Irlandois à se rétablir dans ses états. Dermot, satisfait de cette autorité, retourna à Bristol, où, après quelques difficultés, il fit un traité avec Richard, surnommé Strongbow, comte de Pembroke, qui consentit à le rétablir sur le trône, à condition qu'il lui donneroit sa fille Eva en mariage, et le désigneroit héritier de tout son territoire. Assuré d'avoir les secours qu'il désiroit,

il retourna secrètement en Irlande, et passa l'hiver caché dans le monastère de Ferns, qu'il avoit fondé. Robert Fitz-Stephen fut le premier chevalier en état de remplir ses engagements. Le printems suivant il aborda en Irlande avec cent trente chevaliers, soixante écuyers, et trois cens archers. Ils furent bientôt après renforcés par Maurice Pendergast, qui, vers le même tems, amena dix chevaliers et soixante archers. Avec ce corps peu nombreux ils résolurent d'assiéger Wexford, qui, d'après le traité, devoit leur appartenir. Cette ville ne résista pas longtems; et les aventuriers, joints par un troisième corps, montant à environ cent cinquante hommes, formèrent, sous le commandement de Maurice Fitzgerald, une armée qui jeta la terreur dans l'ame des foibles habitans de ce pays. Roderic, monarque en chef de l'isle, essaya cependant de faire résistance, mais il fut défait. Bientôt après, le prince d'Ossory fut forcé de se soumettre, et on exigea de lui des otages qui pussent répondre de sa conduite future.

Dermot, réinstallé dans ses états, commença alors à former le dessein d'étendre les bornes de son pouvoir, et de se rendre maître absolu de l'Irlande. Dans ces vues, il tâcha d'attirer Strongbow, qui, étant personnellement retenu par les ordres du roi, n'avoit pas encore pu passer le canal. Dermot essaya tous les moyens possibles d'enflammer son ambition par la gloire de la conquête, et de tenter son avarice par les avantages qui devoient en résulter pour lui. Il pesoit sur la lâcheté des naturels, et sur la certitude du succès. Strongbow envoya d'abord Raymond, un de ses gentilshommes, avec dix chevaliers et soixante dix archers, et, peu de tems après, ayant enfin reçu permission pour lui-même, il passa avec deux cens hommes de cavalerie et cent archers. Toutes les forces Angloises, se réunissant, devenoient alors invincibles; et, quoique leur nombre ne montât pas à mille combattans, tel étoit cependant la foiblesse des naturels, qu'ils étoient battus dans toutes les occasions. La ville de Waterford se rendit; celle de Dublin fut prise d'as-

saut ; et Strongbow, ayant bientôt après épousé Eva, en conséquence du traité, devint maître du royaume de Leinster par la mort de Dermot.

L'isle se trouvant en quelque sorte entièrement subjuguée, car il n'y avoit plus moyen de s'opposer aux forces Angloises, Henry voulut partager en personne les honneurs d'une conquête, que les aventuriers avoient mise en si bon train. Il fit par cette raison une descente en Irlande, à la tête de cinq-cens chevaliers, moins pour conquérir un territoire disputé que pour prendre possession d'un royaume déjà soumis. C'est ainsi qu'après une légère tentative, dans laquelle on dépensa peu, et où il n'y eut qu'une très petite quantité de sang versé, cette isle magnifique devint un domaine de la couronne d'Angleterre, à laquelle elle est toujours demeurée depuis attachée avec une fidélité inébranlable.

Cette conquête répandit la joie partout, mais elle fut suivie de troubles domestiques qui remplirent de chagrins et d'inquiétude les dernières années de Henry.

Parmi le peu de vices qu'on attribuoit à ce monarque, on lui reprochoit principalement une passion illimitée pour les femmes. Il avoit épousé, par des motifs d'ambition, la reine Eléonore, divorcée d'avec son premier mari, mécontent de sa mauvaise conduite. Cette princesse étoit depuis longtems devenue insupportable à Henry, et il cherchoit avec d'autres des plaisirs qu'il ne pouvoit trouver auprès d'elle. Parmi le nombre de ses maitresses, Rosamond Clifford, mieux connue sous le nom de la belle Rosamond, dont les charmes et la mort tragique ont été le sujet de tant de romances et de ballades de ces tems, fut la plus remarquable. On assure qu'elle étoit la plus belle femme à laquelle l'Angleterre ait jamais donné naissance, et que le roi lui fut longtems et fidèlement attaché.

Pour la mettre à l'abri du ressentiment de la reine, qui, après s'être livrée elle-même au libertinage, étoit jalouse de voir son mari suivre un exemple qu'elle lui avoit donné, il la tenoit cachée dans un labyrinthe du parc

parc de Woodstock, où il passoit avec elle tous ses instans de loisir. On ne nous dit pas combien de tems dura cette intrigue, mais elle ne put pas être si entièrement secrète qu'elle ne parvint enfin à la connoissance de la reine. Si l'on croit les rapports, Eléonore pénétra jusques dans la retraite de sa belle rivale par le moyen d'un peloton de soie, et l'obligea, en lui tenant un poignard suspendu sur le sein, d'avalier le poison qu'elle lui présenta. Quelque soit la foi que l'on doive ajouter à cette histoire, il est certain que cette femme hautaine, blamable d'abord par ses galanteries, ne le fut pas moins par sa jalousie extrême, et que ce fut elle qui commença à semer des divisions entre le roi et ses enfans.

Elle fit entendre au jeune Henry, fils aîné du roi, que c'étoit un injure qu'on lui faisoit, après l'avoir fait couronner comme associé à la royauté, de ne lui donner aucune part dans l'administration des affaires. Son mécontentement fut partagé par ses deux frères, Geoffroi et Richard, que la reine avoit déterminés à assurer leurs parts aux appanages qui leur étoient assignés. Eléonore elle-même cherchoit les moyens de se sauver à la cour de France, où ses fils s'étoient retirés avant elle ; elle étoit même déguisée en homme, pour exécuter son dessein, lorsqu'elle fut arrêtée par les ordres du roi, et renfermée. Henry voyoit ainsi s'évanouir cette longue suite de prospérité dont il s'étoit flatté. Il voyoit ses fils, à peine arrivés à l'âge d'homme, prompts à se partager les dépouilles de leur père ; sa femme encourager ces enfans dénaturés dans leur révolte, et les plus grands potentats de l'Europe n'être pas honteux de leur prêter du secours pour soutenir des prétentions si injustes.

Les jeunes princes ne restèrent pas longtems sur le continent sans se former un parti formidable.

Henry, connoissant le pouvoir de la superstition sur l'esprit du peuple, et peut-être appréhendant qu'une partie de ces maux ne fussent un effet de la vengeance céleste, se détermina à faire une amende honorable sur la chaise de St. Thomas de Cantorbery, (c'étoit le nom

qu'on avoit donné à Becket en le canonisant.) Dès qu'il fut à la vue de l'église de Cantorbery, il descendit de cheval, marcha nu pieds jusqu'à la ville, et se prosterna devant la chaise du saint. Le jour suivant il reçut l'absolution, et, à son départ pour Londres, il apprit l'agréable nouvelle d'une victoire remportée sur les Ecois le jour même qu'il avoit été absous.

De cet instant les affaires de Henry commencèrent à prendre une meilleure face ; les barons qui s'étoient révoltés, ou qui se préparoient à la révolte, se soumirent à l'instant ; ils remirent leurs châteaux au vainqueur, et l'Angleterre fut, en peu de semaines, rétablie dans un état de tranquillité parfaite. Le jeune Henry, qui étoit prêt à s'embarquer avec une armée formidable, pour seconder les efforts des Anglois de son parti, voyant le calme rétabli dans le royaume, fut contraint d'abandonner l'idée de l'expédition qu'il avoit projetée.

Ce prince mourut bientôt après, dans la vingt-sixième année de son âge, d'une fièvre qui le saisit à Martel, et il donna les marques du plus vif repentir de sa conduite peu respectueuse envers son père.

Comme ce prince ne laissa point de postérité, Richard, son frère, devint l'héritier présomptif de la couronne, et il laissa bientôt voir qu'il ne le cédoit en rien à son frère aîné dans ses desirs ambitieux.

Une nouvelle croisade ayant été projetée, Richard, qui avoit longtems désiré de se réserver toute la gloire d'une semblable expédition, et qui ne pouvoit pas supporter de voir son père lui-même partager ses lauriers, forma une ligue avec le roi de France, qui lui promit de le soutenir dans un dessein qu'il avoit si fort à cœur. Henry fut contraint d'abandonner toute espérance d'arborer la croix, et se vit au contraire obligé de prendre les armes contre le roi de France et contre son fils aîné.

On conclut à la fin un traité, et Henry fut forcé de se soumettre aux conditions les plus humiliantes ; mais, ce qui fut pire, lorsqu'il demanda la liste des barons aux-
quels

quels il avoit à pardonner, d'après les conventions faites, il trouva le nom de son fils Jean parmi ceux des confédérés. Il supportoit avec résignation des infirmités qui l'accabloient depuis longtems ; la révolte de ses autres enfans ne l'avoit affecté qu'à un certain point ; mais, quand il vit cet enfant, pour lequel il avoit toujours eu de la prédilection, au nombre de ceux qui avoient porté contre lui des armes rebelles, il ne put plus contenir son indignation. Le plus violent désespoir s'empara de toutes ses facultés ; il maudit le jour où il avoit reçu sa malheureuse existence ; il maudit ses enfans ingrats, et on ne put jamais gagner sur lui dans la suite de révoquer cette malédiction. Plus son cœur étoit disposé à se livrer aux douceurs de l'amitié, plus la douleur qu'il ressentit d'être si mal recompensé devoit être vive. Ne voyant plus aucune consolation à espérer, n'ayant plus la force de soutenir ses chagrins, il perdit son ancienne vivacité. Une fièvre lente, causée par tant d'affauts que son cœur avoit eu à soutenir, mit enfin un terme à sa vie et à ses malheurs. Il mourut au château de Chinon, près Saumur, dans la cinquante-huitième année de son âge, et après en avoir régné trente-cinq, pendant lesquelles il avoit déployé toute l'habileté d'un politique, toute la sagacité d'un législateur, toute la bravoure et toute la magnanimité d'un héros.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

RICHARD I. surnommé COEUR DE LION.

RICHARD, en montant sur le trône, n'avoit pas perdu le désir ardent qu'il avoit de se signaler dans une croisade. Il employa tous les moyens possibles de se fournir des choses qui lui étoient nécessaires dans une pareille entreprise ; il alla même jusqu'à vendre, pour une somme modique, ce droit de suzeraineté sur le royaume d'Ecosse qui avoit été acquis sous le règne précédent. Excité encore par les messages répétés du roi de France, qui étoit prêt à s'embarquer dans la même expédition, il partit enfin pour la Palestine.

L'endroit, où les deux armées devoient se rencontrer, étoit la plaine de Verelay, sur les frontières de Bourgogne ; et, lorsque Richard et Philippe y furent arrivés, ils trouvèrent que leurs armées réunies se montoient à cent mille hommes. Les deux monarques se firent les promesses les plus solennelles d'une amitié et d'une fidélité mutuelle. Ils s'étoient déterminés à conduire leurs armées par mer jusqu'à la Terre Sainte, mais, ayant été tourmentés par les vents, ils furent obligés de relâcher à Messine, capitale de la Sicile, et d'y rester tout l'hiver. Richard prit ses quartiers dans les faubourgs, et se mit en possession d'une petite forteresse qui commandoit le port. Philippe cantonna ses troupes dans la ville, et se maintint en bonne intelligence avec le roi de Sicile.

Il s'éleva plusieurs querelles entre les deux monarques, et ils se réconcilièrent autant de fois ; le roi de Sicile, très vraisemblablement, étoit celui qui cherchoit à souffler la discorde entre eux. Ayant enfin réglé tous leurs différends, ils firent voile vers la Palestine, où les François abordèrent longtems avant les Anglois.

Lorsque l'armée Angloise fut arrivée en Palestine, la fortune sembla se déclarer plus ouvertement en faveur de la

la cause commune. Les princes Anglois et François paroissoient avoir oublié leurs secrètes jalousies pour agir de concert. Peu après, Philippe fut obligé de retourner en France, par rapport au mauvais état de sa santé, et il laissa à Richard dix mille hommes, sous le commandement du duc de Bourgogne. Richard, maintenant seul chef de l'expédition, voloit de victoire en victoire. Les aventuriers Chrétiens, qui étoient sous son commandement, se déterminèrent à assiéger la fameuse ville d'Ascalon, pour se donner les moyens d'attaquer ensuite Jérusalem avec plus d'avantage. Saladin, le plus fameux héros de tous les monarques Sarrafins, bien résolu de s'opposer à leur projet, leur barra le chemin avec une armée de trois cens mille hommes. Richard avoit ardemment désiré cette journée; l'ennemi étoit digne de lui. Les croisés Anglois furent victorieux. Richard, voyant que ses ailes commençoient à plier, s'avança à la tête du gros de son armée, et décida le sort de la bataille. Les Sarrafins s'enfuirent dans un désordre affreux, et plus de quarante mille restèrent sur le champ de bataille. Ascalon se rendit aussitôt après cette victoire; d'autres villes moins puissantes suivirent son exemple, et Richard arriva enfin à la vue de Jérusalem, ce qu'il avoit si longtems et si ardemment désiré. C'étoit dans cette situation glorieuse que ses espérances devoient être totalement renversées. En faisant la revue de ses troupes, et en examinant les moyens qu'il avoit de suivre le siège, il les trouva si épuisées par la famine, par la fatigue, et même par les victoires, qu'elles n'avoient plus ni la volonté ni le pouvoir de secourir les vues de leur chef. Il parut alors indispensable d'en venir à un accommodement avec Saladin; et on conclut une trêve de trois ans, dans laquelle il fut stipulé, que les ports de mer de la Palestine resteroient entre les mains des Chrétiens, et que tous ceux de cette religion pourroient aller en paix faire leurs pèlerinages à Jérusalem.

Richard, ayant ainsi terminé son expédition, après avoir acquis plus de gloire que d'avantages réels, songea

gea à retourner dans ses états ; mais, étant obligé de faire route à travers l'Allemagne sous l'habit de pèlerin, il fut arrêté par Léopold, duc d'Autriche, qui le fit emprisonner et charger de chaînes, au mépris de l'honneur et de l'humanité. L'empereur demanda bientôt que le prisonnier lui fût remis, et donna au duc une grande somme d'argent pour le récompenser de ce service. Ainsi le roi d'Angleterre, qui avoit longtems fait retentir l'univers du bruit de ses exploits, se trouvoit plongé dans un vil cachot, succombant sous le poids de ses fers, et retenu par des gens qui espéroient tirer à la fin un fardide avantage de ses malheurs. Il se passa un long intervalle avant que les Anglois fussent informés du sort de leur monarque bien-aimé. Il y avoit alors si peu de communication entre les différentes nations, qu'on prétend que cette découverte fut due à un pauvre musicien ambulant François. Il jouoit, dit-on, sur sa harpe, auprès de la forteresse où Richard étoit renfermé, un air qu'il savoit que ce malheureux monarque chantoit et entendoit avec plaisir. Richard, prenant aussitôt sa harpe, répondit en jouant le même air, et fit ainsi connoître le lieu où il étoit renfermé.

Les Anglois obtinrent enfin du barbare empereur, qui s'appercevoit qu'il ne pourroit pas garder plus longtems son prisonnier, de prêter l'oreille à des arrangements. On convint de donner pour sa rançon cent cinquante mille marcs, (à peu près trois cent mille livres sterling ;) et, sur la délivrance de cette somme, Richard fut rendu à ses sujets impatiens.

Rien ne pouvoit égaler la joie des Anglois en voyant leur monarque revenu parmi eux après tant de belles actions et tant de souffrances. Il entra dans Londres en triomphe, et les citoyens étalèrent, à cette occasion, une si grande quantité de richesses, qu'on entendit dire aux seigneurs Allemans qui l'accompagnoient, que, si l'empereur eut connu l'immensité de ces richesses, il n'auroit pas si aisément relâché leur roi. Il se fit peu après couronner de nouveau à Wincheffer. Il convoqua

qua une assemblée générale de la nation, pour l'autoriser à confisquer tous les biens de son frère Jean, qui avoit baslement tâché de prolonger sa captivité, et avoit été trouver le roi de France dans cette intention. Il lui pardonna cependant bientôt après, en prononçant ces mots remarquables : *J'espère oublier ses crimes aussi facilement qu'il oubliera mon indulgence.*

La mort de Richard fut occasionnée par un événement singulier. Un vassal de la couronne, en France, s'étoit emparé d'un trésor trouvé par un de ses paysans dans le champ qu'il labouroit, et il en avoit envoyé au roi une partie pour s'assurer la possession du reste. Richard, sachant qu'en qualité de seigneur suzerain il avoit droit de prétendre au tout, demanda qu'il lui fut envoyé ; et, sur le refus de son vassal, il attaqua le château de Chalus, où on lui avoit dit que ce trésor étoit déposé. Le quatrième jour du siège, se promenant à cheval autour de la place, pour observer de quel côté il devoit donner l'assaut avec plus d'apparence de succès, il fut ajusté par un nommé Bertrand Jourdon, un des archers qui défendoient le château, et la flèche vint lui percer l'épaule. La blessure en elle-même n'étoit pas mortelle, mais un chirurgien mal adroit, en voulant dégager la flèche des chairs, envénima si fort la plaie, qu'elle donna bientôt les plus fâcheux symptômes. Lorsque Richard sentit sa fin approcher, il fit un testament, par lequel il léguoit à son frère Jean son royaume et tous ses trésors, excepté un quart qu'il réservoir pour être distribué parmi ses serviteurs. Il ordonna aussi que l'archer qui l'avoit blessé fut amené en sa présence, et il lui demanda ce qu'il lui avoit fait pour avoir voulu le tuer. Le prisonnier lui répondit avec une froide intrépidité : « Vous avez tué, « de vos propres mains, mon père et mes deux frères, « et vous vous proposez de me faire pendre. Je suis « maintenant en votre pouvoir, et vous pouvez assouvir « votre vengeance : j'endurerai mes maux avec plaisir, « puisque je mourrai avec la consolation d'avoir délivré « le monde d'un tyran. » Richard, frappé de cette réponse,

ponse, fit donner au soldat une somme de cent shillings, et ordonna qu'il fut mis en liberté; mais Marcade, le général qui commandoit sous ses ordres, fut assez barbare pour le faire écorcher tout vif et ensuite pendre. Richard mourut dans la dixième année de son règne, et dans la quarante-deuxième de son âge, ne laissant après lui qu'un fils naturel, nommé Philippe.

CHAPITRE X.

JEAN.

LORSQUE Jean se fut mis en possession du trône d'Angleterre, il ne perdit pas de vue ses intérêts sur le continent; et son premier soin fut de faire rentrer dans le devoir les provinces qui s'étoient révoltées en faveur du jeune prince Arthur, son neveu. L'orgueil et la cruauté, qui faisoient la base de son caractère, le rendirent bientôt l'objet de la haine de ses sujets; mais il leur devint encore plus odieux en massacrant de sa propre main Arthur, qu'il retenoit prisonnier, et qui lui inspiroit de la jalousie à cause des droits qu'il avoit à la couronne.

On détestoit ce prince; on avoit peut-être encore quelque rayon d'estime pour lui; ses sujets le redoutoient plutôt qu'ils ne le méprisoient; mais il tarda peu à faire voir, que, si l'on ne pouvoit l'offenser sans s'attirer son ressentiment, au moins pouvoit on le faire avec impunité. Le destin de ce monarque vicieux étoit de se faire des ennemis de ceux qu'il cherchoit en vain à susciter aux autres. Le clergé se conduisoit depuis quelque tems comme un corps indépendant de la couronne, et faisoit confirmer ses élections par le pape, le seul souverain qu'il voulut reconnoître. Le droit d'élire les archevêques avoit été un sujet de dispute continuel entre les évêques suffragans et les moines Augustins; chaque parti avoit des raisons et des preuves à fournir pour ap-
puyer

payer ses prétentions. Jean se mit du parti des évêques, et envoya deux chevaliers de sa suite, dignes serviteurs d'un tel maître, pour chasser les moines de leur couvent, et se saisir de leur revenu. Le pape ne fut pas fâché de ces contestations, et, au lieu d'élire une des personnes nommées par l'un ou par l'autre parti, il nomma Etienne Langton archevêque de Cantorbéry. Jean ayant refusé d'admettre l'homme que le pape avoit choisi, le royaume fut mis en interdit. Cette sentence du siège de Rome étoit calculée pour répandre par tout la terreur, et pour faire sur les esprits superstitieux du peuple l'impression la plus vive. D'après cette interdiction, le service divin fut interrompu; on refusoit d'enterrer les morts en terre sainte, et ils étoient jetés dans les fossés ou sur les grands chemins, sans les prières accoutumées, sans aucunes cérémonies funéraires.

On ne peut imaginer de situation plus déplorable que celle de Jean dans cette malheureuse circonstance. Furieux de tant d'indignités, jaloux de ses sujets, ne voyant par tout que des ennemis, on rapporte que, craignant une entreprise contre sa vie, il passa une nuit entière enfermé dans le château de Nottingham, sans vouloir permettre que personne l'approchât. Mais quelle fut sa consternation quand il fut que le pape avoit abandonné son royaume au roi de France, et que ce prince préparoit une armée pour prendre possession de sa couronne!

Mal assuré sur son trône, en proie à de continuelles appréhensions, sachant à peine quel parti prendre, Jean parvient cependant à se mettre en état de résister à l'ennemi. Il est généralement haï, mais l'inimitié naturelle qui subsiste entre les Anglois et les François est encore plus forte; le nom de roi qu'il porte, une ombre de pouvoir qui lui reste, le mettent à la tête de soixante mille hommes, nombre suffisant s'il pouvoit compter sur eux, et avec ces forces il s'avance vers Douvres. Toute l'Europe a les yeux attachés sur ces préparatifs importants; on attend avec impatience le

62 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

coup décisif qui va faire triompher l'église ou la renverser. Mais ni la bravoure de Philippe ni l'habileté de Jean n'égalent l'adresse du pontife, par lequel ils étoient animés l'un contre l'autre. Sa politique étoit trop éclairée pour vouloir que l'un des deux partis fut écrasé par l'autre ; il se servoit de la puissance de Philippe comme d'une arme redoutable pour intimider un fils rébelle, et non pour le détruire. Il chargea en conséquence son légat de faire entendre à Jean, qu'il n'avoit qu'un moyen d'échapper au danger pressant suspendu sur sa tête ; c'étoit de se mettre sous la protection du pape, qui étoit un père miséricordieux, et qui vouloit encore recevoir dans son sein un pécheur repentant. Jean étoit trop effrayé de la situation critique où il se trouvoit pour ne pas accepter tous les moyens de salut qui lui étoient présentés. Il reconnoit la vérité des remontrances du légat, et fait le serment de se soumettre à tout ce que le pape jugera à propos de lui imposer. Ayant ainsi juré d'exécuter des ordres dont il ne connoit pas l'étendue, l'Italien artificieux s'empare si bien de l'esprit des barons, et imprime tellement la terreur dans celui du roi, qu'il l'oblige de faire le serment le plus extraordinaire dont les annales de l'histoire fassent mention. Tel fut ce serment, qu'il prononça en présence du peuple, à genoux, et les mains pressées entre celles du légat :

“ Moi, Jean, par la grace de Dieu roi d'Angleterre
 “ et seigneur d'Irlande, pour expier mes péchés, de ma
 “ propre volonté, et de l'avis de mes barons, abandonne
 “ à l'église de Rome, au pape Innocent et à ses succés-
 “ seurs, le royaume d'Angleterre et toutes les autres
 “ prérogatives de ma couronne. Je ne les tiendrai do-
 “ rénavant que comme vassal du pape. Je ferai fidelle
 “ à Dieu, à l'église de Rome, au pape, mon souverain,
 “ et à ses successeurs légitimement élus. Je promets de
 “ lui payer un tribut annuel de mille marcs ; savoir,
 “ sept cens pour le royaume d'Angleterre, et trois cens
 “ pour la seigneurie d'Irlande.” Cet hommage ainsi
 rendu au légat, et ayant consenti à réinstaller Langton
 dans

dans la dignité de primat, il reçut la couronne qu'on supposoit qu'il avoit mérité de perdre ; le légat, en la lui remettant, fouloit au pied le tribut que le roi avoit consenti à payer. C'est ainsi que, par la plus scandaleuse concession, le roi Jean évita le coup dont il étoit menacé ; c'est ainsi que, par des actes répétés de cruauté, par des expéditions avortées, par des humiliations sans réserve, il devenoit de plus en plus odieux au peuple.

Depuis longtems les barons cherchoient à former une conjuration contre lui, mais des évènements imprévus ou les défunissoient ou mettoient obstacle à leurs desseins. Ils parviennent enfin à assembler un grand corps de troupes à Stamford, et de là marchent à Brackley, lieu où la cour résidoit, et distant d'environ quinze milles d'Oxford. Jean est instruit de leur approche ; il leur dépêche l'archevêque de Cantorbery, le comte de Pembroke, et d'autres de son conseil, pour savoir l'objet de leur requête, et quels sont ces privilèges qu'ils viennent réclamer. Les barons remettent une pétition contenant les principaux articles de leurs demandes, dont les anciennes chartes de Henry I. et d'Edouard le Confesseur forment la base. Le roi ne les eut pas plutôt lus qu'il entra en fureur, et demanda pourquoi les barons n'exigeoient pas aussi qu'il leur abandonnât son royaume. Il jura de ne jamais se prêter à des demandes si extravagantes. Les confédérés, se voyant la force en main, redoutent peu les suites de son ressentiment ; ils mettent à leur tête Robert Fitzwalter, auquel ils donnent le titre de *maréchal de l'armée de Dieu et de la sainte église*, et déclarent aussitôt la guerre au roi. Ils assiègent Northampton, prennent Bedford, et sont reçus à Londres aux acclamations du peuple. Des lettres circulaires sont adressées à tous ceux de la haute et moyenne noblesse qui ne se sont pas encore déclarés en leur faveur, et on les menace de ravager leurs biens en cas de refus ou de délai.

Jean, saisi de terreur, offre de soumettre le différend au pape, ou à huit barons, dont quatre seroient choisis

64 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

par lui et quatre par les confédérés. Les barons rejettent cette demande avec hauteur. Il est enfin obligé de les assurer qu'il se soumettra à leur discrétion, et qu'il leur accordera tout ce qu'ils exigeront de lui. On fixe un jour pour la conférence, et on dresse tous les articles de ce traité si important.

Le lieu, marqué pour le rendez-vous des commissaires du roi et des barons, étoit entre Staines et Windsor, à un endroit appelé Runimède. La postérité regarde encore avec respect cette place, le berceau de la liberté en Angleterre. Les barons, et un grand nombre de chevaliers et de guerriers, y arrivèrent le quinze de Juin, et les commissaires du roi un ou deux jours après. Ils campèrent en présence les uns des autres, comme des ennemis déclarés. Les débats ne durèrent pas longtemps ; les barons, déterminés à obtenir tout ce qu'ils demandoient, ne vouloient rien rabattre de leurs prétentions, et les agens du roi étoient pour la plupart dans leurs intérêts. Quelques jours après, le roi, avec une facilité qui pouvoit donner matière au soupçon, signa et apposa son sceau à la charte qui lui étoit présentée, charte qui est encore aujourd'hui dans sa pleine vigueur, que l'on regarde comme le boulevard invincible de la liberté Angloise, et connue sous le nom de la GRANDE CHARTE. Ce fameux acte accorda ou assura la liberté des ordres du royaume qui l'avoient déjà possédée, savoir, le clergé, les barons, et la noblesse. Quant aux classes inférieures, et à la plus grande partie du peuple, on les regardoit encore comme esclaves, et il se passa bien du tems avant qu'elles fussent admises à jouir de la protection des loix.

Le roi ne pouvoit supporter l'idée des concessions qu'on lui avoit arrachées, et refusoit dans toutes les occasions de se laisser gouverner par elles, ce qui produisit une seconde guerre civile, dans laquelle les barons furent obligés de demander le secours du roi de France. L'Angleterre ne voyoit ainsi, de tous côtés, que perspectives de désolation. Si Jean avoit pour lui la fortune,

tune, elle se trouvoit soumise à un monarque tiran et implacable ; si le roi de France étoit victorieux, l'Angleterre se voyoit pour toujours réunie à une plus puissante monarchie, et n'étoit plus qu'une province de la France. Ce que la prudence humaine ne pouvoit prévoir, ce que la politique ne pouvoit régler, s'exécuta par un événement heureux et inattendu.

Jean avoit assemblé une puissante armée, dans la vue de faire un effort violent pour conserver sa couronne, et à la tête d'un corps considérable il résolut de pénétrer jusques dans le centre du royaume. Il partit en conséquence de Lynn, ville à laquelle il avoit donné plusieurs marques de faveur à cause de sa fidélité, et dirigea sa marche vers le comté de Lincoln. Il faisoit route sur un rivage de la mer qui avoit coutume d'être recouvert par la haute marée ; soit qu'il n'en fut rien, ou qu'il ignorât l'heure de la marée, il fut surpris, et perdit tous ses chariots, ses trésors, et son bagage, qui furent entraînés par le reflux. Il eut lui-même beaucoup de peine à s'échapper, et se retira à l'abbaye de Swinestead. Le chagrin de cette perte, et l'état désespéré où il voyoit ses affaires, lui causèrent une fièvre, qui parut bientôt dangereuse. Le jour suivant, hors d'état de se tenir à cheval, on le porta dans une litière au château de Seaford, et de là à Newark, où, ayant fait son testament, il mourut, dans la cinquante-unième année de son âge, et après avoir régné dix-huit ans, détesté de ses sujets.

CHAPITRE XI.

HENRY III.

Après la mort du roi Jean, on mit sur le trône Henry, son fils, qui n'étoit encore âgé que de neuf ans. Le comte de Pembroke, seigneur d'un grand mérite et d'une valeur reconnue, qui étoit resté fidèlement attaché au roi Jean au milieu de toutes les vicissitudes de sa fortune, entreprit de faire valoir les droits du jeune prince, et le fit couronner solennellement à Glocester par les évêques de Winchester et de Bath.

Henry étoit d'un caractère entièrement opposé à celui de son père ; à mesure qu'il avançoit en âge, on remarquoit qu'il étoit doux, indulgent, et humain ; mais, facile et bon envers ses serviteurs, il ne savoit pas se rendre redoutable à ses ennemis. Sans nerf et sans activité, il n'avoit pas les qualités requises pour conduire une guerre ; et, trop crédule, il se laissoit tromper en tems de paix.

Comme les princes foibles ne sauroient se passer de favoris qui les gouvernent, il donna son entière affection à Hubert de Bourg. Celui-ci ayant déplu au peuple, il fut bientôt remplacé par Pierre de Roches, évêque de Winchester. Cet homme, natif de la province de Poitou, se rendit remarquable par sa conduite tyrannique, par son courage, et par son habileté. Henry, d'après les avis de ce prélat, appela en Angleterre un grand nombre de Poitevins et d'autres étrangers, qui, n'ayant chez eux aucune fortune, étoient disposés à se prêter à tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. On distribua les emplois civils et militaires à ces étrangers sans principes, dont l'avarice et la bassesse n'étoient surpassées que par leur orgueil et par leur insolence. Une si injuste partialité en faveur de ces intrus devoit naturellement exciter la jalousie des barons ; ils allèrent jusqu'à assurer le roi, que,
s'il

s'il ne les renvoyoit pas de la cour, ils les chasseroient du royaume, et lui-même avec eux ; mais leur colère ne connut plus de bornes quand ils virent arriver de Gascogne un autre essaim, avec Isabelle, mère du roi, qui avoit épousé, quelque tems auparavant, le comte de la Marche. A ces justes motifs de plaintes se joignoient encore, les expéditions malheureuses du roi sur le continent, son défaut total d'économie, et ses extorsions sans nombre, choses qui couloient toutes de la même source. Le royaume, résolu de se venger, attendoit avec impatience l'instant où le mécontentement seroit devenu général.

Cette imprudente préférence, ajoutée à mille autres actions contraires à la justice, engagèrent enfin Simon Montfort, comte de Leicester, à essayer de changer la face du gouvernement, et à arracher le sceptre d'une main trop foible pour le porter. Ce seigneur étoit fils du fameux général qui avoit commandé l'expédition contre les Albigeois, secte d'enthousiastes, détruite depuis peu de tems, dans le royaume de Savoye. Il avoit épousé la sœur du roi, et s'étoit acquis beaucoup de crédit dans la nation par son pouvoir et par son adresse, n'étant pas moins attentif à se concilier l'affection du peuple que celle des grands.

L'endroit où se forma la première confédération qu'il fomenta, et qui fut bientôt découverte, fut la chambre même du parlement ; les barons s'y étoient tous rendus complètement armés. Le roi, en y entrant, leur demanda quelle étoit leur intention. On lui répondit respectueusement, qu'on ne vouloit que le reconnoître pour souverain, en confirmant ses droits, et lui demander, en même tems, de prêter l'oreille à des remontrances justes. Henry, qui étoit prompt à promettre, les assura aussitôt que ses intentions étoient de leur accorder toutes la satisfaction qu'ils pourroient désirer. Dans cette vue il convoqua un parlement à Oxford, pour rédiger un plan de gouvernement entièrement neuf, et pour élire des personnes convenables entre

tre les mains desquelles on déposeroit la principale autorité. Ce parlement, dans la suite appelé le *parlement des fous*, se mit promptement à travailler à une réforme. On nomma vingt-quatre barons, qui furent revêtus de l'autorité suprême, pour supprimer les abus qui s'étoient introduits dans l'état, et Leicesther fut mis à leur tête. Le royaume alors changea totalement de face ; les anciens officiers furent dépouillés de leurs emplois, et remplacés par les créatures des vingt-quatre barons. Non seulement ils restreignirent l'autorité du roi, mais ils portèrent encore atteinte à celle du parlement, en abandonnant à douze membres toute la puissance parlementaire dans l'intervalle des sessions. Ces nobles arrogans, après avoir ainsi détruit les prérogatives de la couronne, vouloient encore anéantir les droits du peuple, et une dangereuse oligarchie étoit sur le point d'être pour jamais établie en Angleterre.

Les premières oppositions que rencontrèrent ces usurpateurs vinrent d'une puissance qui ne commençoit à avoir de prépondérance dans la constitution que depuis très peu de tems. Les chevaliers des comtés, qui, depuis quelques années, s'assembloient régulièrement dans une maison particulière, apperçurent les abus, et s'élevèrent contre eux. Ils représentèrent, que l'intérêt personnel des parlementaires et leur ambition sembloient être l'unique but de leurs décrets ; et ils allèrent même jusqu'à appeler le prince Edouard, fils aîné du roi, pour interposer son autorité, et relever la nation, qui penchoit vers sa ruine.

Le prince Edouard avoit alors environ vingt-deux ans. Les espérances que l'on concevoit de sa prudence et de son intégrité le rendoient un personnage important, et faisoient en quelque sorte oublier la faiblesse de son père. Il avoit donné dès l'enfance les preuves les plus fortes de courage, de constance, et de sagesse. Lorsqu'on s'adressa d'abord à lui, paroissant mécontent de ce que son père avoit souffert par la légèreté du peuple, et par ses promesses fréquemment violées, il refusa de
prêter

prêter l'oreille à leurs supplications ; mais, se laissant enfin gagner, il convoqua un parlement, qui rétablit le roi dans ses anciennes prérogatives.

Cette action vigoureuse étant considérée comme une atteinte portée aux dernières conventions, il s'ensuivit une guerre civile. Le comte de Leicester fut victorieux dans une bataille rangée, et le roi fait prisonnier. Bientôt après, Henry fut échangé contre le prince Edouard, qui devoit rester en ôtage pour assurer l'exécution ponctuelle du premier traité.

Avec tant d'avantages, Leicester ne se croyoit pas encore en fureté ; il redoutoit les entreprises que les puissances étrangères pouvoient faire contre lui, autant que les brigues secrètes du parti royaliste. Pour consolider sa puissance mal acquise, il fut obligé de s'étayer d'un secours qui avoit jusqu'alors été inconnu en Angleterre, celui du gros de la nation. Il assembla un parlement, où se trouvèrent, outre les barons de son parti, et plusieurs ecclésiastiques qui n'étoient pas vassaux immédiats de la couronne, deux chevaliers de chaque comté ; on y appela aussi les députés des bourgs, qui avant ce tems avoient été réputés de trop peu d'importance pour donner leur voix dans la législation. C'est la première époque certaine où il soit fait mention d'une chambre des communes en Angleterre. Le peuple acquéroit de la considération à mesure que le système féodal perdoit de sa force.

Leicester ne trouva pas ce parlement aussi docile à ses volontés qu'il l'avoit espéré ; plusieurs des barons, qui avoient jusqu'alors été constamment attachés à son parti, parurent mécontents de son ambition immodérée ; et la plupart des plébéiens, qui savoient qu'en changeant de maître ils n'en seroient pas plus heureux, commencèrent à désirer le rétablissement de la famille royale. Leicester, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de s'opposer aux desirs de toute une nation, chercha alors à se faire un mérite de ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il relâcha, en conséquence, le prince Edouard, et l'introduisit

duisit dans la chambre de Westminster, où la liberté lui fut accordée du consentement unanime des barons. Quoique Leicester, pour plaire au peuple, lui eut rendu le prince, il avoit cependant assez de politique pour le faire garder par des émissaires, qui veilloient sur ses actions et qui faisoient échouer toutes ses entreprises.

Edouard, ayant appris que le duc de Gloucester avoit pris les armes pour défendre sa cause, saisit l'occasion d'échapper à ses surveillans, et se mit à la tête de son parti. Il y eut une bataille; l'armée du comte, épuisée par la famine dans les montagnes du pays de Galles, n'étoit que peu en état de soutenir l'attaque impétueuse du jeune Edouard, qui tomba sur elle avec une incroyable furie. Pendant cette journée terrible, Leicester se conduisit avec la plus grande intrépidité, et soutint le choc depuis deux heures de l'après midi jusques à la nuit. A la fin, son cheval étant tué sous lui, il fut obligé de combattre à pied; et, quoiqu'il demandât quartier, son adversaire le lui refusa avec une barbarie assez commune dans les tems dont nous écrivons l'histoire. Le vieux roi, qui étoit placé dans le front de l'armée, fut blessé à l'épaule, et, n'étant pas reconnu des siens, il fut sur le point d'être tué par un soldat; s'écriant je suis le roi, Henry de Winchester, il fut aussitôt sauvé par un chevalier de l'armée royaliste. Le prince Edouard, entendant la voix de son père, courut à lui, et le conduisit dans un lieu de sûreté. Le corps de Leicester fut trouvé après la bataille parmi les morts, et mutilé d'une manière barbare par un nommé Roger Mortimer: pour comble d'inhumanité, on l'envoya dans cet état à sa malheureuse veuve, comme un témoignage du succès qu'avoit eu le parti royaliste.

Cette victoire étoit décisive; et le prince, ayant ainsi rendu la tranquillité au royaume, trouva les affaires si solidement établies, qu'il se détermina à prendre la croix, objet de l'ambition de tous les guerriers de ce tems.

Edouard partit d'Angleterre, avec une grande armée, pour aller joindre celle de Louis, roi de France, qui étoit

étoit campé devant Tunis ; mais il eut le chagrin d'apprendre, avant son arrivée, la mort de ce vertueux monarque. Le prince ne se découragea pas par cet événement ; il continua sa route, et parvint sain et sauf à la Terre Sainte.

Il étoit à peine parti pour cette expédition religieuse, lorsque la santé du vieux roi commença à s'affaiblir ; il trouva non seulement sa constitution, mais celle de l'état, dans une situation si dangereuse, qu'il écrivit lettres sur lettres à son fils pour presser son retour. Succombant, à la fin, sous les soins du gouvernement et sous les infirmités de l'âge, il se fit transporter, à petites journées, de St. Edmond à Westminster, où il expira, la nuit même de son arrivée, dans la soixante-quatrième année de son âge, et dans la cinquante-sixième de son règne, le plus long dont les annales de l'Angleterre fassent mention.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

EDOUARD I.

PENDANT que l'infortuné Henry luttoit vainement contre des sujets indomptables, son fils et son successeur étoit employé dans les guerres saintes, où il faisoit revivre la gloire du nom Anglois, et trembler les ennemis de la Chrétienté. Il fut cependant blessé, un jour qu'il étoit assis dans sa tente, par un de ces Mahométans enthousiastes, appelés assassins, et on eut beaucoup de peine à le guérir. Quelques historiens rapportent qu'il dûit son salut à la piété de sa femme Eleonore, qui suça le venin de sa blessure, pour lui sauver la vie au péril de la sienne.

Quoique la mort du roi arrivât dans un instant où son successeur étoit si éloigné de ses états, les mesures furent cependant si bien concertées, que la couronne lui fut transmise avec le plus grand calme.

Comme Edouard se trouvoit maître d'un trône qui ne lui étoit pas disputé, les intérêts opposés s'affoiblirent insensiblement. Les barons étoient épuisés par leurs dissensions mutuelles ; le clergé étoit divisé dans plusieurs points, et ne s'accordoit qu'en un seul, celui de haïr le pape, qui depuis quelque tems l'opprimoit sans pitié. Le peuple, par quelques entreprises tentées contre les couvens, paroissoit également animé contre le clergé : mais tous les ordres de l'état, ainsi opposés les uns aux autres, aimoient et respectoient leur roi, qui pensa que c'étoit la conjoncture la plus favorable pour réunir le pays de Galles à l'Angleterre. Les Gallois, depuis plusieurs siècles, avoient leurs loix, leur langage, leurs coutumes, et leurs opinions. C'étoient les restes des anciens Bretons, qui s'étoient sauvés lors des invasions des Romains et des Saxons, et qui avoient su conserver leur liberté et leur pays, où n'avoient jamais pu pénétrer

pénétrer les conquérans étrangers. Ils n'étoient point en nombre suffisant pour résister à leurs voisins, plus puissans qu'eux, en rase campagne ; mais ils trouvoient leur défense dans leurs montagnes inaccessibles, ces ramparts naturels de tout le pays. Lorsque les Anglois étoient déchirés par des factions intérieures, ou lorsque des guerres étrangères les obligeoient d'envoyer leurs troupes au dehors, la constante pratique des Gallois étoit de se répandre en petites troupes dans les lieux découverts, et de ravager les endroits par où ils passaient. Rien ne pouvoit être plus dangereux pour un pays que le voisinage de plusieurs principautés indépendantes les unes des autres, commandées par leurs chefs respectifs, et dont les intérêts étoient opposés. L'effet de leurs jalousies mutuelles étoit d'écraser les peuples, et les victoires qu'ils remportoient s'achetoient toujours aux dépens du bien public. Edouard avoit depuis longtems formé le projet de réduire ce peuple turbulent, et avoit même exigé de Lewellyn qu'il lui rendit l'hommage qu'il lui devoit pour ses états. Le prince Gallois refusa d'obéir à moins qu'on ne lui donnât en otage le propre fils du roi pour répondre de sa sûreté. Le monarque vit avec plaisir ce refus, qui lui fournissoit un prétexte plausible d'envahir les possessions du rébelle. Il leva une armée, et marcha contre Lewellyn avec la certitude de vaincre.

A l'approche d'Edouard, le prince Gallois se réfugia dans les montagnes inaccessibles de Snowdon, et résolut de s'y maintenir sans se livrer aux hasards d'une bataille. C'étoit le rempart qui avoit servi pendant tant de siècles à défendre ses ancêtres des entreprises des conquérans Saxons et Normans. Edouard, également actif et prudent, s'avança avec précaution dans le centre des terres de Lewellyn, et obligea l'armée Galloise de se retirer quelques dans ses derniers retranchemens. Après avoir obligé le prince Gallois de se soumettre, le roi se retira. Une simple prophétie de Merlin, qui avoit prédit que Lewellyn feroit le restaurateur de l'empire de Brutus

dans la Bretagne, fit assez d'effet sur ce prince pour l'engager à se révolter encore, et à risquer contre les Anglois une bataille décisive. Il marche, dans cette vue, vers le comté de Radnor, et, en passant la rivière de Wey, ses troupes sont surprises et mises en déroute, par Édouard Mortimer, pendant qu'il est lui-même absent de son armée pour une conférence avec quelques barons du pays. Il voit à son retour la terrible situation de ses affaires ; il se jète désespéré au milieu des ennemis, et trouve bientôt une mort qu'il cherche avec ardeur. David, frère de ce prince infortuné, éprouve peu après le même sort ; et avec lui sont ensevelis le gouvernement et les privilèges de la nation Galloise. Édouard réunit cette contrée au royaume d'Angleterre, l'érigea en principauté, et elle devint l'appanage du fils aîné de la couronne. Des conquêtes étrangères peuvent ajouter à la gloire d'un royaume, celle-ci contribua à la félicité de l'Angleterre. Les Gallois se confondirent insensiblement avec leurs conquérans, et, dans le cours de peu d'années, toutes les animosités nationales disparurent entièrement.

Bientôt après, la mort de Marguerite, reine d'Ecosse, fit concevoir à Édouard l'espérance d'ajouter encore l'Ecosse à ses états. Le décès de cette princesse fut suivi d'une violente dispute entre ceux qui formoient des prétentions sur cette couronne ; ils n'étoient pas moins de douze compétiteurs ; cependant ceux qui avoient des droits réels se réduisoient à trois, qui étoient les descendans du comte de Huntingdon par ses trois filles. Jean Hastings appuyoit ses prétentions sur ce que sa mère étoit une des co-héritières de la couronne ; celles de Jean Baliol étoient fondées sur ce qu'il descendoit de la fille aînée du comte, qui étoit sa grand' mère ; et Robert Bruce, fils de la seconde fille de ce comte, se regardoit comme plus près de la souche. Cette querelle ayant été soumise à la décision d'Édouard, il réclama la couronne pour lui-même, et nomma Baliol comme son substitut.

Baliol ainsi placé sur le trône d'Ecosse, moins comme roi que comme vassal, le peuple ne tarda pas à s'apercevoir,

voir, par les premières démarches d'Edouard, que son intention étoit d'étendre ses droits le plus loin qu'il pourroit. Six fois dans une même année, et à différentes époques, sous les prétextes les plus légers, il somma Baliol de se rendre à Londres; le monarque Ecoffois, voyant qu'au lieu de l'autorité souveraine il ne possédoit qu'un vain titre, et voulant se soustraire au joug d'un maître si incommode, se révolta, après s'être fait relever par le pape de son serment de fidélité.

Les Ecoffois n'étoient pas en état de mettre en campagne des forces qui pussent tenir devant l'armée victorieuse d'Edouard. Il les battit dans plusieurs engagements; et, devenu entièrement maître du royaume, il prit toutes les précautions que la prudence lui suggéra pour conserver sa conquête, et pour abolir ces distinctions qui ne servoient qu'à maintenir la nation dans sa première indépendance. Il fit conduire Baliol en prison, et détruisit tous les monumens de l'antiquité qui inspiroient aux Ecoffois un orgueil national contraire à ses vues.

De la gloire, plutôt qu'un avantage réel, fut le fruit de ces expéditions. Les dépenses, que la continuation de la guerre entraînoit, non seulement furent pour le roi un fardeau pesant, mais encore, par ce qui s'en suivit, elles menacèrent de le renverser de son trône. Pour suivre cette grande affaire, il tira, par le moyen du parlement, des secours considérables; ce fut à cette époque qu'il mit cet auguste corps sur le pied où il a continué de subsister jusqu'à ce jour. Une grande partie des biens du royaume, par l'introduction du commerce et par les progrès de l'agriculture, étoit passée des mains des barons dans celles des plus basses classes du peuple, et par conséquent on jugea leur consentement nécessaire lorsqu'il étoit question de quelques levées considérables. Edouard donna ordre aux sheriffs d'envoyer au parlement, avec deux chevaliers de chaque comté, comme sous les règnes précédens, deux députés de tous les bourgs de leurs provinces; ces députés devoient être

revêtus de pouvoirs suffisans, de la part de leurs constituans, pour accorder telles demandes qu'on jugeroit raisonnables pour la sûreté de l'état. Un de leurs premiers efforts fut d'obliger le conseil du roi de signer la grande charte, et d'y ajouter une clause pour garantir à jamais la nation d'impositions, ou de taxes, sans le consentement du parlement. Le conseil du roi (car Édouard étoit alors en Flandres) la signa sans difficulté, et le roi lui-même, à qui elle fut envoyée, après avoir un peu hésité, jugea à propos d'en faire autant. A son retour il ratifia encore les concessions ; et, quoiqu'il soit probable que ce fut avec quelque répugnance, cependant il se conforma pleinement dans la suite à tous les articles. C'est ainsi qu'après des contestations, qui durèrent un siècle, la Grande Charte fut enfin solidement établie ; et, ce qui prouve le plus en sa faveur, c'est la sanction qui lui fut donnée par le prince le plus grand et le plus hardi qui ait jamais porté le sceptre d'Angleterre.

A cette époque, Guillaume Wallace, si fameux dans les fastes de la nation Ecossoise, essaya de soustraire sa patrie au joug des Anglois. C'étoit le plus jeune fils d'un gentilhomme qui habitoit dans la partie occidentale du royaume ; sa taille étoit gigantesque, sa force incroyable, son intrépidité surpassoit celle de tous les héros connus ; regardant l'indépendance comme le premier des biens, son esprit n'étoit cependant animé que par le patriotisme le plus désintéressé. Tous ceux, qui supportoient impatiemment les chaînes qui leur étoient imposées, se rangèrent auprès de lui. Orgueilleux, téméraires, criminels, ambitieux, arrivoient en foule : élevés au milieu des dangers, ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer dans leur chef un degré de patience, un courage pour braver les fatigues et la faim, qu'ils supposoient au dessus des forces humaines : il devint, par cette raison, l'unique objet de leur affection et de leur estime. Ses premiers exploits ne furent que de légères excursions, mais il en vint bientôt à une bataille, où les armées Angloises furent défaites et leurs généraux tués.

Édouard,

Edouard, qui étoit en Flandres, apprend ce qui se passe en Angleterre. Il se hâte de revenir pour rétablir son autorité et pour conserver sa conquête. Il lève autant de troupes qu'il en peut rassembler dans ses états, et marche vers le septentrion à la tête de cent mille hommes, résolu de tirer une vengeance capable d'ôter aux Ecoissois l'envie de se révolter à l'avenir.

On combat à Falkirck ; Edouard remporte une victoire complete, et laisse sur le champ de bataille douze mille morts, tandis qu'il perd à peine cent hommes. Quelques historiens ont fait monter la perte des Ecoissois à cinquante mille.

Un échec si terrible n'avoit cependant pas entièrement découragé les révoltés, et, après un court intervalle, ils recommencèrent à murmurer. Wallace, qui s'étoit acquis l'estime générale par sa valeur, montra qu'il en étoit plus digne encore en refusant les récompenses auxquelles l'ambition aspire toujours. Voyant à quel point la noblesse lui portoit envie, et sachant combien cette jalousie pouvoit entraîner de maux, il résigna la régence, et se réduisit à une condition privée. Il proposa Cummin comme la personne la plus propre à le remplacer, et ce seigneur s'efforça de se montrer digne d'une semblable préférence. Il commença à incommoder l'ennemi ; non content de se tenir sur la défensive, il fit des incursions dans les pays méridionaux du royaume, qu'Edouard avoit crus entièrement subjugués ; il attaqua ensuite, et tailla en pièces, une armée d'Anglois, campée près de Roslin.

Quelques circonstances fâcheuses n'étoient pas dans le cas de détourner le roi de son entreprise. Il assemble une grande flotte et une armée considérable, et pénètre sur les frontières de l'Ecosse avec des forces trop redoutables pour que l'ennemi puisse songer à lui résister en bataille rangée. Assuré du succès, il traverse le royaume d'un bout à l'autre ; il ravage tout le pays, se rend maître des châteaux, et reçoit l'hommage de tous les nobles. Il ne reste qu'un seul obstacle à la destruction totale de

la monarchie Ecoissoise ; Guillaume Wallace existe, et défend encore son pays. Errant, avec peu de troupes, de montagnes en montagnes, il reste indépendant, et la fortune le seconde. Mais les foibles espérances que le peuple conservoit encore, le sachant en sûreté, s'évanouirent bientôt ; il fut livré entre les mains du roi par Sir Jean Monteith, un de ses amis, à qui il avoit appris le lieu de sa retraite, dans le voisinage de Glasgow, et qui prit le tems de son sommeil pour se saisir de sa personne. Le roi, voulant donner aux Ecoissois un exemple terrible de sa sévérité, ordonna qu'on le conduisit enchaîné à Londres, où il fut pendu et écartelé avec la férocité la plus brutale.

Robert Bruce, l'un des prétendans au trône d'Ecosse, après avoir été retenu longtems prisonnier à Londres, trouva moyen de s'échapper, et résolut de tout entreprendre pour rendre la liberté à son pays. Ayant tué, de sa propre main, un des serviteurs du roi, il ne se réserva aucune ressource que d'achever par sa valeur ce qu'il avoit commencé par un acte de cruauté ; il parvint à chasser de l'Ecosse toutes les troupes Angloises qui s'étoient installées dans le royaume, et fut couronné solennellement, par l'évêque de St. Andrews, dans l'abbaye de Scone : de nombreuses troupes d'Ecoissois vinrent alors se ranger sous ses drapeaux, résolus de mourir ou de le défendre. Après avoir conquis deux fois ce royaume, après avoir pardonné deux fois aux Ecoissois rebelles, enfin, après avoir fait éprouver dans chaque partie de cette contrée la force de son bras, et reçu les plus humbles soumissions, le vieux roi se vit enlever le fruit de ses travaux, et obligé de recommencer sur nouveaux frais ; il reconnut que la destruction entière des habitans étoit ce qui pouvoit seul assurer sa tranquillité. Nulle difficulté ne pouvoit reprimer l'ardeur de ce monarque, qui, quoique sur le déclin de l'âge, se détermina à frapper de nouveaux coups, et à faire encore une fois trembler les Ecoissois à son approche. Il jura de se venger de la nation entière, et assura que son ressentiment ne

ne seroit satisfait que lorsqu'il la verroit réduite au plus dur esclavage. Il somma les prélats, la noblesse, et tous les chevaliers attachés à son service, de se rendre à Carlisle, lieu désigné pour le rendez-vous général, et envoya en avant un corps considérable de troupes sous la conduite d'Aymer de Valence. Celui-ci commença à effectuer les menaces d'Edouard, en remportant une victoire signalée sur le roi Bruce, près de Methuen dans le comté de Perth. Aussitôt après ce terrible échec, le roi irrité arriva en personne, et entra en Ecosse avec son armée divisée en deux corps, s'attendant à trouver dans une vigoureuse opposition de la part des habitans un prétexte pour les punir. Ce généreux prince, qui ne donna jamais de marques de cruauté que lorsque la politique l'y força, ne put se résoudre à frapper les habitans qui ne faisoient aucune résistance ; leurs soumissions défarmèrent sa colère ; il lui répugnoit d'exterminer des gens qui n'opposaient que de la patience à son indignation. Sa mort mit fin aux appréhensions des Ecossois, et sauva leur pays de la réduction totale dont il étoit menacé. Il fut attaqué d'une dysenterie à Carlisle, et, avant de rendre le dernier soupir, il recommanda à son fils de poursuivre son entreprise, et de ne jamais s'en désister qu'il n'eut entièrement subjugué ce royaume. Il expira le 7 Juillet, 1307, dans la soixante-neuvième année de son âge, et contribua aux solides intérêts de la nation plus qu'aucun des rois qui l'ont précédé ou qui ont régné après lui.

CHAPITRE XIII.

EDOUARD II. surnommé de CAERNARVON.

EDOUARD étoit dans la vingt-troisième année de son âge lorsqu'il monta sur le trône. Sa figure étoit agréable, son caractère doux, et on n'avoit que peu de vices à lui reprocher ; mais il donna bientôt des preuves de son incapacité à succéder à un monarque tel que son père. Il étoit plus occupé à jouir de sa puissance que vigilant à prendre les moyens de la conserver ; et, aveuglé par les flatteries de ses courtisans, il pensoit qu'il avoit fait assez pour la gloire lorsqu'il avoit accepté la couronne. Au lieu de poursuivre la guerre contre l'Ecosse, comme le lui avoit recommandé son père en mourant, il ne fit aucun effort pour arrêter les progrès de Bruce ; sa marche dans ce pays fut plutôt une futile procession qu'une expédition militaire.

Edouard, comme tous les monarques foibles, ne put se passer de favoris ; le premier en qui il plaça sa confiance fut Pierre Gaveston, fils d'un chevalier Gascon qui avoit été attaché au service du feu roi. Ce jeune homme avoit pour lui tous les charmes extérieures qui semblent faire naître l'amitié, mais il étoit entièrement dépourvu de ces qualités de l'esprit et du cœur qui captivent l'estime. Il étoit beau, spirituel, brave, actif, et en même tems vicieux, efféminé, débauché, et inconséquent. Toutes ces qualités se trouvoient du goût du jeune monarque, qui ne pouvoit imaginer de récompense assez grande pour payer le mérite de son favori. Gaveston, enorgueilli de la faveur dont il étoit honoré, devint haut et insolent, et traita avec mépris et dérision la noblesse Angloise, qui probablement le traitoit de même. On forma enfin contre lui une conspiration, à la tête de laquelle se trouvoient la reine Isabelle et le comte de Leicester, seigneur qui avoit beaucoup de crédit.

Il étoit aisé de prévoir, qu'une confédération de nobles, secrètement assistés par la reine, seroit trop puissante pour qu'un roi foible et un favori insolent pussent lui résister. Le roi, timide, irrésolu, le bannit à leur sollicitation, et le rappelle bientôt après. Il n'en faut pas d'avantage pour répandre l'alarme dans le royaume entier ; tous les barons courent aux armes, et le comte de Lancafter se met à la tête de cette formidable conjuration. Le malheureux Edouard, au lieu de s'efforcer de résister, ne songe qu'à se mettre en sûreté. Toujours satisfait dans la compagnie de son favori, il s'embarque avec lui à Tinnmouth, et fait voile vers Scarborough ; il y laisse Gaveston comme dans un asyle sûr, et retourne à Yorck, soit pour lever une armée et s'opposer à ses ennemis, soit pour appaiser les mécontents par sa présence. Le comte de Pembroke assiège Gaveston dans Scarborough ; cette place, bien défendue, eut été imprenable, mais la garnison manque des provisions nécessaires. Gaveston s'aperçoit de la fâcheuse situation où il est. Il demande à capituler. On stipule qu'il restera pendant deux mois prisonnier entre les mains du comte de Pembroke, et que pendant ce tems on cherchera, de part et d'autres, à en venir à un accommodement général. Pembroke est bien résolu de ne pas le laisser s'échapper ; il le fait conduire au château de Deddington, près Banbury, où, sous prétexte d'autres affaires, on le laisse sous une foible garde. Le comte de Warwick en est instruit ; il attaque le château dans lequel le malheureux Gaveston est prisonnier, et s'empare de sa personne. Les comtes de Lancafter, de Héréford, et d'Arundel, reçoivent avis du succès de Warwick, et que leur ennemi commun est maintenant en sa puissance et dans son château. Ils s'y rendent tous pour consulter sur ce qu'ils feront du prisonnier. On a bientôt pris une résolution ; il est résolu de le mettre à mort comme ennemi de l'état, et on ne lui laisse pas même le tems de se préparer à son exécution ; ils le font conduire à un lieu appelé Blacklow-hill, où un bourreau Gallois,

Gallois, dont on s'est precautionné à cet effet, sépara sa tête de son corps.

Pour ajouter à ses infortunes, Edouard fut entièrement défait, dans une bataille rangée, par l'armée Ecoissoise, sous le commandement de Bruce, auprès de Bannochburn. Il chercha à s'en consoler dans la compagnie d'un second favori. Celui qu'il choisit alors étoit Hugues Spencer, jeune homme d'origine Angloise, d'une famille noble, et qui lui-même joignoit à un certain degré de mérite toutes les graces de l'extérieur. Son père avoit à l'estime publique des droits encore mieux fondés que les siens. On le révéroit par rapport à son grand âge, et par rapport à sa sagesse, à sa valeur, et à son intégrité. Tant d'excellentes qualités s'éclipserent insensiblement dès que lui et son fils commencèrent à captiver la faveur du roi, qui dépouilla, sans raisons, quelques seigneurs de leurs héritages pour enrichir ces favoris. Cette injustice fournit aux ennemis du roi un prétexte qu'ils cherchoient depuis si longtems ; les comtes de Lancaster et d'Héréford courent aux armes ; une sentence rendue par le parlement condamne les deux Spencers à un exil perpétuel et à la confiscation de tous leurs biens. A la fin le roi sort de sa léthargie ; il se met en campagne pour la défense de ses bien-aimés Spencers, et, à la tête de trente mille hommes, il presse tellement le comte de Lancaster, que celui-ci n'a pas le tems de réunir toutes ses troupes ; il fuit de place en place, et finit par être arrêté, sur le chemin de l'Ecosse, par Sir Andrew Harcla, qui le retient prisonnier. On en usa avec lui, dans cette occasion, avec aussi peu de ménagement qu'il en avoit usé jadis avec Gaveston. Il fut condamné par une cour martiale, et conduit sur une éminence, près de Pomfret, monté sur un cheval maigre et exposé aux plus indignes traitemens ; il y fut enfin décapité par un homme de Londres.

Une révolte ainsi apaisée ne servit qu'à augmenter l'orgueil et la cupidité du jeune Spencer. La plupart des confiscations lui furent accordées, et, dans sa promptitude

promptitude à punir les coupables, on l'accuse de beaucoup d'actions d'avarice et d'injustice.

Il rencontra bientôt un ennemi plus formidable dans la reine Isabelle, femme cruelle et impérieuse, qui se retira en France, et refusa de revenir en Angleterre jusqu'à ce que Spencer fut chassé d'auprès du roi et banni du royaume. Elle trouvoit deux avantages dans cette conduite. D'abord elle se concilioit l'affection du peuple en Angleterre, où Spencer étoit généralement haï ; en second lieu, elle goutoit le plaisir de la compagnie d'un jeune seigneur, nommé Mortimer, sur qui elle avoit déposé toutes ses affections, et avec lequel elle se livroit à tous les dérèglemens d'une passion criminelle. La cour de la reine devint l'asile de tous les mécontents, ou qui étoient bannis de leur pays, ou qui s'en retiroient volontairement. Elle ne tarda pas à se voir trois mille hommes bien armés prêts à embrasser sa défense ; elle partit du port de Dort, et arriva sauve, et sans éprouver aucune résistance, sur la côte de Suffolk. Elle paroît, et on se soulève aussitôt en sa faveur ; l'infortuné roi s'aperçoit bientôt que Londres n'est pas le seul endroit où règne l'esprit de révolte ; il exerce son pouvoir sur le royaume entier. Il avoit placé quelque confiance dans la garnison qui défendoit le château de Bristol, sous le commandement du vieux Spencer ; elle abandonne son parti, et s'arme contre son gouverneur ; l'infortuné favori est livré aux barons furieux, qui le condamnent à la mort la plus ignominieuse. Il fut pendu tout armé, et son corps coupé en morceaux et jeté aux chiens ; on envoya sa tête à Winchester, où elle fut fixée sur un bâton, élevée et exposée aux insultes de la populace.

Le jeune Spencer ne survécut pas longtems à son malheureux père ; il fut pris dans un couvent solitaire du pays de Galles, avec quelques autres qui avoient suivi la fortune du roi ; et les cruels vainqueurs voulurent rassasier leur vengeance en ajoutant l'insulte aux tortures. La reine n'eut pas la patience d'attendre les formalités d'un

84 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

d'un procès ; elle ordonna qu'on le conduisit aussitôt devant la populace animée, et parut prendre un plaisir barbare à satisfaire ses yeux du spectacle de sa détresse. Le gibet dressé pour son exécution avoit cinquante pieds de hauteur ; on envoya sa tête à Londres, où les citoyens la reçurent avec une joie farouche, et la fixèrent sur le pont. Plusieurs autres seigneurs subirent le même sort, et ils auroient mérité qu'on les plaignit s'ils n'eussent auparavant donné eux-mêmes des exemples d'une semblable inhumanité.

Dans le même tems, le roi, qui espéroit trouver une retraite dans le pays de Galles, ne tarda pas à être découvert, et on le remit entre les mains de ses adversaires, qui exprimèrent leur satisfaction par la manière barbare dont ils le traitèrent. Conduit à la capitale, au milieu des insultes et des reproches du peuple, on le renferma dans la Tour. On forma bientôt une accusation contre lui, qui ne pouvoit porter que sur son incapacité à régner, sur son indolence, sur son amour pour les plaisirs, sur sa foiblesse enfin, qui le forçoit de se laisser gouverner par d'indignes favoris. Il fut déposé par le parlement, et on lui assigna une pension pour son entretien ; on nomma son fils Edouard, alors âgé de quatorze ans, pour lui succéder, et la reine fut chargée de la régence pour le tems de sa minorité.

Le monarque déposé ne survécut que peu à ses malheurs ; promené de prisons en prisons, il étoit le rebut et le jouet de ses maîtres inhumains. On
 1327. l'avoit d'abord confié à la garde du comte de Lancaſter ; mais, ce seigneur ayant donné pour lui quelques marques de respect et de pitié, on le retira de ses mains pour le faire passer dans celles du lord Berkley, de Montravers, et de Gournay, qui devoient veiller sur lui, tour à tour, pendant le cours d'un mois. On ne fait pas mention du traitement qu'il reçut de la part du lord Berkley, mais les deux autres sembloient déterminés à ne le laisser jouir d'aucune des douceurs de la vie tant qu'il seroit sous leur garde, et ils lui firent souffrir toutes

toutes sortes d'indignités, comme si leur intention eut été d'accélérer sa mort par l'amertume de ses chagrins. Parmi d'autres actes de brutalité, on rapporte que pour se divertir ils le rasèrent en pleine campagne, se servant à cet effet de l'eau bourbeuse d'un fossé voisin. On ajoute, qu'il avoit supporté avec patience les premières indignités, mais que tout son courage l'abandonna dans cet instant ; il regarda ses farouches persécuteurs avec l'air de la majesté déchue, et, fondant en larmes, il s'écria qu'un tems viendrait où il seroit traité avec plus de respect. Cette espérance fut vaine. Ses tyrans virent, que malgré toutes leurs cruautés, il étoit possible qu'il ne mourût pas avant qu'il se fit une révolution en sa faveur, et ils résolurent de se délivrer de toutes leurs craintes en l'assassinant. Ses deux surveillans, Montravers et Gournay, se rendirent en conséquence au château de Berkeley, où le roi étoit alors renfermé. Après avoir consulté entre eux sur la manière de le faire mourir sans qu'il parut sur lui aucune marque de violence, ils le jetèrent sur un lit, et, le tenant assujéti par une table qu'ils posèrent sur sa poitrine, ils lui introduisirent dans le fondement un tuyau de corne, à travers duquel ils passèrent un fer rouge, qui lui brula les boyaux sans que son corps fut défiguré. Ils espéroient que leur crime resteroit éternellement caché, mais ses cris affreux, qui avoient été entendus à une grande distance du château, donnèrent quelques soupçons de ce meurtre, qui fut bientôt après confessé par un des complices. De semblables infortunes doivent faire naître la pitié, et une punition si disproportionnée aux crimes du patient est bien faite pour effacer le souvenir des fautes dont on ne peut se dissimuler qu'Edouard se soit rendu coupable.

CHAPITRE XIV.

EDOUARD III.

LE parlement, qui mit sur le trône le jeune Edouard pendant que son père existoit encore, lui nomma en même tems un conseil privé, composé de douze personnes, pour diriger les opérations du gouvernement. Mortimer, amant de la reine, qui auroit pu prétendre à être un de ces douze membres, ne voulut pas accepter cette charge sous un prétexte faux de modération, mais en même tems il se ménagea une influence secrète et absolue sur toutes les affaires qui étoient soumises à leur délibération. Par son moyen, la plus grande partie des revenus de la couronne passoit entre les mains de la reine, et il se soumettoit rarement à consulter les ministres d'état dans les entreprises publiques ; le roi lui-même étoit si complètement entouré par les créatures du favori, qu'on ne pouvoit approcher de sa personne, et toute l'autorité se trouvoit partagée entre Mortimer et la reine, qui ne prenoit pas même soin de cacher son criminel attachement pour lui.

A la fin, Edouard résolut de secouer un joug, odieux à toute la nation, et plus encore à lui-même ; mais telle étoit la puissance de Mortimer, qu'il falloit user d'autant de précaution pour renverser cet usurpateur que pour relever la gloire du trône. La reine et Mortimer avoient, depuis quelque tems, choisi pour le lieu de leur résidence le château de Nottingham. Une forte garde veilloit continuellement à l'entour ; on avoit soin d'en fermer chaque soir les portes, et les clefs étoient remises à la reine. Le roi, et quelques uns de ses barons qui entrèrent secrètement dans ses vues, convinrent de se saisir de leurs personnes dans cette forteresse ; on obtint de Sir Guillaume Eland, qui en étoit le gouverneur, de leur faciliter l'entrée par un passage souterrain et secret
qui

qui avoit été pratiqué anciennement pour servir d'issue, mais qui étoit alors caché par des buissons, et connu seulement d'une ou de deux personnes. Ce fut par là que les seigneurs du parti du roi pénétrèrent dans le château au milieu de la nuit, et Mortimer, sans qu'il lui fut possible de faire la moindre résistance, fut saisi dans un appartement qui communiquoit à celui de la reine. En vain tâcha-t-elle de le protéger; en vain supplia-t-elle les barons d'épargner "son cher Mortimer;" les barons, sourds à ses prières, lui refusèrent cette pitié qu'elle avoit si souvent refusée aux autres. Son amant fut jugé par le parlement, qui étoit alors assemblé; on ne lui permit ni de se défendre ni de produire aucun défenseur, et il fut pendu dans un endroit appelé Elmes, distant de Londres d'environ un mille: son corps resta attaché au gibet pendant deux jours. La reine, qui étoit certainement la plus coupable, dut son salut à son rang; on se contenta de la dépouiller de toute la part qu'elle avoit dans les affaires, et de la renfermer pour sa vie dans le château de Rissings, avec une pension annuelle de trois mille livres pour sa subsistance. Elle ne recouvra jamais sa liberté, et, quoique le roi lui fit tous les ans une visite de cérémonie, elle se vit l'objet du mépris et de la haine de tous, et traîna ainsi sa malheureuse existence pendant plus de vingt-cinq ans.

Pour se rendre le peuple plus favorable encore, Edouard fit une irruption en Ecosse, et livra une bataille à Hallidown-hill, où il fut vainqueur, et laissa plus de trente mille Ecossois sur le champ de bataille. Il tourna bientôt après ses armes contre la France, qui se trouvoit alors dans la situation la plus fâcheuse. Les trois fils de Philippe le Bel avoient, en plein parlement, accusé leurs femmes d'adultère, et, en conséquence de cette accusation, on avoit prononcé contre elles une sentence d'emprisonnement pour le reste de leurs jours. Louis Hutin, qui succéda à la couronne, fit étrangler la sienne et écorcher ses amans tous vifs. N'ayant laissé à sa mort qu'une fille, son frère cadet, Philippe de Valois,

lois, s'empara de la couronne au préjudice de cette fille, appuyant son droit sur la loi salique, qui déclare qu'une femme n'est pas susceptible d'occuper le trône de France. Edouard, malgré cela, combattit ses prétentions, fondé sur ce que, du chef de sa mère Isabelle, qui étoit fille de Philippe le Bel et sœur des trois derniers rois de France, il étoit lui-même légitime héritier de cette couronne. Il commença par consulter son parlement, et lui faire approuver ses raisons. On lui accorda un secours, consistant en une certaine quantité de laine, qu'il vendit aux Flamans; et, accompagné d'un corps de troupes Angloises et de plusieurs seigneurs, il se rendit en Flandres, riche en espérances.

Le premier avantage important que remportèrent les Anglois fut dans un combat naval sur la côte de Flandres; les François perdirent deux cent trente vaisseaux, et eurent trente mille de leurs matelots et deux amiraux tués.

La nouvelle du débarquement d'Edouard, et le ravage causé par ses troupes, qui se dispersèrent de tous les côtés, répandit une consternation générale à la cour de France. Les Anglois prirent Caen, et firent le plus affreux pillage; les villages, les villes, jusques aux portes de Paris, éprouvèrent le même destin, et les François n'eurent pas d'autre ressource que celle de rompre leurs ponts pour tâcher d'arrêter la marche rapide du vainqueur. Philippe, alors roi de France, ne perdit pas de tems, et fit tous ses préparatifs pour repousser l'ennemi. Il posta un des généraux, Godemar de La Faye, avec une armée, sur le bord opposé de la rivière de Somme, où Edouard devoit passer, tandis qu'il s'avança lui-même à la tête de cent mille hommes, pour livrer bataille aux Anglois.

Quand les deux armées eurent été quelque tems en vue l'une de l'autre, elles brûlèrent d'en venir aux mains; et, quoique les forces fussent extrêmement disproportionnées, les Anglois n'étant qu'au nombre de trente mille hommes, et l'armée Françoisé étant forte de
cent

cent vingt mille, Edouard se déterminâ cependant à satisfaire l'ardeur de ses troupes, et à abandonner tout au hazard d'une bataille. Il disposa son armée dans un poste avantageux près du village de Creci, et y attendit avec tranquillité le choc de l'ennemi. Il avoit rangé ses troupes sur le penchant d'une colline, et les avoit divisées en trois lignes : la première commandée par le jeune prince de Galles, la seconde par les comtes de Northampton et d'Arundel, et il avoit gardé pour lui-même le commandement de la troisième, qui étoit un corps de réserve.

De l'autre côté, Philippe, poussé par un ressentiment particulier, et mettant sa confiance dans le nombre de ses troupes, fut plus prompt à présenter le combat à son ennemi que prudent à prendre ses mesures pour en assurer le succès. Il rangea son armée en trois corps, qu'il opposa à ceux des Anglois. Le premier consistoit en quinze mille arbalétriers Génois, le second corps étoit commandé par le frère du roi de France, et Philippe étoit à la tête du troisième.

Vers trois heures de l'après-midi, la fameuse bataille de Creci commença à s'engager par l'ordre que donna le roi de France aux arbalétriers Génois de charger. Ils étoient si fatigués de leur marche, qu'ils demandèrent qu'on leur accordât un peu de repos avant de les obliger de combattre. Le comte d'Alençon, informé de leur demande, courut vers eux, les traita comme des lâches, et leur commanda de marcher sans plus de délai. Leur répugnance étoit encore augmentée par une forte pluie qui tomboit à cet instant, et relâchoit les cordes de leurs arcs au point que la décharge qu'ils firent n'eut que très peu d'effet. Les archers Anglois avoient eu soin de tenir leurs arcs enfermés dans des étuis ; ils furent en outre favorisés d'un rayon de soleil, qui ne fit qu'éblouir l'ennemi, et ils envoyèrent une épaisse nuée de flèches, si bien ajustées, qu'elles répandirent parmi les Génois la terreur et la confusion. Le jeune prince de Galles, avec une présence d'esprit admirable, tira tout l'avantage possible de leur confusion, et tombe sur eux avec le

corps qu'il commande. La cavalerie Française, commandée par le comte d'Alençon, le charge à son tour, et commence à investir les Anglois de toutes parts. Les comtes d'Arundel et de Northampton arrivent pour soutenir le prince, qui paroît dans une situation dangereuse, et semble cependant faire tourner de son côté le sort de cette journée. Il est dans le plus chaud de l'action ; la valeur d'un enfant remplit d'étonnement les guerriers les plus expérimentés ; ils admirent son courage, mais ils tremblent pour ses jours. Craignant qu'à la fin il ne fut la victime de son intrépidité, on dépêcha au roi un officier, pour le prier d'envoyer du secours au prince. Edouard qui, d'un moulin à vent où il étoit posté, avoit vu avec beaucoup de tranquillité toute l'action, sembla délibérer, et demanda si son fils étoit mort. On lui répondit qu'il étoit vivant, et qu'il donnoit les plus grandes marques de courage : " Dites donc à mes généraux que je n'irai point à son secours ; l'honneur de cette journée lui appartiendra ; laissez-le se montrer digne de porter les armes, et qu'il ne doive la victoire qu'à son seul mérite." Ce discours est rendu au prince, et augmente encore, s'il est possible, son courage et celui de ses compagnons ; ils chargent la cavalerie Française avec une nouvelle ardeur, et leur brave commandant, le comte d'Alençon, est tué. Cette mort devient le signal de la défaite. Les François n'ont plus de chef, et la confusion se met bien vite parmi eux. L'armée entière prend la fuite ; les Anglois poursuivent les fuyards, et les passent sans miséricorde au fil de l'épée. La nuit seule mit fin au carnage. Jamais victoire ne fut si avantageuse aux Anglois, et en même tems jamais victoire ne leur coûta moins de sang. Malgré l'affreux carnage qui fut fait de l'ennemi, les vainqueurs ne perdirent qu'un écuyer, trois chevaliers, et quelques soldats.

Cette victoire fut accompagnée d'avantages plus réels encore, car Edouard, aussi modéré dans ses conquêtes que prudent dans la manière de les obtenir, résolut

solut de se procurer pour l'avenir une entrée facile dans le royaume. Dans cette vue, il alla mettre le siège devant Calais, qui étoit alors défendu par Jean de Vienne, guerrier expérimenté, et fourni de toutes les choses nécessaires pour faire une résistance opiniâtre. Quoique lente, cette opération fut couronnée par le succès. Ce fut en vain que le gouverneur fit la plus belle défense, et qu'il exclut de la ville toutes les bouches inutiles, que le généreux Edouard laissa passer sans permettre qu'on les insultât. Edouard avoit pris le parti de la forcer par la famine ; et, les assiégés étant réduits aux plus terribles extrémités, la ville fut enfin prise après un siège d'une année. Il avoit résolu de punir l'obstination des citoyens par la mort de six des plus considérables d'entre eux, qui vinrent s'offrir d'eux-mêmes, avec la corde au col, pour satisfaire sa vengeance ; mais il leur fit grâce à la sollicitation de la reine.

Tandis qu'Edouard remportoit des victoires sur le continent, les Ecoffois, toujours prompts à saisir les occasions d'exercer leur rapine et leur vengeance, envahirent les frontières de l'Angleterre avec une nombreuse armée commandée par David Bruce, leur roi. Cette irruption inattendue, et faite dans une semblable conjoncture, alarma les Anglois, mais ne fut pas capable de les intimider. Lionel, fils d'Edouard, qui étoit resté en Angleterre pendant l'absence de son père, étoit encore trop jeune pour prendre sur lui le commandement d'une armée ; mais le bruit des victoires remportées sur le continent inspiroit un courage héroïque, même aux femmes. Philippa, épouse d'Edouard, se chargea de la conduite des affaires, et se prépara à repousser l'ennemi en personne. Ayant en conséquence nommé le lord Percy pour commander sous ses ordres, elle alla au devant des Ecoffois, les rencontra à un endroit appelé la Croix de Névile, près Durham, et leur présenta le combat. Le roi d'Ecosse n'étoit pas moins impatient d'en venir à une bataille. Il s'imaginoit qu'il triompheroit facilement de troupes in-

A. D. 1346.

disciplinées,

disciplinées, et commandées par une femme. Il fut trompé ; son armée fut mise en déroute, et chassée du champ de bataille. Quinze mille de ses soldats furent tués, et lui-même et plusieurs de ses chevaliers furent faits prisonniers et conduits en triomphe à Londres.

Le Prince Noir remporta peu après une victoire signalée auprès de Poitiers. Jean, roi de France, fut fait prisonnier, et amené en triomphe à Londres, où il entra au milieu d'un concours prodigieux de spectateurs. Deux rois captifs dans une même cour, et à une même époque, ce fut une chose regardée comme le comble de la gloire, mais cette gloire fut tout l'avantage que l'Angleterre tira de tant de belles actions. Tout ce qu'elle avoit acquis en France au milieu des dangers de la guerre et avec des dépenses excessives, fut repris peu à peu, et sans qu'elle eut à souffrir la mortification d'une défaite.

Les Anglois, par les fréquens subsides qu'ils avoient été obligés de fournir, se trouvoient entièrement épuisés, et étoient hors d'état d'entretenir plus longtems sur pied une armée. Charles, qui avoit succédé à son père Jean, mort prisonnier en Savoye, avoit grand soin de n'en pas venir à un combat décisif, et se contentoit de laisser ses ennemis s'affoiblir en faisant d'inutiles efforts pour piller un pays fortifié. Quand il les vit au point de découragement où il vouloit les amener, il se mit alors en devoir de les chasser, et s'empara de toutes les places qu'ils n'eurent pas la force de défendre. Il tomba d'abord sur le Ponthieu ; les citoyens d'Abbeville lui ouvrirent leurs portes ; ceux de St. Valois, de Rue, et de Crotoy, imitèrent leur exemple, et dans peu de tems tout le pays rentra sous la domination du roi de France. Les généraux de Charles agissoient avec un semblable succès dans les provinces du midi ; tandis que le Prince Noir, ne recevant aucun secours d'Angleterre, et d'ailleurs en proie à une maladie de langueur, fut obligé de retourner dans son pays natal, laissant les affaires du sud de la France dans l'état le plus désespéré.

De

De toutes les choses qui servirent à répandre une teinte de tristesse sur la fin de ce règne glorieux, la plus douloureuse fut la santé du Prince Noir, dont l'état fâcheux n'annonçoit que trop une prochaine dissolution. Ce prince vaillant et accompli mourut dans la quarante-sixième année de son âge, sans avoir jamais laissé apercevoir la tache la plus légère dans son caractère, et emportant avec lui des regrets que le tems eut bien de la peine à adoucir.

Le roi fut vivement affecté de la perte de son fils, et essaya tous les moyens possibles de calmer son chagrin. Il négligea les devoirs et les charges de son état ; il laissa piller impunément le royaume par des ministres avides. Cette conduite condamnable ne dura pas longtems. Environ un an après le décès du Prince Noir, il mourut à Shene, dans le comté de Surrey, abandonné de tous ses courtisans, et même de ceux qui devoient leurs richesses à ses bontés. Il étoit dans la soixante-cinquième année de son âge, et en avoit régné cinquante-une. Ses sujets l'admirèrent plus qu'ils ne l'aimèrent, et en mourant il emporta avec lui plus de louanges que de regrets.

L'ordre de la jarretière fut institué sous ce règne ; il n'étoit composé que de vingt-quatre personnes, outre le roi. On rapporte, mais cette histoire n'est pas fondée sur des autorités bien certaines, que la comtesse de Salisbury, étant à un bal, laissa tomber sa jarretière, et que le roi, l'ayant ramassée, la lui présenta en prononçant ces mots : "*Honni soit qui mal y pense.*" Cet événement, dit-on, donna naissance à l'ordre et à sa devise.

Edouard avoit plusieurs enfans de sa femme, Philippe de Hainault ; mais le Prince Noir, son fils aîné, et mort avant lui, ayant laissé un fils, nommé Richard, ce fut lui qui succéda à son grand-père.

CHAPITRE XV.

RICHARD II.

RICHARD II. n'étoit encore âgé que de onze ans lorsqu'il succéda à son grand père, et il avoit à gouverner des peuples mécontents et pauvres, et des nobles orgueilleux et turbulens. Comme il étoit mineur, le gouvernement fut confié à ses trois oncles, les ducs de Lancaſter, de York, et de Gloceſter: le feu roi ayant laiffé le royaume en proie à des guerres dangereuſes, diſpendieuſes, et qui exigeoient des ſubſides continuelſ et conſidérables, les murmures du peuple s'élevoient de plus en plus. Les frais des armentens néceſſaires pour tenir tête à l'ennemi de tous les côtés, et le défaut d'économie dans l'adminiſtration des finances, ne tardèrent pas à épuifer le tréſor, et on impoſa une taxe d'un ſhelling ſur chaque perſonne agée de plus de quinze ans. Le mécontentement du peuple augmentoit tous les jours, mais une taxe ſi injuſte, dont les riches ne payoient pas plus que les pauvres, mit les derniers en fureur. La révolte commença à éclater dans le comté d'Efſex, où on avoit adroitement répandu le bruit que l'on devoit exterminer les payſans, bruler leurs maiſons, et s'emparer de leurs fermes. Un forgeron, bien connu ſous le nom de Wat Tyler, fut le premier à les exciter à prendre les armes. Les collecteurs de la nouvelle taxe, étant venus à la maiſon de cet homme pendant qu'il étoit à l'ouvrage, demandèrent qu'il payât pour ſa fille, ce qu'il refuſa, alléguant qu'elle n'avoit pas l'âge porté dans l'édit. L'un d'entr'eux prétendit qu'elle étoit femme bien formée, et voulut auffitôt tenter d'une manière très indécente de ſ'assurer du fait. Le père en fut ſi irrité, qu'il le tua à l'inſtant d'un coup de ſon marteau. Ceux qui étoient préſens applaudirent à ce qu'il avoit fait, et eux et tous les autres ſe diſpoſèrent

sèrent à prendre son parti. On le considère dès lors comme un champion dans la cause publique, et le peuple le nomme son général et son orateur. On peut aisément s'imaginer qu'une populace ainsi abandonnée à l'esprit de révolte causa bien des ravages. Tout le voisinage prend les armes ; les rebelles brûlent, pillent, tout ce qu'ils rencontrent, et se vengent sur leurs anciens maîtres des insultes qu'ils en ont reçu. Le mécontentement est général, et les mécontents augmentent en nombre à mesure qu'ils arrivent plus près de la capitale. Le feu de la sédition gagne dans les comtés de Kent, d'Hartford, de Surrey, de Sussex, de Suffolk, de Norfolk, de Cambridge, et de Lincoln, et, arrivée à Blackheath, l'armée des révoltés se monte à plus de cent mille hommes. Wat Tyler commande un des corps, et le conduit dans Smithfield, où il est rencontré par le roi qui lui demande une conférence, sous prétexte de vouloir entendre ses plaintes et y faire droit. Tyler ordonne à ses compagnons de se retirer jusqu'à ce qu'il les rappelle par un signal ; il s'avance hardiment vers le roi, qui est entouré de toute sa suite, et entame la négociation. Les demandes de ce rebelle sont taxées, par tous les historiens contemporains, d'insolentes et d'extravagantes ; cependant rien n'est plus juste que celles qu'ils citent. Il exigeoit que tous les esclaves fussent déclarés libres, que toutes les forêts fussent ouvertes aux pauvres comme aux riches, et qu'on accordât un pardon général pour les derniers outrages. En faisant ses demandes, il tenoit son épée élevée et d'une manière menaçante. Cette insolence excita à un tel point l'indignation de Guillaume Walworth, lord-maire de Londres, qui accompagnoit le roi, que, sans considérer le danger auquel il exposoit sa majesté, il frappa Tyler de sa massue, et le renversa. Un des chevaliers du roi courut aussitôt sur lui, et l'acheva avec son épée. Les mutins, voyant leur chef mort, se préparèrent à le venger, et déjà leurs arcs étoient bandés à cet effet, lorsque Richard, quoique n'ayant pas encore seize ans, cou-

rut

rut vers les rebelles, et leur cria avec beaucoup de présence d'esprit, " Quoi, mon peuple, voudriez vous assaffiner votre roi? Ne vous chagrinez pas de la perte de votre chef, c'est moi qui veux être votre général; suivez-moi dans le champ, et on vous rendra justice." Cette populace si animée s'apaise à l'instant, et, comme guidée par un mouvement purement mécanique, suit le roi dans les champs. Là Richard accorde aux séditeux une charte semblable à celle qui avoit été précédemment accordée à leurs compagnons: cette charte ne tarda pas à être révoquée par le parlement.

Le roi étoit resté jusqu'alors subordonné au conseil de la régence qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour restreindre son autorité. Dans une assemblée extraordinaire de la noblesse, convoquée après Pâques, au grand étonnement de tous ceux qui étoient présens, il demanda son âge, et, sur la réponse qui lui fut faite qu'il avoit vingt-deux ans, il dit qu'il devoit commencer à gouverner sans secours, et qu'il n'y avoit point de raisons de le priver d'un droit dont jouissoit le dernier de ses sujets.

Lorsqu'il eut ainsi pris sur lui seul le soin du gouvernement, on s'aperçut bientôt qu'il manquait des qualités requises pour se faire respecter. Il aimoit les plaisirs et l'ostentation, les gens du rang le moins élevé étoient admis à sa confiance, et sa conversation n'étoit pas faite pour donner une haute idée de ses principes et de son habileté. Sa cruauté envers le duc de Glocester, qui, sur de légers soupçons, avoit été renfermé à Calais et ensuite assassiné dans sa prison, jointe à quelques autres actions tyranniques, ne manquèrent pas d'augmenter ces animosités qui avoient déjà jeté de profondes racines dans le royaume. L'élévation de quelques nouveaux favoris contribua encore à rendre le roi odieux à la nation; cependant, quoiqu'il semblât résolu, par la manière dont il en gissoit, de mettre tous ses sujets contre lui, ce fut un

un accident qui occasionna sa chute. Le duc de Héréford parut au parlement, et accusa le duc de Norfolk d'avoir parlé de sa majesté, dans une conversation particulière, en termes injurieux. Norfolk nia l'accusation, donna le démenti à Héréford, et offrit de prouver son innocence par le duel. Comme il n'y avoit pas de preuves pour un jugement en forme, les lords acquiescèrent volontiers à cette proposition. On indiqua la place et l'instant du combat, et toute la nation attendoit avec inquiétude quel en seroit le résultat. Le jour où ce duel devoit avoir lieu arriva enfin, et les deux champions étoient déjà entrés dans l'arène, lorsque le roi défendit le combat, et ordonna aux combattans de quitter le royaume. Il bannit pour sa vie le duc de Norfolk, mais le duc de Héréford ne le fut que pour dix ans : l'un fut ainsi condamné à l'exil sans être accusé d'aucune offense, et l'autre sans être convaincu d'aucun crime. Le duc de Norfolk fut accablé de désespoir par le jugement prononcé contre lui ; il se retira à Venise, où il mourut de chagrin peu de tems après. La conduite de Héréford fut dans cette occasion soumise et respectueuse, ce qui plut tant au roi, qu'il réduisit à quatre années le terme de son exil, et lui accorda des lettres patentes pour lui assurer la jouissance de tout héritage qui pourroit lui échoir pendant son absence. Cependant, le duc de Lancaster, son père, étant mort peu de tems après, Richard révoqua ces lettres, et confisqua à son profit les biens de la maison de Lancaster.

Tant d'injures, si souvent répétées, aigrèrent de plus en plus Héréford contre le roi ; et, quoique jusqu'alors il eut caché avec soin son mécontentement, il ne mit plus de bornes à son indignation, et commença dès lors à concevoir le projet de détrôner un prince si indigne de régner. Nul homme n'étoit plus propre à une entreprise de cette nature que le duc de Héréford ; il étoit froid, prudent, éclairé, et ferme. Il s'étoit distingué en combattant contre les infidèles du duché de

Lithuanie, et joignoit ainsi à ses autres vertus beaucoup de piété et de valeur. Il étoit animé par les injustices les plus criantes, et avoit des alliances assez considérables et une fortune assez grande pour donner du poids aux mesures qu'il vouloit prendre. Il n'attendoit plus qu'une absence du roi pour mettre ses desseins à exécution ; et, Richard étant passé en Irlande pour y appaiser une révolte, il saisit cet instant favorable après lequel il soupiroit depuis longtems.

Il s'embarqua promptement à Nantes, avec sa suite, composé de soixante personnes, sur trois petits vaisseaux, et il aborda à Ravenspur, dans le comté de York. Le comté de Northumberland, qui depuis longtems avoit des sujets de mécontentemens, et son fils, Henry Percy, à qui son extrême valeur avoit fait donner le surnom de Hotspur, se joignirent à lui avec toutes leurs forces. Après cette réunion, le concours de ceux qui venoient se ranger sous ses bannières fut si grand, qu'en peu de jours il se trouva à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Pendant que l'orage se formoit ainsi en Angleterre, Richard étoit en Irlande, parfaitement tranquille. Des vents contraires, qui soufflèrent pendant trois semaines consécutives, l'empêchèrent de recevoir aucunes nouvelles de ce qui se passoit dans ses états. Etant abordé au Havre de Milford avec un corps de vingt mille hommes, il se trouva dans la plus affreuse situation, au milieu d'un peuple en fureur, sans un ami sur lequel il pût compter, et abandonné de ceux qui, lorsqu'il étoit au faîte de la grandeur, ne s'étoient occupés que de flatter ses passions. Sa petite armée s'affoiblit promptement par la désertion, et bientôt il ne resta plus que six mille hommes sous ses étendards. Ne sachant ni en qui mettre sa confiance, ni quel parti il avoit à prendre, il ne vit plus pour lui d'autre ressource que celle de s'en remettre à la générosité de l'ennemi, et d'obtenir de sa pitié ce qu'il ne pouvoit espérer d'obtenir par la force de ses armes. Il fit dire en conséquence à Héréford, qu'il étoit

étoit prêt à se soumettre à tout ce qu'il jugeroit à propos d'exiger, et qu'il désiroit avoir une conférence avec lui. Héréford lui assigna à cet effet un château distant d'environ dix milles de Chester, et s'y rendit le jour suivant accompagné de toute son armée. Richard, qui y avoit été conduit la veille par le duc de Northumberland, voyant son rival approcher des murailles, descendit pour l'aller recevoir ; et Héréford, après quelques cérémonies, entra dans le château complètement armé, et ayant seulement la tête nue, pour marquer un reste de respect à ce roi déchu. Richard le reçut avec cet air ouvert qui le caractérisoit, et lui dit honnêtement qu'il étoit le bien venu. Le comte rendit au roi son salut d'une manière froide et respectueuse, et lui dit : " Je suis venu plutôt que vous ne me l'aviez prescrit, parceque votre peuple se plaint que depuis vingt et un ans vous le gouvernez d'une façon dure et tyrannique. Il est très mécontent de votre conduite ; mais, s'il plaît à Dieu, je vous aiderai à le gouverner mieux à l'avenir."

Le roi ne fit point d'autre réponse à cette déclaration que, " Mon cousin, puisque c'est votre plaisir, ce sera aussi le nôtre."

La réponse fière de Héréford ne fut pas la seule mortification que l'infortuné Richard eut à endurer. Après une courte conversation avec quelques uns des officiers qui accompagnoient le monarque, le comte ordonna que l'on fit sortir des écuries les chevaux du roi. On amena deux très méchans chevaux : Richard fut placé sur l'un, et son favori, le comte de Salisbury, sur l'autre. Dans ce mince équipage, ils se rendirent à Chester, et furent conduits au château, au son des trompettes, et au milieu d'un vaste concours de gens, qui ne donnèrent pas à cette vue le moindre signe de compassion. On le promena ainsi de ville en ville, exposé aux railleries de la multitude, qui en même tems chantoit les louanges de son rival. " Longue vie au duc de Lancaster, notre libérateur," étoit le cri général ;

mais, quant au roi, pour nous servir de l'expression pathétique du poëte, "Nul ne crioit, Dieu ait pitié de lui." Après tant d'insultes répétées, on le conduisit à la Tour, où il fut étroitement resserré, et où il eut encore, s'il est possible, plus d'injures et plus de marques de mépris à supporter. Le malheureux monarque, ainsi humilié, perdit bientôt, avec la splendeur de la royauté, l'orgueil qui y est attaché. Son courage l'abandonna; dès lors on n'eut plus de peine à l'engager à signer un acte, par lequel il renonçoit à la couronne, comme n'ayant pas les qualités requises pour gouverner le royaume. C'est sur cette résignation que Héréford fonda principalement ses prétentions; mais, voulant leur donner toute l'apparence de la justice, il convoqua un parlement qui les approuva et les confirma sans aucune opposition. On produisit contre le roi trente-trois chefs d'accusation, qui, malgré leur peu de fondement, furent jugés valables; on le déposa solennellement, et on élut à sa place Héréford, sous le titre de Henry IV. C'est ainsi que commencèrent les querelles entre les maisons d'York et de Lancastier, qui pendant bien des années inondèrent le royaume de sang, mais qui à la fin contribuèrent efficacement à établir et à confirmer la présente constitution.

Lorsque Richard eut été déposé, le comte de Northumberland proposa à la chambre des pairs de demander l'avis du parlement relativement au traitement futur du roi déposé. On répondit à cela, qu'il seroit emprisonné dans quelque place de sûreté, où ses amis et ses partisans ne pourroient jamais le trouver. On agit en conséquence de cette décision; mais, tant qu'il vivoit, l'usurpateur ne pouvoit être dans une parfaite sécurité. Quelques conspirations, quelques soulèvemens, firent désirer à Henry la mort de Richard. Un de ces assassins, comme on en trouve dans toutes les cours, prêts à commettre les crimes les plus affreux pour recevoir une récompense, se rendit, avec huit de ses compagnons, au château de Pomfret, lieu où l'infortuné monarque

marqué gémissoit dans la captivité, et ils entrèrent précipitamment dans sa chambre. Le roi, jugeant que leur dessein étoit de l'assassiner, résolut de ne pas mourir sans être vengé, et de vendre sa vie le plus cher qu'il pourroit. S'étant saisi de la hache d'armes d'un des meurtriers, quatre tombèrent morts à ses pieds ; mais il fut à la fin renversé lui-même d'un coup de hache, et expira à l'instant. Quelques auteurs assurent cependant qu'on le laissa mourir de faim en prison. Ainsi périt le malheureux Richard, dans la trente-quatrième année de son âge, et dans la vingt-troisième de son règne. Sa conduite fut blamable, mais le châtimement qu'il reçut fut plus grand que ses offenses ; ses souffrances attirèrent plus de défenseurs à sa famille et à sa cause que n'auroient pu faire les actions les plus méritoires. Il ne laissa ni enfans légitimes ni enfans naturels.

CHAPITRE XVI.

HENRY IV.

HENRY ne tarda pas à reconnoître que le trône d'un usurpateur n'est qu'un lit de ronces et d'épines. Tant de querelles s'élevèrent parmi les barons dans la première session de son parlement, qu'il y eut quarante défis donnés et reçus, et quarante gantelets jetés comme les gages d'un éternel ressentiment. Mais, quoique par sa modération le roi parut, pour cette fois, anéantir ces animosités, une conspiration succéda à une autre, et elles furent, ou découvertes dans leur commencement, ou punies sur le champ de bataille.

Celle que forma contre lui le comte de Northumberland fut la plus formidable. Dans une affaire entre les Anglois et les Ecossois, Archibald, comte de Douglas, et plusieurs seigneurs Ecossois, avoient été faits prisonniers par le comte de Northumberland.

thumberland, et conduits au château d'Alnwick. Lorsque Henry eut reçu la nouvelle de cette victoire, il envoya ordre au comte de ne point rançonner ses prisonniers, parcequ'il vouloit les retenir pour être en état d'exiger d'avantage en faisant la paix avec les Ecoffois. Cet ordre déplut très fort au comte de Northumberland, qui, suivant les loix militaires de ce tems, avoit droit à la rançon de tous ceux qu'il avoit pris dans la bataille. La demande lui paroissoit d'autant plus mal placée, qu'il regardoit le roi comme lui étant redevable de la vie et de la couronne. Vivement irrité de cette prétendue injure, il résolut de renverser un trône qu'il avoit été lui-même le premier à élever. On forma un complot, où il fut déterminé que les Gallois et les Ecoffois réuniroient leurs forces pour aider Northumberland à placer la couronne sur la tête de Mortimer, qui en étoit le véritable héritier. Tout étoit préparé pour la révolte, lorsque le comte eut le chagrin de se voir dans l'impossibilité de conduire les troupes, tombant subitement malade à Berwick. Il fut néanmoins bien remplacé par son fils, Henry Piercy, surnommé Hotspur, qui prit le commandement des troupes, et marcha vers Shrewsbury, dans l'intention de joindre ses forces à celles de Glendour, seigneur Gallois, qui avoit été échangé quelque tems auparavant, et s'étoit ensuite avancé jusqu'au comté de Salop. Lorsque les deux armées furent réunies, les confédérés publièrent un manifeste, dans lequel ils aggravoient leurs sujets réels de plaintes et en inventoient d'autres qu'ils n'avoient jamais eus. Henry, qui n'avoit point été informé de leurs desseins, fut très surpris lorsqu'il reçut la nouvelle de cette sédition; mais la fortune lui fut favorable dans cette occasion. Il avoit sur pied une petite armée qu'il destinoit à une expédition contre les Ecoffois; et, sachant combien il est essentiel de ne pas perdre de tems lorsqu'on a affaire à des ennemis aussi actifs que ceux qui s'élevoient contre lui, il marcha à l'instant vers Shrewsbury pour livrer bataille aux rebelles.

Lorsque

Lorsque les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, chaque parti sembla vouloir donner une couleur de justice à sa cause, et montrer le désir d'une réconciliation ; mais, lorsqu'on vint à examiner les demandes mutuelles, il ne fut plus question que d'abus et de récrimination. D'un côté, on objectoit la révolte et l'ingratitude ; de l'autre, la tyrannie et l'usurpation. Les deux armées étoient à peu près égales en force, et chacune composées d'environ douze mille hommes ; l'animosité étoit portée au plus haut degré ; prudence, science militaire, tout étoit égal, et l'on ne pouvoit déterminer de quel côté pencheroit la victoire. Un combat sanglant commence à s'engager ; les généraux des deux parties se conduisent avec une sage intrépidité. On voit Henry partout dans le plus chaud de l'action ; son vaillant fils, qui fut dans la suite le vainqueur renommé des François, combat à ses côtés, et, quoique blessé au visage d'un coup de flèche, tient encore le champ, et fait des prodiges de valeur. De l'autre côté, le brave Hotspur soutient la réputation qu'il s'est acquise dans tant de batailles, et cherche partout le roi comme un ennemi digne de lui ; mais la mort qu'il reçoit d'une main inconnue décide de la victoire, et la fortune se déclare encore pour Henry. On dit que dans cette sanglante journée il y eut deux mille trois cens gentilshommes tués, et environ six mille soldats, dont les deux tiers étoient de l'armée de Hotspur.

Dans ce même tems, Northumberland, qui étoit rétabli depuis peu, s'avançoit avec un corps de troupes pour renforcer l'armée des mécontents, et se mettre à leur tête. Ayant appris en route le malheur de son fils et de son frère, il renvoya ses troupes, n'osant pas tenir la campagne avec si peu de force devant une armée supérieure en nombre et animée par une victoire récente. Le comte pour un instant essaya de chercher son salut dans la fuite ; mais, se voyant trop pressé par ceux qui le poursuivoient, et dénué de ressources, il préféra de s'en remettre à la miséricorde du roi plutôt que d'aller trainer
une

une vie précaire et misérable éloigné de sa patrie. Lorsqu'il parut à York devant Henry, il prétendit que sa seule intention en prenant les armes avoit été de s'établir comme médiateur entre les deux partis ; et, quoique ce fut une excuse assez foible, le roi parut s'en contenter. Northumberland reçut son pardon, Henry le croyant vraisemblablement assez puni par la perte de son armée et par la mort d'un fils qu'il idolâtroit.

Henry sembla anéantir ainsi tous les troubles, et il employa le calme dans lequel il se trouvoit à s'efforcer de regagner l'amour du peuple, qu'il avoit perdu par ses actes de sévérité dans la première partie de son règne.

Pour cette raison, il laissa prendre à la chambre des A. D. communes une autorité qu'elle n'avoit encore 1407. presque jamais exercée. Dans la sixième année de son règne, lorsque la chambre lui accorda des subsides, elle nomma des commissaires choisis parmi ses membres pour veiller à ce que l'argent fut employé aux choses pour lesquelles il avoit été demandé, et les obligea de lui en rendre compte. Elle proposa trente articles très importants relatifs au gouvernement de la maison du roi, et en général elle conserva ses privilèges et ses libertés plus complètement sous ce règne que sous aucuns des précédens. Pendant que le roi travailloit ainsi à rétablir sa réputation, son fils Henry, prince de Galles, se conduisoit de manière à s'attirer la haine du public. Il se faisoit remarquer par toutes sortes de débauches, et n'étoit entouré que de monstres qui se faisoient gloire de commettre les actions les plus infames, ayant le prince à leur tête. Le roi conçut un violent chagrin en voyant son fils aîné se dégrader ainsi, et paroître oublier son rang, quoiqu'il eut déjà donné auparavant des preuves de valeur, de bonne conduite, et de générosité. Tels furent les excès auxquels il se porta, qu'un de ses compagnons de débauche ayant été amené pour subir un examen devant Sir Guillaume Gascoigne, chef de la justice du banc du roi, sur quelque faute qu'il avoit commise, le prince fut si mécontent du jugement porté par le juge, qu'il

qu'il osa le frapper en pleine cour. Le respectable magistrat, connoissant les égards dus à son état, se comporta avec la dignité qui convenoit à l'emploi dont il étoit revêtu, et ordonna au prince de se rendre sur le champ en prison. Lorsqu'on rapporta cette affaire au roi, qui savoit parfaitement bien juger les hommes, il ne put s'empêcher de s'écrier avec transport, "Heureux le roi qui a un magistrat assez courageux pour employer les armes de la loi contre un tel coupable, et plus heureux encore d'avoir un fils qui veuille se soumettre à un semblable châtement !" C'est en effet une des premières grandes preuves que nous trouvons dans l'histoire d'Angleterre d'un magistrat rendant la justice sans s'embarasser du pouvoir, au lieu que dans tant d'occasions nous voyons que les juges n'étoient que les ministres du caprice des rois.

Henry, dont la santé s'affoiblissoit depuis quelque tems, ne survécut que peu à cet événement. Il devint sujet à des attaques qui le privoient de l'usage de sa raison, et qui terminèrent enfin sa vie, à Westminster, dans la quarante-sixième année de son âge, et dans la quatorzième de son règne.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

HENRY V.

A. D. 1413. **L**ES premières actions du jeune roi confirmèrent les idées favorables qu'on avoit conçues de lui dans sa première jeunesse. Il assembla ses anciens compagnons de débauche, leur fit part du genre de vie qu'il vouloit adopter, les engagea à suivre son exemple, et leur ordonna ensuite de s'éloigner de sa présence, leur assurant de quoi subsister, jusqu'à ce qu'il les reconnût dignes de faveurs plus considérables. Les fidèles ministres de son père tremblèrent d'abord que l'intégrité avec laquelle ils avoient rempli leurs fonctions ne leur attirât des disgrâces ; mais il les rassura bientôt, en leur accordant son amitié et sa confiance. Sir Guillaume Gascoigne, qui se croyoit le plus en danger, ne reçut que des éloges au lieu de reproches, et le jeune monarque l'invita à persévérer dans la manière rigoureuse et impartiale dont il avoit jusqu'alors rendu la justice.

Vers ce tems, l'hérésie des Wicléfites, autrement appelée le Lollardisme, se propageoit de plus en plus, et recevoit un nouveau degré de force de la protection et des discours de Sir John Oldcastle, baron de Cobham, qui avoit été un des grands officiers du roi, et avoit conservé sa faveur. Malgré cela, le primat dénonça ce seigneur, et, accompagné de ses suffragans, il le condamna, comme hérétique, à être brûlé vif. Cobham eut le bonheur de se sauver de la Tour, dans laquelle il avoit été enfermé, la veille du jour où la sentence devoit être exécutée ; il alla secrètement rejoindre ceux de son parti, et, excitant leur zèle, il les conduisit à Londres, dans la vue de tirer une vengeance signalée de ses ennemis. Le roi, ayant été informé de ses desseins, ordonna que l'on tint les portes de Londres fermées ; et, s'é-

tant

tant rendu pendant la nuit avec ses gardes dans les prés de St. Giles, il se saisit de tous les conjurés qui s'y trouvèrent, et fit arrêter les autres qui se rendoient à la hâte à ce lieu de rendez-vous. On en fit exécuter quelques uns, et on pardonna au plus grand nombre. Cobham trouva encore cette fois là le moyen d'échapper, mais il fut pris quatre ans après. Jamais la cruauté des hommes n'inventa des tourmens semblables à ceux qu'on lui fit endurer; jamais les forfaits ne s'en attirèrent de pareils. On le suspendit avec une chaîne par le milieu du corps, et ayant allumé sous lui un petit feu, on le brula, ou, pour mieux dire, on le fit rôtir, tout vif.

Henry, pour détourner les yeux du peuple d'une scène aussi affreuse, tâcha de profiter des troubles qui régnoient alors en France, et, ayant assemblé à Southampton une armée nombreuse et une flotte formidable, il fit une descente à Harfleurs à la tête de six mille hommes qui composoient la cavalerie, et de vingt-quatre mille hommes d'infanterie, la plupart archers.

Quoique l'ennemi ne fit qu'une foible résistance, le climat sembla se mettre de son parti; une dysenterie épidémique enleva à Henry les trois quarts de son armée. Le monarque Anglois commença trop tard à se repentir de s'être témérairement engagé dans un pays où la maladie et une puissante armée le menaçoient également de sa destruction; et il voulut tenter de se retirer à Calais.

L'ennemi fit ses efforts pour mettre obstacle à sa retraite. Après qu'il eut traversé la petite rivière de Tertois, près de Blangis, Henry fut étonné d'apercevoir du haut des montagnes l'armée Françoisse rangée en bataille dans les plaines d'Agincourt, et postée de manière qu'il lui étoit impossible de continuer sa marche sans en venir aux mains. On ne peut concevoir une situation plus fâcheuse que celle dans laquelle il se trouvoit alors. Son armée étoit ravagée par les maladies; ses soldats épuisés de fatigue, privés des provisions nécessaires, et découragés par leur retraite. Leurs forces
se

se réduisoient à neuf mille hommes, et ils avoient à faire face à un adversaire près de dix fois plus nombreux, commandé par des généraux expérimentés, et abondamment fourni de provisions. Reconnoissant la supériorité de l'ennemi, Henry range son armée sur un terrain resserré de chaque côté par des bois, qui lui servent de remparts, et dans cette position il attend l'attaque avec patience. Le connétable de France est à la tête de l'armée Française; Henry et Edouard duc d'York commandent les forces Angloises. Pendant quelques instans, les deux armées, comme si elles n'osoient commencer le combat, se regardent en silence, et paroissent craindre de rompre leurs rangs en chargeant les premiers. Henry s'en apperçoit, et s'écrie d'un air triomphant, " Mes amis, puisqu'ils ne veulent pas commencer, c'est à nous à leur donner l'exemple; allons, et la Sainte Trinité nous protégera." Aussitôt l'armée entière s'avance en poussant un cri; les François attendent leur approche avec intrépidité. Les archers Anglois, depuis longtems fameux pour leur adresse, font voler une nuée de flèches de trois pieds de longueur, qui fait le plus grand ravage. La cavalerie Française marche pour repousser les deux cens archers; ceux-ci se tiennent cachés le ventre à terre; ils se relèvent tout à coup, fondent sur elle, et répandent partout la confusion. Ils se débarrassent de leurs arcs et de leurs flèches, et, se mêlant parmi les François, ils tombent sur eux l'épée à la main. Ceux-ci repoussent d'abord les assaillans, affoiblis par la maladie, mais leur valeur leur tient lieu de force; résolus de vaincre ou de périr, leur impétuosité ne connoit plus de bornes, et les François sont enfin obligés de prendre la fuite.

De tous côtés les malheureux fugitifs ne voyent devant eux que la mort; embarrassés dans un passage étroit, hors d'état de se sauver ou de résister, ils tombent sous les coups des Anglois, et la terre est couverte de leurs cadavres. La victoire paroissoit appartenir incontestablement aux Anglois, lorsqu'on entendit un grand tumulte
qui

qui s'élevoit de l'arrière garde, et qui étoit causé par un nombre de payfans qui vouloient s'emparer du bagage des Anglois, et passoient au fil de l'épée ceux qui le gardoient. Henry, se voyant encore entouré d'ennemis, craignit que ses prisonniers, dont le nombre excédoit celui de ses soldats, ne parvinssent à se mettre contre lui. Il jugea en conséquence nécessaire de donner des ordres pour qu'on les mit à mort ; mais, lorsqu'il s'aperçut que la victoire étoit enfin complete, il fit suspendre le carnage assez à propos pour en sauver encore un grand nombre. Cette sévérité ternit un peu la gloire qu'il acquit dans cette journée ; mais l'héroïsme de ces tems conservoit toujours une teinte de cruauté. Dans cette bataille il y eut dix mille François tués et quatorze mille faits prisonniers : les Anglois ne perdirent en tout que quarante hommes.

La France se trouvoit alors dans la situation la plus affreuse ; ce royaume n'étoit qu'un vaste A. D. théâtre de crimes, de meurtres, d'injustices, de 1417. violences. Le duc d'Orléans est assassiné par le duc de Bourgogne ; celui-ci éprouve bientôt le même sort par la trahison du dauphin.

L'état de démence dans lequel le roi Charles étoit tombé le rendoit incapable de gouverner ; et Henry, par ses conquêtes et par ses intrigues, parvint à se faire reconnoître héritier de la couronne de France. Les principaux articles du traité furent qu'il épouserait la princesse Catherine, fille du roi de France ; que le roi Charles jouiroit pendant sa vie de son titre et de sa dignité ; que Henry, après sa mort, monteroit sur son trône, et que dès cet instant il prendroit les rênes du gouvernement ; enfin, que la France et l'Angleterre seroient à jamais réunies sous un seul souverain, mais qu'elles conserveroient leurs loix et leurs privilèges respectifs.

D'après ces conventions, le conquérant fixa son séjour à Paris ; et, pendant que Charles n'a- A. D. voit auprès de lui qu'un petit nombre de sei- 1421.

L

gneurs,

110 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

gneurs, Henry étoit entouré de la cour la plus brillante. Le jour de la Pentecôte, les deux rois et les deux reines, avec des couronnes sur la tête, dinèrent ensemble en public : Charles recevoit tous les hommages extérieurs, et l'autorité absolue étoit entre les mains de Henry.

Ce prince, à l'instant où sa gloire ne pouvoit guères s'élever plus haut, et où il se voyoit possesseur de deux puissans royaumes, fut attaqué de la fistule. Cette maladie, par l'ignorance des médecins de ce tems là, devint mortelle, et il expira, avec une grandeur d'ame semblable à celle qu'il avoit montrée pendant sa vie, dans la trente-quatrième année de son âge, et après un règne de dix ans.

CHAPITRE XVIII.

HENRY VI.

A. D. **L**E duc de Bedford, l'un des princes les plus accomplis de son siècle, aussi habile dans 1422. les affaires du cabinet que prudent et intrépide sur le champ de bataille, fut nommé par le parlement protecteur de l'Angleterre, défenseur de l'église, et premier conseiller du roi, qui n'avoit encore qu'un an, pendant le tems de sa minorité. La France étoit alors un objet qui attiroit toute l'attention, et il fit usage de toutes ses forces sur le continent.

Les choses changèrent de face dans ce royaume, et la cause qui produisit cette révolution étoit celle que l'on pouvoit le moins prévoir.

Une paysanne, nommée Jeanne d'Arc,agée d'environ dix-sept ans, vivoit dans le village de Domreni, près Vaucouleurs, sur les frontières de la Lorraine. Cette fille avoit été servante dans une petite auberge, et son état l'avoit obligée de se soumettre à ces travaux pénibles qui rendent le corps susceptible de supporter les fatigues de la guerre. Sa vie étoit irréprochable, et elle n'avoit

n'avoit jamais jusqu'alors laissé appercevoir en elle les traces de ce courage audacieux qui s'y développa bientôt après. Son esprit cependant étoit constamment affecté en voyant la malheureuse situation de son pays, et elle commença à ressentir en elle des mouvemens qu'elle prétendit être des inspirations du ciel. Convaincue de la réalité de ses visions, elle s'adressa à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, et l'informa que le ciel la destinoit à délivrer sa patrie de ceux qui l'opprimoient si cruellement. Baudricourt la reçut d'abord sans faire beaucoup d'attention à ce qu'elle disoit ; mais à force d'importunités elle parvint à se faire prêter une oreille plus attentive ; il céda enfin à ses demandes réitérées, et, voulant faire l'essai de ce qu'elle avançoit, il lui donna quelques personnes pour la conduire à la cour de France, qui résidoit alors à Chinon.

La cour de France sentit probablement la foiblesse de ses argumens ; mais elle vouloit faire usage de tous les artifices, quels qu'ils fussent, pour soutenir sa fortune chancelante. On publia en conséquence que Jeanne étoit réellement inspirée ; qu'elle avoit reconnu le roi au milieu de ses courtisans, quoiqu'il fut dépouillé de toutes les marques qui pouvoient le faire distinguer ; qu'elle lui avoit dit plusieurs secrets dont il avoit seul la connoissance ; qu'enfin elle avoit demandé, et décrit avec la plus minutieuse exactitude, une épée suspendue dans l'église de Ste. Catherine de Fierbois, et qu'elle n'avoit jamais vue avant. Les esprits de la multitude étant disposés de cette façon à la voir paroître, on l'arme de pied en cap, on l'élève sur un bouclier, et on l'expose aux yeux du peuple dans l'habillement d'un guerrier. On la conduit ensuite devant les docteurs de l'université, qui, soit qu'ils fussent imbus de cet esprit de crédulité qui régnoit alors, soit qu'ils voulussent seconder l'imposture, déclarent qu'elle a reçu sa mission d'en haut.

Quand toutes les préparations furent faites, il fut question de l'envoyer contre l'ennemi. Les Anglois faisoient alors le siège d'Orléans, la seule ressource qui

restât au roi de France, et il étoit évident que cette ville ne pouvoit pas encore résister longtems. Jeanné, entreprend de faire lever le siège, et, pour se rendre encore plus remarquable, elle s'arme de l'épée miraculeuse dont elle avoit auparavant fait une aussi extraordinaire mention. Ainsi équipée, elle ordonne à tous les combattans de se confesser avant de se mettre en marche, et, portant dans ses mains une bannière consacrée, elle assure le soldat qu'il peut regarder ses succès comme certains. Tant de confiance de son côté se communique, et ranime les esprits abattus des François. Les Anglois eux-mêmes, qui se moquent en apparence de ses efforts, sont intérieurement frappés de crainte ; leur courage les abandonne ; ils sont enfin forcés de lever le siège avec la plus grande précipitation.

Les François, pressés auparavant de tous côtés, pressent à leur tour l'ennemi ; plusieurs victoires se succèdent rapidement ; le roi de France est enfin couronné solennellement à Rheims. Toutes ces choses s'exécutèrent de la manière dont Jeanne l'avoit prédit.

Cette cérémonie fut suivie de succès sans nombre ; mais, Jeanne s'étant jetée avec un corps de troupes dans la ville de Compiègne, alors assiégée par le duc de Bourgogne, elle fut faite prisonnière dans une sortie qu'elle commandoit contre l'ennemi, le gouverneur de cette ville ayant fermé les portes sur elle.

Le duc de Bedford ne fut pas plutôt informé de sa prise, qu'il l'acheta du comte de Vendôme, qui s'en étoit emparé, et la fit renfermer dans une étroite prison. La crédulité des deux nations à cette époque fut si aveugle, qu'il n'y avoit aucune chose, telle absurde qu'elle fut, qui ne put faire impression sur les esprits. Jeanne, quelque tems avant, couronnée de succès, étoit regardée comme une sainte ; et, lorsqu'elle fut dans la captivité, on la considéra comme une sorcière que les démons avoient abandonnée après lui avoir prêté une assistance illusoire et momentanée. On lui fait son procès à Rouen ; on la trouve coupable d'hérésie et de sorcellerie ;

rie ; on la condamne à être brulée vive, et la sentence s'exécute avec une barbarie digne de l'ignorance du siècle.

De cet instant les affaires des Anglois furent totalement ruinées. Paris se remit sous l'obéissance de son souverain légitime, et les François, par des succès continuels, quoique lents, regagnèrent tous ce qu'ils avoient perdu. Au bout de quelques années il ne restoit plus que Calais, de tant de conquêtes qui avoient été faites en France ; c'étoit une bien foible compensation du sang qui avoit été versé dans ce pays, A. D. 1443. des trésors qui y étoient restés engloutis, et qui n'avoient servis qu'à éteindre pour un moment la soif de l'ambition.

L'incapacité de Henry commença alors à paroître dans tout son jour ; et, les guerres étrangères étant terminées, le peuple fut bientôt obligé de se préparer à toutes les horreurs des guerres intestines. Dans cet instant de calamité on vit se renouveler une ancienne querelle qui étoit restée assoupie dans les momens de prospérité et de triomphe. Richard, duc d'York, étoit descendu, par sa mère, de Lionel, un des fils d'Edouard III. tandis que le roi régnant tiroit son origine de Jean de Gaunt, le plus jeune fils du même monarque. Richard avoit en conséquence droit à la succession avant Henry. La foiblesse et la tyrannie du monarque firent juger à Richard que l'instant étoit favorable pour satisfaire ses vues ambitieuses. Richard prit une rose blanche pour enseigne ; celle de Henry étoit une rose rouge, ce qui donna le nom à ces deux factions dont l'animosité étoit sur le point d'inonder le royaume de sang et de carnage.

Parmi le nombre de ceux qui se plaignoient de la tyrannie exercée par le gouvernement, il y en eut quelques uns qui excitèrent des révoltes. Celle fomentée par Jean Cade fut une des plus dangereuses. Cet homme, natif d'Irlande, après avoir commis plusieurs crimes, avoit été obligé de se sauver en France pour se mettre à l'abri des poursuites de la justice. Voyant à

114 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

son retour que le peuple étoit disposé à se prêter à de violentes extrémités, il prit le nom de Mortimer ; il s'avança vers la capitale à la tête de vingt mille hommes du comté de Kent, et campa à Blackheath. Le roi, informé de cette sédition, envoya demander aux révoltés pourquoi ils s'étoient mis ainsi sous les armes ; Cade répondit, au nom de tous, que leur unique dessein étoit de punir les ministres qui abusoient de leur pouvoir, et de faire rendre au peuple la justice qui lui étoit due : mais, s'étant porté à des excès condamnables, et ayant combattu même contre les citoyens, il fut abandonné de la plupart de ses compagnons, et obligé de fuir seul dans les bois du comté de Kent. Sa tête fut mise à prix, et il ne tarda pas à être découvert et tué.

Le duc d'York entretenoit secrètement ces divisions. Sous prétexte de favoriser la cause du peuple, il songeoit aux moyens de se mettre la couronne sur la tête : cependant, quoiqu'il ne désirât rien aussi ardemment, il se fit pendant quelque tems scrupule de s'en emparer. Le hazard favorisa des desseins que ses intrigues ne pouvoient amener au point où il le désiroit. Le roi fut attaqué d'une maladie, qui augmenta sa foiblesse naturelle au point qu'il devint incapable de tenir, même en apparence, les rênes du gouvernement : on nomma alors le duc d'York lieutenant et protecteur du royaume, avec pouvoir de suspendre et d'assembler le parlement quand il le jugeroit à propos.

A. D. 1454. Revêtu de l'autorité suprême, il continua à en jouir pendant quelques tems ; mais le malheureux roi, revenant enfin de son espèce de léthargie, et comme s'il sortoit d'un long rêve, s'aperçut avec surprise qu'il étoit entièrement privé de sa puissance. Henry avoit pour épouse Marguerite d'Anjou, femme d'un esprit mâle et courageux ; elle obligea le roi de prendre les armes, et le traina en quelque sorte sur le champ de bataille. Le combat s'étant engagé, le parti du duc d'York remporta une victoire complète. Le roi, ayant été blessé, et s'étant retiré dans une petite maison qui étoit

étoit près du lieu du combat, fut fait prisonnier, et le vainqueur le traita avec toute la douceur et tout le respect possible.

Henry étoit prisonnier, mais traité avec toutes les apparences de la royauté. Indolent et d'une santé chancelante, il paroissoit content de sa situation, et ne pas regretter une autorité qu'il ne pouvoit exercer sans peine. Marguerite cependant gagna sur lui de faire un nouvel effort pour rentrer dans ses droits. Les deux armées se rencontrent à Bloreheath, dans le comté de Stafford, et celle du duc remporte quelques avantages ; mais Sir André Trollop, commandant d'un corps de vétérans pour le parti d'York, l'abandonne avec tous ses soldats, et se range sous les étendards du roi. Le reste de l'armée, intimidé par cette désertion, se retire sans oser frapper un seul coup. Plusieurs combats succèdent à celui-ci ; les succès sont partagés. Marguerite tantôt victorieuse, tantôt en exil, sembla enfin fixer la fortune de son côté par une victoire signalée qu'elle remporta à Wakefield-green, et dans laquelle le duc d'York fut tué. A. D. 1459.

Le comte de Warwick, qui se mit alors à la tête du parti de York, étoit un des plus grands généraux de son siècle ; il sembloit formé pour exister dans ces tems de troubles ; sa finesse étoit extrême, sa bravoure incontestable ; il savoit également déployer son habileté dans la conduite des affaires civiles et politiques, et dans le commandement d'une armée ; enfin, il conservoit contre la reine un degré d'animosité que rien ne pouvoit éteindre. Pour faire approuver plus sûrement sa conduite, il mena le roi captif au milieu des forces qu'il commandoit. A l'approche des Lancastriens, il conduisit vers eux son armée, renforcée par un corps de bourgeois de Londres, qui étoient très attachés à son parti, et il livra bataille à la reine à St. Alban ; mais il fut entièrement défait. Plus de deux mille hommes de ses troupes périrent dans cette occasion, et le roi retomba dans les mains de son propre parti, où il fut traité en apparence

116 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

parence avec beaucoup de respect, mais en réalité avec un parfait mépris.

Cependant le jeune Edouard, fils aîné du feu duc d'York, commençoit à réparer les pertes que son parti avoit souffert, et à faire renaitre le courage dans les esprits. Ce prince, dans la fleur de l'âge, et remarquable par un extérieur séduisant, par sa bravoure, et par sa conduite populaire, s'avança vers Londres avec les débris de l'armée de Warwick. Ayant obligé Marguerite

A. D. de se retirer, il entra dans la ville au milieu des acclamations du peuple. La joye qu'on marqua

1461. dans cette occasion lui fit juger que c'étoit l'instant favorable pour faire valoir ses prétentions à la couronne. Warwick, son ami, assemble les citoyens dans St. John's Fields ; il les harangue ; il établit le droit d'Edouard, et s'élève fortement contre la tyrannie et contre l'usurpation de la maison de Lancaster. Les deux partis se rencontrent bientôt auprès de Towson, dans le comté d'York, pour décider cette fameuse querelle. Jamais l'Angleterre n'avoit été désolée par un si funeste combat. Il étoit affreux de voir cent mille hommes d'un même pays acharnés à s'arracher la vie les uns aux autres, et cela pour satisfaire la futile ambition du plus foible ou du plus méchant de tous les hommes.

Pendant que l'armée d'Edouard chargeoit avec ardeur, il tomba de la neige en grande quantité. Le vent la pouffoit dans le visage des ennemis, et les aveugloit. Cet avantage, joint à l'attaque la plus impétueuse, décida de la victoire en faveur d'Edouard, qui donna ordre que l'on n'accordât quartier à personne. Il s'ensuivit un carnage affreux, dans lequel plus de quarante mille des partisans de la maison de Lancaster furent tués.

Le foible et malheureux Henry, toujours imprudent et toujours sans succès, fut fait prisonnier, conduit à Londres d'une manière honteuse, et renfermé à la Tour. Marguerite eut plus de bonheur ; elle trouva moyen de s'échapper et de passer en Flandres, où elle se réfugia chez son père.

Edouard,

Edouard, assis sur le trône par le moyen du comte de Warwick, commença à régner paisiblement et sans inquiétude; son titre fut reconnu par le parlement, et le peuple se soumit à lui. Dès lors il se livra sans contrainte à ses penchans; l'esprit de galanterie et celui de cruauté régnèrent dans sa cour. Dans le même palais, où tel jour un spectacle d'horreur frappoit les yeux, on voyoit le jour suivant une fête pompeuse et des divertissemens. Le roi auroit voulu pouvoir à la fois courtoiser une maîtresse et être spectateur de quelque exécution. Pour le détourner de ce genre de vie, qui ne pouvoit que le rendre odieux au peuple, le comte de Warwick lui conseilla de se marier. Il passa en France, avec le consentement d'Edouard, pour négocier un mariage avec Bonne de Savoye, et convint de tous les articles. Pendant que le comte étoit en France à traiter en toute diligence de cette affaire, le roi rendit ses soins inutiles en contractant un mariage avec Elifabeth Woodville, dont il étoit devenu amoureux, et qu'il avoit vainement tenté de débaucher. Ayant donné par cette conduite un juste sujet de ressentiment au comte de Warwick, il se détermina à rompre entièrement avec lui, en l'excluant de son conseil. Warwick, dont la prudence égaloit la bravoure, mit tout en usage pour se venger, et combina si bien ses moyens, qu'Edouard fut à son tour obligé de s'enfuir du royaume.

Le foible Henry se trouva par ce moyen encore une fois élargi de sa prison pour remonter sur un trône dangereux. On convoqua un parlement, qui confirma solennellement le titre de Henry, et le peuple donna à Warwick le titre de *faiseur de rois*.

Le parti d'Edouard, quoiqu'ayant le dessous, n'étoit cependant pas anéanti. Ce prince s'étoit réfugié en Hollande, mais il avoit conservé un grand nombre d'amis en Angleterre; et, après une absence de neuf mois, secondé par un petit corps de troupes, que le duc de Bourgogne lui avoit accordé, il fit une descente à Ravenspur, dans le comté d'York. D'abord froidement
reçu

reçu des Anglois, son armée cependant s'augmenta à mesure qu'il s'avançoit dans le pays. Sa modération, sa douceur apparente, lui attirèrent de nouveaux partisans. La ville de Londres, à cette époque, toujours disposée à admettre celui qui étoit le plus puissant, lui ouvrit ses portes, et le malheureux Henry fut encore une fois précipité de son trône, et renvoyé en prison.

Il ne restoit plus à Warwick, pour se tirer de la situation embarrassante où il se trouvoit, que de hasarder une bataille. La fortune fut pour Edouard. Ils se rencontrèrent à St. Alban ; le parti de la maison de Lancaster fut défait, et le comte de Warwick, qui conduisoit un corps de troupes choisies, étant dans le plus épais de la mêlée, tomba au milieu des ennemis couvert de blessures.

Marguerite, en apprenant la fatale nouvelle de la mort du brave Warwick, et de la destruction totale de son parti, s'abandonna pour la première fois à la douleur, et versa un torrent de larmes ; obligée de céder à son malheureux destin, elle se retira à l'abbaye de Beaulieu, dans le comté de Hants.

Il n'y avoit que peu de tems qu'elle habitoit cette triste demeure, lorsqu'elle trouva quelques amis disposés à prendre encore son parti. Tudor comte de Pembroke, Courtney comte de Devonshire, les lords Wenlock et St. Jean, ainsi que d'autres personnes de distinction, l'engagèrent à ne pas perdre l'espérance, et lui offrirent tous les secours qui dépendoient d'eux. Elle avoit alors livré des batailles dans presque toutes les provinces de l'Angleterre ; le parc de Tewkesbury fut le théâtre de ses dernières tentatives. Le duc de Somerset commandoit son armée. C'étoit un homme qui avoit partagé tous les dangers qu'elle avoit courus, et qui étoit resté constamment attaché à son parti. Il étoit vaillant, généreux, aimable, mais téméraire et imprudent. Lorsqu'Edouard commença à l'attaquer dans ses retranchemens, il le repoussa avec tant de vigueur, qu'il obligea l'ennemi de se retirer avec précipitation. Le duc, prenant cette retraite pour une déroute, le poursuivit, et donna

donna ordre au lord Wenlock de s'avancer pour le soutenir ; mais malheureusement ce lord lui désobéit, et les forces de Sommerfet se trouvèrent alors promptement écrasées par le nombre. Dans cette affreuse circonstance le duc s'apperçoit que tout est perdu ; sa rage ne connoit plus de bornes. Il voit Wenlock dans l'inaction, et restant à la même place où il avoit d'abord rangé son armée en bataille. Sa fureur est encore excitée par cette vue, et, courant sur le lâche, il lui fend la tête d'un coup de hache.

Après la bataille on fait prisonniers la reine et le prince son fils, et on les amène en présence d'Edouard. Ce jeune homme paroît devant le conquérant avec une noble fierté ; et, sur la demande qu'on lui fait, d'une manière insultante, comment il a osé prendre les armes en Angleterre sans en avoir reçu la permission, il oublie sa mauvaise fortune pour ne penser qu'à la dignité de sa naissance, et répond, " Je suis entré en armes dans les états " de mon père pour venger les injures qu'il a reçues et " pour défendre mes droits." Le cruel Edouard ne peut contenir sa fureur en voyant tant d'intrépidité, et le frappe sur le visage avec son gantelet. Cette action est comme le signal d'une brutalité plus grande encore ; les ducs de Glocester, de Clarence, et d'autres, comme des bêtes farouches, se précipitent sur un jeune homme défarmé, et lui percent le cœur avec leurs poignards. Pour mettre le comble à tant de crimes, on juge qu'il est dangereux de laisser vivre Henry lui-même, qui avoit été longtems spectateur passif de ces scènes d'horreur. Le duc de Glocester, qui fut ensuite roi sous le nom de Richard III. entre seul dans sa chambre, et l'assassine de sang froid. De tous ceux qui furent pris, on n'accorda la vie qu'à Marguerite. On espéroit peut-être qu'elle seroit rachetée par le roi de France, et en cela on ne se trompa pas, car ce monarque paya au roi d'Angleterre cinquante mille écus pour sa rançon. Cette femme extraordinaire, après avoir soutenu la cause de son mari dans douze batailles, après avoir survécu à ses amis, à
ses

ses revers, à ses enfans, mourut, quelques années après, simple particulière, en France, et très pauvre, mais n'ayant point d'autres droits à la pitié que ceux qui sont dus au courage et aux malheurs.

CHAPITRE XIX.

EDOUARD IV.

EDOUARD, délivré de ses ennemis les plus redoutables, songea alors à châtier ceux d'une moindre conséquence. Il fit élever des gibets de tous côtés, et s'appropriâ les biens qu'il confisqua sur les victimes de sa vengeance.

Pendant que d'une part il faisoit ainsi trembler tout le monde, de l'autre il s'endormoit dans le sein d'une honnête volupté. La nature lui avoit fourni tous les moyens de plaire, et on le regardoit comme le plus bel homme de son siècle. Les courtisans sembloient vouloir l'encourager dans ses débauches, dont ils favoient tirer parti, et le clergé, qui lui-même se livroit impunément à la plus entière dissolution, étoit toujours prêt à l'absoudre de ses fautes. Le vrai est, que les vices s'étoient accrus depuis peu à un si haut degré d'énormité, que l'adultère n'étoit regardé que comme une offense légère. On cite au nombre de ses maitresses la femme d'un nommé Shore, marchand de la cité. Elle étoit douée de la plus grande beauté et d'un sens rare, mais sa vertu ne s'étoit pas trouvée à l'épreuve des poursuites d'un bel homme et d'un roi.

Parmi plusieurs cruautés dont Edouard se rendit coupable, celle qu'il exerça envers le duc de Clarence, son frère, fut une des plus remarquables. Le roi chassoit un jour dans le parc de Thomas Burdet, un des partisans du duc, et y tua un daim blanc que ce gentilhomme aimoit beaucoup. Burdet, fâché de cette perte, s'écria, dans le premier transport de sa colère, qu'il voudroit que les cornes

cornes du daim fussent dans le ventre de celui qui avoit conseillé au roi de lui faire une pareille insulte : cette exclamation fut suffisante pour le faire condamner à mort et exécuter publiquement à Tyburn. Le duc de Clarence se plaignit hautement de la mort de son ami ; il se répandit en reproches contre son frère, et contre l'iniquité de sa sentence. Le roi, vivement offensé de cette liberté, ou seignant de l'être pour avoir un prétexte contre lui, le fit citer devant les pairs assemblés, et se présenta lui-même comme son accusateur. Dans ces tems de confusion, malheur à celui qui étoit accusé par un adversaire plus puissant que lui. On jugea le duc coupable, et toute la grace qu'il put obtenir fut de choisir le genre de mort qu'il voudroit subir : il fut en conséquence noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie, choix singulier, et qui fait croire qu'il avoit une forte passion pour cette liqueur. Cette exécution se fit dans la Tour et en secret.

Si le règne de ce monarque fut tyrannique, heureusement il fut court. Pendant qu'il étoit occupé à faire des préparatifs de guerre contre la France, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la vingt-troisième de son règne.

CHAPITRE XX.

EDOUARD V.

LE duc de Gloucester, qui avoit été fait protecteur du royaume, sous prétexte de mettre les enfans du feu roi à l'abri de tout danger, les fit conduire à la Tour. Après qu'il se fut ainsi assuré de leur personne, son premier soin fut de semer le bruit de leur prétendue illégitimité, et de faire naître des obstacles pour empêcher que la cérémonie du couronnement du jeune Edouard n'eut lieu au jour indiqué à cet effet. Il chercha ensuite les moyens de se défaire du lord Hastings, qu'il savoit être fortement attaché aux intérêts du jeune roi.

M

Ayant

Ayant sommé ce seigneur de se rendre à un conseil tenu à la Tour, on remarqua que Gloucester en entrant fronçoit le sourcil, se mordoit les lèvres, et laissoit appercevoir sur son visage les marques d'un combat violent qui se passoit au dedans de lui-même. Tout le monde garda le silence pendant quelques momens, et les lords assemblés se regardoient les uns les autres, s'attendant avec raison à quelque fâcheuse catastrophe. Il découvrit alors son bras desséché, et, l'exposant nu aux yeux des spectateurs, il accusa Jeanne Shore et ses complices de lui avoir causé cette infirmité par leurs sorcelleries ; sur quoi Hastings dit, " S'ils ont commis un tel crime ils méritent la mort. " — " Si ! " s'écria à haute voix le protecteur, " c'est par des *fi* que tu oses me répondre ! Je te dis " qu'ils ont conspiré contre moi, et que toi, traître, tu " leur prêtes ton assistance " Il frappe alors deux fois sur la table avec sa main, et la salle fut aussitôt rempli d'hommes armés. " Je t'arrête, " ajouta-t-il, " comme " coupable de haute trahison ; " et en même tems il le livra à la garde des soldats. Hastings fut obligé de se confesser très promptement au premier prêtre qui se rencontra, le protecteur ayant juré par St. Paul. qu'il ne dineroit pas qu'on ne lui eut apporté sa tête. On le traîna en conséquence dans le petit pré qui est vis-à-vis de la chapelle de la Tour, et on le décapita sur un tronc d'arbre qui se trouva là par hasard.

Jeanne Shore, maîtresse du feu roi, fut la seconde victime de son indignation. Cette femme infortunée étoit une ennemie trop peu importante pour exciter sa jalousie ; cependant, comme il l'avoit accusée de sorcellerie, et que tout le monde voyoit qu'elle en étoit innocente, il jugea à propos de faire sur elle un exemple pour les fautes dont elle étoit réellement coupable. Jeanne Shore avoit d'abord été enlevée à son mari, on s'èvre dans Lombard-street, et étoit restée auprès d'Edouard, vivant avec lui de la manière la plus licentieuse au milieu d'une cour déréglée. Il est probable que le peuple ne fut pas fâché de voir retomber dans sa première obscurité une femme qui pendant longtems s'étoit trouvée fort au des-
sus

fus de lui, et avoit joui de toutes les attentions des courtisans. Les faits étoient trop notoires pour qu'on pût les nier ; on la jugea coupable, et on la condamna en conséquence à traverser la ville nu pieds, en chemise, et une torche à la main, et à faire amende honorable dans l'église de St. Paul devant des milliers de spectateurs. Elle vécut plus de quarante ans après l'exécution de cette sentence, réduite à l'indigence la plus extrême.

Le protecteur commença alors à lever entièrement le masque, et refusa de rendre plus longtems aux fils du feu roi les égards qui sembloient leur être dus, jugeant que l'instant où il devoit établir ouvertement ses prétentions au trône étoit arrivé. Il s'étoit auparavant assuré de l'appui du duc de Buckingham, homme doué de beaucoup de talens, qui jouissoit d'un grand crédit, et auquel il avoit prodigué les présens et fait les promesses les plus flatteuses. Ce seigneur, afin de seconder les vues de Gloucester, fit usage de toute son éloquence pour gagner la populace et les bourgeois de Londres, réunis à la croix de St. Paul, et, interprétant leur silence comme un consentement, ses partisans s'écrièrent, " Vive le roi Richard ! " Aussitôt le lord-maire, accompagné des aldermans, alla présenter la couronne à Richard, qui seignit de l'accepter avec répugnance.

CHAPITRE XXI.

RICHARD III.

UN crime ne manque jamais d'en entraîner A. D. plusieurs autres à sa suite ; la justice s'éle- 1483.
vera toujours contre la fraude, et un usurpateur doit prendre ses sûretés. Par cette raison, Richard ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il envoya ordre au gouverneur de la Tour de faire mettre à mort les deux jeunes princes. Ce brave homme, nommé Brakenbury, refusa de se rendre l'instrument des volontés d'un tyran, et répondit avec soumission qu'il ne pouvoit se résoudre à

tremper ses mains dans le sang innocent. Malgré cela on n'eut pas de peine à trouver un assassin. Sir James Tyrrel se chargea de la commission, et on donna ordre à Brackenbury de lui remettre les clefs pour une nuit. Tyrrel, s'étant choisi trois associés, Slater, Deighton, et Foret, pénétra pendant la nuit jusqu'à la porte de la chambre où étoient logés les princes ; y faisant entrer les assassins, il leur ordonna d'exécuter leur commission, tandis qu'il veilleroit à la porte. Ils trouvèrent les jeunes princes au lit, et ensevelis dans un profond sommeil. Après les avoir étouffés avec les oreillers et les traversins, ils firent voir leurs corps nus à Tyrrel, qui leur ordonna de les enterrer au pied de l'escalier, dans un trou profond, et sous un monceau de pierres.

Pendant que Richard s'efforçoit ainsi d'affermir sa puissance, il se vit menacé d'être attaqué d'un côté vers lequel ses soupçons s'étoient le moins dirigés. Le duc de Buckingham, qui avoit le plus efficacement contribué à le faire monter sur le trône, fut piqué du refus que lui fit le roi de terres confisquées qu'il sollicitoit. Il leva un corps de troupes dans le pays de Galles, et s'avança à grandes journées vers Gloucester pour y traverser la Séverne. La rivière alors étoit tellement débordée, que le pays se trouvoit inondé des deux côtés, et que même le sommet de quelques collines étoit couvert d'eau. Cette inondation dura dix jours, pendant lesquels l'armée de Buckingham, toute composée de Gallois, ne pouvoit ni passer la rivière ni trouver de subsistance du côté où elle étoit campée ; elle fut par cette raison obligée de se disperser, et chacun se retira chez soi, malgré tous les efforts du duc pour les retenir. Dans cette situation désespérée, Buckingham, après une courte délibération, se réfugia dans la maison d'un certain Banister, qui avoit été autrefois au nombre de ses domestiques, et qui avoit été comblé des bienfaits de sa famille. Le méchant reçoit aussi rarement qu'il les donne lui-même les preuves d'une amitié sincère et reconnoissante. Banister, incapable de résister à l'appas d'une grande récompense mise à la tête du rébelle, alla le découvrir

couvrir au shérif du comté de Salop, qui, ayant posté des hommes armés à l'entour de la maison, se saisit du duc, qui s'étoit travesti en payfan pour n'être pas reconnu de ses ennemis, et le conduisit à Salisbury. Il y fut à l'instant jugé, condamné, et exécuté, avec toute l'expédition que l'on mettoit alors dans les affaires de cette nature.

Au milieu des inquiétudes que lui causoient ces soulèvemens, Richard reçut avis que le comte de Richmond se préparoit à faire une descente en Angleterre, pour faire valoir ses prétentions à la couronne. Le roi, ne sachant pas dans quel endroit il devoit attendre son ennemi, s'étoit posté à Nottingham, dans le centre du royaume, et avoit ordonné à ses partisans de s'opposer à la descente du comte dans quelqu'endroit qu'il tentât de l'exécuter.

Malgré ces précautions, peu de tems après, le comte de Richmond, qui descendoit par les femmes de Jean de Gaunt, se détermina à faire tous ses efforts pour s'emparer de la couronne. Il avoit été longtems l'objet des inquiétudes et de la jalousie de la maison d'York, et s'étoit trouvé obligé de quitter le royaume; mais, sachant à quel point le roi s'étoit rendu odieux, il partit d'Harfleurs, en Normandie, avec une suite d'environ deux mille personnes, et, après une navigation de six jours, il arriva au port de Milford, dans le pays de Galles, où il aborda sans trouver d'opposition.

A la nouvelle de sa descente, Richard, dont les vertus se reduisoient à une grande bravoure et à beaucoup de prudence dans la chaleur du combat, résolut d'aller à la rencontre de son adversaire, et de remettre la décision de leurs prétentions mutuelles au sort d'une bataille. Richmond, de son côté, renforcé par Sir Thomas Bourchier, par Sir Walter Hungerford, et par plusieurs autres, au nombre de plus de six mille, s'avança hardiment avec la même intention. En peu de jours les armées se trouvèrent en présence auprès de Bosworth, et là cette contestation, qui duroit depuis plus de quarante ans, qui avoit désolé le royaume par une suite continuelle

126 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

de guerres civiles, qui avoit couvert ses plaines d'un déluge de sang, fut enfin terminée par la mort de Richard, qui fut tué dans la bataille ; Richemond fut proclamé roi sous le nom de Henry VII.

CHAPITRE XXII.

HENRY VII.

A. D. **L**E premier soin de Henry, lorsqu'il se vit sur le trône, fut d'épouser la princesse Elisabeth, fille d'Edouard IV. et par ce moyen il confondit les intérêts des maisons de Lancaster et d'York si bien qu'elles devinrent inséparables par la suite.

Une grande partie des malheurs de ses prédécesseurs provenoit de leur pauvreté, occasionnée par les dissensions continuelles et par la mauvaise économie. Henry s'aperçut que l'argent pouvoit seul faire pencher la balance du pouvoir en sa faveur. Il accumula, par cette raison, avec le plus grand soin, toutes les confiscations qu'il fit sur ses ennemis.

Aussitôt après son mariage avec Elisabeth, il accorda une amnistie générale à tous ceux qui jugèrent à propos d'en profiter ; mais le peuple étoit devenu si turbulent et si séditieux par l'habitude des guerres civiles, qu'aucun gouverneur ne pouvoit le contenir dans les règles du devoir, et aucun roi parvenir à s'en faire aimer : une révolte ne sembloit s'éteindre que pour donner naissance à une autre.

Un certain prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, qui avoit de l'esprit et encore plus de témérité, donna des instructions à Lambert Simnel, fils d'un boulanger, pour jouer le personnage de Warwick, fils du duc de Clarence, qui avoit été noyé dans un tonneau de Malvoisie. Comme l'imposteur n'étoit guères susceptible de subir un examen rigoureux, on jugea à propos de le faire d'abord paroître au loin, et on choisit l'Irlande comme le théâtre où il pouvoit le mieux remplir le rôle dont il s'étoit chargé.

Le

Le roi Simnel, joint par le lord Lovel et un ou deux autres lords du parti des mécontents, résolut de passer en Angleterre, et aborda en conséquence dans le comté de Lancaster, d'où il marcha à York, espérant que tout le pays qu'il parcoureroit prendroit les armes pour lui. Ses espérances furent trompées. Le peuple ne se soucioit pas de porter les armes conjointement avec les troupes Allemandes et Irlandoises qui formoient son armée ; la réputation de Henry lui en imposoit ; il resta tranquille, ou appuya les royalistes de tout son pouvoir. Le comte de Lincoln, l'un des mécontents, et à qui le commandement de l'armée rébelle avoit été confié, ne voyant d'espérance, par cette raison, que dans une prompte victoire, se détermina à décider la querelle sans plus différer. Les deux armées se rencontrèrent à Stoke, dans le comté de Nottingham, et la bataille fut plus sanglante et plus opiniâtre qu'on ne devoit s'y attendre en considérant l'inégalité des forces. La victoire se déclara enfin pour le roi, et elle fut décisive. Lord Lincoln périt sur le champ de bataille ; on n'entendit plus parler du lord Lovel, et il est à présumer qu'il éprouva le même sort. Simnel et son instituteur Simon furent faits prisonniers, et quatre mille soldats furent tués dans cette bataille. Simon, étant prêtre, ne pouvoit être jugé par les cours civiles ; on le renferma dans une étroite prison. Quant à Simnel, c'étoit un objet trop méprisable pour exciter les craintes ou le ressentiment du roi ; on lui pardonna, et il fut fait marmiton dans les cuisines du roi : par la suite il s'éleva au rang de fauconier, et mourut dans cette humble station.

Une nouvelle sédition commença alors à s'élever dans le comté d'York, par la résistance que le peuple opposa aux commissionnaires nommés pour lever les taxes. Le comte de Northumberland essaya de faire exécuter les ordres du roi ; mais la populace, inférant de là que c'étoit lui qui avoit conseillé cette levée, courut aux armes, attaqua sa maison, et le massacra. Les mutins ne se contentèrent pas de cette expédition ; de l'avis d'un nommé Jean Achamber, homme de la lie du peuple, ils choisirent

128 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

choisirèrent pour leur chef le chevalier John Egremont, et se préparèrent à faire une vigoureuse résistance. Le roi, informé de cette rumeur, leva promptement une armée, dont il confia le commandement au comte de Surry; ce seigneur, ayant rencontré les rébelles, les dissipa facilement, et fit Achamber prisonnier. Cet homme ne tarda pas à être exécuté, mais Egremont se sauva à la cour de la duchesse de Bourgogne, retraite ordinaire de tous ceux qui avoient à se plaindre du gouvernement d'Angleterre.

A. D. On se seroit imaginé, d'après les mauvais suc-
cès de l'imposture de Simnel, que personne n'au-
1492. roit voulu entrer désormais dans une entreprise de cette nature; mais la vieille duchesse de Bourgogne, plutôt irritée que découragée par le défaut de réussite de ses anciennes entreprises, étoit résolue de troubler sans cesse un état qu'elle ne pouvoit parvenir à renverser. Elle fit d'abord semer le bruit que le jeune duc d'York, que l'on avoit dit avoir été assassiné dans la Tour, étoit encore vivant; lorsqu'elle vit que l'on donnoit crédit à cette fable, elle fit paroître un jeune homme qui prit le nom et le titre de duc d'York. L'homme choisi pour jouer ce rôle étoit un certain Osbeck, ou Warbeck, fils d'un Juif converti, qui avoit passé en Angleterre sous le règne d'Edouard IV. Ce jeune homme avoit reçu au baptême le nom de Peter, ou Pierre, qui, corrompu à la manière des Flamans, avoit été changé en Peterkin, ou Perkin. La duchesse de Bourgogne trouva en lui toutes les qualités requises pour seconder ses vues. Doué d'une compréhension vive, il apprit et retint facilement les nombreuses instructions qu'elle lui donna pour remplir convenablement le personnage du duc d'York. Son air gracieux, sa politesse, ses manières aisées, et sa conversation agréable, le rendoient capable d'en imposer facilement à tous ceux qui n'étoient pas dans son secret.

Les Anglois, toujours disposés à la révolte, donnèrent une entière confiance aux absurdités qu'on leur débita à ce sujet; et la prudence du jeune homme, ses discours, sa conduite, confirmèrent les idées que leur mécontente-
ment

ment et leur crédulité avoient commencé à leur faire adopter.

Parmi les personnes qui soutenoient secrètement le parti de Perkin, se trouvoient le lord Fitzwalter, et les chevaliers Simon Monford, Thomas Thwaits, et Robert Clifford : mais celui qui avoit le plus de poids, et dont l'influence étoit le plus à redouter, étoit le chevalier Guillaume Stanley, lord chambellan, et frère du fameux lord Stanley qui avoit contribué à placer Henry sur le trône. Cet homme, excité par une crédulité aveugle, ou plus probablement par une ambition démesurée, entra dans un complot régulier contre le roi, et il s'établit une correspondance suivie entre les mécontents qui résidoient en Angleterre et ceux qui s'étoient réfugiés en Flandres.

Pendant que cette conspiration fermentoit de tous côtés, Henry s'occupoit attentivement à découvrir les desseins de ses ennemis. Il n'épargnoit ni soins ni dépenses pour prouver que le prétendant à sa couronne n'étoit qu'un imposteur, et pour découvrir quels étoient ceux qui le soutenoient secrètement. Il dispersa à cet effet des espions par toute la Flandres, et attira à lui, à force de présents, quelques uns de ceux qu'il savoit être dans les intérêts de ses ennemis. Parmi ceux-ci, le chevalier Clifford étoit le plus important, autant par son crédit que par la confiance entière qui lui avoit été accordée. Henry fut informé par lui de tout ce qui regardoit la naissance et les aventures de Perkin, et des noms de tous ceux qui s'étoient ligüés pour le soutenir. Le roi fut satisfait de cette découverte, mais, plus il avoit accordé de confiance à ses espions, plus il feignit contre eux de ressentiment.

Il fut d'abord indigné de l'ingratitude dont plusieurs en usoient à son égard, mais, cachant son ressentiment pour ne le laisser éclater qu'à propos, il ne tarda pas à faire arrêter Fitzwalter, Monford, et Thwaits, ainsi que Guillaume Dambery, Robert Ratcliff, Thomas Cressenor, et Thomas Astwood. On fit leur procès ; ils furent tous convaincus et condamnés comme coupables de

de haute trahison. Monford, Ratcliff, et Dambery, furent exécutés aussitôt, et le roi fit grace aux autres.

Le jeune aventurier, voyant toutes ses espérances renversées en Angleterre, se rendit en Ecosse pour y tenter la fortune. Elle sembla lui être plus favorable dans ce royaume qu'en Angleterre. Jacques IV. roi de ce pays, le reçut avec beaucoup de cordialité : il donna une confiance entière au récit de sa naissance et de ses aventures, et la poussa si loin, qu'il lui fit épouser lady Catherine Gordon, fille du comte de Huntley, sa proche parente, et femme aussi recommandable par sa vertu que par sa beauté. Non content de lui avoir donné ces preuves de faveur, il résolut encore de le faire monter sur le trône d'Angleterre. On devoit naturellement s'attendre que, dès que Perkin paroitroit dans ce royaume, tous les partisans de la maison d'York se rangeroient de son côté. En conséquence de cette persuasion, le roi d'Ecosse entra en Angleterre avec une nombreuse armée, et proclama le jeune aventurier par tous les endroits où il passa. Les prétentions de Perkin, tant de fois déçues, avoient perdu toute leur vraisemblance, même aux yeux de la populace, et, contre son attente, personne ne se présenta pour soutenir sa cause.

L'ambitieux Perkin, congédié alors de l'Ecosse, et ayant été froidement reçu des Flamans, qui désiroient alors faire la paix avec l'Angleterre, résolut, malgré cela, de poursuivre toujours ses desseins, et se réfugia au milieu des bois et des marais de l'Irlande. Ne pouvant supporter l'idée d'une vie oisive, il tint conseil avec ses compagnons, Hearne, Skelton, et Astley, trois marchands banqueroutiers, et par leur conseil il se détermina à sonder les inclinations des habitans du comté de Cornouailles. Il n'eut pas plutôt paru au milieu d'eux à Bodmin, que la populace, au nombre de trois mille hommes, se rangea sous son étendard. Enflé de cette apparence de succès, il prit, pour la première fois, le titre de Richard IV. roi d'Angleterre ; et, pour ne pas laisser à ses soldats le tems de se refroidir, il les conduisit aussitôt

aussitôt à Exeter. Les habitans de cette ville ayant refusé de lui ouvrir leurs portes, et étant dénué d'artillerie pour la forcer, il leva le siège, et se retira à Taunton. Son armée étoit alors forte de sept mille hommes, et paroissoit bien disposée à défendre sa cause ; mais son courage l'abandonna lorsqu'il apprit que le roi arrivoit à sa rencontre ; au lieu de conduire ses soldats sur le champ de bataille, il les abandonna secrètement, et se réfugia au monastère de Beaulieu, dans la Nouvelle Forêt. Son parti, abandonné à la clemence du roi, se trouva heureusement disposé à pardonner, et il n'y eut que quelques uns des principaux révoltes qui furent punis de mort. Quelques personnes furent en même tems chargées de traiter avec Perkin, et de l'engager, en lui promettant sa grace, à se remettre entre les mains de la justice, et à avouer et expliquer toutes les particularités de son imposture. Ses affaires étant entièrement désespérées, il accepta sans hésiter les offres du roi, et sortit de la retraite qu'il avoit choisie. Henry étant curieux de le voir, on l'amena à Londres, et on le conduisit au travers des rues, dans une espèce de triomphe ironique, exposé aux railleries et aux insultes du peuple, qu'il supporta avec beaucoup de constance et de dignité. On le força alors de signer la confession qu'il fit des différentes circonstances de sa vie et de sa conduite ; elle fut imprimée et répandue par tout le royaume ; mais il s'y rencontroit tant de défauts, tant de contradictions, que, loin de prouver la prétendue imposture, elle fit naître plus de doutes que l'on n'en conservoit auparavant : les droits réels de ce jeune homme sont encore aujourd'hui un objet de dispute parmi les savans.

Après avoir fait une ou deux tentatives pour échapper à la vigilance de ses gardes, il fut pendu à Tyburn avec plusieurs de ses compagnons.

Il n'a été jusqu'ici question dans l'histoire de ce règne que de complots, de trahisons, de séditions, d'impostures, et d'exécutions. Il est probable que ce sont ces causes réunies, qui, tenant Henry dans de continuelles appéhensions,

appréhensions, le forçoient d'agir avec une extrême sévérité. Il est certain que nul prince ne fut plus ami de la paix, et que la mauvaise disposition de ses sujets à son égard eut le plus souvent pour cause les efforts qu'il faisoit sans cesse pour reprimer leurs inclinations guerrières. Le préambule ordinaire de ses traités étoit, que "Jésus Christ en naissant apporta la paix au monde, et qu'en mourant il l'y laissa."

Il avoit toujours en vue deux objets principaux : le premier, d'abaissier la noblesse et le clergé ; et le second, de relever et de civiliser le peuple. C'est dans cette intention qu'il rendit une ordonnance par laquelle il accordoit aux nobles le droit de disposer de leurs héritages. Cette loi plut infiniment aux communes ; les nobles même ne la désapprouvèrent pas, parcequ'elle leur donnoit le moyen de se procurer de prompts ressourcés pour satisfaire leur gout pour la dépense, et pour se débarrasser de l'importunité de leurs créanciers. Le coup ne les frappoit que dans leur postérité, mais ils étoient trop ignorans pour s'affecter de maux si éloignés d'eux.

Il ne fut pas moins attentif à restreindre la puissance du pape, quoiqu'il témoignât en même tems la plus entière déférence à ses ordres, et les plus grands égards pour le clergé. Pendant qu'il employoit ainsi tout son pouvoir à ruiner le crédit des nobles et du clergé, il mettoit tout en usage pour étendre les privilèges du peuple. Ses efforts avoient principalement pour but de faire fleurir le commerce et les arts, qui font naître naturellement l'esprit de liberté, et rendent l'homme exempt de toute dépendance, autre que celles des loix et du souverain. Avant cette époque mémorable, toutes nos villes devoient leur origine à quelque château fortifié dans leur voisinage, et qui servoit ordinairement de résidence à un seigneur puissant. Ces châteaux étoient en même tems des forteresses pour protéger le pays, et des prisons pour toutes sortes de criminels. Il s'y trouvoit le plus souvent une garnison armée et entretenue aux frais du seigneur, dont elle dépendoit. Auprès de ces forteresses il étoit naturel qu'il

qu'il se trouvât des artisans et des marchands de toutes les espèces, qui s'y établissent pour fournir au seigneur et à sa suite toutes les choses qui pouvoient leur être nécessaires. Les fermiers et les laboureurs du voisinage bâtissoient encore là leurs maisons, pour se mettre en défense contre les nombreuses troupes de voleurs, appelés *Robertsmen*, qui se cachent dans les bois pendant le jour, et infestent le pays pendant la nuit. Henry s'efforça d'éloigner les villes d'un tel voisinage, et d'engager les habitans à avoir entre eux plus de communication. Il essaya de leur donner des leçons de frugalité, et d'exactitude dans le paiement des dettes, par son propre exemple; et jamais il ne conclut aucun traité avec les puissances étrangères que les droits des commerçans n'y fussent stipulés.

Henry ayant ainsi vu, l'Angleterre civilisée, en grande partie par ses efforts, les peuples payer les impôts sans difficulté, la noblesse reconnoître un pouvoir auquel elle étoit subordonnée, les loix seules chargées d'infliger des châtimens, les villes commencer à jouir de l'indépendance et de la liberté, le commerce faire tous les jours d'heureux progrès, l'esprit de faction éteint, et enfin les étrangers, ou redouter l'Angleterre, ou rechercher son alliance, ce prince commença à sentir approcher sa fin. Il mourut d'une goutte remontée dans l'estomach, âgé de cinquante-deux ans, et après en avoir régné vingt-trois. Depuis le tems d'Alfred l'Angleterre n'avoit pas eu un tel monarque. Il rendit ses sujets puissans et heureux, et il opéra dans les mœurs du peuple un changement infiniment plus grand qu'on n'auroit pu le supposer dans un espace aussi court.

CHAPITRE XXIII.

HENRY VIII.

AUCUN prince ne monta sur le trône dans des conjonctures plus favorables pour lui que Henry A. D. VIII. qui, se trouvant alors dans la dix-huitième année de son âge, se chargea du gouvernement 1509. du royaume.

Il étoit à la tête d'une armée formidable composée de cinquante mille hommes ; le peuple ne désiroit rien tant qu'une guerre avec la France ; il résolut en conséquence de tenter la conquête de ce royaume. Il n'étoit pas le seul qui menaçât la France. Les Suisses se préparoient de leur côté à y faire entrer vingt-cinq mille hommes. Ferdinand d'Arragon, pour qui nul traité n'étoit sacré, n'attendoit aussi pour l'attaquer que le moment où il pourroit le faire avec avantage. Jamais la monarchie Françoisé ne s'étoit trouvée dans un embarras aussi grand, et elle ne dut son salut qu'aux fautes de ses ennemis.

Après une campagne pour laquelle on avoit fait de grands préparatifs, mais qui n'aboutit à rien, il y eut une trêve conclue entre les deux puissances ; et Henry s'occupa ensuite à dissiper, dans des folies plus paisibles, les sommes immenses que son prédécesseur avoit amassées avec un but différent.

Pendant que Henry consumoit ainsi son tems au milieu des plaisirs, ses finances s'épuisoient par des armemens nombreux qui se faisoient de tous côtés. Comme il étoit naturel de supposer que les vieux ministres, nommés par son père pour le diriger dans sa conduite, ne se prêteroient pas volontiers à ses futiles projets, Henry avoit cessé, depuis quelque tems, de les consulter, et il donna sa confiance particulière à Thomas, dans la suite le cardinal Wolfey, qui sembloit approuver les desseins

desseins qui lui plaisoient le plus. Wolsey étoit un ministre qui étudioit avec soin toutes les inclinations de son maître, et le flattoit dans tous les projets où son caractère, vif et impétueux, l'entraînoit. Il étoit fils d'un simple gentilhomme, et non pas d'un boucher d'Ipswich, comme on le rapporte ordinairement. Il avoit été envoyé de si bonne heure à l'université d'Oxford, qu'à quatorze ans il étoit déjà bachelier, et à cette époque on l'appeloit le garçon bachelier. Après avoir quitté le collège, il s'éleva par degrés d'une place à un autre, jusqu'à ce que le marquis de Dorset, qui lui avoit confié l'éducation de ses enfans, le nommât recteur de Lymington. Il n'y avoit pas longtems qu'il résidoit dans cet endroit, lorsqu'un des juges de paix le fit mettre au ceeps pour s'être enivré et avoir excité une rumeur dans une foire du voisinage. Malgré cela, cette disgrâce ne fit aucun tort à sa fortune ; il fut recommandé à Henry VII. qui le reçut en qualité de chapelain. Ayant ensuite été employé par ce monarque dans une négociation secrète, relative à un mariage projeté avec Marguerite de Savoye, il s'en acquitta à la satisfaction du roi, et en obtint les plus grands éloges, autant pour la diligence qu'il y employa que pour son adresse. Ce prince, lui ayant donné une commission pour Maximilien, qui résidoit alors à Bruxelles, fut fort surpris de voir Wolsey se présenter devant lui moins de trois jours après ; et, le supposant en faute, il alloit lui faire des reproches sur son délai. Wolsey l'étonna beaucoup lorsqu'il l'assura qu'il arrivoit de Bruxelles, et qu'il avoit exécuté avec succès les ordres du roi. Sa diligence dans cette occasion lui valut le doyenné de Lincoln, et ce fut en cette qualité que Fox, évêque de Winchester, le présenta au jeune roi, dans l'espoir qu'il auroit assez de talens pour supplanter le comte de Surrey, alors favori de ce prince ; nous verrons qu'il ne se trompa pas dans ses conjectures. Ayant été introduit à la cour aussitôt après, il fut fait conseiller privé, et, comme tel, il eut de fréquentes occasions de s'avancer dans les bonnes grâces du jeune

monarque, se montrant à la fois complaisant, soumis, et entreprenant. Wolsey n'oublioit rien pour s'accomoder au caractère de Henry ; il chantoit, il rioit, il dansoit, avec tous les débauchés de la cour. Son âge de près de quarante ans, sa qualité d'ecclésiastique, n'étoient pas un frein pour lui, et ne tendoient pas à mettre obstacle, par une sévérité déplacée, à la gaiété de ses compagnons. De semblables qualités étoient faites pour plaire à un monarque aussi foible et aussi vicieux que l'étoit Henry ; Wolsey ne tarda pas à être regardé comme le principal favori, et le maniement des affaires lui fut entièrement confié. Le peuple commença alors à voir avec indignation les basses complaisances auxquelles le favori descendoit pour plaire au roi, et l'insolence extrême dont il en usoit à son égard. On s'étoit accoutumé depuis longtems à regarder de mauvais œil la licence du clergé, et son luxe, qui augmentoit tous les jours. Le point de grandeur où Wolsey étoit élevé servoit à augmenter la haine qu'on avoit pour tout le corps, laquelle n'étoit déjà portée que trop loin par le peuple. Son caractère, placée au grand jour, commença bientôt à être connu. Infatiable dans son désir d'accumuler, il étoit magnifique dans ses dépenses ; son génie étoit étendu, et il ne mettoit point de bornes dans ses entreprises ; empressé à s'emparer du pouvoir, il étoit encore plus avide de gloire : d'abord insinuant, adroit, persuasif, il se fit voir ensuite fier, arrogant, et impérieux. Il étoit haut avec ses égaux, affable avec ceux qui dépendoient de lui ; il opprimoit le peuple, et étoit libéral envers ses amis ; on découvroit en lui plus de générosité que de reconnoissance ; Wolsey, enfin, étoit formé pour avoir de l'ascendant par tout, et en même tems assez vain pour ne pas chercher à cacher sa supériorité réelle.

Pour donner un autre cours à la jalousie que le public avoit conçue par rapport à son élévation si extraordinaire, Wolsey entra en correspondance avec François I. roi de France, qui avoit employé tous les moyens possi-
bles

bles de flatter sa vanité, et y avoit à la fin réussi. Dans l'intention de se conformer aux désirs de ce monarque, le cardinal persuada à Henry d'avoir une entrevue avec ce prince. Cette entrevue dispendieuse se fit entre Guines et Ardres, près de Calais, sur un terrain appartenant aux Anglois, par déference pour Henry, qui avoit traversé la mer pour faire cette visite.

Quelques mois auparavant, les deux rois s'é- A. D.
toient envoyés réciproquement un défi, qui avoit été publié dans toutes les principales villes de 1520.
l'Europe, portant que Henry et François, avec quatorze écuyers, se trouveroient dans les plaines de la Picardie pour répondre à tout gentilhomme qui voudroit entrer en lice au tournois. Les deux monarques, magnifiquement armés, arrivèrent à cheval dans l'enceinte; François étoit environné des gardes de Henry, et Henry de ceux de François. C'étoient les deux plus beaux hommes de leur siècle, et ils mettoient leur orgueil à paroître habiles dans les exercices militaires. Les dames étoient juges de ces faits de chevalerie; et c'étoient elles qui ordonnoient aux champions de cesser le combat lorsqu'elles le jugeoient à propos. On croit que le monarque François eut assez de finesse pour vouloir satisfaire la vanité de Henry, en le laissant jouir d'une légère supériorité dans ce divertissement. Le roi d'Angleterre rompit une lance contre Mr. Grandeval, qu'il désarçonna au second choq. Il en rompit une autre avec Monsieur de Montmorenci, mais il ne put parvenir à lui faire perdre les arçons. Il combattit au falchion * avec un seigneur François, qui lui fit présent de son cheval comme un signe de sa victoire.

Les trésors immenses accumulés par le feu roi se trouvoient alors entièrement épuisés par des futilités, par des plaisirs criminels, par des traités et par des expéditions inutiles; mais le roi comptoit sur le seul Wolsey pour remplir ses coffres, et nul homme n'étoit en effet plus dans le cas que lui de seconder ses vues à cet égard. Son premier soin fut de tirer du peuple une somme d'argent

* Espèce de coutelas recourbé.

considérable à titre de b n volence ; on eut la double mortification de se la voir extorquée, et en outre considérée comme un don libre. Henry s'embarassoit peu de la manière dont elle étoit levée, pourvu qu'il eut entre les mains la somme qu'il désiroit. Cependant Wolsey éprouva de grandes difficultés en rassemblant ces contributions forc es. Ayant d'abord exigé du clergé un subside considérable, il s'adressa ensuite à la chambre des communes, qui ne lui accorda que la moitié de la somme qu'il prétendoit avoir. Wolsey, se trouvant très offensé de ce qu'on ne lui donnoit pas la somme entière, demanda à être entendu dans la chambre, mais, comme ſauroit été une atteinte portée aux loix et à la constitution de cet auguste corps, on lui répondit qu'il n'étoit permis d'y siéger et d'y parler qu'à ceux qui avoient été élus membres. Ce fut la première tentative faite sous ce règne pour rendre le roi arbitre des débats du parlement. Wolsey commença à frayer le chemin, et, malheureusement pour le royaume, Henry, dans la suite, ne mit que trop bien ses plans à exécution.

Jusques là la conduite des affaires avoit été abandonnée toute entière à Wolsey. Le roi ne songeoit qu'à oublier les plaintes de ses sujets dans les embrassemens de ses maitresses, et le cardinal avoit grand soin de l'entretenir dans cette indolence, pour continuer d'agir avec une autorité absolue ; mais le tems approchoit où ce ministre devoit voir finir ce pouvoir sans bornes. Une des révolutions les plus extraordinaires et les plus importantes qui puissent fixer l'attention des hommes avoit acquis le dégré de maturité nécessaire pour éclater enfin : la grande affaire de la réforme dans la religion alloit étonner toute l'Europe.

Les injustices et les exactions de la cour de Rome étoient alors portés à leur comble ; les arts et les sciences commençoient à s'étendre parmi les laïques ; leurs progrès étoient favorisés par l'imprimerie, qui avoit été inventée depuis peu, et le peuple plus éclairé se détermina   résister un pouvoir, originairement fondé sur l'erreur.

Léon

A. D. 1519. Léon X. étoit alors pape, et travailloit avec ardeur à la bâtisse de St. Pierre de Rome. Afin de se procurer de l'argent pour continuer cette entreprise dispendieuse, il donna la commission de vendre des indulgences, pratique qui avoit déjà été souvent mise en usage. Celles-ci avoient pour objet de délivrer ceux qui les achetoient des peines du purgatoire, et pouvoient même servir à leurs amis, s'ils en faisoient l'acquisition dans cette intention. Il y avoit partout des boutiques ouvertes où on les vendoit, mais c'étoit plutôt en général dans les tavernes, dans les maisons de débauche, et dans celles de jeu, que ce trafic se faisoit. Les moines Augustins avoient été ordinairement employés en Saxe pour prêcher les indulgences, et de cette confiance que l'on avoit eu en eux dérhoient les profits considérables et la considération qu'ils s'étoient acquis ; mais les ministres du pape, ayant supposé qu'ils avoient employé des moyens illicites pour s'approprier les fonds, transférèrent cet emploi lucratif aux Dominicains. Martin Luther, professeur à l'université de Wirtemberg, étoit moine Augustin, et un de ceux qui ressentirent le plus vivement la perte de ce profit des indulgences, ôté à un ordre, pour les donner à un autre. Il commença à témoigner son indignation en s'élevant contre leur inefficacité, et, étant naturellement d'un caractère violent, et qui s'irritoit par les difficultés, il déclama contre l'autorité du pape lui-même. Poussé vivement par ses adversaires, et obligé par cette raison de faire de nombreuses lectures pour se mettre en état de soutenir ses dogmes, il découvrit de nouveaux abus, ou de nouvelles erreurs, dans les principes de l'église Romaine. Dans cette dispute, Henry fut tour à tour champion pour les deux partis. Son père, qui lui avoit fait donner une bonne éducation, avoit permis qu'il étudiât en théologie, science qui étoit alors le principal objet des recherches des savans. Henry, voulant convaincre le monde de son habileté dans cette science, obtint du pape la permission de lire les ouvrages de Luther, qui avoient été défendus sous peine d'excommunication.

munication. Le roi, en conséquence, écrivit en faveur des sept sacrements, prenant ses autorités dans St. Thomas d'Aquin, et il prouva que son savoir étoit assez étendu, quoique plusieurs personnes pensent que Wolsey eut la plus grande part à cet ouvrage. Un livre ayant été faite à la hâte, il fut envoyé à Rome pour recevoir l'approbation du pape, qui, comme il est naturel de le supposer, n'avoit garde de la refuser. Le pontife, ravi de son éloquence et de la profondeur de son érudition, compara son ouvrage aux travaux de St. Jérôme et de St. Augustin, et récompensa son auteur en lui accordant le titre de *défenseur de la foi*, ne s'imaginant guères que Henry seroit bientôt le plus terrible ennemi que l'église Romaine ait jamais eu à combattre.

A. D. Henry étoit marié depuis dix-huit ans à Catherine d'Arragon, qui avoit été amenée d'Espagne, et avoit épousé son frère aîné, mort peu de mois après le mariage ; mais, malgré que l'on se fût soumis à solliciter et obtenir toutes les dispenses de l'église, le mariage de Henry ne s'étoit pas exécuté sans faire naître des scrupules et des irrésolutions de son côté aussi bien que de celui du peuple. Ces scrupules furent entretenus par un motif beaucoup plus puissant que les reproches de sa conscience, quoique ce motif ne les eut vraisemblablement pas fait naître. Il y avoit, parmi les filles d'honneur de la reine, une jeune personne nommée Anne de Bollen, fille du chevalier Thomas Bollen, gentilhomme de distinction, et allié aux premières familles du royaume. Le roi l'avoit employé dans plusieurs ambassades, et il avoit épousé une fille du duc de Norfolk. La beauté d'Anne surpassoit tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans cette cour voluptueuse ; elle avoit été élevée à Paris, et y avoit acquis des grâces qui relevoient encore l'éclat de ses charmes ; ses traits étoient réguliers, pleins de douceur, et d'une aimable vivacité ; sa taille, quoiqu'au dessous de la médiocre, étoit élégante et bien prise, mais son esprit et son enjouement étoient au dessus de tous ses autres charmes. Henry, qui ne s'étoit jamais étudié à réprimer ses passions, la vit, en devint amoureux,

amoureux, et, après avoir fait tous ses efforts pour l'engager à se rendre à ses désirs criminels, il reconnut que le mariage étoit le seul moyen auquel il pût avoir recours pour la posséder. Il résolut en conséquence d'éloigner tous les obstacles ; et, comme son épouse lui étoit alors devenue à charge, il alléguait que sa conscience lui reprochoit d'avoir vécu si longtems dans un commerce incestueux avec la femme de son frère. Dans cette feinte perplexité il s'adressa à Clément VII. qui lui avoit de grandes obligations, le priant d'annuler la bulle du pape Jules II. qui lui avoit donné la permission d'épouser Catherine, et de déclarer qu'il n'étoit pas au pouvoir, même du saint siège, de dispenser d'une loi si positivement établie par les Saintes Écritures. Le pape se trouvoit dans une circonstance très embarrassante ; il ne vouloit pas accorder cette demande, et n'osoit pas la refuser. Il promit, se dédit, disputa, temporisa, espérant que la passion du roi s'éteindroit pendant les longueurs ennuyeuses d'une controverse ecclésiastique. Il se trompa. Henry avoit appris l'art de disputer aussi bien que lui, et il n'eut pas de peine à trouver des passages, ou à interpréter plusieurs textes, de manière à favoriser ses opinions ou ses passions.

Pendant le cours d'une négociation longue, inquiétante, et sur l'issue de laquelle Henry sembloit fonder son bonheur, il s'étoit d'abord attendu à trouver dans son favori Wolfey un défenseur zélé et un serviteur fidèle ; mais il eut lieu de s'apercevoir qu'il s'étoit trompé. Wolfey sembloit être dans une situation assez semblable à celle du pape. D'un côté, il devoit chercher à plaire à son maître, qui l'avoit comblé de ses bienfaits ; et, de l'autre, il craignoit de désobliger le pape, sous la coupe duquel il se trouvoit plus immédiatement, et qui pouvoit le punir de sa désobéissance. Il résolut, en conséquence, de rester neutre ; et, quoique le plus orgueilleux de tous les hommes, dans cette occasion il laissa tout faire à Campeggio, nonce du pape, sous prétexte qu'il étoit plus versé que lui dans les loix canoniques. La conduite de Wolfey déplut souverainement

au roi, qui s'efforça cependant d'étouffer son ressentiment jusqu'à ce que l'occasion de le faire éclater fut plus favorable. Il chercha pendant quelque tems un homme qui eût autant d'habileté que Wolsey, et moins d'artifice ; il ne fut pas longtems sans que le hasard lui fit rencontrer un nommé Thomas Cranmer, dont les talens, et vraisemblablement l'intégrité, surpassoient ceux du cardinal.

Se voyant alors pourvu d'un homme qui pouvoit lui tenir lieu de Wolsey, il parut moins réservé dans son ressentiment contre le prélat. L'avocat général reçut ordre de disposer contre lui un bill d'accusation, et on ne tarda pas à lui demander de remettre le grand sceau. On trouve facilement des crimes à imputer à un favori disgracié, et les courtisans ne manquent jamais de grossir la liste de ses fautes. On lui ordonna de sortir de son palais de la Place d'York, et ses meubles, ainsi que son argenterie, furent confisqués au profit du roi. L'inventaire de ses biens ayant été fait, on trouva qu'ils excédoient l'idée qu'on pouvoit s'en faire. Il avoit chez lui mille pièces de la plus belle toile d'Hollande ; les murailles de son palais étoient tapissées de draps d'or et d'argent ; il avoit un buffet rempli de vaisselle d'or massif : tout le reste de ses richesses et de ses meubles étoit en proportion, et probablement ce fut un motif puissant pour exciter à en agir comme on le fit à son égard. Il fut peu après arrêté, en vertu des ordres du roi, par le comte de Northumberland, sur l'accusation du crime de haute trahison, et on se prépara à le conduire d'York, où il résidoit alors, à Londres, où on devoit lui faire son procès. Il refusa d'abord de se rendre à la sommation qui lui fut faite en sa qualité de cardinal ; mais, trouvant le comte déterminé à exécuter la commission dont il étoit chargé, il se soumit enfin, et voyagea vers Londres à petites journées, prêt à paroître comme un criminel dans un lieu où il avoit agi en roi. Dans sa route, il séjourna pendant une quinzaine de jours chez le comte de Shrewsbury, où, étant un jour à table,

table, il se trouva très incommodé, ce qui donna de violens soupçons qu'il s'étoit empoisonné. Parti de cet endroit, il gagna avec beaucoup de peine l'abbaye de Leicester, où, les moines étant venus à sa rencontre, il dit au supérieur, " Père abbé, je suis venu mourir chez vous ;" et il demanda qu'on lui préparât un lit sur le champ. Il avoit auprès de lui un officier, autant pour le garder que pour l'accompagner. Sentant son mal augmenter, un peu avant d'expirer il parla en ces termes. " Je vous prie, rappelez-moi sincèrement au souvenir du roi ; c'est un prince dont la conduite est vraiment royale, et dont le cœur est digne de son rang ; mais, plutôt que de se désister, ou de changer la moindre chose dans ses desseins, il mettra la moitié du royaume en danger. Je puis vous assurer que je suis resté pendant plus de trois heures à ses genoux pour le détourner d'une résolution dangereuse, et je n'ai pu rien gagner. Si j'eusse servi Dieu avec autant d'ardeur que j'ai servi le roi, il ne m'auroit pas abandonné dans ma vieillesse. C'est la juste récompense qui m'est due pour mes complaisances et pour mes soins, en ayant moins rempli mes devoirs envers Dieu qu'envers mon prince." Il mourut aussitôt, déchiré par les plus vifs remords, et quitta une vie que son ambition avoit rendue orageuse, et sur laquelle ses serviles assiduités avoient jeté un vernis de blâme.

Les liens qui retenoient encore Henry attaché au giron de l'église étant rompus par cette mort, il se déterminà à ne plus garder de mesures avec le pontife. Il épousa secrètement Anne de Bollen, qu'il avoit auparavant créée marquise de Pembroke ; le duc de Norfolk, oncle de la nouvelle reine, son père, sa mère, et le docteur Cranmer, furent seuls présens à cette cérémonie. La reine étant bientôt après devenue enceinte, il avoua publiquement son mariage ; et, pour colorer sa désobéissance envers le pape d'une apparence de triomphe, il traversa la ville de Londres, accompagné d'une épouse que la nature avoit pris plaisir à embellir, et avec une magni-
ficence

ficence dans laquelle il ne s'étoit pas encore montré. Quoique Henry se fut ainsi séparé de l'église, il ne se conforma cependant aux opinions d'aucun des réformateurs.

Le système de religion n'étant pas encore bien fermement établi, et les esprits de ceux qui étoient de sentimens opposés étant extrêmement échauffés, il s'ensuivit naturellement que plusieurs personnes furent victimes de la contestation qui régnoit entre les établissemens anciens et la réformation moderne.

Comme les moines lui avoient toujours opposé la plus vigoureuse résistance, il résolut de les mettre tous en même tems hors d'état de lui faire supporter de nouvelles injures. Il revêtit en conséquence Thomas Crômwell, qui venoit d'être fait secrétaire d'état, du pouvoir d'envoyer dans toutes les provinces de l'Angleterre des commissaires chargés d'inspecter les couvens, et de faire le rapport le plus exact des mœurs et de la conduite de ceux qui y résidoient. Quelques protégés de la cour, savoir Layton, London, Price, Gage, Petre, et Belafis, se virent avec plaisir revêtus de cet emploi, et on rapporte qu'ils furent témoins des désordres les plus affreux qui se commettoient dans beaucoup de maisons religieuses. Des couvens de femmes tout entiers étoient abandonnés à la plus honteuse débauche, et des moines en étoient les complices ; partout on pratiquoit de pieuses fraudes pour augmenter la dévotion et la libéralité du peuple ; des divisions cruelles et invétérées régnoient entre les membres de plusieurs de ces maisons. Ces accusations, vraies ou fausses, contre ces monastères, furent publiées avec beaucoup d'éclat, ce qui excita contre eux dans la nation une horreur générale.

A. D. On ordonna une nouvelle visite, et on raconta
1536. de nouveaux crimes ; enfin, la sévérité du roi fut portée si loin, avec tant de justice en apparence, et avec tant de succès, qu'en moins de deux ans il se vit possesseur de tous les revenus des monastères. Leur nombre se montoit à six cent quarante-cinq, dont vingt-huit avoient des abbés qui siegeoient au parlement. On
démolit

démolit dans les différentes provinces quatre-vingt dix collèges, deux mille trois cent soixante-quatorze chanteries et chapelles libres, et cent dix hopitaux. Le revenu entier de ces fondations se montoit à 161 mille livres, ce qui étoit à peu près la douzième partie du revenu national. Comme il y eut à cette occasion de grands murmures de la part de quelques uns, Henry eut soin que tous ceux qui pouvoient lui être utiles, ou dont il redoutoit le plus l'opposition, eussent part à ces riches dépouilles. Il fit présent des biens des monastères à ses principaux courtisans, ou les vendit à bas prix, ou les échangea contre d'autres terres à des termes très avantageux pour les acquéreurs.

Les opinions de Henry furent à la fin données au peuple en forme de loi, qui, d'après ses affreuses suites, fut appelée le statut de sang. Elle portoit que quiconque, soit dans ses discours, soit dans ses écrits, nieroit le dogme de la transubstantiation, seroit jugé coupable d'hérésie, et condamné à être brulé ou pendu, selon qu'il plairoit à la cour d'en ordonner. La même peine étoit prononcée contre ceux qui soutiendroient que la communion sous les deux espèces étoit nécessaire, que les prêtres pouvoient légitimement se marier, que l'on pouvoit rompre le vœu de chasteté, que les messes particulières étoient inutiles, aussi bien que la confession auriculaire. Comme presque tout le monde étoit alors partagé, les uns suivant les opinions de Luther, les autres restant attachés au pape, cette loi, jointe aux premiers décrets déjà portés par Henry, ouvrit à la persécution un champ vaste, qui produisit bientôt après d'affreuses moissons. Bainham et Bilney furent brulés pour leur acharnement contre le papisme ; le chevalier Thomas More et l'évêque Fisher furent décapités pour n'avoir pas voulu reconnoître la suprématie spirituelle du roi.

Tant d'actes de sévérité furent précédés par un autre d'une nature différente, et dont la cause n'étoit, ni dans la religion ni dans la politique, mais dans un pur caprice tyrannique. Anne de Bollen avoit toujours favorisé la

réforme, et s'étoit attiré par cette raison un grand nombre d'ennemis, qui n'attendoient que l'instant favorable pour la perdre dans l'esprit du roi : cette occasion ne se présenta que trop tôt. La passion que le roi avoit eu pour elle s'étoit tout à fait évanouie par la satiété. Cette passion n'avoit jamais été fondée que sur des desirs qui cessent d'exister aussitôt qu'ils sont satisfaits. Il devint amoureux, si l'on peut ainsi prostituer ce nom, d'une autre personne, et commença à languir après la possession de Jeanne Seymour, qui étoit depuis quelque tems fille d'honneur de la reine.

Les ennemis d'Anne de Bollen commencèrent alors à intenter des accusations contre elle. Le duc de Norfolk, en conséquence de son attachement à l'ancienne religion, produisit plusieurs témoins qui l'accusèrent de s'être abandonnée à quelques uns des derniers domestiques de la cour. On désigna principalement quatre personnes comme ses amans : Henry Norris, gentilhomme de la garde-robe ; Weston et Brereton, gentilhommes de la chambre du roi ; et Marc Smetton, musicien. On leur fit leur procès dans Westminster-hall ; Smetton fut gagné, et, en lui promettant sa grâce, on l'engagea à avouer un commerce criminel avec la reine ; mais il ne fut jamais confronté à celle qu'il accusa, et son exécution avec les trois autres, qui eut lieu bientôt après, ne servit qu'à confirmer l'innocence de la reine. On offrit la vie à Norris, qui avoit long-tems joui de la faveur du roi, s'il vouloit avouer son crime et accuser sa maîtresse ; mais il rejeta cette proposition avec mépris, et mourut en protestant de l'innocence de la reine et de la sienne propre.

La reine et son frère furent jugés par les pairs ; mais, sur quelle preuve, sur quelle assertion, la conviction du crime d'inceste fut appuyée, c'est une chose qui est restée inconnue. La plus forte preuve, à ce qu'on dit, fut qu'on avoit vu Rochefort s'appuyer sur le bord du lit de la reine en présence de quelques personnes. Une grande partie de l'accusation portée contre elle rouloit sur ce qu'elle avoit dit à ses suivantes que le roi n'avoit jamais possédé

possédé son cœur. On considéra cela comme une insulte faite au trône ; on s'efforça de faire regarder ce mot comme une infraction à la loi nouvelle qui déclaroit criminel toute personne qui parleroit mal du roi, de la reine, ou de leurs enfans. L'infortunée reine, quoique n'étant aidée des conseils de personne, se défendit avec beaucoup de jugement et de présence d'esprit, et les spectateurs ne purent s'empêcher de la déclarer tout à fait innocente. Elle répondit clairement à tous les chefs d'accusation : l'autorité du roi devoit prévaloir ; elle fut jugée coupable, et condamnée à être brûlée ou décapitée selon qu'il plairoit au roi. Le matin du jour de son exécution, elle envoya chercher Kingstone, connétable de la Tour, et lui dit, lorsqu'il entra dans sa prison, " Mr. Kingstone, j'apprens que je ne dois mourir qu'à midi ; j'en suis fâchée, car j'espérois qu'avant ce tems je serois morte, et délivrée d'une vie de douleur." Le concierge essaya de la consoler en l'assurant qu'elle ne souffriroit que très peu ; elle répondit, " J'ai entendu dire que l'exécuteur étoit très adroit, et" (prenant en riant son col dans ses deux mains) " j'ai le col très petit." Lorsqu'elle fut sur l'échaffaud, par considération pour la tranquillité de sa fille Elisabeth, elle ne voulut pas enflammer l'esprit des spectateurs contre ses persécuteurs ; elle se contenta de dire, qu'"elle étoit venue pour mourir puisqu'elle y étoit condamnée par la loi." Elle n'accusa personne, et ne parla en aucune manière des prétendus crimes qui l'avoient fait condamner : elle pria de tout son cœur pour le roi, et l'appella " un prince doux et miséricordieux ;" elle ajouta, qu'"il avoit toujours été pour elle un souverain bon et généreux, et que, si quelque un jugeoit à propos d'examiner soigneusement sa cause, elle le prioit de la juger du meilleur côté." Elle fut décapitée par la main du bourreau de Calais, qui avoit été appelé à cet effet comme plus habile qu'aucun de ceux qui étoient en Angleterre. Le lendemain de l'exécution Henry épousa lady Jeanne Seymour, son cœur barbare n'ayant souffert aucune atteinte de la malheureuse

destinée de celle, qui si peu de tems avant étoit l'objet de ses plus tendres affections. Il avoit eu la précaution de faire rendre par son parlement, après la condamnation et avant l'exécution, une sentence de divorce entre lui et Anne de Bollen, voulant par là faire déclarer bâtarde Elisabeth, le seul enfant issu de son mariage avec elle, comme il avoit fait anciennement à l'égard de Marie, unique fruit de son mariage avec la reine Catherine.

A. D. Au milieu de ces commotions, les feux de
1537. Smithfield s'allumèrent avec une fureur sans égale. Ceux qui restoit attachés au pape, ceux qui avoient adopté les opinions de Luther, étoient également les objets de la vengeance du roi et de la persécution du clergé. Des changemens multipliés qui s'étoient faits dans le système de croyance de la nation, la plupart réglés par le roi seul, peu de personnes favoient ce qu'elles devoient penser et quels dogmes elles devoient avouer. On étoit assez disposé, à la vérité, à suivre ses opinions, quelque contradictoires qu'elles fussent ; mais, comme il en changeoit continuellement, il étoit difficile de suivre ses différentes variations. Thomas Cromwell, fils d'un forgeron, et élevé par le caprice du roi au rang de favori, (car les tyrans tirent toujours leurs favoris de la plus basse classe du peuple,) avec Cranmer, devenu archevêque de Cantorbery, faisoient publiquement tous leurs efforts pour favoriser la réforme. De l'autre côté, Gardiner, évêque de Winchester, et le duc de Norfolk, s'occupoient sans cesse à ramener le roi à ses anciennes superstitions. Dans le fait Henry ne suivit l'avis ni des uns ni des autres. Son orgueil avoit été si longtems exalté par la flatterie, qu'il se croyoit en état de régler d'après ses seules lumières la foi religieuse de la nation entière.

Il n'y eut pas moins de cinq cens personnes emprisonnées peu de tems après pour avoir contredit les opinions réglées par le statut de sang, et elles ne trouvèrent de soulagement à leurs maux que dans la douceur de Cromwell. Lambert, maître d'école, et le docteur Barnes, qui

qui avoit été un des instrumens de l'exécution de Lambert, éprouvèrent la sévérité de l'esprit de persécution. Par un acte du parlement, sans aucune forme de procès, ils furent condamnés au feu, et, attachés au poteau, ils disputèrent encore sur des points de théologie. On exécuta, avec Barnes, Gérard et Jérôme, qui avoient soutenu les mêmes opinions. Trois catholiques, nommés Abel, Fetherstone, et Powel, furent trainés sur la même claie au lieu de l'exécution, et déclarèrent que ce qu'il y avoit de plus douloureux dans leur châtiment étoit de se voir réunis comme ils étoient à des hérétiques enveloppés dans le même malheur.

Pendant que toutes ces horreurs s'exécutoient, Henry résolut de se remarier ; Jeanne Seymour étoit morte en couche, et, après quelques négociations sur le continent, dans la vue de rendre plus solides ses alliances avec les princes d'Allemagne, il épousa Anne de Cleves. Il conçut beaucoup d'aversion pour la reine ; et, cette aversion ne faisant qu'augmenter tous les jours, il résolut à la fin de se débarrasser en même tems d'elle et de son premier ministre, à qui il en vouloit fortement pour avoir été l'instrument de son dernier mariage. Une nouvelle raison vint encore ajouter au mécontentement du roi. Henry avoit réuni toutes ses affections sur Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk ; et la seule manière qu'il eût de satisfaire cette nouvelle passion étoit, comme il avoit déjà fait dans d'autre cas, de faire divorce avec la présente reine pour qu'elle fit place à une nouvelle. Le duc de Norfolk étoit depuis longtems l'ennemi mortel de Cromwell ; il saisit avec empressement cette occasion de perdre un homme qu'il regardoit comme son rival. Il mit en usage tous les artifices dont sa nièce étoit susceptible pour faire perdre au favori son crédit dans l'esprit du roi ; et, quand les choses en furent au point où il vouloit les amener, il obtint un ordre du roi pour arrêter Cromwell comme coupable de haute trahison. Sa disgrâce ne fut pas plutôt sue, que tous ses amis l'abandonnèrent excepté Cranmer, qui écrivit à Henry, en sa faveur, une lettre, telle qu'aucun autre homme du royaume

n'auroit osé l'écrire. Malgré cela, on l'accusa dans le parlement du crime d'hérésie et de trahison, et, sans vouloir prêter l'oreille à ses moyens de défense, on le condamna à mort, laissant au roi le choix du supplice. Pour les intérêts de son fils, lorsqu'il fut monté sur l'échaffaud, il ne chercha pas à faire valoir son innocence ; il remercia Dieu de lui faire subir la mort pour la punition de ses fautes ; il avoua qu'il s'étoit souvent laissé séduire, et déclara qu'il mouroit dans la foi catholique.

Le roi n'avoit pas fini d'exercer tous ses actes de sévérité. Il s'étoit cru très heureux dans son nouveau mariage. Les charmes de la reine le captivoient à un tel point, qu'il rendit publiquement des actions de grâces de sa félicité, et voulut même que son confesseur se joignit à lui pour offrir ses remerciemens à Dieu. Cette joye, quoiqu'il en soit, ne fut que de courte durée. Pendant que le roi étoit à York pour une conférence avec le roi d'Écosse, un homme nommé Lassels se présenta chez Cranmer à Londres. D'après les informations que cet homme avoit reçu de sa sœur, qui avoit été au service de la duchesse douairière de Norfolk, il fit un récit surprenant de l'incontinence de la reine. Quand on interrogea d'abord la reine sur ce crime, elle nia l'accusation ; mais, voyant que ses complices étoient ses accusateurs, elle avoua son inconduite avant le mariage, et assura qu'elle n'avoit jamais déshonoré la couche nuptiale depuis qu'elle étoit unie au roi. Trois filles-d'honneur, qu'elle avoit admises à sa confiance, aggravèrent l'accusation ; et quelques unes avouèrent qu'elles avoient passé la nuit dans un même lit avec elle et ses amans. Le parlement servile, informé des crimes et de l'aveu de la reine, ne tarda pas à la trouver coupable, et demanda au roi qu'elle fut punie de mort ; que la même punition fut infligée à lady Rochefort, complice de ses débauches ; et que sa grand' mère, la duchesse douairière de Norfolk, son père, sa mère, et neuf autres personnes, tant hommes que femmes, participassent au châtimement de la reine, comme ayant eu connoissance de ses crimes. Le roi accorda volontiers au parlement sa demande, et ils furent tous condamnés

condamnés à mort par un bill d'attainder, qui déclara en même tems coupable de lèze majesté toute personne qui cacheroit la connoissance qu'elle auroit des débauches d'une reine. Il fut encore réglé que, si le roi épousoit une femme qui auroit manqué à l'honneur, la croyant vierge, elle seroit coupable de haute trahison pour ne l'avoir pas déclaré avant. Le peuple plaïsanta de cette loi absurde et brutale, et dit que le roi devoit maintenant s'en tenir à rechercher une veuve. Après qu'on eut donné la sanction nécessaire à toutes ces loix, dans lesquelles le plus singulier est que le corps entier de la nation ait pu être amené à donner son consentement, la reine fut décapitée à Tower-hill, ainsi que lady Rocheford, dont la mort n'excita nullement la pitié, parcequ'avant elle avoit elle-même trempé ses mains dans le sang.

Environ un an après la mort de la dernière reine, Henry changea encore de condition, en A. D. prenant, pour sixième et dernière femme, Catherine Parr, qui, comme pour justifier les plaïsanteries du peuple, se trouvoit veuve. Elle avoit été l'épouse du feu lord Latimer, et on la regardoit comme une femme sage et vertueuse. Elle étoit déjà parvenue à l'âge de maturité, et fut ménager avec prudence et avec adresse le caractère de ce tyran capricieux. 1543.

La sévérité du roi envers ses sujets ne se rallentit pas. Il étoit depuis quelque tems incommodé d'une ulcère à la jambe ; la douleur qu'il en ressentit, jointe à la réplétion et à d'autres infirmités, l'aigriront à un tel point, qu'il n'y avoit presque personne, même parmi ses domestiques, qui l'approchât sans terreur. C'est surtout à cette époque que ceux qui n'étoient pas de la même opinion que lui ne devoient pas espérer de pardon.

Quoique sa santé déclinat sensiblement, ses actes de cruauté n'en étoient pas moins fréquens. Tous étoient indistinctement exposés à son ressentiment. Un protestant et un catholique éprouvèrent en même tems les effets de sa fureur. Le duc de Norfolk et son fils le comte de Surry furent les derniers qui ressentirent les effets des soupçons

soupçons injustes et sans fondement du tyran. Le duc étoit un seigneur qui avoit servi le roi en homme éclairé et avec fidélité. Son fils étoit un jeune homme dont on concevoit de grandes espérances ; il excelloit dans tous les exercices, et étoit devenu homme savant, courtisan adroit, et bon soldat. Il savoit parfaitement bien manier les armes, chose alors très nécessaire ; il encourageoit les beaux arts en s'occupant lui-même, et ce fut lui, qui, dans ses poésies, commença à donner un certain degré d'élégance à la langue Angloise. Dans tous ses sonnets il célébra la belle Geraldina, et soutint, dans tous les jeux publics, que sa beauté étoit supérieure à celle des autres dames. Tant de belles qualités ne le mirent pas à l'abri des soupçons de Henry ; il avoit laissé échapper quelques expressions de ressentiment contre les ministres du roi, ce qui lui fit perdre le gouvernement de Boulogne. Outre cela, la famille entière étoit regardée comme coupable des débauches de Catherine Howard, qui avoit été exécutée. On donna en conséquence des ordres particuliers pour arrêter le père et le fils, et, ayant été pris le même jour, ils furent mis à la Tour. Surry étant de la chambre des communes, son procès en fut plus prompt. Quant aux preuves, il se trouva plusieurs personnes assez viles pour divulguer les confidences secrètes qui leur avoient été faites, même au mépris des liens du sang. La duchesse douairière de Richmond, sœur du comte de Surry, se mit au nombre de ses accusateurs, et le chevalier Richard Southwell, son plus intime ami, le chargea d'infidélité envers le roi. Il semble qu'à cette affreuse époque il n'y avoit dans toute la nation ni foi ni honneur. Surry nia l'accusation de Southwell, et proposa de prouver son innocence en champ clos. Cette faveur lui fut refusée ; on alléguait qu'il avoit écartelé les armes d'Edouard le Confesseur dans son écusson, ce qui suffisoit seul pour le convaincre d'aspirer à la couronne. Il n'avoit rien à répliquer à cela, et dans le fait toutes réponses auroient été inutiles. Sous ce règne le parlement et les jurés ne sembloient

sembloient guidés par aucune autre preuve que par la volonté du monarque. Malgré sa défense éloquente et animée, ce jeune seigneur fut déclaré coupable de haute trahison, et condamné à mort; la sentence fut bientôt après exécutée sur la Montagne de la Tour. Dans le même tems le duc s'efforçoit d'attendrir le roi par des lettres et par des soumissions, mais le cœur endurci de ce monstre ne connoissoit pas la pitié. Le parlement s'assembla le quatorze de Janvier, et on A. D. porta un bill d'attaquer contre le duc de 1546. Norfolk, parcequ'il n'auroit pas été facilement convaincu si l'on eut attendu les discussions de ses pairs. L'arrêt de mort fut prononcé, et envoyé aussitôt au lieutenant de la Tour. Le duc se prépara à la recevoir, et le matin suivant il devoit être exécuté. Un évènement de plus grande importance pour le royaume lui sauva la vie.

Le roi depuis quelque tems avançoit à grands pas vers sa fin, et il y avoit plusieurs jours que ceux, qui l'entouroient, voyoient clairement que sa mort étoit prochaine et inévitable. L'ulcère qu'il avoit à la jambe étoit devenu extrêmement douloureux; cela, ajouté à sa grosseur monstrueuse, le mettoit dans l'impossibilité de se remuer, et le rendoit plus furieux qu'un lion enchainé. Il avoit toujours été sévère et dur; il étoit devenu, pour ainsi dire, enragé. Il avoit passé quatre années dans cet état avant de mourir, objet de la terreur de tous, et instrument de ses propres chagrins. Ses courtisans craignoient de s'en faire un ennemi, et n'étoient occupés qu'à conspirer la mort les uns des autres. On le laissa en conséquence empirer sans qu'aucun des siens eut le courage de l'avertir que sa fin approchoit; plus d'une fois, sous ce règne, des personnes avoient été mises à mort pour avoir osé prédire la mort du roi. A la fin, le chevalier Antoine Denny eut la force de lui découvrir ce terrible secret, et, contre sa manière ordinaire d'agir, il reçut cet avis avec résignation. Ses peines et les remords s'élevèrent alors à un plus

plus haut degré qu'il ne pouvoit l'exprimer. Il envoya chercher Cranmer, mais il avoit perdu la parole lorsque le prélat se rendit à ses ordres. Cranmer le pria de lui faire entendre, par quelque signe, qu'il mouroit dans la foi de Jésus Christ ; il lui ferra la main, et expira aussi-

A. D. tôt, après un règne de trente-sept ans et neuf
1547. mois, et dans la cinquante-sixième année de son
âge. Quelques rois ont été tyrans parcequ'ils
avoient été aigris par les contradictions et par les ré-
voltes ; d'autres l'ont été parcequ'ils se laissoient con-
duire par leurs favoris ; d'autres, enfin, parcequ'ils n'a-
gissoient que par un esprit de parti. La tyrannie de
Henry ne provenoit que de son caractère dépravé. Il
fut cruel dans le gouvernement ; il fut cruel dans la reli-
gion ; il fut cruel dans le sein de sa famille. Nos pré-
tres ont pris quelques peines pour venger le caractère de
ce prince féroce, comme si sa conduite et notre réfor-
mation avoient entre elles quelques liaisons. Il n'y a
rien de si absurde que de vouloir défendre l'une par l'autre ;
les plus beaux projets sont souvent mis à exécution
par les instrumens les plus vicieux, et nous voyons
même que la cruauté et l'injustice furent employées
comme des agens nécessaires dans notre sainte rédemp-
tion.

CHAPITRE XXIV.

EDOUARD VI.

HENRY VIII. eut pour successeur son fils unique, Edouard VI. alors dans la neuvième année de son âge. Le feu roi, dans son testament, qu'il croyoit qui seroit exécuté à la lettre, avoit fixé la majorité de ce prince à dix-huit ans, et il avoit en même tems nommé seize exécuteurs de ce testament, à qui il confioit, pendant la minorité, le gouvernement du roi et du royaume. Le duc de Sommerfet étoit placé à la tête de ces seize membres comme protecteur.

Le protecteur, dans son projet d'avancer l'affaire de la réforme, eut toujours recours aux conseils de Cranmer, qui, modéré, prudent, et contraire aux changemens violens, résolut d'amener le peuple à sa façon de penser par des innovations insensibles.

Le conseil avoit formé un comité d'évêques et de prêtres pour régler la forme de la liturgie qu'on devoit employer dans le service de l'église. Cet ouvrage fut exécuté avec beaucoup de modération, de précision, et de soin. On fit une loi qui permettoit aux prêtres de se marier. Quoiqu'on n'abolit pas la cérémonie de la confession auriculaire, on laissa sur cet article une entière liberté au peuple, qui ne fut pas fâché de se voir débarrassé de la tyrannie spirituelle qu'exerçoient sur lui ses instituteurs. La doctrine de la présence réelle fut le dernier dogme du papisme que le peuple abandonna entièrement, parceque le clergé et les laïques avoient bien de la peine à se décider à renoncer à un bienfait aussi miraculeux que celui-là. Quoiqu'il en soit, non seulement celle ci, mais toutes les principales opinions et pratiques de la religion catholique qui sont contraires à ce que l'Ecriture autorise, furent abolies ; et la réforme, telle qu'elle existe
aujourd'hui

156 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

A. D. aujourd'hui en Angleterre, fut achevée presque entièrement. En général le peuple et le 1549. clergé se conformèrent à toutes ces innovations ; les seules personnes d'un certain poids qui s'y opposèrent furent Gardiner et Bonner. On les envoya en conséquence à la Tour, et on les menaça de la colère du roi s'il persistoient dans leur désobéissance.

Le protecteur, par toutes ces actions, s'attira beaucoup d'applaudissemens, et mérita l'amour du peuple. Il s'éleva au plus haut point de grandeur, le nombre de ses ennemis s'accrut en proportion. De tous les ministres qui composoient alors le conseil, Dudley, comte de Warwick, étoit le plus fin, le plus ambitieux, et le moins délicat dans ses principes. Résolu de posséder, à quelque titre que ce fût, la principale place sous le roi, il s'embarassoit peu des moyens qu'il devoit employer pour se la procurer. Ne voulant cependant pas lever tout d'un coup le masque, il couvrit son ambition sans bornes des apparences les plus paisibles. S'étant associé le comte de Southampton, il se forma un parti puissant dans le conseil, qui vouloit se délivrer de l'ascendant qu'il avoit laissé prendre sur lui au protecteur. Le duc de Sommerfet, en effet, se mettoit à dos un parti qui avoit beaucoup d'autorité dans le royaume. Les nobles le haïssoient par rapport à sa magnificence et au pouvoir qu'il s'étoit arrogé ; le parti catholique par rapport à son attachement à celui de la réforme : plusieurs le détestoient à cause de la sévérité dont il en avoit usé envers son frère : enfin, les grands biens qu'il avoit accumulés aux dépens de l'église et de la couronne le rendoient coupable aux yeux de tous. Le palais, qu'il bâtissoit dans le Strand, servoit, par sa magnificence, et plus encore par les moyens injustes qu'il avoit employés pour l'élever, à l'exposer aux murmures du public. On avoit jeté bas l'église paroissiale de Ste. Marie, et trois maisons d'évêques, pour fournir le terrain et les matériaux nécessaires à la construction.

On

On l'envoya bientôt à la Tour. Le principal chef d'accusation porté contre lui fut d'avoir usurpé le gouvernement et de s'être emparé de toute l'autorité, mais dans le fait ses grandes richesses en furent la cause réelle. Pour enfler l'accusation et lui donner plus de force, on y ajouta quelques autres crimes, mais il ne s'en trouva pas un que l'on pût taxer de haute trahison ; on préféra en conséquence de passer contre lui un bill d'attainder dans la chambre des lords. Sommerfet tâcha alors de se soustraire à la rigueur de la sentence qui alloit être prononcée contre lui ; il tomba à genoux, et fit l'aveu de tout ce dont il étoit accusé, en présence des membres du conseil. Sur cet aveu on le priva de ses emplois et de ses richesses, dont une grande partie fut confisquée au profit de la couronne. Ses biens cependant ne tardèrent pas à lui être rendus par le roi, et, au grand étonnement de tout le monde, Sommerfet recouvra sa liberté. Il rentra même au conseil & heureux si son ambition ne se fût pas réveillée lorsqu'il se vit en sûreté.

Il ne put s'empêcher de se répandre en invectives contre le roi et contre le gouvernement, et on ne manqua pas de les rendre à son ennemi secret, le comte de Warwick, qui étoit alors devenu duc de Northumberland. Comme il étoit entouré de gens entièrement dévoués à ce seigneur, ils prenoient soin de lui rendre un compte fidelle de ses projets, dont ils étoient les premiers à lui faire naître l'idée, et Sommerfet fut bientôt dans le cas d'éprouver les fatals effets du ressentiment de son rival. Il fut arrêté par les ordres du duc de Northumberland, ainsi que plusieurs personnes accusées d'être ses complices. Lui et la duchesse sa femme furent jetés dans une obscure prison. On l'accusa alors d'avoir formé le projet d'effectuer un soulèvement dans le Nord ; d'attaquer les milices un jour de revue ; de s'assurer de la Tour ; et d'exciter une révolte dans Londres. Il nia absolument toutes ces accusations, mais il avoua un dessein que la vengeance avoit fait naître, celui d'assassiner Northumberland, Northampton, et Pembroke, à un festin

que devoit leur donner le lord Paget. On le fit bientôt après comparoître, pour être jugé, devant le marquis de Winchester, qui siégea dans cette occasion en qualité de grand maître, assisté de vingt-sept pairs, au nombre desquels se trouvoient Northumberland, Northampton, et Pembroke, à la fois ses accusateurs et ses juges. Il fut condamné comme coupable, et conduit à l'échaffaud dressé pour son exécution sur Tower-hill. Il y monta sans la moindre émotion apparente, et au milieu d'un vaste concours de peuple qui l'aimoit beaucoup. Il leur parla avec beaucoup de tranquillité, protestant qu'il avoit toujours servi le roi fidèlement, et qu'il avoit soutenu, autant qu'il lui avoit été possible, les intérêts de la vraie religion. Le peuple l'assura de la confiance qu'il mettoit dans ses paroles en s'écriant, " Cela est vrai." Une rumeur générale commençoit à s'élever; Somerset le conjura de s'apaiser, et de ne point interrompre ses dernières méditations, mais de joindre des prières aux siennes. Il posa ensuite sa tête sur le billot, et reçut le coup de la mort.

Northumberland visoit alors à l'autorité suprême, et le mauvais état de la santé du roi paroissoit favoriser ses projets ambitieux. Il représenta à ce jeune prince, que ses sœurs Marie et Elisabeth, que Henry avoient désignées par son testament pour succéder à la couronne au défaut d'héritiers directs, avoient été déclarées illégitimes par le parlement; que la reine d'Ecosse, sa tante, avoit été exclue par ce même testament de Henry, et que d'ailleurs, comme étrangère, elle ne pouvoit point prétendre à la succession; enfin que, puisque les trois princesses se trouvoient inhabiles à régner, la succession tomboit naturellement en partage à la marquise de Dorset, dont la plus proche héritière étoit lady Jeanne Grey, femme accomplie, autant par ses talens pour gouverner, que par les charmes de sa personne, par ses vertus, et par les qualités de son esprit. Le roi, qui avoit depuis longtems coutume de se soumettre aux vues politiques de ce ministre ambitieux, consentit à sou-

à soumettre au conseil cette importante question, et Northumberland, qui y avoit la plus grande influence, n'eut pas de peine à la faire résoudre selon ses desirs.

La santé du roi s'affoiblissoit de jour en jour, et le ministre travailloit avec ardeur à augmenter son crédit et à se faire des amis puissans. Son premier soin fut de prendre les intérêts du marquis de Dorset, père de lady Jeanne Grey, auquel il procura le titre de duc de Suffolk, qui venoit d'être éteint. Après avoir ainsi obligé ce seigneur, il lui proposa un mariage entre son quatrième fils, lord Guilford Dudley, et lady Jeanne Grey, dont il avoit pris les intérêts si fort à cœur. Pour assurer en-
 core plus son crédit, il donna sa fille au lord Hastings. Ces mariages furent célébrés avec toute
 A. D. 1553.
 la pompe et toute la magnificence imaginable. Edouard continuoit à languir, et plusieurs symptômes de consommation commençoient à se manifester. On espéroit cependant que sa grande jeunesse et sa sobriété le mettroient en état de reprendre le dessus. Le peuple l'aimoit, et par cette raison ne vouloit pas le voir en danger. Quelques personnes remarquèrent cependant que sa santé avoit commencé à décliner visiblement depuis que les Dudleys étoient en faveur auprès de lui. Le caractère de Northumberland pouvoit faire concevoir des soupçons fondés, et le soin qu'il prenoit, d'éloigner de la personne d'Edouard tous ceux qui n'étoient pas dans ses intérêts, étoit bien fait pour leur donner plus de force dans l'esprit du peuple. Malgré cela, Northumberland s'embarassa peu des murmures qui s'élevoient contre lui; il ne quitta point le roi, et témoigna pour lui la plus vive inquiétude, sans cependant abandonner son dessein favori de faire tomber la succession à sa belle fille.

Le jeune roi fut confié aux soins d'une femme ignorante, qui entreprit avec beaucoup de confiance sa guérison. Après qu'on eut suivi ses ordonnances, le malade tomba dans l'état le plus désespéré; il ne pouvoit parler et respirer qu'avec la plus extrême difficulté; son pouls cessa de se faire sentir; ses jambes enflèrent, la

pâleur de la mort se répandit sur son visage, et plusieurs autres symptômes annoncèrent que sa fin approchoit. Il mourut à Greenwich, âgé de 1553. seize ans, et dans la septième année de son règne, regretté de tout le monde, à qui ses vertus prématurées avoient fait concevoir l'espoir flatteur d'un règne heureux.

CHAPITRE XXV.

MARIE.

A PRES la mort d'Edouard deux candidats se mirent sur les rangs pour faire valoir leurs droits à la couronne. Marie, fille de Henry et de Catherine d'Arragon, s'appuyoit de la justice de ses prétentions, et lady Jeanne Grey étoit autorisée par le testament du feu jeune roi, et soutenue par le duc de Northumberland, son beau-père. Marie, qui avoit été élevée parmi des prêtres, étoit fortement attachée aux superstitions du papisme, et on lui avoit enseigné de préférer le martyr à renoncer à sa croyance. Ayant vécu dans une contrainte perpétuelle, elle avoit contracté un air réservé et triste; elle s'étoit obstinée, même pendant la vie de son père, à rester dans ses sentimens, et avoit constamment refusé de se soumettre à ses nouvelles institutions. Son zèle étoit porté jusqu'à la fureur, et non seulement elle étoit aveuglément attachée à ses opinions religieuses, mais même au clergé papiste qui les soutenoit avec opiniâtreté. Jeanne Grey, de son côté, étoit entièrement du parti des réformateurs. Agée seulement de seize ans, son jugement avoit acquis un degré de maturité qui se rencontre rarement dans les personnes les plus expérimentées. Tous les historiens conviennent de la solidité de son esprit, qui, enrichi par une étude suivie, la rendoit la merveille de son siècle. Jeanne ignoroit la plus grande partie de ce qu'on avoit fait en sa faveur,

faveur, et elle en reçut la nouvelle avec un chagrin et une surprise égale. Elle versa un torrent de larmes ; elle parut inconsolable, et ce ne fut qu'après les plus grandes difficultés qu'elle se rendit aux instances réitérées de Northumberland et du duc son père. Ils envoyèrent des ordres par tout le royaume pour la proclamer reine. On obéit, mais à regret. Lorsqu'elle fut proclamée dans la cité, le peuple entendit publier son avènement sans donner la moindre marque de satisfaction ; nul cri de joie n'accompagna cette proclamation ; plusieurs même exprimèrent leur mécontentement et leur mépris.

Dans le même tems Marie, qui à la nouvelle de la mort du roi s'étoit retirée à Kenning-hall, dans la province de Norfolk, envoya des lettres circulaires à toutes les grandes villes et à toute la noblesse du royaume, pour leur rappeler ses droits, et leur enjoindre de la proclamer sans délai.

Ses prétentions acquirent bientôt une force irrésistible ; en peu de tems elle se trouva à la tête de quarante mille hommes. Le peu qui restoit attaché au parti de Northumberland paroissoit prêt à l'abandonner, et il n'osa même pas risquer de conduire son armée à la rencontre de Marie.

Lady Jeanne, voyant qu'il ne lui restoit aucun espoir, résigna volontiers la royauté dont elle avoit joui pendant dix jours, et se retira avec sa mère à leur ancienne demeure. Northumberland lui-même, qui ne pouvoit s'aveugler sur l'état désespéré de ses affaires, et qui reconnoissoit l'impossibilité d'agir lorsque tout le peuple s'opposoit à ses desseins, essaya de quitter le royaume. Il en fut empêché par la compagnie des gardes pensionnés, qui lui dirent qu'il devoit rester pour justifier la conduite qu'ils avoient tenue en se laissant conduire contre leur souveraine légitime. Ainsi resserré de tous les côtés, il se livra lui-même à Marie, et ne tarda pas à être exécuté de la façon la plus expéditive. On prononça aussi sentence de mort contre lady Jeanne Grey et contre le lord Guilford, mais sans avoir pour l'instant aucune intention de la mettre à exécution.

162 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Marie entra alors dans Londres, et, sans avoir répandu beaucoup de sang, elle se vit proclamée avec joie, et paisiblement assise sur le trône. On commença à concevoir des espérances flatteuses, mais cette chimère agréable fut bientôt détruite. Marie étoit d'une humeur chagrine et bigotte ; elle résolut de rendre au clergé toute son ancienne autorité, et de replonger le royaume dans toutes les horreurs dont il venoit de se tirer si heureusement. Gardiner, Bonner, Tonstal, Day, Heath, et Weseley, qui avoient été renfermés, ou qui avoient souffert des pertes considérables, par rapport à leurs opinions catholiques, sous les derniers règnes, furent tirés de prison, rétablis sur leurs sièges, et on abrogea les sentences qui avoient été prononcées contre eux.

Un parlement que la reine convoqua sembla se prêter à tous ses desseins ; il annulla à la fois tous les statuts, relatifs à la religion, qui avoient été faits sous le règne de ses prédécesseurs, et la religion nationale se retrouva sur le même pied où elle étoit à la mort de Henry VIII.

Pendant que les abus reprenoient ainsi leur ancien empire dans la religion, les ministres de la reine, qui vouloient affermir sa puissance par une alliance catholique, cherchoient depuis quelque tems un époux qui lui convint. Ils arrêterent enfin leur vue sur Philippe, prince d'Espagne, et fils du fameux Charles Quint. Pour éviter autant qu'il seroit possible toutes remontrances désagréables de la part du peuple, on dressa les articles de mariage de la manière la plus convenable aux intérêts et à l'honneur de l'Angleterre ; et on arrêta en quelque sorte, par ce moyen, les murmures qui commençoient déjà à se faire entendre à ce sujet.

Le mécontentement du peuple s'éleva cependant au point d'exciter une révolte, à la tête de laquelle se trouvoit sir Thomas Wyatt ; mais, ayant été pris, il fut condamné et exécuté avec quelques uns de ses complices.

Ce qui excita le plus la pitié du peuple fut l'exécution de lady Jeanne Grey, et de son mari, lord Guilford Dudley, qui furent enveloppés dans le châtiment, quoi-

que

que n'ayant pas trempé dans la conspiration. Deux jours après que Wyat eut été pris, lady Jeanne et son mari reçurent ordre de se préparer à la mort. Il y avoit déjà longtems que lady Jeanne prévoyoit le coup dont elle étoit menacée ; le méssage ne la surprit point, et elle reçut cette nouvelle avec un courage héroïque. Lorsqu'on l'informa qu'il lui restoit trois jours à vivre, elle parut fâchée d'un si long délai. Le jour de son exécution son mari demanda à la voir, mais elle le refusa, sachant que leur séparation seroit trop tendre pour que sa force ne l'abandonnât pas. Le lieu désigné pour l'exécution étoit sans doute Tower-hill ; mais on craignit que la jeunesse, la beauté, l'innocence, de ce couple malheureux, ne donnassent lieu à une révolte parmi le peuple, et on ordonna qu'ils fussent exécutés dans l'enceinte de la Tour. Lord Dudley reçut le premier le coup mortel ; et, pendant qu'on conduisoit lady Jeanne à la place de l'exécution, les officiers de la Tour, qui portoient à la chapelle, pour l'y enterrer, le corps sanglant et décapité de son mari, se rencontrèrent sur son passage. Elle arrêta pendant quelques instans ses yeux sur le corps, sans aucune apparence d'émotion, et, poussant ensuite un soupir, elle pria ceux qui la conduisoient de continuer leur marche. Montée sur l'échaffaud, elle fit un discours dans lequel elle déclara, que son crime n'étoit point de s'être emparée de la couronne, mais de ne l'avoir pas rejetée avec assez de confiance, et qu'elle avoit péché moins par ambition que par son obéissance filiale. Elle ajouta qu'elle recevoit la mort comme la seule réparation qu'elle pût faire à l'état offensé, et qu'elle étoit prête à prouver, par son châtiment, que l'innocence ne doit pas servir à excuser les injures faites à la société. Après avoir fini de parler, elle se fit deshabiller par ses femmes, et tendit sa tête au bourreau avec un air ferme et tranquile.

A la tête de ceux, qui faisoient porter les choses à cette extrémité, étoient Gardiner, évêque de Winchester, et le cardinal Pole, qui étoit alors revenu d'Italie.

Pole,

164 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Pole, qui étoit allié de très près, par sa naissance, à la famille royale, étoit toujours resté attaché de bonne foi à la religion catholique, et s'étoit attiré la haine de Henry, non seulement en refusant de se prêter à ses innovations, mais même en écrivant contre lui. Sa constance lui avoit mérité l'affection du pape, et il fut alors envoyé en Angleterre comme légat du saint siége. Gardiner étoit un homme d'un caractère tout opposé ; son principal but étoit de plaire au prince régnant, et il avoit déjà donné beaucoup de preuves de sa prudente condescendance.

Une persécution s'alluma alors, et commença par le martyr de Hooper, évêque de Glocester, et de Rogers, prébendier de St. Paul. Ils furent examinés par des commissaires choisis par la reine, et qui avoient le chancelier à leur tête.

Saunders et Taylor, deux autres ecclésiastiques, qui s'étoient distingués par leur zèle pour amener la réforme à sa perfection, furent les seconds qui subirent la mort. Bonner, évêque de Londres, fanatique furieux, ne mit point de bornes à sa vengeance. Il sembloit prendre plaisir à contempler les souffrances des malheureuses victimes de sa rage, et la reine, par ses lettres, l'exhortoit continuellement à poursuivre ce pieux ouvrage sans pitié et sans interruption. Bientôt après, pour obéir à ses ordres, il fit condamner à la fois Ridley, évêque de Londres, et le respectable Latimer, évêque de Worcester. Ridley avoit été un des soutiens les plus habiles de la réforme ; sa piété, son savoir, la solidité de son jugement, l'avoient fait admirer de ses amis et craindre de ses ennemis. La nuit qui précéda son exécution, il fit prier le maire d'Oxford et sa femme de le venir voir. Soutenu par sa conscience, et même consolé intérieurement dans cette heure terrible, il les vit fondre en larmes sans en paroître nullement ému. Quand il fut amené au bucher, il y trouva son vieil ami Latimer qui y étoit arrivé avant lui. De tous les prélats de ce siècle, Latimer étoit le plus remarquable par sa piété sans affectation
et

et par la simplicité de ses mœurs. Il n'avoit jamais connu l'art du courtisan. Tous les grands craignoient ses reproches, qu'il ne leur épargnoit pas, et d'autant plus qu'à cet époque ils en méritoient beaucoup. Ses sermons que l'on a conservés prouvent qu'il avoit beaucoup d'esprit et d'érudition ; on y voit régner un air de sincérité qui ne se rencontre point ailleurs. Lorsque Ridley commença à consoler son ancien ami, Latimer lui rendit promptement ce bon office. " Frère, soyez satisfait," s'écria-t-il ; " nous allumerons aujourd'hui en Angleterre un flambeau, qui, par la grace de Dieu, ne s'éteindra jamais." Un fanatique furieux monta pour exhorter eux et le peuple pendant qu'on préparoit le bucher, et Ridley donna la plus grande attention à son discours. Nullement distrait par les préparatifs qui se faisoient autour de lui, il n'en perdit pas un mot, et, quand il eut fini de parler, il lui dit que, si on vouloit lui accorder quelques instans, il alloit répondre à tous les articles sur lesquels il avoit prêché ; cette faveur lui fut refusée. Enfin on mit le feu au bucher ; Latimer n'eut pas longtems à souffrir, mais les douleurs de Ridley furent bien plus longues, car le feu lui consuma les jambes avant de le faire mourir.

La mort de Cranmer suivit de près cette exécution, et elle frappa la nation entière d'horreur. Il étoit attaché à la vie, et, dans un moment où il n'étoit pas bien en garde contre lui-même, on avoit obtenu de lui de signer une déclaration par laquelle il condamnoit la réformation. Ses ennemis, poussés comme on dit par les malignes influences du démon, après l'avoir rendu tout à fait coupable, avoient résolu d'achever de le perdre. Etant monté sur le bucher, et les flammes commençant à l'envelopper, il étendit sa main droite, et la tint dans le feu jusqu'à ce qu'elle fut entièrement consumée, s'écriant fréquemment, au milieu de ses souffrances, " Ah ! indigne main ! " Il ne donna aucune marque de douleur, et, lorsque les flammes attaquèrent son corps, il y parut tout à fait insensible. Son esprit n'étoit occupé que

que de l'espérance d'une récompense future. Après que son corps eut été consumé, on trouva son cœur entier ; emblème de la constance avec laquelle il supporta les tortures.

On a calculé que, pendant cette persécution, deux cent soixante dix-sept personnes périrent par le feu, outre beaucoup d'autres, qui furent punies par l'emprisonnement, par les amendes, et par la confiscation de leurs biens. Ceux qui subirent la peine du feu furent, cinq évêques, vingt-un prêtres, huit gentilhommes laïques, quatre-vingt quatre marchands, cent laboureurs, cinquante cinq femmes, et quatre enfans. Au milieu de tant d'horreurs, les affaires temporelles du royaume ne paroissent pas dans un meilleur état.

A. D. Calais appartenoit depuis plus de deux cens
1557. ans aux Anglois ; il fut attaqué, bloqué de tous côtés, eut un assaut violent et inattendu, et fut enfin obligé de capituler, si bien qu'en moins de huit jours le duc de Guise se rendit maître d'une ville que les Anglois possédoient depuis le règne d'Edouard III. et devant laquelle il étoit resté onze mois avant de pouvoir s'en emparer. Cette perte excita des murmures dans tout le royaume, et causa à la reine le plus violent désespoir. On lui entendit dire que, lorsqu'elle seroit morte, on trouveroit le nom de Calais gravé sur son cœur.

Tant de maux réunis, le peuple qui ne cessoit de murmurer, l'hérésie dont elle ne pouvoit arrêter les progrès, les dédains de son mari, et une guerre malheureuse, causèrent les plus affreux ravages dans la constitution de Marie. Elle commença à paroître attaquée de la consommation, et son esprit n'en devint que plus chagrin et plus adonné à ses superstitions. Le peuple tourna alors ses pensées vers son successeur, et la princesse Elisabeth acquit un degré de considération plus grand qu'elle n'avoit encore eu.

La santé de Marie déperissoit depuis longtems ; ayant pris son hydropisie pour une grossesse, elle avoit fait usage de médicamens qui ne lui convenoient point, et qui
n'avoient

n'avoient fait qu'augmenter son mal. Toutes ses réflexions ne servoient qu'à la tourmenter. Elle se faisoit haïe de ses sujets ; elle voyoit que la succession alloit tomber en partage à la princesse Elisabeth, qu'elle abhorroit : tout cela fit une forte impression sur son esprit, et lui causa une fièvre lente dont elle mourut, après un règne court et malheureux, qui avoit duré cinq ans, quatre mois, et onze jours, et dans la quarante-troisième année de son âge.

C H A P I T R E XXVI.

ELISABETH.

RIEN ne peut surpasser la joie qui se répandit A. D.
parmi le peuple à l'avènement d'Elisabeth, 1558.
qui monta sur le trône sans éprouver d'opposition.

La favorite du peuple résolut dès le commencement de son règne de réformer l'église. Elle en avoit formé le projet lorsqu'elle étoit retenue en prison, et, dès qu'elle fut parvenue à la couronne, elle s'occupa des moyens de l'exécuter. Un parlement acheva bientôt après ce qu'elle avoit commencé de son autorité ; plusieurs actes passés en faveur de la réformation se succédèrent les uns aux autres, et dans une seule session la forme de la religion fut établie sur le pied où nous avons à présent le bonheur de la professer.

On ne doit pas s'attendre ici bas à une félicité constante. Marie Stuart, communément appelée Marie reine d'Ecosse, fut la première qui excita les craintes et le ressentiment d'Elisabeth. Henry VII. avoit marié Marguerite, sa fille aînée, à Jacques, roi d'Ecosse, qui étoit mort sans laisser d'autres héritiers, parvenus à l'âge de maturité, que Marie, surnommée dans la suite reine d'Ecosse. Cette princesse, douée de tous les charmes extérieurs et de toutes les qualités de l'esprit, fut mariée, de très bonne heure, à François, dauphin de France, qui la laissa veuve à l'âge de dix-neuf

neuf ans. A la mort de François, sa veuve paroïssoit disposée à conserver son titre ; mais, se voyant exposée aux persécutions de la reine douairière, qui s'étoit emparée de la conduite des affaires en France, elle retourna en Ecosse, où elle trouva le peuple entièrement abandonné au fatal enthousiasme qui régnoit à cette époque. Une différence dans la religion du souverain et dans celle du peuple produit toujours de funestes effets, puisqu'il en naît nécessairement le mépris d'un côté, et de l'autre la jalousie. Marie ne pouvoit regarder, sans les ridiculiser et sans les détester, les mœurs farouches du clergé réformé, qui s'étoient communiquées à tous les Ecossois. De leur côté, le clergé et le peuple ne pouvoient sans horreur et sans ressentiment être témoins de la gaiété et de la légèreté que la reine s'efforçoit d'introduire parmi eux. La jalousie, ayant ainsi pris naissance, fit tous les jours de nouveaux progrès. Le clergé attendoit quelque indiscretion de la part de la reine pour éclater ouvertement contre elle, et elle ne fut que trop prompte à lui en fournir un prétexte suffisant.

Marie, à son retour en Ecosse, avoit épousé le comte de Darnley. Eblouie par l'extérieur séduisant de son nouvel amant, elle avoit entièrement oublié d'examiner les qualités de son cœur. Darnley n'étoit qu'un homme foible et ignorant ; vif et inconstant dans ses entreprises ; insolent, crédule, et se laissant facilement gouverner par les flatteurs. Les premiers sentimens de Marie se changèrent bien vite en un violent dégoût, et Darnley, furieux de voir son indifférence s'accroître tous les jours, exerça sa vengeance contre tous ceux qu'il supposoit la cause de ce changement dans les sentimens et dans la conduite de son épouse.

Il y avoit à la cour un certain David Rizzio, fils d'un musicien de Turin, et musicien lui-même. Marie lui donna toute sa confiance ; elle le consultoit dans toutes les occasions ; les graces ne s'accordoient qu'à sa sollicitation, et tous ceux qui faisoient quelques demandes étoient d'abord obligés de mettre Rizzio dans leurs intérêts, en lui faisant des présens ou en employant la flatterie.

rie. Il fut aisé à un homme du caractère jaloux de Darnley de se persuader que Rizzio étoit celui qui l'avoit privé de l'affection de la reine. Un soupçon une fois conçu ne tarde pas à paroître une certitude. Il consulta avec quelques seigneurs de son parti, qui le suivirent à l'appartement de la reine. Rizzio y étoit ; ils l'entraînèrent dans l'antichambre, et le tuèrent de cinquante-six coups de poignard. La malheureuse princesse se désoloit pendant qu'ils exécutoient leur horrible dessein. Lorsqu'on l'informa de ce qui s'étoit passé, elle secha tout à coup les larmes, et dit qu'elle ne pleurerait plus, et qu'elle ne s'occuperait désormais que du soin de se venger.

Elle dissimula en conséquence son ressentiment, et inspira à Darnley, son époux, tant de confiance, qu'il se mit sous sa protection. Peu de tems après il la suivit à Edimbourg, où on l'assuroit que l'air conviendrait mieux à sa santé chancelante. Marie s'installa dans le palais de Holyrood ; mais, comme cet endroit se trouvoit situé dans un fonds, et que le grand concours de ceux qui venoient faire leur cour causoit un bruit incommode pour un homme dans sa situation, elle lui fit meubler un appartement dans une maison isolée, appelée *The Kirk of Field*, (l'église des champs,) qui étoit à quelque distance de Holyrood. Là Marie lui donna les plus grandes preuves d'honnêteté et d'attachement ; elle s'entretenoit avec lui de la manière la plus affectueuse, et elle passa même plusieurs nuits dans une chambre au dessous de son appartement. Le neuf de Février elle lui dit qu'elle coucherait cette nuit au palais, devant assister le lendemain au mariage d'un de ses officiers. Cette absence eut des suites funestes. Vers deux heures du matin un grand bruit répandit l'alarme dans la ville ; la maison habitée par Darnley fut atteinte par le moyen de poudre à canon qu'on avoit mis dessous. Son corps mort fut trouvé à quelque distance, dans un champ voisin, sans qu'il portât aucune marque de violence ni aucune contusion. On n'eut point de doute que Darnley n'eut été assassiné, et tous les soupçons tombèrent

sur Bothwell, qui étoit depuis peu dans une grande faveur auprès de Marie.

Un crime conduit facilement à un autre. Bothwell, quoique accusé d'être souillé du sang de son mari, quoique chargé de la haine universelle, eut la hardiesse, pendant que Marie se rendoit à Stirling pour y voir son fils, de se saisir de sa personne. Il étoit à la tête d'un corps de huit cens cavaliers, et il emmena la reine à Dunbar, où il la força de consentir à ses desseins. Le peuple regardoit la mesure de ses crimes comme comblée ; on croyoit que celui qui étoit accusé d'avoir assassiné Darnley, et qui avoit osé faire violence à la personne de la reine, ne devoit pas espérer de pardon ; mais on ne peut peindre l'étonnement qui s'empara de tous les esprits, lorsqu'on vit que, bien loin de recevoir le châtimement dû à ses crimes, Bothwell rentra en faveur auprès de la reine à un degré où il ne s'étoit pas vu auparavant, et que, pour couronner l'œuvre, il épousa Marie, après avoir fait divorce avec sa femme dans la vue de conclure ce mariage.

Cette alliance devint fatale à Marie ; le peuple étoit trop irrité à la vue de ses fautes pour conserver beaucoup de respect pour son autorité. Il se forma contre elle une conspiration ; on la fit prisonnière, et on l'envoya au château de Lochleven, situé sur le lac de ce nom. Là elle se vit en proie aux duretés exercées contre elle par un gardien barbare, et aux reproches de sa conscience et de son cœur.

Les malheurs des grands, même quand ils les méritent, ne manquent jamais d'exciter la pitié et de leur procurer des défenseurs. Marie, en déployant tous ses charmes, en prodiguant les promesses, parvint à mettre dans son parti un jeune gentilhomme, nommé George Douglas, qui promit de l'aider à s'échapper du lieu où elle étoit renfermée. Il effectua sa promesse, en lui amenant un petit bateau, dans lequel il la reçut travestie, et en la conduisant lui-même sur le rivage. La nouvelle de sa fuite fut bientôt répandue ; l'amour du peuple pour
ses

ses princes sembla se réveiller de tous côtés, et en peu de jours elle se vit à la tête de six mille hommes.

Il se livra à Langside, près de Glasgow, une bataille, dans laquelle le sort lui fut entièrement contraire, et, n'ayant plus de ressources, elle s'enfuit avec précipitation du champ de bataille. Elle se rendit, avec quelques personnes qui étoient restées attachées à son sort, sur les frontières de l'Angleterre ; elle espéroit y trouver du secours dans la protection d'Elisabeth. Celle-ci, au lieu de la protéger, la fit mettre en prison, où elle ordonna qu'on la traitât avec les plus grands égards.

Elle fut en conséquence envoyée au château de Tutbury, dans le comté de Stafford, et confiée à la garde du comte de Shrewsbury. On lui laissa l'espoir de rentrer un jour en faveur, et même de faire avec elle des arrangemens, si sa propre obstination ne prévenoit pas les effets de la bonne volonté qu'on avoit pour elle.

Le duc de Norfolk étoit le seul pair qui fut alors honoré de ce titre suprême de distinction en Angleterre. Les qualités de son esprit répondoient parfaitement à sa haute naissance. Bienfaisant, affable, et généreux, il s'étoit acquis l'amour du peuple ; tranquille et modéré, il n'avoit jamais excité la jalousie du souverain. Il étoit alors veuf, et d'un âge sortable pour pouvoir épouser la reine d'Ecosse ; son penchant, autant que ses intérêts, lui faisoit désirer ce mariage avec ardeur. Elisabeth craignoit une telle union ; le duc fut fait prisonnier, et envoyé à la Tour. Lorsqu'il eut obtenu son élargissement, les ennemis de la reine et de la religion réformée conçurent de nouveaux projets ; ils étoient secrètement animés par Rodolphe, que la cour de Rome faisoit agir, et par l'évêque de Rois, ministre de la reine Marie en Angleterre : ils convinrent entre eux que Norfolk recommenceroit à poursuivre ses desseins sur Marie, et qu'il la remettroit sur le trône. Il étoit probable que, poussé par son amour et par son intérêt, il seconderoit leurs vues. Ce seigneur entra en effet dans le complot ; il n'avoit été d'abord qu'ambitieux, il devint criminel. Ses domestiques furent pris, et on les força de confesser

le crime de leur maître : l'évêque de Ross lui-même, voyant que tout étoit découvert, ne se fit pas scrupule de confirmer leur déclaration. Le duc fut à l'instant commis à la Tour, et reçut ordre de se préparer à son procès. On nomma un comité de vingt-cinq pairs qui prononcèrent unanimement contre lui la sentence de la mort, et quatre mois après la reine signa, avec beaucoup de répugnance, l'ordre de son exécution. Il mourut avec beaucoup de tranquillité et de constance, et, quoiqu'il niât d'avoir jamais formé des projets criminels contre l'autorité de la reine, il reconnut cependant que sa sentence étoit juste.

Ces conspirations servirent à préparer la ruine de Marie, dont les plus grands malheurs furent causés, plutôt par le zèle emporté de ses amis que par la malignité de ses ennemis. Les ministres d'Elisabeth attendoient depuis longtems quelques preuves signalées de l'inimitié de la reine captive, qu'ils pussent aisément faire regarder comme crime de trahison. L'occasion se présenta enfin. Vers cette époque un certain Jean Ballard, prêtre papiste, qui avoit été élevé au séminaire Anglois à Rheims, résolut la mort d'une reine qu'il considéroit comme l'ennemie de sa religion. Il passa en Angleterre, avec cette affreuse résolution, déguisé en militaire, et ayant pris le faux nom de capitaine Fortescue. Il vouloit amener en même tems à exécution le projet d'un assassinat, d'une révolte, et d'une invasion. La première personne à qui il s'ouvrit fut Antoine Babington, de Dethick, dans le comté de Derby, jeune homme de bonne famille et en possession d'une fortune considérable. Il s'étoit rendu remarquable par son zèle pour la religion catholique, et surtout par son attachement pour la reine captive. Il entra par conséquent volontiers dans la conjuration, et trouva même des associés pour concourir à ce dessein, et faciliter cette entreprise dangereuse. Leur première démarche fut d'instruire Marie de la conspiration qui se formoit en sa faveur. Ils y réussirent en lui faisant passer des lettres par un brasleur qui fournissoit la maison d'aile, et qui les glissa à travers une fente qui se trouvoit dans
la

la muraille de son appartement. Par ces lettres, Babington l'informoit du projet arrêté d'une invasion étrangère; il lui détaillait le plan de la révolte qui devoit éclater dans l'intérieur, la manière dont devoit s'exécuter sa délivrance, et la conjuration formée pour l'assassinat de l'usurpatrice, par la main de six seigneurs, comme il les appelloit, tous ses amis particuliers, qui devoient tenter cette entreprise tragique, poussés par leur zèle pour la religion catholique et pour le service de sa majesté. Marie lui répondit qu'elle approuvoit hautement ce dessein, et que les gentilshommes, ses confédérés, pouvoient compter sur toutes les récompenses qu'il feroit en son pouvoir de leur accorder. Elle ajoutoit que la mort d'Elisabeth étoit la chose la plus nécessaire, et qu'on devoit commencer par là avant de chercher à la délivrer ou d'exciter une révolte.

Le complot ayant été amené jusqu'à l'instant de son exécution, et les preuves contre les conspirateurs étant incontestables, Walsingham, qui avoit été secrètement informé de tout, jugea à propos de ne pas suspendre plus longtems leur châtiment. On donna ordre de se saisir de Babington et de ses complices, qui se déguisèrent de diverses façons, et firent tous leurs efforts pour se tenir cachés. Ils ne tardèrent pas à être découverts; on les mit en prison, et on commença aussitôt leur procès. Dans l'examen qu'ils subirent, ils se contredirent les uns les autres, mais les chefs furent enfin obligés d'avouer la vérité. Il y en eut quatorze de condamnés et exécutés, sept desquels moururent en confessant leur crime.

L'exécution de ces malheureux ne fit que préparer le chemin à une autre exécution de plus grande importance. Une reine captive fut soumise aux injustes décisions de ceux qui n'avoient d'autre droit pour la condamner que celui du plus fort.

On envoya à quarante pairs du royaume et à cinq juges pouvoir de faire le procès, et de prononcer sentence de mort contre Marie, fille et héritière de Jacques V. roi d'Ecosse, communé-

ment appelée Marie reine d'Ecosse, et reine douairière de France.

11 Nov. Trente-six de ces commissaires arrivent au
1586. château de Fotheringay, lui présentent une lettre d'Elisabeth, et lui ordonnent de sa part de se soumettre à un procès pour sa dernière conspiration. Les principaux chefs d'accusation sont portés contre elle par le sergent Gaudy, qui prétend qu'elle a eu connoissance de la conjuration de Babington, qu'elle l'a approuvée, qu'elle y a donné son consentement. Cette accusation est confirmée par Babington ; on produit des copies qu'on avoit eu soin de prendre de leur correspondance, dans laquelle elle donne expressément sa sanction au projet d'assassiner la reine.

Quelques soient les crimes de cette reine, il est certain que la conduite qu'on tint à son égard fut extrêmement dure. Elle demanda qu'on la mette en possession des notes qu'elle avoit prise pour se préparer à son procès ; on lui refusa cette faveur : elle demande copie de sa protestation ; autre refus. Elle requiert un avocat pour plaider sa cause contre tant de jurisconsultes éclairés, qui sont acharnés à vouloir la trouver coupable ; cette demande ne lui est pas plus accordée que les autres. Enfin, après un sursis de quelques jours, la sentence de mort est prononcée contre elle dans la chambre étoilée à Westminster, tous les commissaires présens excepté deux.

Si Elisabeth fut sincère dans sa répugnance apparente à prêter les mains à l'exécution de Marie, c'est une question qu'on ne résout pas ordinairement en sa faveur, mais que je ne prendrai pas sur moi de décider. Certainement ses courtisans employèrent tous les artifices imaginables pour la déterminer à user de la dernière sévérité, parcequ'ils avoient tout à craindre du ressentiment de Marie si jamais elle montoit sur le trône d'Angleterre. On ne parloit en conséquence dans le royaume que de complots, de trahisons, de séditions, et on avoit soin de tenir la reine dans la crainte continuelle de dangers

gers supposés. Elle parut être dans les plus vives appréhensions ; on observa qu'elle restoit souvent seule, et qu'elle prononçoit à voix basse des demies phrases dans lesquelles elle se plaignoit de la détresse et des embarras auxquels elle étoit réduite. Dans cette situation d'esprit elle fit un jour appeller son secrétaire, Davison, et elle lui ordonna d'expédier secrètement l'ordre pour l'exécution de Marie ; elle lui dit en même tems que son intention étoit de le garder, et de n'en faire usage qu'au cas où l'on feroit encore quelques tentatives pour la délivrance de cette princesse. Elle signa l'ordre, et lui commanda ensuite de le porter au chancelier pour qu'il y apposât le sceau. Cependant le lendemain matin elle envoya successivement deux personnes chez Davison pour lui dire de ne pas aller chez le chancelier qu'elle ne l'eût vu auparavant ; mais, Davison lui ayant dit que l'ordre étoit déjà scellé, elle parut fâchée de sa précipitation. Celui-ci, qui desiroit probablement de voir la sentence exécutée, exposa l'affaire au conseil : on jugea, d'une voix unanime, que l'ordre devoit être mis sur le champ à exécution, et on remit à Davison de le justifier auprès de la reine. Le papier fut en conséquence délivré à Beale, qui rassembla les seigneurs auxquels il étoit adressé, savoir les comtes de Hereford, de Derby, de Kent, et de Cumberland. Ils partirent ensemble pour le château de Fotheringay, accompagnés de deux bourreaux, pour exécuter leur sanglante commission.

Marie fut bientôt instruite de l'arrivée des commissaires, qui lui dirent de se préparer à la mort, qu'elle subiroit le lendemain à huit heures du matin.

De très bonne heure, le matin de ce jour fatal, elle se vêtit d'un riche habit de soie et de velours, le seul qu'elle eût conservé pour cette occasion solennelle. Thomas André, sous shérif du comté, entra alors dans son appartement pour l'informer que l'heure étoit arrivée, et qu'il falloit qu'elle l'accompagnât au lieu de l'exécution. Elle répondit qu'elle étoit prête ; elle dit adieu à ses domestiques, et, supportée par deux de ses gardes, elle suivit le shérif d'un air tranquille et serein ; sa tête étoit couverte

couverte d'un long voile de toile, et elle portoit dans ses mains un crucifix d'ivoire.

Elle passa dans un vestibule précédée des seigneurs et du shérif; Melvil, premier officier de sa maison, lui portoit la queue. Un échaffaud y étoit dressé et tendu de noir. Aussitôt qu'elle fut assise, Beale commença à lire l'ordre de son exécution. Fletcher, doyen de Peterborough, debout derrière la balustrade, lui fit une longue exhortation, qu'elle le pria de discontinuer, disant qu'elle étoit fermement résolue de mourir dans la religion catholique. Le vestibule étoit remplie de spectateurs, qui jetoient sur elle des yeux de pitié et de douleur. Sa beauté, quoiqu'affoiblie par l'âge, par les chagrins, et par les maux qu'elle avoit endurés, étoit encore frappante dans ce funeste moment. Les deux bourreaux se mirent à genoux devant elle, et lui demandèrent son pardon; elle leur répondit qu'elle leur pardonnoit, et à tous les auteurs de sa mort, comme elle espéroit elle-même le pardon de son Créateur, et en même tems elle protesta solennellement de son innocence. On lui banda alors les yeux avec un mouchoir de toile; elle posa sa tête sur le billot sans donner aucune marque de crainte, sans la moindre émotion. Ayant reçu un pseaume et fait une pieuse invocation, sa tête fut séparée de son corps après avoir reçu deux coups de la main du bourreau. En examinant les motifs des actions des hommes, nous trouvons presque toujours des torts des deux cotés. Marie étoit tachée de crimes qui méritoient une punition, mais elle fut mise à mort par une princesse dont les droits ne s'étendoient pas jusqu'à infliger un châtiment à son égale.

Dans le même tems, Philippe, roi d'Espagne, qui méditoit depuis longtems la ruine de l'Angleterre, et à qui sa grande puissance donnoit une espérance fondée de réussir dans ses projets, commença à en tenter l'exécution. Son principal objet étoit de soutenir la religion catholique, et de ruiner le parti de la réforme. La révolte de ses sujets en Hollande excitoit encore son ressentiment contre les Anglois, qui encourageoient les séditieux et leur donnoient des secours. Il faisoit par cette

raison,

raison, depuis quelques tems, des préparatifs pour attaquer l'Angleterre. Tout ne retentissoit dans ses vastes états que du bruit des armemens qu'il faisoit; et on usoit de tous les moyens imaginables pour se procurer les fonds nécessaires à cette grande entreprise. Le marquis de Santa Cruz, marin expérimenté, et qui s'étoit acquis beaucoup de réputation, fut nommé pour commander la flotte, qui consistoit en cent trente vaisseaux, plus grands que tous ceux qu'on avoit jusqu'alors vus en Europe. Le duc de Parme devoit commander les troupes de terre qui étoient à bord de la flotte au nombre de vingt mille hommes, et on en avoit assemblé trente-quatre mille dans les Pays Bas, qui étoient prêts à être transportés en Angleterre. On ne doutoit point du succès de cette flotte, et on lui donna le nom fastueux de la flotte invincible.

Rien ne peut surpasser la terreur et la consternation qu'éprouvèrent en Angleterre toutes les classes du peuple lorsqu'on apprit que cette flotte formidable étoit à la voile, et s'approchoit pour envahir l'Angleterre. Une flotte qui n'excédoit pas trente vaisseaux, très petits en comparaison de ceux des Espagnols, étoit tout ce qu'on pouvoit leur opposer par mer; et, quant à la résistance qu'on pouvoit faire sur terre, on la regardoit comme impossible, l'armée Espagnole étant composée d'hommes bien disciplinés et accoutumés depuis longtems à braver les dangers.

Quoique la flotte Angloise se trouvât si inférieure à celle de l'ennemi, et par le nombre et par la grandeur de ses vaisseaux, elle étoit cependant beaucoup plus aisée à faire manœuvrer, surtout le courage et l'adresse des mariniers Anglois étant de beaucoup supérieur au courage et à l'adresse des mariniers Espagnols. Le lord Howard d'Effingham, homme brave et d'une capacité reconnue, se chargea, en qualité de lord amiral, du commandement des forces navales. Drake, Hawkins, et Frobisher, les plus fameux navigateurs de l'Europe, prirent du service sous ses ordres, tandis qu'un petit escadron composé de quarante vaisseaux, tant Anglois que Flamans, com-
mandé

mandé par le lord Seymour, partit de Dunkerque pour barrer le passage au duc de Parme. Telles furent les préparations que firent les Anglois, et toutes les puissances protestantes de l'Europe regardèrent l'évènement qui devoit suivre comme celui qui décideroit pour jamais du destin de leur religion.

Pendant que l'armée Espagnole se préparoit à mettre à la voile, l'amiral de Santa Cruz, ainsi que le vice-amiral Pallano, moururent. Le commandement de l'expédition fut alors confié au duc de Medina Sidonia, homme absolument sans expérience dans la marine. Cette faute servit en quelque sorte à faire échouer le projet, mais d'autres accidens contribuèrent aussi à le ruiner totalement. Le lendemain du jour où l'armée avoit appareillé de Lisbonne elle essuya une violente tempête ; quelques uns de ses plus petits vaisseaux sombrèrent, et la flotte fut obligée de rentrer dans le port. Après qu'elle eut passé quelque tems à réparer le dommage, elle remit en mer. Elle prit un pêcheur, qui lui donna avis que, la flotte Angloise ayant su que l'invincible avoit été dispersée par une tempête, elle s'étoit retirée dans le port de Plymouth, et avoit licencié la plus grande partie de ses matelots. Sur ce faux avis, l'amiral Espagnol, au lieu de se rendre directement sur la côte de Flandre, pour y prendre les troupes qui y étoient stationnées, comme ses instructions le portoient, résolut de faire voile vers Plymouth, pour détruire les vaisseaux qui étoient mouillés dans son port. Effingham, l'amiral Anglois, étoit préparé à les bien recevoir ; il venoit de sortir du port, lorsqu'il aperçut la flotte Espagnole qui arrivoit à toutes voiles vers lui. Elle étoit disposée en forme de demi-lune, et embrassoit un espace de sept milles d'une de ses extrémités à l'autre. Quoiqu'il en soit, l'amiral Anglois, aidé de Drake, de Hawkins, et de Frobisher, attaqua l'invincible à une certaine distance, et lui lâcha ses bordées avec une adresse admirable. Les Anglois ne se soucièrent pas de combattre l'ennemi de plus près ; ils se trouvoient trop inférieurs en vaisseaux, en bouches à feu, et en munitions. Ils ne pouvoient pas non plus risquer d'en
venir

venir à l'abordage avec des bâtimens si grands sans avoir tout le désavantage : cependant ils désagrèèrent deux galions Espagnols, et s'en emparèrent. L'invincible s'avancant alors vers le canal, les Anglois les poursuivirent, et incommodèrent beaucoup l'arrière garde de l'ennemi. En passant devant les différens ports de mer la flotte s'augmenta, et se trouva bientôt en état d'attaquer la flotte Espagnole de plus près ; elle tomba sur l'invincible pendant qu'elle cherchoit à se mettre à couvert dans le port de Calais. Pour accroître la confusion, Howard choisit huit de ses plus petits vaisseaux, il les remplit de matières combustibles, et les envoya parmi les Espagnols, les uns après les autres, comme si c'étoient des batimens enflammés. Les Espagnols, les prenant pour ce qu'ils sembloient être, se retirèrent aussitôt dans le plus grand désordre, et les Anglois, profitant de cette terreur panique, leur prirent ou leur coulèrent environ douze vaisseaux.

Ce coup fut fatal à l'Espagne ; le duc de Medina Sidonia, étant ainsi chassé sur la côte de Zélande, tint un conseil de guerre, dans lequel il fut conclu que, les munitions commençant à manquer, les vaisseaux ayant été fortement endommagés, et le duc de Parme ayant refusé de risquer son armée sous la protection de la flotte invincible, ils retourneroient en Espagne en faisant voile autour des Orcades ; les vents étoient trop contraires pour qu'ils pussent prendre la route la plus courte. Ils s'avancèrent en conséquence vers le Nord, et la flotte Angloise les poursuivit jusqu'à Flamborough-head, où ils éprouvèrent un orage, qui acheva de les ruiner. Dix-sept vaisseaux, portant à bord cinq mille hommes, furent jetés sur les îles occidentales et sur la côte d'Irlande. De cette formidable armée il ne rentra dans les ports d'Espagne que cinquante-trois vaisseaux, tous dans le plus mauvais état. Les matelots et les soldats qui revinrent de cette expédition ne firent qu'épouvanter leurs compatriotes, par les détails qu'ils donnèrent sur le danger de renouveler une pareille tentative.

Après

Après avoir été attaqués, les Anglois attaquèrent à leur tour les Espagnols. Parmi ceux qui se signalèrent le plus dans les ravages qu'on exerça en Espagne, on remarque le jeune comte d'Essex, seigneur brave, généreux, et plein de génie. Non seulement sa valeur le mettoit dans le cas de remplir les premières places dans les armées, mais son éloquence et sa finesse le rendoient susceptible d'être le chef de toutes les intrigues d'une cour. Dans toutes les affaires, le comte et Elisabeth ne faisoient rien l'un sans l'autre ; et, quoiqu'elle eut soixante ans, et qu'il n'en eut pas trente, la vanité de la reine lui faisoit oublier cette inégalité. Le monde lui disoit qu'elle étoit jeune, et elle-même cherchoit à se le persuader. L'ascendant du jeune comte sur le cœur de la reine, on doit naturellement le supposer, fut cause de celui qu'il eut sur toutes les affaires, qu'il régloit absolument à sa volonté. Jeune et inexpérimenté, il commença à se persuader que la faveur du peuple dont il jouissoit, et les flatteries qui lui étoient adressées, étoient dues à son mérite plutôt qu'au rang qu'il tenoit à la cour. Dans une dispute qu'il eut, en présence de la reine, avec Burleigh, sur le choix que l'on devoit faire d'un gouverneur d'Irlande, il poussa la chaleur si loin, qu'il sortit entièrement des bornes du devoir et du respect dû à sa souveraine. Il lui tourna le dos d'une manière méprisante, ce qui choqua si fort Elisabeth, qu'elle lui donna à l'instant un soufflet. Au lieu de reconnoître sa faute, et de lui faire les excuses dues à son sexe et à son rang, il porta la main sur son épée, et jura qu'il ne supporteroit pas une semblable injure fût-ce même de la part de son père. Cette offense, quoique très grande, fut oubliée par la reine. Sa partialité pour lui étoit si grande, qu'elle lui rendit ses bonnes grâces, et ses bontés pour lui semblèrent même acquérir un nouveau degré de force après ce court mouvement de colère et de ressentiment. La mort du lord Burleigh, son rival, qui arriva peu de tems après, ajouta encore à son crédit. A cette époque le comte de Tyrone étoit à la tête des rebelles d'Irlande,

qui,

qui, n'étant pas encore partout soumis au joug des Anglois, faisoient toutes les occasions qui se présentoient de faire des incursions chez les habitans les plus civilisés, et massacroient tous ceux qui tomboient en leur pouvoir. Les subjuguier étoit une commission qu'Essex regardoit comme digne de son ambition. Ses ennemis ne furent pas fâchés de voir s'éloigner de la cour un homme qui leur barroit tous les chemins pour arriver à la faveur. Cette entreprise fut la cause de sa ruine.

Au lieu d'attaquer l'ennemi dans la province d'Ulster, qui étoit le principal lieu de sa retraite, il conduisit ses forces dans la province de Munster, où elles ne font que s'épuiser ; il manque l'occasion contre un peuple qui se soumettoit à son approche, et reprenoit les armes aussitôt qu'il s'étoit retiré. Cette issue d'une entreprise dont on attendoit beaucoup ne manque pas d'exciter le vif ressentiment de la reine. Sa colère acquiert encore un nouveau degré de force par les lettres chagrines et impatientes qu'il écrit journellement à la reine et au conseil. Il achève de l'aigrir contre lui en quittant le lieu de sa résidence sans en avoir demandé ni reçu la permission, et en revenant en Angleterre pour lui porter ses plaintes en personne.

Elisabeth étoit justement irritée, cependant il obtint bientôt son pardon. On lui ordonna de A. D.
 rester prisonnier dans sa maison jusqu'à ce que la 1600.
 reine manifestât plus positivement ses intentions ; et il est probable que, s'il eût su se maintenir pendant quelques mois dans les bornes de la discrétion, il seroit rentré dans tous ses emplois. L'impétuosité de son caractère ne lui permit pas de souffrir une correction lente, et qu'il regardoit comme injuste. Le refus que fit la reine de le laisser en possession d'un privilège exclusif très lucratif sur les vins doux, dont il jouissoit depuis longtems, l'engagea à prendre les mesures les plus violentes et les plus criminelles. S'étant longtems bercé de l'idée que tout le peuple l'aimoit, il commença à espérer, qu'avec le secours de la multitude capricieuse il pouvoit parvenir à se venger des ennemis qu'il avoit dans le conseil, et qu'il

R

supposoit

supposoit empressez à le tenir éloigné du trône. Il faisoit fonds principalement sur les citoyens de Londres, dont il paroissoit approuver entièrement les desseins sur la religion et sur le gouvernement. Tandis qu'il satisfaisoit les puritains en se permettant des railleries sur le gouvernement de l'église, il s'occupoit de plaire aux envieux en leur exposant les fautes de ceux qui étoient en crédit. Entre autres projets criminels, résultat de son aveugle rage et de son désespoir, il fut résolu que Christophe Blount, une de ses créatures, avec un détachement d'hommes choisis, se mettroit en possession des portes du palais ; que Jean Davis s'empareroit du vestibule, et que Charles Davers feroit main basse sur la garde de la chambre, tandis qu'Essex lui-même fonceroit, des écuries de la reine, dans son appartement, accompagné d'un corps de ses partisans. Il devoit alors lui demander de disgracier leurs ennemis communs, d'assembler un nouveau parlement, et de remédier aux abus de la présente administration.

Essex délibéroit encore sur la manière dont il exécuteroit ses desseins, lorsqu'on lui remit secrettement un billet par lequel on l'avertissoit de pourvoir à sa sûreté. Il consulta de nouveau avec ses amis sur ce qu'ils avoient à faire dans leur situation présente. Ils se trouvoient sans armes, sans munitions ; on avoit doublé la garde du palais, et tout espoir de l'attaquer étoit interdit. Pendant qu'il délibéroit avec ses confidens, un homme, envoyé vraisemblablement par ses ennemis, entra comme venant de la part des citoyens de Londres, et lui donna les assurances de leur amitié, et de leur secours contre ses adversaires. Tout dangereux qu'étoit le projet d'exciter une révolte dans la cité, les conjonctures étoient si fâcheuses qu'il fut résolu de le mettre à exécution, et on le différa jusqu'au jour suivant.

Le lendemain, de très bonne heure, ses amis les comtes de Rutland et de Southampton, les lords Sandes, Parker, et Mounteagle, avec trois cens gentilshommes, allèrent le trouver. Les portes de l'hôtel d'Essex furent aussitôt fermées pour en empêcher l'entrée aux étrangers,

et le comte expliqua alors à tous les confédérés, d'une manière plus détaillée, les moyens qu'il avoit imaginés pour exciter la révolte dans la cité. Dans le même tems le chevalier Walter Raleigh ayant envoyé un message au chevalier Ferdinand Gorges, ils eurent ensemble une conférence dans un bateau sur la Tamise, et Raleigh y fut instruit de toute la conspiration. Le comte d'Essex, voyant alors qu'il falloit tout hasarder, se détermina à quitter sa maison, et à se rendre dans la cité pour soulever le peuple ; mais il avoit poussé trop loin la présomption en se persuadant que l'amour du peuple seul le soutiendrait dans cette conjoncture critique. Il se mit en marche avec deux cens hommes armés seulement d'épées, et sur son chemin vers la cité il fut joint par le comte de Bedford et par le lord Cromwell. En passant au travers des rues, il croit à haute voix, " Pour la reine ! pour la reine ! on " en veut à ma vie." Il espéroit engager les habitans à se soulever, mais ils avoient reçu ordre du lord-maire de ne point sortir de leurs maisons, de manière qu'il ne fut joint par personne. Dans cette situation, suivi de quelques uns de ses partisans, (le reste l'avoit abandonné en secret,) il se retira vers la rivière, et, ayant pris un bateau, il regagna sa maison, où il commença aussitôt à faire des préparatifs pour sa défense. Le cas étoit trop désespéré pour que la valeur y pût quelque chose. Après avoir demandé des otages, après avoir voulu faire des conditions avec les assiégeans, il fut forcé de se rendre à discrétion, en demandant seulement qu'on le traitât civilement, et qu'on le jugeât avec toutes les règles de la justice et de l'impartialité.

On conduisit aussitôt Essex et Southampton au palais de l'archevêque à Lambeth ; le lendemain on les transféra à la Tour, et le dix-neuf Février suivant ils furent jugés par leurs pairs. On ne pouvoit dire que très peu en leur faveur ; le crime étoit notoire, et, quoiqu'ils méritassent peut-être d'exciter la pitié, ils ne pouvoient cependant pas être absous. Essex, après sa condamnation, fut en proie à ces remords pieux qui sembloient l'accabler toutes les fois qu'il éprouvoit quelque disgrâce.

Il fut effrayé, presque désespéré, par les saintes remontrances de son chapelain ; il se réconcilia avec ses ennemis, et fit l'entier aveu de la conspiration. On prétend, à cette occasion, qu'il eut de fortes espérances de pardon, fondées sur l'irrésolution où la reine sembloit être avant de signer l'ordre de son exécution. Elle lui avoit anciennement donné un anneau ; elle lui avoit dit de le lui envoyer s'il se trouvoit dans une circonstance de cette nature, et que cet anneau lui procureroit sa sûreté et sa protection. Essex donna cet anneau à la comtesse de Nottingham pour qu'elle le rendit à la reine ; mais celle-ci, ennemie secrète de l'infortuné comte, ne le remit pas. Elisabeth, dans le même tems, s'indignoit de son obstination à ne faire aucune tentative pour obtenir son pardon. Elle paroïssoit elle-même autant un objet de pitié que l'infortuné seigneur qu'elle alloit condamner. Elle signa l'ordre, elle en défendit ensuite l'exécution. Elle résolut une seconde fois sa mort, et se laissa encore aller à un nouveau retour de tendresse. A la fin elle donna son plein consentement, et de cet instant on ne la vit plus jouir d'une heure de satisfaction.

Avec son favori, Essex, tous les plaisirs d'Elisabeth semblèrent être expirés. Elle continua à régir les affaires de l'état comme par une suite d'habitude, mais elle n'y trouvoit plus de satisfaction. Son chagrin fut plus que suffisant pour détruire les principes de son existence ; on vit sa fin approcher à grands pas. Bientôt elle perdit l'usage de la voix ; elle tomba dans un sommeil léthargique qui dura quelques heures, et elle expira doucement, et sans jeter un cri, dans la soixante-dixième année de son âge, et dans la quarante-cinquième de son règne. Son caractère changea avec les circonstances où elle se trouva. Dans le commencement de son règne elle fut modérée et humble ; sur la fin haute et sévère. Quoiqu'elle eut infiniment d'esprit et de sens, elle n'eut cependant jamais assez de discernement pour voir que la beauté lui avoit été refusée ; et vanter ses charmes, lorsqu'elle étoit âgée de soixante-cinq ans, étoit la route la plus sûre pour parvenir à sa faveur et à son estime.

Quelqu'aient

Quelqu'aient été ses défauts personnels comme reine, les Anglois n'en doivent pas moins se souvenir d'elle avec une vive reconnoissance. Il est vrai qu'elle poussa ses prérogatives, dans le parlement, aussi loin qu'il étoit possible, au point que l'on convenoit dans cette assemblée qu'elle étoit au dessus de toutes les loix, et qu'elle pouvoit la former et la détruire comme il lui plaisoit. Cependant elle eut tant de sagesse et tant de bonté qu'elle exerça rarement ce pouvoir auquel elle prétendoit, et ne fit valoir que peu de ses prérogatives qui n'avoient pas pour but le bien public. Sous son règne les Anglois ne furent pas mis en possession d'acquisitions nouvelles ou brillantes, mais le commerce acquit journellement un nouveau degré de splendeur, et le peuple commença à reconnoître que le vrai théâtre de ses conquêtes étoit les plaines sans bornes de l'océan. La nation, qui jusqu'alors avoit été l'objet de toutes les invasions, qui étoit tombée en proie à tous ceux qui avoient voulu la piller, reprit à son tour ses forces, et se rendit redoutable aux conquérans qui voudroient y tenter des entreprises. Les voyages heureux des Espagnols et des Portugais commençoient à exciter l'émulation, et on avoit tenté plusieurs expéditions pour découvrir un passage plus court pour se rendre aux Indes. Le fameux Walter Raleigh, sans aucun secours du gouvernement, avoit fondé une colonie, pendant que le commerce intérieur faisoit des progrès prodigieux, et plusieurs Flamands, persécutés dans leur patrie, trouvèrent une retraite tranquille en Angleterre, où ils apportèrent leurs arts et leur industrie. L'île entière sembla ainsi se relever d'un long ensevelissement dans la barbarie. Les arts, le commerce, la législation, commencèrent à acquérir de jour en jour une nouvelle force ; et tel étoit à cet époque l'état des sciences, que quelques personnes fixent ce période comme le siècle d'Auguste en Angleterre. On met Walter Raleigh et Hooker au rang des premiers réformateurs de notre langue. Spenser et Shakespeare sont trop bien connus comme poètes pour qu'on fasse ici leur éloge ; mais, de tous les hommes qui fleurirent sous ce règne,

186 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

François Bacon, lord Verulam, est celui qui, à titre de philosophe, mérite les plus grands applaudissemens. Son style est plein et correct, et son esprit n'étoit surpassé que par son savoir et par sa pénétration. Si nous ouvrons les fastes de l'histoire, et que nous considérons l'élévation des royaumes, nous trouverons difficilement une preuve d'un peuple qui soit devenu, en si peu de tems, sage, puissant, et heureux. Il est vrai que la liberté n'étoit pas encore bien établie ; Elisabeth connoissoit l'étendue de ses pouvoirs, et gouvernoit avec la verge du despotisme ; mais le commerce étoit introduit, et la liberté ne pouvoit manquer de suivre, une nation parfaitement commerçante n'ayant jamais été longtems assujétie à l'esclavage.

CHAPITRE XXVII.

JACQUES I.

JACQUES VI. d'Ecosse et I. d'Angleterre, fils de Marie, monta sur le trône avec l'approbation de tous les ordres de l'état. Il réunissoit dans sa personne tous les droits que pouvoient donner la naissance, le testament de la feue reine, et la sanction du parlement. Malgré cela, à peine eut-il pris possession de la couronne qu'il se trama contre lui une conspiration dont les particularités ne sont rapportées que d'une manière fort embrouillée. On dit qu'elle fut conduite par le lord Grey, le lord Cobham, et le chevalier Walter Raleigh, qui furent tous condamnés à la mort, mais dont les sentences furent adoucies par le roi. Cobham et Grey reçurent leur pardon après avoir posé la tête sur le billot. Raleigh eut un sursis ; il resta en prison plusieurs années, et subit à la fin la punition d'un crime qui n'avoit jamais été bien prouvé.

Quelque tolérant que fut ce monarque, on forma dès le commencement de son règne un projet pour le rétablissement du papisme. Si ce fait n'étoit pas connu de tout

tout le monde, la postérité voudroit à peine y ajouter foi. C'étoit la conspiration des poudres, le dessein le plus terrible et le plus scélérat qui ait jamais pu naître dans le cœur de l'homme.

Les Catholiques Romains s'étoient attendus à une grande faveur et à beaucoup d'indulgence lors, de l'avènement de Jacques au trône, et parcequ'il descendoit de Marie, et parcequ'il avoit montré dans sa jeunesse quelque penchant pour leur religion. Ils ne tardèrent pas à reconnoître leur erreur, et furent à la fois surpris et furieux de voir que Jacques dans toutes les occasions exprimoit la résolution où il étoit d'exécuter à la rigueur les loix portés contre eux, et de se conduire à cet égard comme avoit fait son prédécesseur. Cette déclaration les excita à se porter aux dernières extrémités, et ils résolurent enfin de se défaire en même tems du roi et des deux chambres du parlement. Le dessein fut d'abord conçu par Robert Catesby, gentilhomme d'une ancienne famille, et doué des qualités de l'esprit ; il pensa qu'en plaçant sous la maison du parlement une certaine quantité de poudre, on pourroit facilement, et d'un même coup, faire sauter le roi et tous les membres.

Quelqu'horrible que doive paroître ce projet atroce, tous les membres cependant furent fidèles à la confédération, et gardèrent scrupuleusement le secret. Environ deux mois avant que les séances commençassent, ils louèrent, sous le nom de Percy, une maison adjacente à celle dans laquelle le parlement devoit s'assembler. Leur première intention étoit d'ouvrir un souterrain qui passât de la maison qu'ils occupoient sous celle du parlement, et ils se mirent à l'ouvrage avec ardeur ; mais, quand ils eurent percé le mur, qui avoit trois verges (neuf pieds) d'épaisseur, et qu'ils pénétrèrent de l'autre côté, ils furent étonnés de reconnoître qu'il y avoit des voutes sous la maison, et de se trouver dans une, servant de magasin, où l'on avoit coutume de déposer du charbon. Ils furent d'abord un peu déconcertés, mais leur embarras ne dura pas longtems, apprenant que l'on vendoit alors ce charbon, et qu'ensuite les caves seroient louées au plus offrant.

frant. Ils saisirent en conséquence cette occasion, louèrent les caves, et achetèrent le reste du charbon qui s'y trouvoit comme pour leur usage. Ils y firent ensuite transporter trente-six barrils de poudre, qui avoient été achetés en Hollande, et on les recouvrit de charbon et de fagots, que l'on s'étoit procuré à cet effet. Les portes furent alors ouvertes avec hardiesse, et tous ceux qui se présentoient étoient reçus dans ces caves comme si elles ne contenoient rien de dangereux.

Se regardant comme assurés du succès, ils s'occupèrent alors des moyens d'achever leur ouvrage. Le roi, la reine, et le prince Henry, fils aîné du roi, devoient se trouver à l'ouverture du parlement. On savoit que le second fils du roi n'y seroit pas, vu son extrême jeunesse ; Percy devoit s'en saisir et l'assassiner. La princesse Elisabeth, pareillement enfant, étoit gardée à la maison du lord Harrington, dans le comté de Warwick, et le chevalier Everard Digby devoit s'assurer de sa personne, et la proclamer aussitôt reine.

Le jour de la première séance du parlement approchoit. Jamais complot n'avoit été conduit plus secrètement, jamais ruine n'avoit paru plus inévitable. On attendoit l'instant avec impatience, et les conjurés se glorifioient du crime qu'ils méditoient. Le terrible secret, quoique communiqué à plus de vingt personnes, avoit été scrupuleusement gardé pendant l'espace de près d'un an et demi. Tous les motifs de pitié, de justice, de crainte, étoient trop foibles pour ébranler les conspirateurs ; un sentiment d'amitié sauva le royaume.

Henry Percy, l'un des conjurés, conçut le dessein de sauver la vie du lord Mounteagle, son ami intime, son camarade, et qui suivoit les mêmes principes de religion que lui. Environ dix jours avant l'assemblée du parlement, ce seigneur, revenant à la ville, reçut une lettre anonime, et le messager s'enfuit à toute bride aussitôt qu'il la lui eut remise entre les mains. La lettre étoit conçue en ces termes : " Mylord, éloignez-vous de ce " parlement, car Dieu et les hommes se sont réunis pour " punir la perversité du siècle. Faites une attention sé-
rieuse

“rieuse à cet avis, et retirez-vous à votre château, où
 “vous pourrez attendre l'évènement en toute sûreté.
 “Quoiqu'il n'y ait aucune apparence de tumulte, ce-
 “pendant je puis vous assurer que ce parlement recevra
 “un coup terrible, et il ne verra pas d'où il partira.
 “Ce conseil n'est point à mépriser ; il n'en peut
 “résulter que du bien pour vous, et vous ne courez
 “aucun risque en le suivant. Quant au danger, il sera
 “passé aussitôt que vous aurez brûlé cette lettre.”

Le contenu de cette lettre mystérieuse surprit et em-
 barraffa celui à qui elle étoit adressée. Quoiqu'il la re-
 gardât comme un effort puérile pour l'effrayer et le tour-
 ner en ridicule, il jugea cependant que le plus sur étoit
 de la communiquer au lord Salisbury, secrétaire d'état.
 Le lord Salisbury étoit disposé à y donner peu d'atten-
 tion, mais à tout hazard il se détermina à la mettre sous
 les yeux du roi, qui devoit revenir à la ville peu de jours
 après, lorsqu'il seroit au conseil. Aucun des membres
 du conseil ne savoit que penser de cette lettre, quoiqu'elle
 parût sérieuse et allarmante ; le roi fut le premier à pé-
 nétrer le sens de cette obscure missive. Il conclut que
 quelque danger imprévu étoit préparé par le moyen de
 la poudre, et on décida de faire une visite exacte dans les
 souterrains qui se trouvoient sous les chambres du parle-
 ment. Ce soin fut confié au comte de Suffolk, lord
 chambellan, qui retarda à dessein cet examen jus-
 qu'à la veille de la séance. Il remarqua ces 5 Nov.
 grandes piles de fagots déposées dans la cave qui 1605.
 étoit sous la chambre des pairs, et se saisit d'un homme
 qui travailloit aux terribles préparatifs, lequel étoit cou-
 vert d'un manteau, en bottes, et tenoit une lanterne
 sourde à la main. Cet homme étoit Guy Fawkes, qui
 venoit de disposer les trainées pour y mettre le feu le
 lendemain matin. On trouva dans ses poches des mèches
 et d'autres combustibles. Le complot étoit alors entière-
 ment découvert, mais l'atrocité de son crime, la certi-
 tude de n'avoir pas de pardon à attendre, lui inspirant
 une intrépidité incroyable, il dit d'un air audacieux aux
 officiers de justice, que s'il les eut fait sauter, et lui-même
 avec

avec eux, il se seroit trouvé satisfait. Il fit paroître la même fermeté en présence du conseil, et l'accompagna même d'un air méprisant et dédaigneux, refusant de déclarer ses complices, et paroissant n'éprouver de chagrin que parceque l'entreprise avoit échoué. Cet esprit si hardi fut enfin subjugué. Ayant été renfermé pendant trois jours à la Tour, à la vue des tortures d'une question qu'on lui préparoit, son courage l'abandonna ; fatigué d'une si longue résistance, il succomba enfin, et découvrit tous ses complices.

Catesby, Percy, et les autres conjurés qui étoient à Londres, ayant appris que Fawkes avoit été arrêté, s'enfuirent avec toute la promptitude possible dans le comté de Warwick, où le chevalier Everard Digby, comptant sur le succès de la conjuration, étoit déjà sous les armes. Le pays commença bientôt à prendre l'alarme ; et, de quelque côté qu'ils se tournassent, ils voyoient des forces, supérieures aux leurs, prêtes à s'opposer à eux. Dans ces fâcheuses conjonctures, assiégés de tous côtés, ils résolurent, au nombre de quatre vingts, de ne pas aller plus loin, mais de se retrancher dans une maison du comté de Warwick, de s'y défendre jusqu'à la fin, et de vendre leur vie aussi cher qu'il leur seroit possible. Une étincelle, qui tomba sur de la poudre qu'on avoit étendue pour la faire sécher, fit sauter cette maison, et fut si funeste aux conjurés, dont un grand nombre périt, que les survivans résolurent alors d'ouvrir leurs portes et de faire une vigoureuse sortie sur la multitude qui entourait la maison. Quelques uns furent à l'instant mis en pièces ; Catesby, Percy, et Winter, se tenant dos à dos, combattirent longtems en désespérés, jusqu'à ce qu'enfin les deux premiers tombassent couverts de blessures, et Winter fut pris vivant. Ceux qui survécurent au carnage furent jugés et convaincus ; plusieurs tombèrent sous la main du bourreau, et d'autres éprouvèrent les effets de la miséricorde du roi. Les Jésuites Garnet et Oldcorn, qui étoient au nombre des complices, périrent sur l'échaffaud, et, malgré la noirceur de leur crime, Garnet fut

fut regardé par son parti comme un martyr ; on prétendit même que son sang avoit opéré des miracles.

La sagacité avec laquelle le roi découvrit le premier ce complot donna au peuple une grande opinion de sa sagesse ; mais la folie avec laquelle il se livra à ses favoris détrompa bien vite la nation. Celui qui tint d'abord le premier rang parmi eux fut Robert Carre, jeune homme d'une bonne famille d'Ecosse, qui, après avoir passé quelques années à faire ses voyages, étoit arrivé à Londres à l'âge d'environ vingt ans. Toutes ses qualités naturelles se réduisoient à un visage agréable, toute son habileté à des manières aisées et gracieuses. Ce jeune homme fut bientôt regardé comme celui qui avoit le plus d'ascendant à la cour. Il fut fait chevalier, créé vicomte de Rochester, honoré de l'ordre de la jarretière, fait conseiller privé, et, pour l'élever au plus haut point possible de grandeur, il fut à la fin créé comte de Sommerfet. A. D. 1612.

Quelques uns regardèrent cette fortune rapide avec un oeil d'envie, mais les plus sages la virent avec mépris, sachant bien que des attachemens mal fondés sont rarement de longue durée. Quelque tems après, ayant été accusé et convaincu d'avoir, par des motifs particuliers, empoisonné, dans la Tour, le chevalier Thomas Overbury, il perdit les bonnes grâces du roi, fut chassé de la cour, et passa le reste de ses jours dans le mépris et dans les remords.

Le roi ne se sépara pas d'un favori sans s'en être procuré un autre. Ce fut George Villiers, jeune homme de vingt-un ans, cadet d'une bonne famille, qui revint à peu près dans le même tems de ses voyages, et que les ennemis de Sommerfet avoient saisi l'occasion de jeter sur le chemin du roi, certains que les grâces de sa personne et ses manières élégantes feroient le reste. En conséquence ils l'avoient placé à une comédie, absolument en face du roi, et il s'étoit aussitôt emparé de toutes les affections du monarque.

Dans le cours de peu d'années il le créa vicomte de Villiers, comte, marquis, et duc de Buckingham, grand écuyer,

écuyer, grand maître des eaux et forêts, garde des cinq ports, président de la cour du banc du roi, intendant de Westminster, connétable de Windsor, et lord grand amiral d'Angleterre.

Le murmure universel, qu'excitoient ces attachemens défordonnés, devint bientôt après plus fort encore, par un acte de sévérité qui, jusqu'à ce jour, est resté comme une tache à la mémoire de ce monarque. Le brave et savant Raleigh étoit enfermé à la Tour presque depuis l'avènement de Jacques au trône, pour une conspiration, mais on n'avoit jamais eu de preuves bien certaines contre lui. Dans ce séjour du crime il avoit écrit plusieurs ouvrages précieux, et qui ont conservé jusqu'à ce jour le plus haut degré d'estime. Ses longues souffrances, ses écrits pleins de génie, avoient engagé tout le peuple à se ranger de son parti, et ceux qui avoient autrefois détesté l'ennemi d'Essex ne pouvoient alors s'empêcher de s'affliger de la longue captivité de ce soldat philosophe. Il chercha lui-même les moyens de se procurer la liberté ; et peut-être fut-ce ce motif qui l'engagea à répandre le bruit qu'il avoit découvert une mine d'or dans la Guinée, qui étoit suffisante, non seulement pour enrichir les aventuriers qui s'en empareroient, mais qui fourniroit encore à la nation des trésors immenses. Le roi, soit qu'il ajoutât foi à ses paroles, soit qu'il ne voulut que se fournir un prétexte pour achever de le perdre, lui accorda une patente pour aller essayer sa fortune et tenter de mettre à exécution ses projets brillans : mais il ne révoqua pas la sentence anciennement portée contre lui, voulant avoir en main une arme pour s'assurer de sa conduite future.

Raleigh fut peu de tems à faire ses préparatifs pour cette entreprise, et, d'après l'ardeur qu'il y mit, plusieurs personnes croyent qu'il se persuadoit qu'il auroit les succès annoncés. Il fit voile vers la Guyanne, et, s'étant arrêté à l'embouchure de l'Orénoque avec cinq des plus grands vaisseaux de son escadre, il envoya le reste, sous les ordres de son fils et du capitaine Keymis, homme entièrement dévoué à ses intérêts, avec ordre de remonter la

la rivière : mais, au lieu d'un pays abondant en mines d'or, comme on l'avoit fait espérer aux aventuriers, ils ne rencontrèrent que les Espagnols, qui avoient été avertis de leur approche, et qui étoient sous les armes pour les recevoir. Le jeune Raleigh, pour encourager ses soldats, leur cria, que "c'étoit là la vraie mine," en leur désignant la ville de St. Thomas, dont ils approchoient, "et qu'il n'y avoit que des fous qui pussent s'attendre à "en trouver d'autres." Pendant qu'il parloit, il reçut un coup de feu dont il mourut à l'instant. Ce malheur fut suivi d'une autre surprise désagréable ; quand les Anglois prirent possession de la ville, ils n'y trouvèrent rien qui eut quelque valeur.

Raleigh, dans cette malheureuse situation, vit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, et qu'au contraire ses infortunes croissoient par les reproches de ceux à la tête desquels il s'étoit mis. Rien de plus déplorable que sa situation, surtout lorsqu'on lui dit qu'il falloit qu'il fut reconduit en Angleterre pour répondre au roi de sa conduite. On prétend qu'il mit en usage plusieurs artifices, d'abord pour les engager à attaquer les Espagnols, en tems de paix, et ensuite, voyant qu'il n'y pouvoit réussir, pour se sauver en France ; mais il n'eut pas plus de succès. On le remit entre les mains du roi, et il fut scrupuleusement examiné par le conseil, aussi bien que ceux qui avoient partagé les hazards de son entreprise. Le comte de Gondemar, ambassadeur d'Espagne, se plaignit avec aigreur de cette expédition, et le roi déclara que Raleigh avoit reçu des ordres positifs d'éviter toutes disputes et toutes hostilités contre les Espagnols. Voulant donner à la cour d'Espagne des preuves de son attachement, le roi signa l'ordre de l'exécution de Raleigh, non pour la faute dont il s'étoit nouvellement rendu coupable, mais pour son ancienne conspiration. Ce grand homme mourut avec le même courage qu'il avoit toujours montré pendant sa vie. Il considéra, et toucha même, le tranchant du couteau sous lequel il devoit tomber, et il observa que c'étoit un remède aigu, mais sûr, contre tous les maux. Sa harangue au

S

peuple

peuple fut éloquente et prononcée tranquillement; il posa ensuite sa tête sur le billot avec l'apparence de la plus parfaite résignation.

A. D. Les raisons de la partialité de Jacques pour la cour d'Espagne ne tardèrent pas à paroître dans 1618. tout leur jour. Ce prince avoit toujours eu dans l'idée, relativement au mariage de son fils Charles, prince de Galles, que toute alliance avec une princesse qui ne seroit pas fille de roi étoit indigne de lui. Il fut obligé par conséquent de jeter les yeux sur la cour de France, ou sur celle d'Espagne, pour y négocier un mariage convenable, et on lui persuada de se fixer à la dernière. Gondemar, alors ambassadeur de cette cour, avoit remarqué l'entêtement de ce foible monarque pour une tête couronnée, et il offrit pour le prince Charles la seconde fille du roi d'Espagne. Pour rendre encore la tentation plus forte, il ajouta à ses offres l'espérance d'une fortune considérable qui devoit accompagner la main de la princesse. Malgré cela, cette négociation n'auroit pas eu probablement une prompte fin, et il s'étoit écoulé cinq ans, depuis que les premières paroles avoient été portées, sans que Jacques vit encore rien de conclu.

Un délai de cette nature déplaisoit extrêmement au roi, qui depuis longtems arrêtoit un œil avide sur la grande fortune de la princesse. Il n'étoit pas moins désagréable au prince Charles, qui, élevé dans les idées d'une passion romanesque, étoit amoureux sans avoir jamais vu l'objet de ses amours. Au milieu des longueurs de cet ennuyeux délai, Villiers, qui gouvernoit le roi avec une autorité absolue, conçut un projet qui auroit pu entrer dans la tête d'un héros de roman plutôt que dans celle d'un ministre et d'un homme d'état. On arrêta que le prince, déguisé, se rendroit en Espagne, et feroit une visite à la princesse de ce pays. Buckingham, qui désiroit s'initier dans les bonnes grâces du prince, offrit de l'accompagner, et le roi, qui auroit du s'opposer à un projet aussi extravagant, rempli d'espoir, donna à ce voyage un plein consentement. Leurs aventures, dans l'exécution

l'exécution de ce projet étrange, pourroient remplir des romans, et ont déjà servi de sujet à plusieurs. Charles étoit le chevalier errant, et Buckingham son écuyer. Malgré cela, le mariage fut rompu par des raisons dont les historiens ne nous rendent point compte ; mais, si nous pouvons donner quelque crédit aux nouvellistes de ce tems, le prince étoit déjà devenu amoureux de la fille de Henry IV. qu'il épousa peu de tems après.

On peut aisément juger que cette mauvaise conduite fut vue et sentie du peuple. La chambre des communes étoit devenue dès lors tout à fait intraitable ; la prodigalité de Jacques envers ses favoris l'avoit si souvent jeté dans le besoin, qu'il avoit été contraint de vendre, les unes après les autres, les différentes branches de sa prérogative à la chambre des communes pour se procurer de l'argent. Plus les membres appercevoient ses besoins, plus ils trouvoient de nouveaux sujets de plaintes, et on étoit sur de voir venir, avec chaque somme accordée, une petition pour quelque réforme. Les contestations entre lui et son parlement devenoient plus violentes à chaque nouvelles sessions. Il porta enfin ses prétentions si haut, que le roi commençoit à s'allarmer ; mais ce fut son successeur qui fut victime des maux préparés par la foiblesse de ce monarque.

Ces troubles domestiques furent accompagnés d'autres troubles, plus inquiétans encore, en Allemagne, et qui furent à la fin suivis des conséquences les plus dangereuses. La fille aînée du roi avoit été mariée à Frédéric, électeur palatin d'Allemagne ; et, ce prince s'étant révolté contre l'empereur Ferdinand II. il avoit été défait dans une bataille décisive, et obligé de se sauver en Hollande. Son alliance directe avec la couronne d'Angleterre, ses malheurs, et principalement son zèle pour la religion protestante, étoient des motifs puissans pour porter les Anglois à désirer de le voir rétabli et maintenu. Les communes présentèrent au roi de fréquentes requêtes pour l'engager à prendre parti dans les querelles qui divisoient l'Allemagne, et à replacer le prince exilé sur le trône de ses ancêtres. Jacques tenta d'abord de faire

A. D. 1620. cesser les malheurs de son gendre par des négociations, mais, comme elles n'eurent aucun effet, il fut enfin résolu d'arracher le Palatinat des mains de l'empereur par la force des armes. On déclara en conséquence la guerre à l'Espagne et à l'empereur. On envoya en Hollande six mille hommes pour aider le prince Maurice à se soutenir contre ces deux puissances : le peuple étoit enchanté du courage de son roi, et voyoit avec satisfaction toute guerre qui avoit pour but d'exterminer les papistes. Cette armée fut suivie d'une autre, composée de douze mille hommes, commandée par le comte de Mansfield ; et la cour de France promit son secours. Les Anglois furent déçus dans toutes leurs vues. Les troupes, s'étant embarquées à Douvres, firent voile vers Calais, où il n'y avoit point d'ordre de les recevoir. Elles attendirent quelque tems, mais en vain, et furent obligées de faire route pour la Zélande, où on n'avoit pas encore pris les mesures convenables pour leur débarquement. Pendant ce tems, une maladie pestilentielle se manifesta parmi les troupes, si longtems renfermées dans des bâtimens étroits ; la moitié de l'armée mourut ; l'autre moitié, affoiblie par la maladie, parut à la fin un corps trop peu nombreux pour marcher dans le Palatinat ; et ainsi finit cette expédition mal concertée, et qui n'aboutit à rien.

On ne fait si ce malheur fut la cause du dérangement de la santé de Jacques ; mais il fut bientôt après saisi d'une fièvre tierce ; ses courtisans lui répétèrent le proverbe que c'étoit la santé pour un roi ; A. D. 1625. " Oui," répliqua-t-il, " mais le proverbe entend, pour un jeune roi." Après quelques accès il se trouva extrêmement foible ; il envoya chercher le prince son fils, et l'exhorta à persévérer dans la religion protestante. Il se prépara ensuite à la mort, avec courage, et d'une manière édifiante, et il expira, dans la cinquante-neuvième année de son âge, après avoir régné vingt-deux ans sur l'Angleterre.

CHAPITRE XXVIII.

CHARLES I.

PEU de princes montèrent sur le trône avec une perspective aussi riante que Charles ; A. D. 1625.
 aucun n'y rencontra plus de difficultés réelles.

Il est vrai qu'en prenant les rênes du gouvernement il étoit persuadé que sa popularité lui suffisoit pour conduire toutes les affaires. Il se trouvoit chargé, par un traité fait sous le règne précédent, de défendre les droits de son beau-frère, et la guerre déclarée à cet effet devoit être poussée sous celui-ci avec la dernière vigueur. Mais il étoit plus aisé de déclarer la guerre que de se procurer les secours d'argent nécessaires. Après un peu de répugnance, les communes lui accordèrent deux subides, somme bien éloignée d'être suffisante pour les armemens qu'il avoit projeté de faire.

Pour suppléer à ce qu'il ne pouvoit obtenir du parlement, Charles eut recours à quelques uns des anciens moyens d'extorsion que les souverains avoient mis en pratique dans des nécessités pressantes. On ordonna de lever la taxe connue sous le nom de bienveillance, et des patentes furent données à cet effet. Le peuple fut obligé de s'y prêter, quoique cela lui déplut extrêmement ; on avoit fait la même chose sous plusieurs de ses prédécesseurs ; mais ses prédécesseurs ne pouvoient rendre juste une chose injuste en elle-même.

Après une expédition infructueuse à Cadix, Charles fit de nouvelles tentatives pour obtenir des secours ; mais il s'y prit d'une manière plus régulière et plus conforme à la constitution. Il convoqua un autre parlement, et, quoiqu'il eut soin d'exclure ceux qui étoient le plus opposés à lui dans la dernière chambre des communes, en les nominant shérifs des comtés, ce nouveau parlement parut cependant encore plus contraire à ses vûes que l'ancien. Lorsque le roi exposa à la chambre le besoin

où il se trouvoit, et lui demanda des secours, elle lui accorda seulement trois subfides, dont le montant réuni étoit de cent soixante mille livres, somme tout à fait disproportionnée à la dépense d'une guerre importante et aux besoins de l'état. Afin donc de se procurer ce qui lui manquoit, il fut permis d'établir ouvertement une commission, pour traiter avec les catholiques, et pour convenir des dédomagemens qu'on exigeroit d'eux, pour les exempter des loix pénales portées contre eux. Il emprunta de l'argent de la noblesse, dont les contributions ne venoient que lentement ; mais sa plus grande ressource fut dans la levée de la taxe des vaisseaux. Afin d'équiper une flotte, (au moins fut-ce le prétexte dont il se servit,) chacune des villes maritimes reçut ordre d'armer, avec le secours des pays adjacens, un certain nombre de vaisseaux, qui fut fixé. La ville de Londres fut imposée à vingt vaisseaux. Ce fut le commencement d'une taxe, qui dans la suite fut portée à un tel excès, qu'elle excita les plus grands mécontentemens dans le royaume.

La guerre ayant été bientôt après déclarée à la France, on fit partir une flotte, sous les ordres du duc de Buckingham, pour aller secourir la Rochelle, ville maritime de ce royaume, qui avoit longtems joui de ses privilèges, indépendans du roi de France ; cette ville, depuis quelques années, avoit embrassé la religion réformée, et elle étoit alors assiégée par une armée formidable. Cette expédition fut aussi malheureuse que celle qui avoit été tentée sur les côtes d'Espagne. Les mesures du duc furent si mal concertées, que les habitans de la ville lui fermèrent leurs portes, et refusèrent d'admettre des alliés qui ne les avoient pas auparavant informés de leur arrivée. Au lieu d'attaquer l'isle d'Oleron, qui étoit fertile et sans défense, il porta ses pas vers l'isle de Ré, qui avoit une bonne garnison et qui étoit bien fortifiée. Il vouloit réduire par la famine le château de St. Martin, qui recevoit par mer des provisions en abondance. Dans le même tems, les François ayant secrètement descendu des troupes sur une autre partie de cette
isle,

isle, Buckingham fut obligé de faire retraite avec tant de précipitation, que les deux tiers de son armée furent taillés en pièces avant qu'il pût se rembarquer ; malgré cela, il fut le dernier de l'armée qui abandonna le rivage. Cette preuve de sa valeur ne fut qu'un foible sujet de consolation pour la disgrâce que son pays avoit soufferte, car sa personne étoit la perte qu'on auroit le moins regrettée.

Les disputes entre le roi et les communes devenoient plus vives de jour en jour. Les officiers de la douane furent cités devant la chambre, et sommés de déclarer en vertu de quelle autorité ils avoient saisi les marchandises des négocians qui avoient refusé de payer le droit de tonnage et de pondage, qu'elle prétendoit qu'on avoit levé sans que la loi y eut donné sa sanction. On questionna les barons de l'échiquier sur les arrêts qu'ils avoient rendus à cet égard, et le shérif de Londres fut commis à la Tour pour l'activité qu'il avoit mise à soutenir les officiers de la douane. Ces mesures étoient hardies ; les communes poussèrent les choses encore plus loin, elles voulurent porter leur examen dans les affaires de religion, et un nouvel esprit d'intolérance commença à se manifester. Le roi prit enfin la A. D. résolution de dissoudre un parlement qu'il se 1629. trouvoit hors d'état de contenir, et le chevalier Jean Finch, orateur de la chambre, se leva à l'instant où l'on alloit commencer les débats sur le droit de tonnage et de pondage, et informa la chambre qu'il avoit reçu l'ordre du roi pour qu'elle se séparât.

Toute la chambre fut aussitôt en rumeur. On repoussa l'orateur sur son siège, où Hollis et Valentin le retinrent de force jusqu'à ce qu'on eut dressé une courte remontrance, qui passa par acclamation plutôt qu'au nombre des voix. Dans cette production précipitée, les papistes et les Arméniens étoient déclarés ennemis de l'état ; le droit de tonnage et de pondage étoit condamné comme contraire à la loi, et on y considéroit comme coupable de trahison, non seulement ceux qui leveroient ce droit, mais encore ceux qui le payeroient.

En conséquence de ce procédé violent, le chevalier Miles Hobart, le chevalier Pierre Hayman, Selden, Coriton, Long, et Strode, furent mis en prison, par l'ordre du roi, comme séditieux. La même précipitation, qui avoit engagé Charles à les faire emprisonner, l'obligea bientôt de consentir à leur élargissement. Le chevalier Jean Elliot, Hollis, et Valentin, furent sommés de se rendre à la cour du banc du roi. Ils refusèrent de comparoitre devant un tribunal inférieur, pour des fautes commises dans un tribunal supérieur. On les condamna en conséquence à être emprisonnés pour autant de temps qu'il plairoit au roi, à payer une amende, les deux premiers de mille livres et le dernier de cinq cens, et à donner caution de leur conduite future. Ces membres triomphèrent au milieu de leurs souffrances ; ils voyoient le royaume entier admirer leur courage et y applaudir.

Pendant que le roi étoit ainsi tourmenté par l'opiniâtreté des communes, il reçut un coup douloureux, causé par la mort de son favori, le duc de Buckingham, qui fut à la fin victime de sa conduite peu populaire. On avoit résolu de faire une nouvelle tentative pour obliger les François à lever le siège de la Rochelle. Le comte de Denbigh, beau-frère de Buckingham, y fut envoyé, mais il revint sans avoir rien exécuté. Afin de réparer cette disgrâce, le duc de Buckingham se rendit en personne à Portsmouth, pour préparer une autre expédition, et pour punir ceux qui s'étoient efforcés de frauder les droits de la couronne, en esquivant une cotisation légale. Le mécontentement général contre ce seigneur donnoit à penser que l'on prendroit quelques mesures violentes ; on le regardoit comme le tyran et l'ennemi de son pays. Il y avoit un certain Felton, qui étoit vivement imbu de ces principes. Cet homme, d'une bonne famille d'Irlande, avoit servi sous le duc en qualité de lieutenant, et s'étoit retiré sur ce qu'on avoit refusé, lors de la mort de son capitaine, tué à l'isle de Ré, de le nommer à sa place. Il étoit naturellement triste, courageux, et entouffiafle. Il vit son pays en proie à des maux qu'il croyoit

croioit que son bras seul pouvoit faire disparoitre tout d'un coup. Il réfolut donc de tuer le duc, et de fe venger par là des injures qu'il avoit reçues, 'en fervant la caufe de Dieu et des hommes. Animé de ce zèle fanatique et de ce patriotifme erroné, il fe rendit feul à Portfmouth, et entra chez le duc, qui étoit entouré des courtifans qui avoient affifté à fon lever, et donnoit les ordres néceffaires pour l'embarquement. Pendant qu'il parloit à un de fes colonels, Felton, paffant la main par deffus l'épaule d'un officier, lui donna un coup de couteau dans la poitrine. Le duc n'eut que le tems de dire, " Le " fcélérat m'a tué ;" il tomba aux pieds du colonel, et expira à l'inftant. Perfonne n'avoit vu donner le coup, ni celui qui l'avoit porté, mais on ramaffa un chapeau dans l'intérieur duquel étoit attaché un papier qui contenoit quatre ou cinq lignes de la remontrance des communes contre le duc, et on en conclut que ce chapeau devoit appartenir à l'affaffin. Pendant qu'on étoit occupé à former des conjectures fur celui à qui il pouvoit appartenir, on vit un homme fans chapeau qui fe promenoit fort tranquillement auprès de la porte, et on l'entendit crier que c'étoit lui. Il dédaigna de nier un meurtre dont il fe faifoit gloire ; il déclara qu'il regardoit le duc comme l'ennemi de fon pays, et qu'en cette qualité il méritoit la mort. Quand on lui demanda qui l'avoit porté à cet affreux attentat, il répondit qu'on n'avoit pas befoin de fe tourmenter pour cette recherche ; que fa confcience avoit été fon unique confeil, et que nul homme fur la terre n'auroit pu l'obliger à agir contre ce qu'elle lui dictoit. Il fouffrit jufqu'à la fin avec le même degré de conftance, et beaucoup de gens non feulement admirèrent fon courage, mais applaudirent intérieurement à l'action dont il fubiffoit le châtiement.

La première démarche du roi, alors fans miniftre et fans parlement, fut une démarche dictée par la prudence. Il fit la paix avec les deux couronnes contre lefquelles il avoit jufqu'alors été engagé dans une guerre, entreprise
fans

sans nécessité, et continuée d'une manière peu glorieuse. Délivré de ces embarras, il tourna tous ses soins sur la conduite de la police intérieure du royaume, et s'associa dans cette grande tâche deux hommes qui agissoient de concert avec lui et sous ses ordres. Ces hommes étoient le chevalier Wentworth, qui fut dans la suite créé comte de Stafford, et Laud, qui devint archevêque de Cantorbéry.

Pendant que Laud, durant ce long intervalle, gouverna l'église, le roi et Strafford entreprirent la conduite des affaires temporelles de la nation. Le bruit se répandit que pendant ce règne on n'assembleroit plus de parlement, et toutes les actions du roi ne tendoient que trop à confirmer ce soupçon.

On continua à lever, en vertu de la seule autorité royale, le droit de tonnage et de pondage ; les officiers de la douane reçurent ordre du conseil d'entrer dans toutes les maisons, quelles qu'elles fussent, pour y faire la recherche des marchandises suspectes : on fit ouvertement des arrangemens avec les papistes, et leur religion devint une source régulière de revenu pour la couronne. La cour souveraine de la chambre étoilée exerça sa puissance, indépendante des loix, sur quelques généreux défenseurs de la liberté, qui s'en glorifièrent au milieu de leurs souffrances ; cela ne servit qu'à rendre le gouvernement plus odieux et plus méprisable. Pryne, avocat à Lincoln's Inn, Burton, ecclésiastique, et Bastwick, médecin, furent jugés devant ce tribunal pour avoir répandu des libelles schismatiques, dans lesquels ils attaquoient, avec beaucoup de sévérité et avec un zèle inconsidéré, les cérémonies de l'église d'Angleterre. Ils furent condamnés au pilori, à perdre les oreilles, et à cinq mille livres d'amende envers le roi.

Chaque année, chaque mois, chaque jour, pendant ce long espace qui s'écoula sans qu'il y eût de parlement, fournissoit des preuves de l'intention de la cour de n'en plus convoquer ; mais la levée de *la taxe des vaisseaux*, comme on l'appelloit, étoit regardée comme un pesant fardeau ;

fardeau ; toute la nation murmuroit contre cette extorsion. Cette taxe, sous les anciens règnes, avoit été levée sans que le parlement fut consulté, mais alors les besoins de l'état rendoient un tel secours absolument nécessaire. Jean Hampden, gentilhomme fort riche du comté de Buckingham, refusa de payer, et résolut d'avoir à ce sujet une décision légale. Il avoit été taxé à vingt chelins. La question fut discutée pendant douze jours, dans la chambre de l'échiquier, devant tous les juges de l'Angleterre. La nation attendoit avec inquiétude quel seroit le résultat d'un jugement qui devoit fixer les limites de l'autorité royale. Tous les juges, à la réserve de quatre, prononcèrent en faveur de la couronne ; mais Hampden, en perdant sa cause, fut plus que suffisamment récompensé par les applaudissemens du peuple.

On auroit cru que les murmures qui s'étoient élevés, que les difficultés que le roi avoit rencontrées pour maintenir parmi ses sujets Anglois le gouvernement épiscopal, lui auroient oté l'idée d'essayer de l'introduire en Ecosse, où il étoit généralement en horreur. Ayant publié un ordre pour lire la liturgie dans la principale église d'Edimbourg, le peuple la reçut avec de grands murmures et des imprécations. Les esprits séditieux de ce royaume, qui jusqu'alors avoient été contenus dans les bornes, commencèrent à n'en plus connoître ; la révolte se répandit dans tout le royaume, et les Ecossois coururent aux armes avec la plus grande animosité.

Le roi ne pouvoit pourtant pas encore se décider à se désister de ses projets ; et il avoit une si haute opinion de l'étendue de l'autorité royale, qu'il croyoit que le seul nom de roi, lorsqu'il le feroit retentir avec un certain degré de majesté, les obligerait bien vite de rentrer dans le devoir. Par cette raison, au lieu de combattre les révoltés, il entra en négociation avec eux ; on convint d'une suspension d'armes, et on conclut un traité de paix, qu'aucun des deux partis n'avoit intention d'observer. On licencia les troupes des deux côtés. Après
beaucoup

beaucoup d'altercations, après plusieurs traités signés et violés, on eut encore recours aux armes ; il n'y avoit que l'effusion du sang qui pouvoit mettre fin aux débats.

La guerre étant ainsi résolue, le roi employa, comme il avoit déjà fait, tous les moyens possibles de se procurer de l'argent ; il eut recours à sa ressource ordinaire, la taxe des vaisseaux : plusieurs autres impositions arbitraires furent arrachées au peuple avec beaucoup de rigueur. Tout cela étoit éloigné de suffire ; il ne restoit plus qu'un moyen, le moyen longtems négligé, d'un subside parlementaire.

Les membres de la nouvelle chambre des communes ne pouvoient être engagés à traiter comme ennemis de l'état les Ecoffois, quand leurs principes étoient les mêmes, quand ils s'opposoient aux mêmes cérémonies. Ils les regardoient, au contraire, comme des amis, comme des frères, qui s'étoient élevés les premiers pour leur remontrer leur devoir ; et ils considéroient tout être vertueux comme obligé d'imiter leur courage. Le roi, par cette raison, ne retira aucun fruit de cette assemblée, qui ne fit que murmurer et se plaindre. Elle avoit déclaré abusifs, et comme un viol fait à la constitution, tous les moyens qu'il avoit employés pour se procurer de l'argent. Charles, reconnoissant enfin qu'il n'obtiendrait rien, et qu'on ne lui faisoit que des remontrances lorsqu'il demandoit des secours, cassa encore une fois le parlement, pour essayer des moyens plus faciles de fournir à ses dépenses.

Ses besoins cependant ne diminuant pas, ce parlement fut rappelé, et ne cessa de siéger que lorsqu'il fut parvenu à renverser toute la constitution. Il reprit aussitôt le fil des affaires, et frappa, d'un consentement unanime, un coup que l'on pouvoit regarder comme décisif. Au lieu d'accorder les subsides demandés, il accusa le comte de Strafford, premier ministre du roi, et le fit citer à la chambre des pairs, comme criminel de haute trahison. Après un discours long et éloquent, prononcé sans avoir
été

été préparé, et dans lequel il foudroyoit les accusations de ses ennemis, il fut jugé coupable par les deux chambres du parlement, et il ne manquoit plus au bill d'attainer que le consentement du roi. Charles étoit sincèrement attaché au comte ; il hésita ; il témoigna la plus extrême répugnance ; il mit en usage tous les moyens possibles pour éluder une obligation aussi affreuse que celle de signer l'ordre de son exécution. Il étoit dans cette agitation d'esprit, il ne savoit à quoi se résoudre, lorsqu'un acte héroïque de patriotisme de la part du comte lui fit enfin prendre son parti. Il reçut une lettre de ce seigneur infortuné, qui lui demandoit que sa vie fut offerte en sacrifice, et put devenir le sceau d'une réconciliation entre le roi et son peuple. Il ajoutoit qu'il étoit préparé à la mort, et qu'elle n'étoit point un mal pour celui qui la recevoit volontiers. Cette grande preuve de générosité fut mal récompensée par son maître, qui acquiesça à sa demande. Il consentit à ce que l'ordre fatal fut signé par une commission. Strafford fut décapité sur Tower-hill, et mourut avec cette noblesse et ce courage qu'on devoit attendre de lui.

Dans cette fureur universelle d'exercer des châtimens, le parlement s'éleva avec justice contre deux cours qui avoient été érigées sous les rois despotes, et dont on ne s'étoit guères servi que dans des cas de nécessité. C'étoient la cour de haute commission et celle de la chambre étoilée. Les chambres passèrent unanimement un bill pour les abolir, et pour anéantir avec elles les principaux articles et les plus dangereux de la prérogative du roi.

Au milieu de ces troubles, les papistes d'Irlande s'imaginèrent que l'occasion étoit favorable pour secouer le joug de la domination Angloise, et ils résolurent de se défaire à la fois de tous les protestans du royaume. On n'épargna ni âge, ni sexe, ni rang. Dans le tumulte de cet affreux carnage, les anciens bienfaits, les alliances, l'autorité, n'étoient point des raisons d'épargner les victimes. On ne voyoit que des amis tomber

T

sous

sous les coups de leurs amis les plus intimes, des parens assassiner leurs parens, des domestiques massacrer leurs maîtres. En vain avoit-on échappé par la fuite au premier assaut, la rage de détruire, qui s'étendoit partout, ne manquoit pas de rencontrer ses victimes.

Le roi fit tout ce qu'il put pour témoigner avec quelle horreur il voyoit ce massacre ; et, sachant qu'il n'étoit pas en état de dompter les rebelles, il eut encore recours à son parlement, et implora son assistance pour avoir des subsides. Il vit bientôt qu'il n'y avoit nulle espérance d'obtenir sa demande ; plusieurs personnes insinuèrent qu'il avoit lui-même fomenté cette rebellion, et qu'on ne devoit point répandre l'argent pour faire disparaître des dangers éloignés, lorsque, prétendoient-ils, le royaume étoit menacé d'en voir naître de plus grands dans son sein.

Ce fut alors que l'esprit républicain commença à se montrer dans le parlement, sans qu'on prit la peine de s'en défendre ; et, au lieu d'attaquer les fautes du roi, ce corps résolut de détruire la monarchie.

A. D. Les chefs de l'opposition commencèrent leurs
1641. opérations par attaquer le gouvernement épiscopal, qui étoit un des boulevards les plus redoutables de l'autorité royale. Ils accusèrent treize évêques du crime de haute trahison, pour avoir établi des canons sans le consentement du parlement. Ils s'efforcèrent d'obtenir, de la chambre des pairs, que les prélats fussent exclus du droit de siéger et de voter dans cette assemblée. Les évêques virent l'orage s'accumuler sur leur tête, et, probablement pour en détourner les effets, ils résolurent de ne pas se présenter plus longtems à la chambre des lords pour remplir leurs fonctions.

Ce fut un coup fatal à l'autorité royale ; le roi le rendit plus sûr encore par son imprudence. Charles renfermoit depuis longtems son ressentiment en lui-même, et s'efforçoit de satisfaire les communes par ses condescendances infinies ; mais, voyant que sa complaisance ne servoit qu'à augmenter le nombre de leurs demandes,

il

il ne put pas se contenir plus longtems. Il donna ordre à Herbert, son avocat général, d'accuser du crime de haute trahison, devant la chambre des pairs, le lord Kimbolton, un des hommes les plus populaires de son parti, et cinq membres des communes, le chevalier Arthur Haslerig, Hollis, Hampden, Pym, et Strode. Les articles furent, qu'ils avoient traitreusement tâché de bouleverser les loix fondamentales et le gouvernement du royaume ; de priver le roi de son autorité royale, et de soumettre ses sujets à une autorité arbitraire et tyrannique. On avoit à peine eu le tems de s'étonner de la précipitation et de l'imprudencce de cette démarche, lorsqu'on fut frappé d'une autre plus téméraire encore et moins susceptible d'être tolérée. Le roi lui-même entra seul le jour suivant dans la maison des communes, et s'avança vers la salle d'assemblée ; tous les membres se levèrent pour le recevoir : l'orateur quitta son siège, et le roi s'en empara. S'étant assis, et ayant regardé autour de lui pendant quelques instans, il dit à la chambre qu'il étoit fâché de l'occasion qui l'amenoit ; qu'il étoit venu en personne pour saisir les membres qu'il avoit accusés de haute trahison, parcequ'il voyoit qu'elle n'étoit pas disposée à les délivrer à ses sergens d'armes. Il se leva ensuite pour voir si les accusés étoient présens, mais ils s'étoient évadés quelques minutes avant que le roi entrât. Trompé, embarrassé, et ne sachant sur qui compter, il se rendit au milieu des clameurs de la populace, qui ne discontinuoit de crier, " Privilège ! privilège ! " au conseil ordinaire de la cité, et lui exposa ses griefs. On ne répondit à ses plaintes que par un silence méprisant, et, à son retour, un homme du peuple, plus insolent que les autres, lui cria, " A vos tentes, Israël ! " ce qui étoit le mot d'ordre parmi les Juifs lorsqu'ils avoient intention d'abandonner leurs princes.

De retour à Windsor, il commença à réfléchir sur la témérité de sa première démarche, et il résolut trop tard d'en donner quelque satisfaction. Il écrivit en conséquence au parlement pour l'informer qu'il se désistoit de

sous les coups de leurs amis les plus intimes, des parens assassiner leurs parens, des domestiques massacrer leurs maîtres. En vain avoit-on échappé par la fuite au premier assaut, la rage de détruire, qui s'étendoit partout, ne manquoit pas de rencontrer ses victimes.

Le roi fit tout ce qu'il put pour témoigner avec quelle horreur il voyoit ce massacre ; et, sachant qu'il n'étoit pas en état de dompter les rebelles, il eut encore recours à son parlement, et implora son assistance pour avoir des subsides. Il vit bientôt qu'il n'y avoit nulle espérance d'obtenir sa demande ; plusieurs personnes insinuèrent qu'il avoit lui-même fomenté cette rebellion, et qu'on ne devoit point répandre l'argent pour faire disparoitre des dangers éloignés, lorsque, prétendoient-ils, le royaume étoit menacé d'en voir naître de plus grands dans son sein.

Ce fut alors que l'esprit républicain commença à se montrer dans le parlement, sans qu'on prit la peine de s'en défendre ; et, au lieu d'attaquer les fautes du roi, ce corps résolut de détruire la monarchie.

A. D. Les chefs de l'opposition commencèrent leurs
1641. opérations par attaquer le gouvernement épiscopal, qui étoit un des boulevards les plus redoutables de l'autorité royale. Ils accusèrent treize évêques du crime de haute trahison, pour avoir établi des canons sans le consentement du parlement. Ils s'efforcèrent d'obtenir, de la chambre des pairs, que les prélats fussent exclus du droit de siéger et de voter dans cette assemblée. Les évêques virent l'orage s'accumuler sur leur tête, et, probablement pour en détourner les effets, ils résolurent de ne pas se présenter plus longtems à la chambre des lords pour remplir leurs fonctions.

Ce fut un coup fatal à l'autorité royale ; le roi le rendit plus sûr encore par son imprudence. Charles renfermoit depuis longtems son ressentiment en lui-même, et s'efforçoit de satisfaire les communes par ses condescendances infinies ; mais, voyant que sa complaisance ne servoit qu'à augmenter le nombre de leurs demandes,

il

il ne put pas se contenir plus longtems. Il donna ordre à Herbert, son avocat général, d'accuser du crime de haute trahison, devant la chambre des pairs, le lord Kimbolton, un des hommes les plus populaires de son parti, et cinq membres des communes, le chevalier Arthur Haslerig, Hollis, Hampden, Pym, et Strode. Les articles furent, qu'ils avoient traitreusement tâché de bouleverser les loix fondamentales et le gouvernement du royaume ; de priver le roi de son autorité royale, et de soumettre ses sujets à une autorité arbitraire et tyrannique. On avoit à peine eu le tems de s'étonner de la précipitation et de l'imprudencce de cette démarche, lorsqu'on fut frappé d'une autre plus téméraire encore et moins susceptible d'être tolérée. Le roi lui-même entra seul le jour suivant dans la maison des communes, et s'avança vers la salle d'assemblée ; tous les membres se levèrent pour le recevoir : l'orateur quitta son siège, et le roi s'en empara. S'étant assis, et ayant regardé autour de lui pendant quelques instans, il dit à la chambre qu'il étoit fâché de l'occasion qui l'amenoit ; qu'il étoit venu en personne pour saisir les membres qu'il avoit accusés de haute trahison, parcequ'il voyoit qu'elle n'étoit pas disposée à les délivrer à ses sergens-d'armes. Il se leva ensuite pour voir si les accusés étoient présens, mais ils s'étoient évadés quelques minutes avant que le roi entrât. Trompé, embarrassé, et ne sachant sur qui compter, il se rendit au milieu des clameurs de la populace, qui ne discontinuoit de crier, " Privilège ! privilège ! " au conseil ordinaire de la cité, et lui exposa ses griefs. On ne répondit à ses plaintes que par un silence méprisant, et, à son retour, un homme du peuple, plus insolent que les autres, lui cria, " A vos tentes, Israël ! " ce qui étoit le mot d'ordre parmi les Juifs lorsqu'ils avoient intention d'abandonner leurs princes.

De retour à Windsor, il commença à réfléchir sur la témérité de sa première démarche, et il résolut trop tard d'en donner quelque satisfaction. Il écrivit en conséquence au parlement pour l'informer qu'il se désistoit de

ses poursuites contre les membres accusés, et pour assurer les chambres que dans toutes les occasions il seroit aussi attentif à soutenir leurs privilèges que ceux de sa vie et de sa couronne. Sa violence l'avoit rendu odieux aux communes, et la réparation qu'il en fit lui attira leur mépris.

Le pouvoir de nommer les généraux, et de lever des armées, étoit une prérogative de la couronne à laquelle on n'avoit pas encore touché. Les communes, ayant exagéré les craintes qu'elles avoient du papisme, et qu'elles redoutoient peut-être alors réellement, donnèrent une pétition pour que la Tour fut remise entre leurs mains, et que Hull, Portsmouth, et la flotte, fussent confiés à des personnes choisies par elles. En acquiesçant à cette demande, on détruisoit tout ce qui restoit de l'ancienne constitution. Telle étoit cependant la nécessité des tems, qu'on contesta d'abord, et qu'on finit par accorder. Chaque condescendance, comme nous l'avons déjà observé, ne servoit qu'à engager à former de nouvelles demandes. Les communes voulurent avoir une milice qui devoit être levée et commandée par tels officiers qu'il leur plairoit de nommer, sous prétexte de les tenir en sûreté contre les papistes Irlandois, dont elles avoient tout à redouter.

Ce fut alors que Charles résolut de mettre fin à ses complaisances ; et, comme on le pressoit d'abandonner, au moins pour un tems fixé, le commandement de l'armée, il entra dans une telle colère, qu'il s'écria, " Non, non pas pour une heure seulement. " Ce refus décisif arrêta toute négociation, et on résolut des deux côtés d'avoir recours aux armes.

A. D. 1642. Aucun période de l'histoire d'Angleterre ne nous fournit tant de preuves de courage, d'habilité, de vertu, que cette fatale opposition. Ce fut alors que les talens de toute espèce, qui n'étoient plus étouffés par l'autorité, s'élevèrent, des plus basses classes de la société, pour se disputer le pouvoir et la prééminence.

De part et d'autres on publia des manifestes par tout le royaume, et le peuple fut entièrement partagé en deux factions, distinguées sous les noms de cavaliers et de têtes rondes. Les troupes du roi paroissoient dans un très mauvais état ; outre la milice du pays, levée par le chevalier Digby, shérif, il n'avoit pas trois cens hommes d'infanterie. Sa cavalerie, qui étoit sa principale force, n'excédoit pas huit cens hommes mal armés. Il reçut cependant des renforts de tous les quartiers, mais, n'étant pas encore en état de faire face à l'ennemi, il jugea prudent de se retirer lentement à Derby, et ensuite à Shrewsbury, pour aider les levées que ses partisans y faisoient.

Le parlement de son côté ne perdoit pas de temps, et faisoit ses préparatifs. Il avoit un magasin d'armes à Hull, dont il nomma le chevalier Hotham gouverneur. Les troupes qu'on avoit levées de tous côtés, sous prétexte de les envoyer en Irlande, furent alors employées plus ouvertement, par le parlement, pour concourir à ses vues. On en donna le commandement au comte d'Essex, homme hardi, qui désiroit plutôt voir la monarchie moins puissante que totalement anéantie ; et dans Londres on n'enrola pas moins de quatre mille hommes en un jour.

Edge-hill fut l'en-droit où les deux armées s'arrêtèrent à la vue l'une de l'autre, et le pays fut arrosé du sang des citoyens. Chose affreuse à considérer ! Plus de trente mille hommes, les plus braves du monde, au lieu d'employer leur courage contre les ennemis du dehors, le souillent en tournant leurs armes les uns contre les autres ! Les amis les plus intimes, les parens les plus proches, engagés dans les différens partis, oublient toutes considérations particulières, et ne sont plus guidés que par l'esprit de faction ! Après un combat de quelques heures, l'animosité sembla s'affoiblir, et les deux armées se séparèrent, après avoir fait une perte à peu près égale. On dit que cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

Il seroit ennuyeux, et absolument sans nécessité, d'entrer dans le détail des marches et des contremarches de ces armées sans discipline et mal commandées. La guerre étoit un nouveau métier pour les Anglois, qui depuis près de cent ans n'avoient pas vu un combat dans leur île. La reine vint renforcer le parti du roi; elle avoit amené de Hollande des soldats et des munitions, et elle repartit aussitôt pour tâcher de s'en procurer un plus grand nombre. Le parlement, qui connoissoit l'étendue de ses propres forces, ne se découragea nullement. Ses demandes sembloient s'accroître en proportion de ses pertes; et, à mesure que ses troupes étoient repoussées sur le champ de bataille, il devenoit plus intraitable dans le cabinet. Ce fut en vain que le roi, après avoir remporté quelqu'avantage, fit faire des propositions de paix; cela ne servit qu'à porter encore plus haut son orgueil et son animosité. Ce désir que le roi témoignoit de faire la paix avec ses sujets fait l'éloge de son humanité, mais ses longues négociations, dont une se traita à Oxford, étoient condamnables, en le considérant comme guerrier. Il perdit en vaines altercations un tems qu'il auroit du employer à faire de vigoureux efforts à la tête de ses troupes.

Quoiqu'il en soit, sa première campagne pouvoit faire espérer que ses armes seroient à la fin victorieuses. Il remporta avantages sur avantages. Le pays de Cornouailles fut obligé de demander la paix, et de se soumettre à l'autorité du roi. Il gagna une bataille sur les parlementaires à Stratton-hill, dans le comté de Devon; il eut le même succès à Roundway-down, distant d'environ deux milles de Devizes. Il remporta une troisième victoire à Chalgrave-field. Bristol fut assiégé et pris, et Gloucester investi. La fortune se déclara encore pour lui à la bataille de Newbury, et il fondeoit de grandes espérances sur une armée que le marquis de Newcastle levoit pour lui dans le Nord.

Dans cette première campagne les deux hommes, les plus braves et les plus grands des différens partis, furent tués;

tués ; comme si la Providence bienfaisante avoit voulu leur épargner la vue des malheurs et du carnage qui devoient bientôt se répandre par tout. Ces deux hommes étoient Jean Hampden et Lucius Cary lord Falkland.

Le premier périt dans une escarmouche contre le prince Rupert, et l'autre dans la bataille de Newbury, qui fut livrée peu de tems après. Hampden, que nous avons vu refuser, dans le commencement des troubles, de payer la taxe des vaisseaux, s'étoit acquis, par son intégrité inébranlable, l'estime même de ses ennemis. A cela il ajoutoit beaucoup d'affabilité dans sa conversation ; beaucoup de modération, d'art, et d'éloquence, dans ses discours au parlement ; et une pénétration singulière dans le conseil.

Falkland fut regardé peut-être comme une plus grande perte ; on admiroit encore d'avantage la grandeur de son caractère. Il joignoit à des principes aussi sévères que ceux d'Hampden une politesse et une élégance qu'on ne faisoit que commencer à connoître en Angleterre. Il avoit résisté avec fermeté aux prétentions du roi, tant qu'il l'avoit vu faire un mauvais usage de son pouvoir ; mais, lorsqu'il avoit reconnu que l'intention du parlement étoit de renverser la religion et la constitution de l'état, il avoit changé de parti, et s'étoit attaché pour jamais à celui de la couronne. Dès le commencement de la guerre civile, sa gaiété naturelle et sa vivacité l'avoient abandonné ; il étoit devenu triste, mélancolique ; la paleur couvroit ses joues ; il négligeoit le soin de sa personne, et sembloit ne plus désirer que la mort. Son exclamation ordinaire parmi ses amis, lorsqu'il avoit gardé quelques instans le silence et poussé de fréquens soupirs, étoit la paix ! la paix ! Le matin du jour où se livra la bataille de Newbury, il dit qu'il étoit fatigué de tant de troubles, et qu'il en seroit quitté avant la nuit. Il fut tué d'un coup de feu qui l'atteignit au ventre, et son corps fut trouvé le lendemain matin parmi un monceau d'autres cadavres. Ses écrits,
ses

Il seroit ennuyeux, et absolument sans nécessité, d'entrer dans le détail des marches et des contremarches de ces armées sans discipline et mal commandées. La guerre étoit un nouveau métier pour les Anglois, qui depuis près de cent ans n'avoient pas vu un combat dans leur île. La reine vint renforcer le parti du roi; elle avoit amené de Hollande des soldats et des munitions, et elle repartit aussitôt pour tâcher de s'en procurer un plus grand nombre. Le parlement, qui connoissoit l'étendue de ses propres forces, ne se découragea nullement. Ses demandes sembloient s'accroître en proportion de ses pertes; et, à mesure que ses troupes étoient repoussées sur le champ de bataille, il devenoit plus intraitable dans le cabinet. Ce fut en vain que le roi, après avoir remporté quelque avantage, fit faire des propositions de paix; cela ne servit qu'à porter encore plus haut son orgueil et son animosité. Ce désir que le roi témoignoit de faire la paix avec ses sujets fait l'éloge de son humanité, mais ses longues négociations, dont une se traita à Oxford, étoient condamnables, en le considérant comme guerrier. Il perdit en vaines altercations un tems qu'il auroit du employer à faire de vigoureux efforts à la tête de ses troupes.

Quoiqu'il en soit, sa première campagne pouvoit faire espérer que ses armes seroient à la fin victorieuses. Il remporta avantages sur avantages. Le pays de Cornouailles fut obligé de demander la paix, et de se soumettre à l'autorité du roi. Il gagna une bataille sur les parlementaires à Stratton-hill, dans le comté de Devon; il eut le même succès à Roundway-down, distant d'environ deux milles de Devizes. Il remporta une troisième victoire à Chalgrave-field. Bristol fut assiégé et pris, et Gloucester investi. La fortune se déclara encore pour lui à la bataille de Newbury, et il fondeoit de grandes espérances sur une armée que le marquis de Newcastle levoit pour lui dans le Nord.

Dans cette première campagne les deux hommes, les plus braves et les plus grands des différens partis, furent tués;

tués ; comme si la Providence bienfaisante avoit voulu leur épargner la vue des malheurs et du carnage qui devoient bientôt se répandre par tout. Ces deux hommes étoient Jean Hampden et Lucius Cary lord Falkland.

Le premier périt dans une escarmouche contre le prince Rupert, et l'autre dans la bataille de Newbury, qui fut livrée peu de tems après. Hampden, que nous avons vu refuser, dans le commencement des troubles, de payer la taxe des vaisseaux, s'étoit acquis, par son intégrité inébranlable, l'estime même de ses ennemis. A cela il ajoutoit beaucoup d'affabilité dans sa conversation ; beaucoup de modération, d'art, et d'éloquence, dans ses discours au parlement ; et une pénétration singulière dans le conseil.

Falkland fut regardé peut-être comme une plus grande perte ; on admiroit encore d'avantage la grandeur de son caractère. Il joignoit à des principes aussi sévères que ceux d'Hampden une politesse et une élégance qu'on ne faisoit que commencer à connoître en Angleterre. Il avoit résisté avec fermeté aux prétentions du roi, tant qu'il l'avoit vu faire un mauvais usage de son pouvoir ; mais, lorsqu'il avoit reconnu que l'intention du parlement étoit de renverser la religion et la constitution de l'état, il avoit changé de parti, et s'étoit attaché pour jamais à celui de la couronne. Dès le commencement de la guerre civile, sa gaiété naturelle et sa vivacité l'avoient abandonné ; il étoit devenu triste, mélancolique ; la paleur couvroit ses joues ; il négligeoit le soin de sa personne, et sembloit ne plus désirer que la mort. Son exclamation ordinaire parmi ses amis, lorsqu'il avoit gardé quelques instans le silence et poussé de fréquens soupirs, étoit la paix ! la paix ! Le matin du jour où se livra la bataille de Newbury, il dit qu'il étoit fatigué de tant de troubles, et qu'il en seroit quitté avant la nuit. Il fut tué d'un coup de feu qui l'atteignit au ventre, et son corps fut trouvé le lendemain matin parmi un monceau d'autres cadavres. Ses écrits,

ses

212 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

ses vertus, sa justice, et son courage, méritoient une mort aussi glorieuse, et il la rencontra.

Le roi, afin de pouvoir faire ses préparatifs pour la campagne suivante, et pour s'opposer en même tems aux desseins du parlement de Westminster, en convoqua un à Oxford. Ce fut la première fois qu'on vit en Angleterre deux parlemens siéger en même tems. Sa chambre des pairs étoit assez bien remplie, mais sa chambre des communes ne consistoit qu'en environ cent quarante membres, ce qui ne faisoit pas plus de la moitié de l'autre chambre des communes. Il reçut quelques secours de ce phantôme de parlement, qui fut ensuite prorogé pour n'être plus jamais assemblé.

Le parlement n'avoit rien perdu de son activité. Il rendit une ordonnance qui enjoignoit à tous les habitans de Londres de retrancher un mets de leur table une fois par semaine, et d'en payer la valeur pour le soutien de la cause publique. Ce qui eut bien plus d'effet, c'est que les Ecoissois, qui regardoient que leurs intérêts étoient les mêmes que ceux du parlement d'Angleterre, lui envoyèrent un corps considérable pour le soutenir. Le parlement leva dans l'Est une armée de quatorze mille hommes ; il en avoit déjà une de dix mille sous les ordres du comte d'Essex, et une autre presque aussi considérable commandée par le chevalier Waller. Ces troupes étoient infiniment supérieures à tout ce qu'il étoit possible que le roi rassemblât ; elles étoient abondamment fournies de munitions et de vivres, et elles étoient bien payées.

A. D. Les hostilités, qu'on n'avoit pas entièrement
1644. discontinuées pendant l'hiver, recommencèrent au printemps avec une nouvelle fureur, et ne servirent qu'à désoler le royaume sans qu'il y eut de victoire décisive. Chaque comté se rangea du parti qu'il voulut, et où il étoit entraîné par des motifs de conviction, d'intérêt, ou de crainte : il y en eut pourtant quelques uns qui restèrent neutres. Plusieurs demandoient la paix avec instance, et tout ce qu'il y avoit de gens

gens sages et justes se joignoient à eux. Une chose qui mérite particulièrement attention, c'est la tentative des femmes de Londres ; elles s'assemblèrent au nombre de deux ou trois mille, et se rendirent en corps à la chambre des communes, où elles sollicitèrent vivement la paix. " Donnez-nous," s'écrièrent-elles, " ces traites qui s'opposent à la paix ; livrez-les nous, que nous les déchirions en pièces." Les gardes eurent beaucoup de peine à apaiser cette émeute, où une ou deux femmes perdirent la vie.

Les malheurs et la disgrâce du monarque commencèrent à la bataille de Marston Moor. Les armées Ecossoise et parlementaire, réunies, assiégeoient York ; le prince Rupert, joint par le marquis de Newcastle, résolut de les forcer à lever le siège. Les deux partis rangèrent leurs armées en bataille dans les plaines de Marston ; elles composoient en tout un nombre de cinquante mille hommes, et la victoire resta longtems indécise. Rupert, qui commandoit l'aile droite des royalistes, eut à combattre Olivier Cromwell, qui commençoit alors à se faire remarquer, et qui étoit à la tête d'un corps de troupes qu'il avoit lui-même levé et discipliné. Cromwell fut victorieux ; il fit perdre le champ de bataille à ses ennemis, poursuivit les fuyards, recommença un second combat, et remporta une seconde victoire. Toute l'artillerie du prince devint la proie du vainqueur, et les royalistes ne se relevèrent jamais après cet échec funeste.

Guillaume Laud, archevêque de Cantorbery, avoit été commis à la Tour au commencement de ce règne. Il fut alors cité pour être jugé, condamné, et exécuté. C'est une triste réflexion à faire, que dans ces tems de troubles les hommes les plus vertueux furent ceux qui eurent le plus à souffrir de l'un ou de l'autre parti.

La mort de Laud fut suivie d'un changement total dans les cérémonies de l'église. Le jour même de cette mort, on abolit, par un acte public, la liturgie, comme s'il eut été le seul obstacle à cette réforme. L'église
d'Angleterre

d'Angleterre fut mise entièrement sur le pied de celle des puritains, et les citoyens de Londres, aussi bien que l'armée Ecoissoise, rendirent des actions de grâces publiques pour un si heureux changement.

La bataille opiniâtre, qui décida enfin du destin de Charles, fut livrée à Naseby, village du comté d'York. L'avant garde de l'armée royale étoit commandée par le lord Astley, l'aile droite par le prince Rupert, l'aile gauche par le chevalier Marmaduke Langdale, et le corps de réserve par le roi en personne. Du côté des ennemis, l'avant garde étoit commandée par Fairfax et Skippon ; l'aile droite étoit sous les ordres de Cromwell, et l'aile gauche sous ceux d'Ireton, son gendre. Le prince Rupert fond sur l'aile gauche avec son impétuosité ordinaire ; la fortune semble être pour lui ; il enfonce les rangs, répand la terreur parmi les soldats, et les poursuit jusqu'au village ; mais il perd du tems en cherchant à s'emparer de l'artillerie. Cromwell, pendant le même tems, combat de son côté avec un bonheur égal, et parvient à mettre en déroute la cavalerie de Charles, après qu'elle a fait la plus brave résistance. Pendant qu'ils sont ainsi engagés, l'infanterie des deux côtés soutient le combat avec une ardeur semblable ; malgré les efforts de Fairfax et de Skippon, leurs bataillons commencent à plier. Cromwell arrive alors avec ses troupes victorieuses, et charge l'infanterie royale, en la prenant de flanc, avec tant de vigueur, qu'elle est bientôt en déroute. Le prince Rupert avoit rejoint le roi et son petit corps de réserve ; mais ses troupes, quoique victorieuses, étoient trop harassées pour pouvoir retourner à la charge. Le roi, voyant que la bataille étoit perdue, fut obligé d'abandonner le champ à ses ennemis, qui prirent tout son canon, son bagage, et firent plus de cinq mille prisonniers.

La bataille de Naseby mit les parlementaires en possession de presque toutes les grandes villes du royaume, de Bristol, de Bridgewater, de Chester, de Sherborn, et de Bath. Exeter fut assiégé ; et, toutes les troupes royales

royales dans les parties occidentales étant entièrement dispersées, Fairfax pressa la place, et elle se rendit à discrétion. Le roi, ainsi entouré et harcelé de tous les côtés, se réfugia à Oxford, qui, dans tous les cas où il s'étoit trouvé, étoit resté fidèlement attaché à son parti; et là il se détermina à faire de nouvelles propositions à ceux qui n'alloient pas manquer de le poursuivre.

Fairfax s'approchoit avec une armée puissante et victorieuse, et prenoit les mesures convenables pour mettre le siège devant Oxford, qui promettoit un triomphe facile. Etre fait captif, et conduit en triomphe par ses insolens sujets, étoit ce que Charles redoutoit, avec raison, le plus, et il devoit s'attendre à toute espèce d'insultes et de violence de la part du soldat, qui avoit ressenti les effets de sa résistance. Dans cette extrémité, désespéré, il prit un parti fatal, qu'on auroit pu regarder comme imprudent et indiscret dans toute autre circonstance; ce fut de se rendre entre les mains de l'armée Ecoissoise, qui n'avoit jamais marqué contre lui une animosité implacable; mais il reconnut trop tôt, qu'au lieu de le traiter comme un roi ils l'insultoient comme un captif.

Le parlement d'Angleterre, informé de la captivité du roi, entra aussitôt en négociation avec l'armée Ecoissoise pour qu'elle lui délivrât son prisonnier. Cette affaire fut bientôt arrangée. Les Ecoissois promirent de livrer le roi à ses ennemis, moyennant une somme de quatre cent mille livres, et le parlement consentit avec joie à les donner. On peut chercher à excuser une action aussi atroce, mais on ne parviendra jamais à la défendre avec succès. Les Ecoissois retournèrent chez eux chargés de butin et des reproches de tous les honnêtes gens.

La guerre civile étoit finie; le roi avoit licencié ses troupes, et le parlement n'avoit plus d'ennemis à redouter que cette même armée qui lui avoit prêté son bras pour étendre son autorité; devenue excessive. A mesure que les craintes, que la puissance du roi avoit inspirées, s'affoiblissoient, la division qui régnoit parmi les membres

membres du parlement acquéroit plus de force. Dans les chambres, la majorité étoit de la secte des presbiteriens, qui vouloient avoir un clergé. Dans l'armée, la majorité étoit du côté des indépendans, qui ne vouloient point admettre d'ecclésiastiques, et pensoient que chaque homme avoit droit d'instruire son semblable. Cromwell étoit à la tête de cette dernière secte ; il dirigeoit secrètement toutes leurs opérations, et agissoit de manière à donner du poids aux mesures qu'ils prenoient.

Olivier Cromwell, dont les talens commencèrent alors à paroître dans tout leur jour, étoit fils d'un simple gentilhomme de Huntingdon, et, n'étant que cadet, il avoit eu très peu de chose du bien de son père. Par hazard ou par intrigue il fut élu membre pour représenter la ville de Cambridge dans le long parlement ; mais il parut, dès le premier instant, ne pas posséder les talens de l'orateur, sa personne étant désagréable, son habillement sale, et sa manière de s'exprimer grossière, ennuyeuse, obscure, et embarrassée. Il suppléa, à force de zèle et de persévérance, à ce que la nature lui avoit refusé. Doué d'une intrépidité inébranlable, de beaucoup de dissimulation, et persuadé de la justice de sa cause, il s'éleva par degrés au grade de lieutenant général sous Fairfax, et s'acquit en réalité la suprême autorité sur l'armée entière.

L'armée commença alors à se considérer comme un corps séparé de la république, et se plaignit qu'après avoir assuré la tranquillité générale elle se trouvoit privée des privilèges des Anglois. Pour s'opposer au parlement de Westminster, il se forma un parlement militaire composé des officiers et des simples soldats de chaque régiment. Les principaux officiers formèrent un conseil qui tenoit lieu de la chambre des pairs ; les soldats élurent deux hommes de chaque compagnie pour représenter la chambre des communes, et on leur donna le nom d'agitateurs de l'armée. Cromwell eut soin de se mettre du nombre, et ce fut pour lui un moyen facile de conduire et d'exciter les séditions dans l'armée.

Pendant

Pendant ce tems, le malheureux roi restoit prisonnier au château d'Holmby ; et, comme la possession de sa personne pouvoit ajouter au crédit du parti à qui elle appartien droit, Cromwell, qui dirigeoit secrettement toutes les opérations de l'armée, pendant qu'il se recrioit hautement contre leur violence, résolut de s'en rendre maître. En conséquence, un corps de cinq cens cavaliers se rendit au château d'Holmby, sous les ordres de Joyce, et conduisit le roi à l'armée, qui s'avançoit à grands pas vers Triplo-heath, près Cambridge, lieu du rendez-vous. Le lendemain Cromwell y arriva ; il fut reçu avec les plus vives démonstrations de joye, et on le revêtit à l'instant du commandement suprême.

La chambre des communes étoit alors divisée en partis, comme à l'ordinaire ; les uns vouloient s'opposer à l'armée ; les autres, qui formoient le plus petit nombre, avec les deux orateurs à leur tête, la favorisoient. Dans une telle confusion, on ne devoit s'attendre à rien moins qu'à une séparation, ce qui arriva. Les deux orateurs et soixante-deux membres se retirèrent secrettement de la chambre, et vinrent se mettre sous la protection de l'armée, qui étoit alors à Hounslow-heath. Ils furent reçus avec des cris de joie et des acclamations ; on donna les plus grands éloges à leur intégrité, et le corps entier de l'armée, composé de vingt mille hommes, se prépara à les réinstaller dans leurs places et dans leurs fonctions.

L'autre partie de la chambre des communes se détermina alors à agir avec la dernière vigueur, et à s'opposer aux usurpations de l'armée. Elle nomma de nouveaux orateurs ; elle donna des ordres pour enrôler des troupes ; elle enjoignit à la milice de se mettre sous les armes, et la ville résolut fermement de s'opposer à une invasion. Ce courage à toute épreuve ne se soutint cependant qu'autant de tems qu'on jugea l'ennemi éloigné ; mais, lorsqu'on apperçut les forces redoutables de Cromwell, on ne songea qu'à obéir et se soumettre.

U

On

On ouvrit les portes au général, qui accompagna tranquillement les deux orateurs et les autres membres à leurs maisons. Onze membres, qui avoient été accusés d'être la cause du tumulte, furent chassés, et la plupart se retirèrent sur le continent. Le maire, le shérif, et trois aldermans, furent envoyés à la Tour; plusieurs bourgeois et officiers de milice furent mis en prison, et on raza les fortifications élevées autour de la ville. Le commandement de la Tour fut donné au général Fairfax, et le parlement lui fit faire ses sincères remerciemens, pour avoir désobéi à ses ordres.

Il ne restoit plus qu'à disposer de la personne du roi, que l'armée avoit envoyé comme prisonnier au château de Hampton-court, d'où il étoit parvenu à s'échapper. Il avoit été repris dans l'isle de Wight, et étoit alors gardé dans le château de Carisbrook.

Pendant que le roi étoit dans cette facheuse situation, le parlement, sur le nouveau pied où l'avoit mis l'armée, devenoit de jour en jour plus foible et plus factieux. Ce monarque infortuné négocioit encore avec le parlement, pour tâcher de faire cesser les calamités affreuses qui déchiroient le royaume. Les chambres, de leur côté, ne voyoient plus d'autre moyen pour anéantir la puissance militaire que de lui opposer l'autorité royale. Il se fit beaucoup de propositions entre le roi captif et les communes pour en venir à un accommodement.

Il étoit trop tard; leur puissance alloit être bientôt détruite; l'armée rébelle, couronné de succès, avoit juré la perte de ses ennemis, et, comme elle connoissoit l'étendue de son pouvoir, se répandant en menaces, elle commença à demander vengeance du roi. Elle s'avança en même tems vers Windsor, et, ayant envoyé un officier pour se saisir de la personne du roi dans l'endroit où il étoit depuis peu retenu prisonnier, il fut transféré au château de Hurst, dans le comté de Hants, vis à vis l'isle de Wight. Les communes, quoiqu'ayant perdu presque entièrement l'espoir de l'en porter, eurent cependant assez de courage pour résister, et pour tenter, en

face

face de toute l'armée, de terminer leur traité avec le roi. Le jour suivant, le colonel Pride, à la tête de deux régimens, bloqua la maison, et saisit au passage quarante-un membres du parti presbitérien, qui furent envoyés dans une chambre basse de la maison, à laquelle on donna le nom de l'enfer. Plus de cent soixante membres en sus furent exclus, et on ne laissa l'entrée libre qu'aux plus furieux et aux plus déterminés des indépendans, dont le nombre ne montoit pas à plus de soixante. Cette violence, exercée contre les droits du parlement, fut communément appelée la médecine de Pride, et on donna à la partie restante du parlement le nom de croupion. Les membres de cette assemblée ne tardèrent pas à déclarer illégal tout ce qui s'étoit fait dans la chambre depuis quelques jours, et à reconnoître que la conduite du général étoit juste et nécessaire.

On nomma un comité pour intenter accusation contre le roi ; et on conclut, à la pluralité des voix, que c'étoit trahison pour le roi que de faire la guerre à son parlement. On établit en conséquence une cour supérieure de justice pour faire le procès à sa majesté sur cette trahison de nouvelle invention.

Le colonel Harrison, fils d'un boucher, fut chargé de conduire le roi du château de Hurst à Windsor, et de Windsor à Londres. Ses sujets affligés, qui coururent pour voir leur souverain, parurent vivement affectés du changement qui s'étoit opéré sur son visage et dans sa personne. Il avoit laissé croître sa barbe ; ses cheveux étoient devenus gris, ouvrage de ses chagrins inquiets plutôt que de la main du tems ; tout en lui portoit l'empreinte de ses infortunes et de sa chute. Son visage défait conservoit encore une majesté que ses adversaires eux-mêmes ne pouvoient regarder sans respect et sans compassion. Il n'avoit été accompagné depuis long-tems que par un de ses officiers, courbé sous le poids des ans, et dont le nom étoit Philippe Warwick. Cet ancien serviteur ne pouvoit que déplorer le sort de son maître, sans être en état de rien entreprendre pour sa

cause. On lui retira alors toutes les marques extérieures de la royauté, et ses nouveaux domestiques eurent ordre de le servir sans aucune cérémonie. Le duc de Hamilton, qui devoit subir le même châtiment que son maître, ayant obtenu la permission de lui dire un dernier adieu, lorsqu'il partit de Windsor, se jeta aux pieds du roi, en s'écriant, " Mon cher maître !" Le malheureux monarque le releva, l'embrassa tendrement, et lui répondit, avec un torrent de larmes qui couloit sur ses joues, " J'ai en effet été votre cher maître." Ses chagrins étoient terribles, mais, malgré cela, il ne pouvoit pas se persuader que ses adversaires osassent lui faire son procès en forme. Il s'attendoit à tous momens à être secrètement assassiné.

Du fix au vingt du mois de Janvier on passa le tems à faire des préparatifs pour ce procès extraordinaire. La cour de justice consistoit en cent trente-trois personnes nommées par les communes, mais il ne se trouva jamais plus de soixante-dix de ces membres présens au procès. La plus grande partie de ces membres étoient les principaux officiers de l'armée, presque tous gens de basse extraction, quelques personnes de la chambre basse, et des bourgeois de Londres. Bradshaw, avocat, fut choisi pour présider ; Coke fut nommé solliciteur pour le peuple d'Angleterre, et Dorislaus, Steele, et Aske, assistants. La cour siégea dans la Salle de Westminster.

Le roi fut alors amené de Windsor à St. James, et le lendemain on le fit comparoitre devant la cour supérieure pour subir son examen. Lorsqu'il entra, l'huissier le conduisit vers une chaise placée dans la barre. Quoique prisonnier depuis longtems, et maintenant comparoissant comme un criminel, il conserva encore à cet instant toute la majesté royale. Il jeta les yeux d'un air fier sur tous les membres qui composoient la cour, et s'assit sans ôter son chapeau ; les membres étoient aussi couverts. Le solliciteur fit la lecture des charges portées contre lui, et on l'accusoit entre autres d'être la cause de tout le sang versé depuis le commencement de la guerre. Il
ne

ne put retenir un sourire de mépris et d'indignation en entendant cette accusation. Après que cette lecture fut finie, Bradshaw adressa la parole au roi, et lui dit que la cour attendoit sa réponse.

Le roi entama sa défense avec beaucoup de douceur, en commençant par refuser de reconnoître l'autorité de la cour. Il représenta, qu'étant entré en négociation avec ses deux chambres de parlement, et ayant presqu'arrêté tous les articles, il s'attendoit à un traitement différent de celui qu'il recevoit. Il dit qu'il ne voyoit point d'apparence de chambre supérieure, ce qui étoit nécessaire pour constituer un tribunal régulier. Il observa qu'il étoit roi, et chef de la loi, et que par conséquent il ne pouvoit être jugé par des loix auxquelles il n'avoit jamais donné sa sanction ; que, les libertés du peuple lui ayant été confiées, il ne les trahiroit pas en reconnoissant un pouvoir fondé sur l'usurpation ; qu'il ne demandoit pas mieux que de produire ses moyens de défense devant un tribunal convenable ; mais que devant eux il devoit refuser d'exposer son innocence, de peur d'être considéré comme traître à la constitution plutôt que comme son martyr.

Bradshaw, pour soutenir l'autorité de la cour, insista sur ce qu'elle avoit reçu les pouvoirs du peuple, l'organe de toutes les loix. Il pressa le prisonnier de ne plus refuser de reconnoître l'autorité d'une cour qui étoit établie par les communes d'Angleterre ; il interrompit le roi lorsqu'il voulut parler, et par ce moyen prévint les réponses qu'il auroit pu faire.

Le roi fut obligé de paroître trois fois de la même manière devant la cour, et trois fois il en déclina la juridiction. La quatrième et dernière fois on l'amena devant ce tribunal, qui s'étoit revêtu lui-même de son autorité, et en s'y rendant il se trouva exposé aux insultes des soldats et de la populace, qui crioit, justice ! justice ! exécution ! exécution ! mais il resta intrépide. Ses juges ayant alors entendu des témoins, qui déposèrent que le roi avoit paru, les armes à la main, contre

les troupes du parlement, on prononça contre lui la sentence de mort.

La conduite du roi, au milieu de tant de preuves de la méchanceté qui s'exerçoit contre lui, fut celle d'un homme grand, courageux, et toujours le même ; en sortant de cet affreux tribunal, et en passant à travers le vestibule, les soldats et le bas peuple recommencèrent à crier, justice et exécution ! ils l'accablèrent des reproches les plus amers ; parmi d'autres insultes, un homme osa cracher au visage de son souverain ; Charles supporta patiemment tant d'outrages : " Les pauvres " gens," disoit-il, " en feroient autant à leurs géné- " raux pour six sols." Ceux, d'entre le peuple, dont le cœur n'étoit pas encore entièrement fermé aux sentimens de l'humanité, exprimoient leurs chagrins par des soupirs et par des larmes. Un soldat, plus compatissant que le reste, ne put s'empêcher de demander au ciel de répandre ses bénédictions sur le roi. Un officier l'entendit, et, d'un coup qu'il lui porta, le renversa sur la terre ; ce soldat compatissant tomba aux pieds du roi, qui ne put s'empêcher de dire que la punition surpasseoit l'offense.

A son retour à White hall, il demanda à la chambre la permission de voir ses enfans, et d'avoir, pour l'assister dans ses derniers instans, le docteur Juxon, anciennement évêque de Londres : on lui accorda ses demandes, et on lui donna trois jours pour se préparer à l'exécution de la sentence. Tout ce qui restoit alors de sa famille, en Angleterre, étoit la princesse Elisabeth, et le duc de Gloucester, enfant d'environ huit ans. Après plusieurs tendres exhortations, plusieurs sages conseils qu'il donna à sa fille, il prit son jeune enfant dans son bras, et lui dit, en le pressant contre son sein, " Mon " enfant, on va couper la tête à ton père ; oui, on va " me couper la tête, et te faire roi peut-être : prends " bien garde à ce que je te dis : tu ne peux être roi tant " que tes frères Charles et Jacques seront vivans. On " leur coupera la tête quand on aura pu s'emparer " d'eux,

“ d’eux, et on finira par te la couper à toi-même : je te
 “ défens donc de permettre qu’on te fasse roi.” L’en-
 fant, fondant en larmes, répliqua, “ Je serai mis en
 “ pièces auparavant.”

Chaque nuit qui se passa, du moment où la sentence
 avoit été prononcée jusqu’à celui de son exécution, le
 roi dormit aussi profondément qu’à son ordinaire, quoi-
 que le bruit des ouvriers employés à construire l’échaf-
 faud ne cessât de retentir à ses oreilles. La fatale mati-
 née étant enfin arrivée, il se leva de très bonne heure,
 et appella un de ses valets, auquel il ordonna de l’habil-
 ler avec plus de soin qu’à l’ordinaire, pour qu’il put pa-
 roître d’une manière convenable à une cérémonie si so-
 lemnelle et si satisfaisante. La rue devant Whitehall
 étoit le lieu destiné à son exécution ; on présuinoit, en
 préférant cet endroit à un autre, que ce seroit un moyen
 d’aggraver encore la sévérité du châtimement. On lui fit
 traverser la Salle du Banquet pour le conduire à l’échaf-
 faud, qui touchoit à cet édifice. Il étoit accompagné
 de son aumonier et ami, l’évêque Juxon, homme doué
 de ces vertus mâles, et en même tems aimables, que
 l’on distinguoit dans son maître. L’échaffaud est tendu
 de noir, et gardé par un régiment d’infanterie sous les
 ordres du colonel Tomlinson. On voit sur cet échaf-
 faud le billot, la hache, et deux bourreaux masqués.
 Le peuple, rassemblé en foule à une plus grande dis-
 tance, attend avec effroi le coup terrible sous lequel son
 souverain va tomber. Le roi vit tous ces apprêts d’un
 œil tranquille, et, comme il ne pouvoit espérer d’être
 entendu du peuple, qui étoit trop éloigné, il s’adressa au
 peu de personnes qui l’entouroient. Il entreprit de
 prouver son innocence dans la dernière guerre civile, et
 dit qu’il n’avoit pris les armes qu’après que le parle-
 ment lui en avoit donné l’exemple. Il n’avoit pas eu
 d’autre objet, ajoutoit-il, dans les préparatifs de guerre
 qu’il avoit faits, que de conserver, sans atteinte, la suprême
 autorité, telle qu’elle lui avoit été transmise par ses ancê-
 tres. Mais, quoiqu’innocent envers son peuple, il re-
 connut que sa mort étoit juste aux yeux du souverain

Auteur

Auteur de toutes choses, et qu'il étoit puni comme il le méritoit pour avoir consenti à l'exécution injuste du comte de Strafford. Il pardonna à tous ses ennemis ; il exhorta le peuple à rentrer sous l'obéissance ; il reconnut son fils comme son successeur, et professa son attachement à la religion protestante selon les rites de l'église Anglicane. L'impression, que ses dernières paroles firent sur le peu de personnes qui purent les entendre, fut si forte, que le colonel Tomlinson lui-même, aux soins duquel il avoit été confié, se convertit à la religion de ce prince.

Pendant qu'il se préparoit à recevoir le coup de la mort, l'évêque Juxon lui dit, " Sire, il n'y a plus qu'un " pas à faire, qui, quoique difficile, est cependant très " court : il vous menera bien loin ; il vous menera de la " terre au ciel, et là vous trouverez, à votre inexprimable " satisfaction, le prix auquel vous devez maintenant " prétendre, une couronne de gloire." " Oui, répliqua le roi, " je vais passer, d'un royaume rempli de trouble, à " un royaume de paix. Je vais où la discorde n'a jamais " pu pénétrer." " Vous changez," répliqua l'évêque, " une couronne temporelle pour une couronne éternelle ; " c'est un bon échange." Charles, ayant oté son manteau, remit son collier de St. George au prélat, en prononçant le mot, "*Ressouvenez-vous.*" Il posa ensuite la tête sur le billot, et, étendant ses mains en forme de signal, l'un des bourreaux sépara d'un seul coup sa tête de son corps ; le second la prit et la montra au peuple, en criant, *Voilà la tête d'un traître.* Les spectateurs témoignèrent l'horreur, dont ils étoient saisis à cette vue terrible, par des soupirs, par des larmes, et par des lamentations. Ils commencèrent à r'ouvrir les yeux sur leurs devoirs. L'affection qu'ils avoient eue pour leur roi reprit dans leurs cœurs tout son empire, et chacun se blâma, ou d'avoir agi contre lui, ou de s'être, par sa passive indifférence, rendu le complice de ses assassins.

Charles étoit dans la quarante-neuvième
 30 Janv. année de son âge lorsqu'il fut exécuté, et dans
 1649. la vingt-quatrième année de son règne. Il
 étoit

étoit d'une moyenne taille, bien fait, et robuste. Son visage étoit agréable, mais triste ; et il est probable que les troubles continuelles, dans lesquels il se trouva enve-
loppé, contribuèrent beaucoup à cette impression que ses traits avoient contractée. Quant à son caractère, le
lecteur en jugera plus sainement, et d'une manière plus
agréable pour lui-même, d'après les détails que nous
avons donnés sur la conduite de ce monarque que d'après
tous les portraits que nous en ont tracé les historiens.

C H A P I T R E XXIX.

REPUBLICQUE.

CROMWELL, qui avoit secrètement ma-
chiné la mort du roi, commença à conce-
voir des espérances auxquelles il ne s'étoit pas
encore livré. Ses vues s'agrandissant à mesure qu'il
s'élevoit, les anciens principes de liberté s'évanouissoient
devant le crédit sans bornes qu'il s'étoit arrogé.

A. D.
1649.

Ayant été nommé pour commander l'armée en Irlande,
il poursuivit la guerre dans ce royaume avec ses succès
accoutumés ; il avoit à combattre les royalistes com-
mandés par le duc d'Ormond, et les naturels du pays qui
s'étoient rangés sous la conduite de O'Neal. Des
troupes si mal disciplinées et si barbares ne pouvoient
faire que peu de résistance contre les forces plus nom-
breuses de Cromwell, commandées par un général aussi
expérimenté, et enhardis par de longs succès. Il par-
courut la surface entière du pays, et en peu de tems toutes
les villes se soulevèrent en sa faveur, et lui ouvrirent
leurs portes à sa première réquisition. Au milieu des
conquêtes, comme dans le reste de ses actions, on dis-
tinguoit en lui une férocité brutale qui faisoit oublier ses
actions les plus héroïques. Guidé par une politique
barbare, pour intimider les Irlandois, et leur ôter l'en-
vie de défendre leurs villes, il fit passer au fil de l'épée
toutes les garnisons qui firent quelque résistance.

Lorsqu'arrivé

Lorsqu'arrivé en Angleterre il eut repris son siège dans le parlement, l'orateur le remercia, au nom de la chambre, des services qu'il avoit rendus à la république en Irlande. On délibéra ensuite sur le choix d'un général pour continuer la guerre contre les Ecoissois, qui avoient épousé la cause royale, et placé le jeune Charles, fils du feu roi, sur le trône. Fairfax ayant refusé cette commission, parcequ'il s'étoit fait un principe de ne jamais s'opposer aux presbitériens, le commandement échut de droit à Cromwell, qui partit hardiment pour l'Ecosse à la tête d'une armée de seize mille hommes.

Les Ecoissois, qui dans le même tems avoient invité leur jeune monarque à passer dans leur pays pour être leur prisonnier plutôt que pour les commander, se préparèrent à s'opposer à l'invasion. Il s'ensuit une bataille, dans laquelle, quoiqu'avec un nombre de soldats double de celui des Anglois, ils sont mis en fuite, et se retirent avec beaucoup de perte, pendant que celle de Cromwell ne se monte pas à plus de quarante hommes.

Dans cette affreuse circonstance, le jeune Charles prend un parti, le seul digne d'un prince qui veut tout risquer pour l'empire. Il voit que rien ne s'oppose à ce qu'il pénètre en Angleterre ; il espère que son parti va être renforcé de tous les royalistes répandus dans le royaume, et il se détermine à tenter cette grande et dange-reuse entreprise,

Il n'eut que trop tôt lieu de reconnoître son erreur. Au lieu de grossir son armée, la plupart des Ecoissois, effrayés à la vue des périls auxquels ils alloient s'exposer, abandonnèrent ses étendards. Les Anglois, tremblans au nom de son adversaire, n'osèrent pas le joindre ; et, pour comble de malheur, quand il arriva à Worcester, il apprit que Cromwell marchoit à sa rencontre à la tête d'une armée de quarante mille hommes. La nouvelle en étoit à peine parvenue jusqu'à lui lorsque Cromwell parut lui-même. Il investit la ville de toutes parts, et la força, après avoir mis le parti royaliste en désordre. Les rues étoient inondées de sang ; une partie de l'armée Ecoissoise fut taillée en pièces, et le reste tomba au pouvoir de l'ennemi :

nemi : le roi lui-même, après avoir donné les plus grandes preuves de son courage, fut obligé de s'enfuir.

L'imagination peut à peine concevoir des aventures plus romanesques, des situations plus embarrassantes, que celles qui accompagnèrent la fuite du jeune roi. Après avoir évité plusieurs dangers, et être resté caché pendant quarante-un jours, il aborda enfin sain et sauf à Fécamp en Normandie : plus de quarante personnes, hommes et femmes, en différens tems et en différens lieux, avoient été dans son secret et l'avoient aidé à s'échapper.

Cromwell, couronné de succès, revint en triomphe à Londres ; l'orateur de la chambre, le lord maire, et les magistrats, allèrent au devant de lui en grande cérémonie. Son premier soin fut de profiter des derniers succès, qu'il avoit obtenus, en abaissant les Ecoffois, qui venoient d'agir, pour nous servir de ses mots, contre les préceptes de l'évangile. On passa un acte pour abolir la royauté en Ecosse, et pour annexer le royaume à la république à titre de province conquise. On lui accorda cependant le pouvoir d'envoyer des membres au parlement d'Angleterre. Il y eut des juges nommés pour administrer la justice ; et les Ecoffois, alors délivrés de la tyrannie des ecclésiastiques, ne se plaignirent pas beaucoup de leur gouvernement actuel. La conduite prudente de Monk, que Cromwell avoit laissé en Ecosse pour achever de soumettre ce royaume, aida beaucoup à ramener les esprits des peuples, divisés par des querelles, dont ils n'avoient eux-mêmes jamais bien connu la cause.

Ce fut de cette manière que, par le moyen de Cromwell, le parlement d'Angleterre établit son autorité sur tous les états Bretons. L'Irlande fut entièrement subjuguée par Ireton et Ludlow. Toutes les colonies Américaines, qui s'étoient déclarées pour le parti royaliste, furent obligées de se soumettre : on eut peu de peine à réduire Jersey, Guernsey, Scilly, et l'isle de Man. Le monde étonné vit ainsi un parlement, composé de soixante ou soixante et dix membres, hommes obscurs et ignorans, gouverner un grand empire d'un commun accord

228 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

accord et avec succès. Sans reconnoître d'autre autorité que celle d'un conseil d'état composé de trente-huit personnes, auxquelles on présentait toutes les requêtes, il leva des armées, il entretint des flottes, et il donna des loix à toutes les puissances voisines. Pendant ce tems les finances furent administrées avec exactitude et économie. Peu de particuliers s'enrichirent aux dépens du public. Les revenus de la couronne, ceux des terres des évêques, et un impôt de cent vingt mille livres par mois, suffirent à tous les besoins du gouvernement, et pour assurer le succès de ses entreprises.

Après que le parlement eut établi son autorité, d'une manière solide, sur tous les sujets de l'empire Britannique, il résolut de châtier les Hollandois, qui ne lui avoient donné que très peu de sujets de se plaindre. Le docteur Dorisslaus, qui avoit été du nombre des juges du feu roi, s'étoit rendu en Hollande en qualité d'envoyé du parlement, et y avoit été assassiné par un royaliste réfugié. Quelque tems après, Mr. St. John, nommé ambassadeur auprès des États, avoit été insulté par des amis du prince d'Orange. On jugea que ces motifs étoient suffisans pour engager la république d'Angleterre à déclarer la guerre à la Hollande. Le parlement fonde tout son espoir sur le courage et sur l'activité de Blake, son amiral, qui, quoiqu'il n'eût commencé que très tard à commander les armées navales, surpassoit cependant en habileté et en bravoure tous ceux qui l'avoient précédé. Les Hollandois lui opposèrent leur fameux amiral Vantromp, auquel depuis ce tems ils n'ont jamais pu reconnoître un égal. Ces deux célèbres officiers se livrèrent plusieurs combats, et leurs succès furent partagés. Un combat naval est rarement décisif, et les vaincus ne tardent jamais à revenir à la charge contre les vainqueurs. Plusieurs chocs terribles servirent donc à faire briller les talens des deux amiraux plutôt qu'à déterminer leur supériorité. Les Hollandois, qui souffroient beaucoup des pertes qu'éprouvoit le commerce, et de la suspension totale de la pêche,

pêche, demandèrent à traiter de la paix ; la réponse du parlement fut peu favorable. Il étoit de la politique de ce corps de conserver une armée navale sur pied aussi longtems que cela lui seroit possible ; jugeant, avec raison, que, tant que les troupes de la nation seroient employées sur mer, la puissance du général Cromwell, qui commençoit alors à les faire trembler, seroit moins forte dans l'intérieur.

Cet homme ambitieux ne tarda pas à s'appercevoir des desseins du parlement. Il vit que son pouvoir, toujours augmentant, excitoit la crainte générale, et qu'on ne cherchoit qu'à en arrêter les progrès. Ses actions étoient toujours dirigées par cette intrépide témérité qui le caractérisoit, et il jugea qu'il n'étoit pas nécessaire de se couvrir plus longtems du masque de la soumission. Assuré de l'attachement de l'armée, il résolut d'amener à sa fin une entreprise hardie. Il persuada aux officiers de présenter une requête pour obtenir le paiement de ce qui leur étoit dû, et pour qu'on fit droit à leurs plaintes : il savoit bien que les communes rejeteroient avec dédain une telle pétition. On dressa et on présenta cette requête, dans laquelle les officiers, après avoir demandé qu'on s'acquîtât envers eux, prioient le parlement de considérer combien il y avoit de tems qu'il siégeoit, et lui rappelloient les promesses qu'il avoit faites de donner à la chambre une nouvelle forme, et d'établir la liberté des citoyens sur des fondemens plus solides. A. D. 1653.

La chambre se trouva vivement offensée des prétentions de l'armée, quoiqu'elle eut eu souvent sujet de voir que sa propre puissance n'étoit pas appuyée sur une base mieux établie. Elle nomma un comité chargé de dresser un acte, qui déclaroit coupable du crime de haute trahison toute personne qui présenteroit à l'avenir de telles pétitions. Il y eut de vives remontrances de la part des officiers, et une réplique plus vive encore de la part du parlement. La querelle s'échauffoit de plus en plus ; c'étoit ce que Cromwell avoit longtems désiré ; c'étoit

même ce qu'il avoit prévu. Il étoit assis au conseil, au milieu de ses officiers, quand on vint lui annoncer les délibérations actuelles du parlement. Il se lève avec toutes les apparences de la fureur, et, se tournant vers le major Vernon, il s'écrie, " qu'il se sentoît obligé de se " porter à une extrémité dont l'idée lui faisoit dresser les " cheveux." Il marche, à la tête de trois cens soldats, vers le parlement ; il entre dans la salle avec les marques de la plus violente indignation ; et, frappant la terre de son pied, ce qui étoit le signal dont il étoit convenu avec ses soldats, la chambre est aussitôt remplie d'hommes armés : alors, s'adressant aux membres, " Fi, fi," dit-il, " sortez, faites place à de plus honnêtes gens, et qui " rempliront plus fidèlement leurs devoirs que vous " n'avez fait ; vous n'êtes plus un parlement ; vous " n'êtes plus un parlement, vous dis-je ; le Seigneur " ne veut plus de vous." Le chevalier Henry Vane se récrie contre cette conduite. " Chevalier Henry," dit Cromwell à haute voix, " le chevalier Henry Vane ! " que le Seigneur me délivre du chevalier Henry " Vane !" Il saisit Martin par le manteau ; tu es un putassier, lui dit-il ; et, à un autre, tu es un adultère ; à celui-ci, tu es un ivrogne ; à celui-là, tu es un voleur. " C'est vous," continue-t-il, " qui m'avez " forcé à tout ceci. J'ai prié, jour et nuit, le Seigneur " de me faire mourir plutôt que de me charger d'un tel " emploi. Qu'on emporte," s'écrie-t-il encore, en montrant la masse, " ce jouet d'enfant." Après qu'il eut chassé tous les membres de la salle, il fit fermer les portes, et, ayant mis les clefs dans sa poche, il retourna à Whitehall.

Les personnes, qu'il rassembla pour composer son nouveau parlement, étoient un amas de gens de la dernière classe des citoyens, et choisis parmi les plus vicieux, les plus ignorans, et en même tems les plus fanatiques. Tant que dureroit l'administration d'un semblable parlement, il savoit que ce seroit lui seul qui gouverneroit ; ou il pensoit que ces gens abandonneraient
bientôt

bientôt la conduite d'affaires qu'ils n'étoient pas en état de gouverner. Ce parlement se conduisit de manière à justifier la prévoyance de Cromwell. L'un d'eux en particulier, qui étoit un pelletier, homme extravagant, nommé *Praise God Bare-bone*,* donna son nom à cette assemblée ridicule, qu'on nomma le parlement de Bare-bone.

Le peuple commença à s'élever contre une semblable législation, et les membres eux-mêmes parurent s'apercevoir des ridicules qu'on leur donnoit tous les jours. En conséquence, et de concert, ils s'assemblèrent avant que ceux qui étoient d'un avis contraire ne leur fussent arrivés, et, se faisant les uns aux autres la réflexion que ce parlement avoit siégé assez longtems, ils allèrent trouver Cromwell, avec Rouse, leur orateur, à leur tête, et ils se demirent entre ses mains de l'autorité dont il les avoit revêtus.

Cromwell accepta avec plaisir cette démission. Mais, comme on lui dit qu'il y en avoit plusieurs qui n'avoient pas voulu souscrire à la résolution de leurs compagnons, il dépêcha le colonel White avec ordre de faire sortir de la chambre tous ceux qui osoient encore y rester. Ils avoient placé un certain Moyer dans le fauteuil lorsque le colonel arriva. Il leur demanda ce qu'ils faisoient là ; Moyer répondit qu'il cherchoit le Seigneur : " Eh bien, donc," s'écria White, " vous pouvez l'aller chercher ailleurs ; car je suis certain qu'il n'a pas paru ici depuis bien des années."

Cette ombre de parlement étant anéantie, les officiers, de leur seule autorité, déclarèrent Cromwell protecteur de la république d'Angleterre. On lui accorda le titre d'altesse, et il fut proclamé dans Londres et partout le royaume. C'est ainsi qu'un homme obscur, à l'âge de cinquante-trois ans, parvint au plus haut degré de puissance, due d'abord à de petits événemens qui lui furent favorables, et à la fin à de plus grands dont il fut l'arbitre.

* Bare-bone signifie *os décharné*.

Cromwell se forma un conseil parmi ses officiers, qui avoient partagé avec lui ses dangers et ses victoires ; il leur assigna à chacun une pension de mille livres sterling ; il eut soin que ses troupes, sur la fidélité desquelles il comptoit pour se soutenir, reçussent en avance un mois de paye ; les magasins furent bien pourvus, et le trésor public administré avec sagesse. En même tems son activité, sa vigilance, et son intrépidité, étoient telles, qu'il fut découvrir tous les desseins formés contre sa personne, tous les complots de soulèvement, avant qu'ils pussent avoir leur effet.

Sa manière de traiter les affaires étrangères, quoique n'étant pas toujours réglée sur les principes d'une saine politique, l'étoit au moins conformément à ses vues ; pendant longtems il l'employa avec un entier succès. Les Hollandois avoient été humiliés par des défaites répétées ; leur commerce avoit été totalement ruiné : ils furent obligés de demander la paix, et Cromwell la leur accorda à des conditions assez avantageuses. Il se contenta d'exiger des Hollandois qu'ils cédassent l'honneur du pavillon à l'Angleterre ; qu'ils abandonnassent les intérêts du jeune Charles ; qu'ils payassent aux Anglois quatre-vingt cinq mille livres sterling, pour les indemniser des frais de la guerre ; et qu'ils rendissent à la compagnie des Indes Orientales les possessions qu'ils lui avoient enlevées, sous le dernier règne, dans cette partie éloignée du globe.

Il n'eut pas moins de succès dans ses négociations avec la cour de France : le cardinal Mazarin, alors à la tête des affaires de ce royaume, jugea nécessaire de ménager le protecteur ; ce ministre, jaloux de parvenir à ses fins par adresse plutôt que par violence, céda au caractère impérieux de Cromwell, et tout s'arrangea au gré des deux partis.

La cour d'Espagne ne fut pas moins empressée à rechercher son amitié, mais elle ne fut pas aussi heureuse dans ses efforts. Cette vaste monarchie, qui, peu d'années auparavant, faisoit trembler toutes les puissances

sances de l'Europe, étoit alors tellement affoiblie, qu'elle étoit à peine capable de se défendre elle-même. Néanmoins Cromwell, qui ne connoissoit rien de la situation politique des nations étrangères, regardoit encore sa puissance avec un oeil d'envie, et il se joignit à la France dans le dessein d'humilier sa rivale. Il fournit un corps de six mille hommes pour attaquer les possessions Espagnoles dans les Pays Bas; et les François, ayant, par le moyen des secours qu'il leur envoya, remporté aux Dunes une victoire signalée, ils lui remirent Dunkerque, qu'ils venoient d'enlever à l'Espagne, comme une récompense de son attachement.

Des avantages plus importans sur mer achevèrent d'abaïsser cette monarchie. Blake, qui s'étoit rendu la terreur des Hollandois, et dont le nom étoit l'objet de l'admiration ou de la crainte de toute l'Europe, devint encore plus redoutable aux Espagnols. Il entra, à la tête d'une flotte, dans la Méditerranée, où, depuis les croisades, aucune flotte Angloise n'avoit hasardé de pénétrer. Il y défit tout ce qui osa lui résister. Ayant jeté l'ancre devant Livourne, il demanda et obtint satisfaction du duc de Toscane, qui avoit inquiété le commerce des Anglois. Il remit ensuite à la voile, et alla mouiller devant Alger; il força le dey à faire la paix et à défendre à ses pirates d'insulter le pavillon Britannique. Il continua ensuite sa route vers Tunis; et, ayant fait les mêmes demandes et les mêmes menaces au dey de cette ville, celui-ci lui fit dire d'examiner les deux forts, Porto Farino et Goletta, et de faire ce qu'il pourroit. Blake est prompt à accepter le défi; il entre dans le port, met le feu aux bâtimens qui s'y trouvent, et poursuit sa route en triomphe. A Cadix il surprend deux gallions, évalués à près d'un million de pièces de huit; aux Canaries il brûle une flotte Espagnole de seize vaisseaux; mais ce grand homme, revenant en Angleterre pour jouir d'une réputation acquise par tant d'exploits fameux, meurt à la vue de ses côtes. Quoique combattant pour un usurpateur, ce brave guerrier

guerrier étoit bien éloigné d'être de son parti. Il nourrissoit en lui-même les principes d'un zélé républicain ; son ambition étoit de servir son pays, et non de soutenir un tyran. " Il est de notre devoir," disoit-il à ses soldats, " de combattre pour la patrie, en quelques mains que puisse tomber le gouvernement."

Dans le tems des expéditions de Blake, une autre escadre, sous les ordres des amiraux Pen et Venables, secondée par une armée de terre composée d'environ quatre mille hommes, attaquoit l'île d'Hispaniola, mais sans succès. Les Espagnols les ayant forcés de lever le siège, ils allèrent camper à la vue de la Jamaïque, qui se rendit sans résistance. On regarda cette conquête comme si peu de chose, que Pen et Venables, à leur arrivée à Londres, furent envoyés à la Tour pour avoir échoué dans le principal objet de leur expédition.

Au milieu de tant de succès brillans, Cromwell étoit dans une situation peu digne d'envie. On l'accabloit de félicitations et de marques de respects, mais l'état le plus vil et le plus méprisable étoit préférable aux siens. Devenu, par son élévation, odieux à tous les partis, il ne devoit sa sûreté qu'à leur haine et à leur défiance mutuelle. Il y avoit longtems que sa dissimulation ne lui fournissoit plus de moyens ; on avoit ouvert les yeux, on ne s'y laissoit plus surprendre. La vérité paroît être, s'il nous est permis de faire usage de cette phrase triviale, qu'aveuglé par son fanatisme, il commença par être dupe, et finit par être fripon.

La nation entière, sans cependant oser le témoigner, détestoit son administration ; trop heureux encore, s'il eut pu trouver quelque consolation dans le sein de sa famille. Fleetwood, son gendre, animé d'un zèle farouche, abhorroit cet homme hypocrite, qui faisoit usage des armes de la religion pour exécuter ses desseins ambitieux. Sa fille aînée, la femme de Fleetwood, avoit adopté avec tant de chaleur les principes républicains, qu'elle ne pouvoit supporter de voir son père lui-même revêtu d'une autorité sans bornes. Ses autres
filles

filles n'étoient pas moins zélées pour le parti royaliste, mais surtout Mrs. Claypole, celle qu'il chérissoit le plus, qui, se trouvant à l'article de la mort, lui reprocha tous les crimes dont il s'étoit couvert pour fouler aux pieds la monarchie.

Chaque instant ajoutoit à ses inquiétudes ; le lord Fairfax, le chevalier Guillaume Waller, et plusieurs chefs des presbytériens, avoient secrettement formé le complot de l'assassiner. Ses dépenses, au dehors et au dedans, avoient épuisé le trésor public, et les dettes de l'état étoient considérables. Une conspiration n'étoit pas plutôt découverte qu'une autre s'élevoit sur ses ruines. Pour surcroît d'infortune, il apprit non seulement qu'on désiroit sa mort, mais que son assassinat seroit regardé comme une action méritoire. Le colonel Titus, qui autrefois avoit été attaché au parti de Cromwell, publia un livre intitulé, *Tuer n'est pas un Meurtre* : c'est le mieux raisonné et le plus éloquent de tous les pamphlets qui parurent alors, et même de tous ceux qui s'imprimèrent dans la suite : "Souffrirons-nous," s'écrie ce déclamateur populaire, "qu'un loup nous devore, nous, qui ne voulons pas même obéir à un lion ?" Cromwell lut ce libelle frappant, et depuis on ne le vit jamais sourire.

Le repos étoit pour toujours banni de son esprit. Il sentit alors que cette grandeur, à laquelle il avoit tout sacrifié, n'étoit qu'une source d'inquiétudes et de chagrins. La crainte d'être assassiné le suivoit partout, même dans ses promenades ; sans cesse elle étoit présente à son imagination. Il portoit une cuirasse sous ses habits, et avoit toujours des pistolets dans ses poches. Un voile de tristesse couvroit toujours son visage ; chaque étranger étoit l'objet de ses timides soupçons. Il voyageoit avec la plus grande précipitation, toujours accompagné d'une garde nombreuse ; il ne revenoit jamais d'un endroit par le même chemin qui l'y avoit conduit. Il couchoit rarement trois nuits de suite dans la même chambre. La société l'épouvantoit, craignant

toujours d'y rencontrer un ennemi. Il redoutoit encore plus la solitude ; il n'y voyoit aucun ami pour veiller à sa sûreté.

Une fièvre tierce vint enfin le délivrer de cette vie d'horreurs et de tourmens. Il s'écoula une semaine entière sans qu'il parut de symptômes dangereux ; et, dans l'intervalle des accès, il lui restoit assez de forces pour se promener ; bientôt la fièvre augmenta, il tomba dans le delire, et ne put que prononcer un oui, quand on lui demanda s'il désignoit son fils Richard pour son successeur. Il mourut le troisième jour de Septembre, jour qu'il avoit

A. D. coutume de regarder comme le plus heureux de sa vie ; il étoit âgé de cinquante-neuf ans, et 1658. jouissoit depuis neuf de la souveraine puissance qu'il avoit usurpée.

Quelque pût être le conflit de tant d'intérêts divers, après la mort de l'usurpateur, la crainte qu'inspiroit encore son nom suffit pour faire proclamer protecteur son fils Richard. L'armée, peu satisfaite d'un tel chef, convoqua, chez le général Fleetwood, à Wallingford, une assemblée, qui fut par cette raison appelée la cabale de Wallingford. Le résultat des délibérations fut de remonter la nécessité de charger du commandement de l'armée un général en qui l'on put placer sa confiance ; c'étoit donner à entendre assez clairement que le jeune protecteur n'étoit pas l'homme qui convenoit.

Richard n'avoit pas assez de fermeté pour défendre le titre dont on l'avoit revêtu ; il signa sans difficulté une abdication en forme, et vécut plusieurs années après sa résignation, d'abord sur le continent, ensuite en Angleterre, sur les biens que lui avoient laissés ses ancêtres. Les ignorans l'ont cru indigne du bonheur de commander aux hommes : mais le repos, dont il jouit dans un état privé, servit à le convaincre, qu'en abdiquant le pouvoir suprême il avoit plus gagné que perdu.

Le conseil militaire, abandonné une seconde fois à lui-même, se détermina à rassembler les débris de cet ancien parlement qui avoit condamné le feu roi, et que Cromwell avoit si ignominieusement chassé.

Le

Le rump,* nom ridicule qu'on avoit donné à ce parlement, montra assez de vigueur pour essayer d'affoiblir le pouvoir de ceux qui l'avoient rétabli. Les chefs de l'armée prirent alors la résolution, si commune dans ces tems de trouble, de dissoudre une assemblée qui leur opposoit tant de résistance. En conséquence, Lambert, un des généraux, se mit à la tête d'un corps de troupes choisies, les posta dans les rues qui conduisent au palais de Westminster, et, au moment où l'orateur, Lenthall, arrivoit dans sa voiture au parlement, il ordonna au cocher de retourner sur ses pas, et l'accompagna civilement chez lui : on arrêta les autres membres à peu près de la même manière, et l'armée se retira ensuite dans ses quartiers, où elle observa un jeuné solennel, pratique superstitieuse, qui précédoit ou suivoit toujours ses attentats.

A cette époque le général Monk étoit en Ecosse à la tête de huit mille vétérans. Il étoit témoin des désastres de sa patrie, et ne voyoit que peu de moyens de l'en délivrer.

Quelques fussent ses desseins, il n'étoit pas possible de les tenir ensevelis dans un plus profond secret. Aussitôt qu'il commença à faire marcher son armée, pour aller s'informer de ce qui occasionnoit tant de troubles dans la capitale, tout le monde fixa sur lui les yeux, et chercha à pénétrer ses motifs. Il continua à faire avancer les troupes vers Londres, gardant toujours le même silence vis à vis du peuple, qui restoit en suspens, et s'épuisoit en vaines conjectures. Monk arriva enfin à St. Alban, lieu situé à peu de milles de Londres.

Il députa un message au rump, qui s'étoit rassemblé, pour qu'il envoyât les troupes, qui se trouvoient à Londres, dans les différentes provinces marquées pour leurs garnisons. En même tems les communes, après avoir

* Rump signifie *croupion*. On avoit donné ce nom au parlement à cause du petit nombre de personnes qui le composoit, et qui ne s'élevoient pas au delà de quarante, tous ayant siégé dans le long parlement ; faisant ainsi allusion à une volaille mangée, dont il ne reste que le croupion.

Rapin. Note du Traducteur.

avoir délibéré sur les moyens de rétablir la paix dans le royaume, se séparèrent d'elles-mêmes, et donnèrent immédiatement des ordres pour assembler un nouveau parlement.

A. D. Ce nouveau parlement ne siégeoit pas, et
1660. personne ne pouvoit encore deviner quels étoient les desseins du général ; il s'obstinoit à ne point s'en ouvrir ; et, quoique le nouveau parlement ne fut convoqué, à proprement parler, que pour réinstaller le roi, néanmoins il ne lui échappoit aucune expression qui pût trahir le secret de son ame. Il n'y eut qu'une confiance bien fondée qui lui en arracha enfin l'aveu. Il étoit intimement lié avec un gentilhomme, du comté de Devon, nommé Morrice ; c'étoit un homme d'un grand sens et d'une probité infinie. Il concerta avec Morrice seul la grande et dangereuse entreprise de la réinstallation de Charles. Le chevalier John Granville, député par le roi, lui demanda audience, et fut renvoyé à Morrice. Granville refusa constamment de s'expliquer avec d'autre qu'avec le général. Monk, jugeant qu'il pouvoit se fier à la fidélité de ce ministre, lui communiqua ses projets ; mais, toujours prudent, il ne voulut rien confier au papier. En conséquence des informations qu'il reçut, le roi quitta les terres d'Espagne, d'où il s'échappa difficilement ; le gouverneur de Breda, voulant le retenir, sous prétexte de le traiter avec le respect et le cérémonial convenable. De là il se rendit en Hollande, pour attendre des nouvelles plus positives.

Ce jour, si longtems attendu, où un parlement libre devoit s'assembler, arriva enfin. Tous souhaitoient le rappel du roi ; et cependant les craintes étoient telles, il étoit si dangereux de parler trop librement, que pendant quelques jours personne n'osa prononcer son nom ; Monk, avec sa réserve accoutumée, sondoit toujours les esprits ; il cherchoit à connoître l'objet des desirs des uns et des autres ; enfin il donna ordre à Annesly, président du conseil, d'informer les membres, que le che-
valier

valier John Granville, officier du roi, avoit été envoyé par sa majesté, et qu'il étoit actuellement à la porte, avec une lettre pour les communes.

Rien ne peut exprimer la joie et les transports avec lesquels le message fut reçu. Les membres oublient pour un instant ce qu'ils doivent à la dignité de leurs fonctions ; la salle retentit de longs cris d'applaudissemens. On appelle Granville ; on lit la lettre avec avidité ; on donne à peine au lecteur le tems de respirer. Tous acceptent, d'une voix unanime, les propositions du roi ; et, pour donner une plus grande marque de la satisfaction générale, il est résolu qu'on publiera immédiatement la lettre de Charles et l'amnistie qu'il veut bien accorder.

Charles II. entra dans Londres le vingt-neuf May, jour anniversaire de sa naissance. Un concours innombrable de peuple alla au devant de lui ; et l'air retentissoit des cris de joye de la nation entière. L'Angleterre étoit depuis si longtems déchirée par des factions sans nombre ; elle avoit été alarmée, opprimée, par une si longue suite de tyrannies, qu'elle ne pouvoit modérer ses transports en voyant sa constitution rétablie. La patrie lui paroissoit, comme le phœnix, renaître de ses cendres, plus puissante et plus belle.

Le fanatisme, les orages funestes qui l'accompagnent, se dissipèrent en voyant briller le flambeau de la liberté. Les arts, amis de la paix et de la société, réparurent bientôt avec un nouvel éclat. Et le peuple eut été heureux si l'abondance n'eut pas donné naissance à un luxe pernicieux.

CHAPITRE XXX.

CHARLES II.

LORSQUE Charles monta sur le trône, il étoit âgé de trente ans ; son air étoit gracieux, ses manières affables et engageantes. Accoutumé, pendant son exil, à vivre familièrement avec ses courtisans, il conserva sur le trône la même familiarité. La légèreté de son caractère fit évanouir les craintes qu'auroient pu concevoir ceux qui s'étoient mis dans le cas de s'attirer son ressentiment. Mais on vit bientôt que toutes ses qualités n'étoient qu'une ombre légère. Son indolence, son amour pour les plaisirs, l'éloignoient des affaires ; il accordoit son amitié aux plus vils aussi bien qu'aux plus estimables de ses sujets ; et il prit aussi peu de soin de récompenser ses amis qu'il avoit montré peu de vigueur à l'égard de ses ennemis.

On déclara incapables de jouir du bénéfice de l'amnistie tous ceux qui avoient été les causes immédiates de la mort du roi. Cromwell, Ireton, et Bradshaw, quoique morts, devinrent les objets du ressentiment public. Leurs cadavres furent exhumés, traînés au lieu ordinaire des exécutions, et, après avoir été suspendus quelque tems à une potence, ils furent enterrés aux pieds de cette même potence. Quant aux reste des juges qui avoient assisté au procès du feu roi, et qui avoient prononcé contre lui la sentence de mort, les uns n'existoient plus, et on fit grace aux autres. Sur quatre vingts, dix seulement furent exceptés. Ces derniers furent exécutés. C'étoient des enthousiastes, factieux par principes, et qui, au milieu de la rage exercée contre eux, montrèrent une fermeté digne d'une meilleure cause.

Si le roi avoit voulu, il auroit alors pu se rendre indépendant de tous les parlemens ; on dit même que Southampton, un de ses ministres, avoit voulu engager les communes à fournir à son maître un revenu annuel de deux millions, ce qui l'auroit rendu tout à fait absolu ; mais il fut traversé avec vigueur dans son projet par le fameux Clarendon, qui, quoiqu'attaché au roi, étoit encore plus le partisan des loix et de la liberté. Charles se montroit indifférent sur les projets opposés de ses ministres ; il lui falloit de l'argent pour fournir à ses plaisirs ; et, pourvu qu'on lui en procurât, il s'embarassoit peu des moyens qu'on employoit.

Son défaut d'économie, et la gêne perpétuelle qui en étoit la suite nécessaire, l'obligèrent souvent de prendre des mesures contraires à son inclination : tel fut, entre autres, son mariage avec Catherine, infante de Portugal, princesse vertueuse, mais douée de peu de charmes. Une dot de trois cens mille livres, et les forteresses de Tanger en Affrique et de Bombay dans les Indes Orientales, le déterminèrent. En vain le chancelier Clarendon, les ducs d'Ormond et de Southampton, mirent tout en usage pour l'en dissuader, en lui représentant surtout qu'il étoit peu vraisemblable qu'il eut des enfans de cette princesse ; il n'eut point égard à leur avis, et ce funeste mariage fut célébré.

Ce fut probablement dans la vue de trouver de l'argent pour employer à ses plaisirs que Charles déclara la guerre aux Hollandois, les sommes qui y seroient destinées devant passer par ses mains : dans cette guerre maritime, qui dura plusieurs années avec une animosité égale de part et d'autre, il y eut beaucoup de sang répandu, et on dépensa des sommes immenses : on conclut enfin, à Breda, un traité, par lequel la Hollande cédoit la colonie de la Nouvelle York à l'Angleterre, qui l'a toujours conservée depuis, et regardée comme une acquisition précieuse.

Ce traité fut cependant considéré comme peu glorieux pour l'Angleterre, qui n'obtint rien de ce qui avoit donné

né lieu à la guerre. Le lord Clarendon, surtout, fut blâmé, d'abord d'avoir conseillé une guerre inutile, et ensuite d'avoir fait une paix défavorable. Depuis longtemps son crédit auprès du roi diminueoit sensiblement, et la plus grande partie du peuple ne le regardoit pas d'un œil plus favorable.

Les ennemis du comte firent alors de nouveaux efforts pour achever de le perdre. Mr. Seymour se porta son accusateur dans la chambre des communes. L'accusation rouloit sur dix-sept articles : ce n'étoit qu'un catalogue des rumeurs du peuple, dont nous avons déjà parlé, et dont on appercevoit, dès le premier coup d'œil, la fausseté et la frivolité. Clarendon, voyant néanmoins le peuple et le roi déchainés contre lui, jugea à propos de se retirer en France.

Débarassé de ce vertueux ministre, Charles se laissa gouverner entièrement par une espèce de conseil qui fut dans la suite appelé CABAL, (cabale,) mot formé des lettres initiales des noms de ceux qui le composoient.

Le premier de tous, le chevalier Thomas Cliford, étoit un homme d'un caractère violent, hardi, et d'autant plus à craindre qu'il y joignoit l'éloquence et l'art de dissimuler. Le lord Ashley, connu bientôt après sous le nom de lord Shaftesbury, étoit ambitieux, turbulent, plein d'artifice, et entreprenant. Le duc de Buckingham étoit enjoué, capricieux, plein d'esprit et de vivacité. Arlington n'avoit que des talens médiocres ; ses vues étoient bonnes, mais il manquoit de persévérance. Enfin, le duc de Lauderdale avoit un extérieur assez agréable, et ne manquoit pas de talens ; mais il n'avoit ni les manières engageantes, ni le jugement sain ; il étoit opiniâtre, insolent, ambitieux, et chagrin. Tels étoient les hommes à qui Charles confia la conduite des affaires, et qui le jetèrent, pendant le reste de son règne, dans des embarras
A. D. 1670. qui annonçoient des suites funestes.

Ces combinaisons mal dirigées ne tardèrent pas à exciter les murmures du peuple, qui se récrioit sans se contraindre.

contraindre. Un papiste héritier du trône, une cour livrée à la dissolution, un parlement, à la vérité quelquefois défenseur de la liberté, mais toujours le même depuis dix-sept ans, répandoient le soupçon et la crainte dans tous les esprits, et le ressentiment n'attendoit pour éclater qu'un instant favorable.

Quand les Anglois ont une fois donné carrière à leur imagination, ils trouvent partout matière au soupçon, et, s'ils n'en ont pas de sujets réels, ils s'en forgent de chimériques. Le douze du mois d'Aout, un chimiste, nommé Kirby, accosta le roi, qui se promenoit dans le parc. "Sire," lui dit-il, "tenez-vous sur vos gardes; on en veut à votre vie; vous risquez d'être assassiné en ce lieu même." On le questionna; il s'offrit de produire un certain docteur, nommé Tongue, prêtre foible et crédule, qui lui avoit dit que deux personnes, Grove et Pickering, s'étoient engagés à tuer le roi; et que le chevalier George Wakeman, médecin de la reine, avoit entrepris de l'empoisonner. Tongue comparut devant le roi avec une liasse de papiers relatifs à la prétendue conspiration, et qui furent remis au lord trésorier Danby: il déclara qu'on avoit glissé ces papiers sous sa porte; qu'il en connoissoit l'auteur, qui desiroit de n'être point nommé, parcequ'il craignoit le ressentiment des Jésuites.

Ces informations parurent si vagues et si peu satisfaisantes, que le roi lui-même en conclut que le complot n'étoit qu'une chimère. Quoiqu'il en soit, Tongue ne ralentit point de zèle; il alla trouver le lord trésorier, et lui dit qu'on devoit remettre ce même soir à la poste un paquet de lettres, écrites par des Jésuites complices de cette conjuration, et adressée à Windsor, à un nommé Bedingsfield, Jésuite, et confesseur du duc d'York. Le duc avoit reçu ces lettres quelques heures auparavant, et les avoit montrées au roi comme un trait de fausseté dont il ne pouvoit deviner le but.

Bientôt après on vit paroître Titus Oates, l'auteur de ces bruits affreux; il se présenta, avec une répugnance simulée,

simulée, pour donner des preuves du complot. Ce Titus Oates étoit un homme obscur, incrédule, pauvre, vicieux, et ignorant. Pour suivi d'abord comme coupable de parjure, il étoit devenu aumonier d'un vaisseau de guerre, et s'étoit fait bientôt chasser par sa mauvaise conduite. Il se prétendit ensuite Catholique Romain, passa la mer, et trouva pendant quelques mois un asyle à St. Omer, dans le séminaire Anglois. A l'instant même, où on le supposoit dépositaire d'un secret d'où dépendoit la sûreté de la personne du roi, il étoit dans un besoin si pressant, que Kirby étoit obligé de lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire.

Il pouvoit, dans les informations qu'il alloit donner, ou s'attirer la confiance du ministère, ou allarmer le peuple, et tourner ses craintes à son avantage ; il préféra le dernier parti. Accompagné de ses deux associés, il alla trouver le célèbre chevalier Edmondsbury Godfrey, juge de paix, homme aussi juste que prudent et éclairé, et il débita devant lui une longue et effrayante histoire, propre à faire la plus vive impression sur le peuple. Le pape, dit-il, se considère comme maître légitime de l'Angleterre et de l'Irlande, à cause de l'hérésie du prince et du peuple, et s'est en conséquence arrogé la souveraineté de ces royaumes. Les Jésuites ont fait le procès en forme au roi, qu'ils appellent le bâtard noir, et l'ont condamné comme hérétique. Cave et Pickering, pour rendre leurs opérations plus sûres, devoient commencer par tirer sur le roi avec des balles d'argent. On devoit, après la réussite, qu'on regardoit comme indubitable, offrir la couronne au duc d'York, à condition qu'il anéantiroit la religion protestante. Sur son refus, on devoit "envoyer Jacques "griller avec les autres," suivant l'expression des Jésuites.

Cette affreuse relation, remplie d'absurdités et de contradictions frappantes, rendit Titus Oates le favori du peuple, quoique, dans l'examen qu'il subit devant le conseil, il se coupât d'une manière si grossière et si souvent,

vent, qu'il n'y avoit pas deux faits, dans ceux qu'il rapportoit, qui pussent cadrer l'un avec l'autre.

On se saisit aussitôt des Jésuites qu'Oates avoit accusés. Coleman, secrétaire du duc d'York, qu'on disoit avoir joué un grand rôle dans cette conspiration, s'éloigna d'abord ; mais le lendemain il alla se rendre au secrétaire d'état ; et, par les renseignemens que donna Oates, on s'empara de quelques uns de ses papiers.

Dans ce moment de crise, un accident servit à donner une nouvelle force aux préventions du peuple, et à lui persuader que le récit d'Oates ne contenoit rien que la vérité. Le chevalier Edmondsbury Godfrey, qui avoit montré tant de zèle en révélant le complot, fut trouvé mort dans un fossé près Primrose-hill, sur la route d'Hampstead. La cause de sa mort est, et sera toujours, un secret ; mais le peuple, déchainé contre les papistes, ne manqua pas de la leur attribuer. Le corps de Godfrey fut porté en procession le long des rues, précédé de soixante et dix ecclésiastiques ; et tous ceux qui virent cette cérémonie ne doutèrent pas que sa mort ne dût être attribuée aux seuls papistes. Les plus honnêtes gens d'entre le peuple étoient inabus de ce préjugé ; et on regardoit si généralement les catholiques comme coupables du crime dont ils étoient accusés, qu'il eut été dangereux de laisser paroître le moindre doute, eu égard aux accusations d'Oates ou à l'assassinat de Godfrey.

Le parlement, dans le dessein d'entretenir l'allarme, et même de la répandre encore d'avantage, affecta d'ajouter foi à ces bruits. On ordonna un jeûne solennel ; on demanda que tous les papiers, qui pourroient donner des éclaircissiemens sur cette horrible conspiration, fussent présentés à la chambre ; que tous les papistes sortissent de Londres ; qu'on défendit tout accès à la cour aux personnes inconnues ou suspectes ; et que la bourgeoisie de Londres et de Westminster prit les armes et se tint prêt à marcher. Le parlement recommanda Oates au roi. On le logea à Whitehall, et on l'encouragea

l'encouragea à forger de nouvelles inventions, en lui accordant une pension de douze cens livres.

Les encouragemens donnés à Oates furent une amorce pour d'autres scélérats, qui espérèrent de profiter aussi de la crédulité des tems. William Bedloe, plus infâme, s'il est possible, qu'Oates lui-même, parut bientôt sur la scène. Il étoit, comme ce dernier, d'une naissance obscure, et avoit déjà été repris de justice pour plusieurs fraudes et pour plusieurs larcins. Cet imposteur alla se rendre entre les mains des magistrats à Bristol, et se fit conduire à Londres, où il déclara, en présence du conseil, qu'il avoit vu le corps du chevalier Edmondsbury Godfrey à l'hôtel de Sommerfet, où demouroit la reine. Il ajouta, qu'un domestique du lord Bellasis lui avoit offert quatre mille livres s'il vouloit se charger d'emporter hors de l'hôtel le cadavre de Godfrey ; et, voyant que tout ce qu'il disoit étoit avidement reçu, il confirma et aggrava toutes les circonstances déjà avancées par Oates.

Encouragés par la prévention générale, les témoins, qui ajoutoient de nouvelles circonstances à leurs dépositions, à proportion de l'empressement avec lequel elles étoient reçues, allèrent plus loin ; ils osèrent accuser la reine. Les communes, dans une requête au roi, appuyèrent cette accusation scandaleuse, mais la chambre haute la rejeta avec le dédain qu'elle méritoit.

Edouard Coleman, secrétaire du duc de York, fut le premier dont on instruisit le procès, comme le plus coupable aux yeux de ceux qui paroissoient craindre qu'on n'introduisît le papisme dans le royaume. Bedloe jura qu'il avoit reçu une commission de secrétaire d'état du pape, signée par le supérieur des Jésuites, et qu'il avoit consenti à l'assassinat du roi. Après qu'on eut prononcé la sentence contre l'infortuné Coleman, victime des plus atroces calomnies, les membres des deux chambres offrirent d'interposer leur autorité en sa faveur, s'il vouloit faire un aveu sincère de toute la conjuration ; mais, comme le crime qu'on lui imputoit étoit imaginaire, il ne

ne voulut point acheter la vie au prix d'une impoſture, et ſubit la mort à laquelle il ſe dévouoit avec une conſtance et une tranquillité admirable, proteſtant de ſon innocence juſqu'au dernier ſoupir.

Au procès de Coleman ſuccédèrent ceux d'Ireland, de Pickering, et de Grove. Ils eurent beau ſe dire innocens, on vouloit qu'ils fuſſent coupables. Ces malheureuſes victimes allèrent au ſupplice ſans que leurs proteſtations puſſent faire la moindre impreſſion ſur les ſpectateurs. L'habit de Jéſuites qu'ils portoient tenoit les cœurs fermés même à la pitié.

Hill, Green, et Berry, furent jugés ſur le témoignage d'un certain Miles Prance, qui les accuſoit du meurtre de Godfrey; le récit de Bedloe et celui de Prance étoient entièrement contradictoires, les preuves qu'ils inventoient étoient détruites par des preuves contraires; mais en vain; ils furent condamnés et exécutés: ils refusèrent tous de ſe reconnoître coupables du crime qu'on leur imputoit; et, Berry mourant proteſtant, on regarda cette circonſtance comme une preuve très forte de leur innocence.

On s'occupa enſuite du procès de Whitebread, provincial des Jéſuites, de Fenwick, de Gavan, de Turner, et de Harcourt, tous du même ordre; et, bientôt après, de celui de Langhorne. Outre Oates et Bedloe, il ſe préſenta un nouveau témoin, nommé Dugdale, pour déposer contre les priſonniers. Cet homme augmenta encore l'allarme qui s'étoit emparée des eſprits. Il aſſura que deux cens mille Catholiques Romains en Angleterre étoient prêts à prendre les armes. Les priſonniers prouvèrent, par la dépoſition de ſeize témoins de St. Omer, qu'Oates étoit dans le ſéminaire de cette ville à l'époque où il juroit qu'il étoit dans Londres; mais, comme ils étoient papilles, on n'ajouta pas foi à leur témoignage. Toutes les raiſons furent inutiles; les Jéſuites et Langhorn furent condamnés et exécutés; ils moururent tous en niant juſqu'à la fin le crime dont on les ſuppoſoit coupables.

Ces

Ces calomniateurs eurent moins de succès dans l'affaire du chevalier George Wakeman, médecin de la reine, qui fut renvoyé absous en dépit de leurs sermens. Sa condamnation auroit rejailli sur la reine ; si Wakeman étoit coupable, elle devoit l'être ; il est probable que les juges et les jurés n'osèrent pas s'embarquer dans une affaire si délicate.

Le comte de Stafford fut le dernier qui tomba, environ deux années après, sous les coups de ces fourbes altérés de sang. Oates, Dugdale, et Tuberville, déposèrent contre lui. Oates jura qu'il avoit vu le Jésuite Fenwick donner à Stafford, de la part du général des Jésuites, la commission de trésorier de l'armée du pape ; l'accusé devint l'objet des clameurs et des injures de la populace ; on le jugea coupable, et il fut condamné à être pendu et ensuite écartelé. Le roi commua la peine, et ordonna qu'il eut la tête tranchée. Il fut exécuté sur Tower-hill, et ses persécuteurs même ne purent retenir leurs larmes à la vue de la tranquillité et du courage qui brilloient dans les traits, dans les mouvemens, et dans le son de voix, de ce vieillard respectable.

Ce parlement, qui siégeoit depuis dix-sept ans sans interruption, fut enfin dissous ; on en convoqua un nouveau, dans lequel passa le fameux bill, appelé d'*habeas corpus*, qu'on regarde en Angleterre comme le boulevard de la sûreté du citoyen. Par cet acte il est défendu d'envoyer qui que ce soit dans des prisons au-delà de la mer ; aucun juge ne peut, sous les peines les plus sévères, refuser à un prisonnier l'ordre d'*habeas corpus*, par lequel le géolier est tenu de produire le prisonnier devant la cour que cet ordre désigne, et de motiver la cause de sa détention et de son emprisonnement. Si la prison est éloignée de vingt milles de l'endroit où réside le juge, cette formalité doit avoir lieu dans l'espace de trois jours, et de plus en proportion de la distance. Tout prisonnier doit être dénoncé à la première session après sa détention, et jugé à la session suivante. Aucune

cune personne, élargie par la cour, ne peut être emprisonnée une seconde fois pour la même offense.

On découvrit bientôt après une nouvelle conspiration, appelée le complot de Meal-tub, (le pot à farine.) Un certain Dangerfield, plus infame, s'il est possible, qu'Oates et Bedloe, qui avoit été mis au pilori, fouetté, marqué, et transporté, pour crime de félonie et de fausse monnoie, trama une conjuration de concert avec une sage-femme, nommée Cellier, Catholique Romaine, qui menoit une mauvaise conduite. Dangerfield commença par déposer qu'il y avoit des desseins formés pour établir un nouveau système de gouvernement, et pour éloigner le roi et la famille royale. Il communiqua cette prétendue découverte au roi, et au duc d'York, qui lui fournit de l'argent et appuya cette imposture. Il cacha des papiers dans la maison du colonel Mansel, et y conduisit ensuite les officiers de la douane sous prétexte qu'ils y trouveroient de la contrebande. On trouva ces papiers, et le conseil, les ayant examinés, conclut qu'ils ne contenoient que des calomnies dont Dangerfield étoit l'auteur. On ordonna la visite de tous les endroits qu'il fréquentoit ; et l'on découvrit, chez la Cellier, tout le projet de la conspiration sur un papier caché dans un pot à farine ; c'est de là que ce complot tire son nom : Dangerfield, renfermé à Newgate, avoua ses impostures ; et, quoiqu'elles fussent entièrement de son invention, il en accusa le comte de Castlemain, la comtesse de Powis, et les cinq lords qui étoient à la Tour. Il déclara qu'on cherchoit à suborner des témoins pour convaincre Oates de sodomie et de parjure ; pour assassiner le comte de Shaftesbury ; pour accuser les ducs de Monmouth et de Buckingham, les comtes d'Essex, d'Hallifax, et autres, d'avoir trempé dans la conspiration contre le roi et contre son frère : sur cette déposition, le comte de Castlemain et la comtesse de Powis furent envoyés à la Tour, et le roi fut soupçonné d'avoir lui-même donné crédit à ces mensonges.

Le grand point, que la nouvelle chambre des communes s'occupa de gagner, fut de faire donner la sanction nécessaire au bill d'exclusion, que l'ancienne chambre avoit prononcé. Shaftesbury et plusieurs autres chefs de parti s'étoient tellement rendus odieux au duc d'York, qu'ils ne pouvoient plus trouver leur sûreté que dans la perte de ce prince. Les partisans de Monmouth espéroient que l'exclusion de Jacques lui seroit avantageuse ; le duc d'York, par son attachement superstitieux au papisme, avoit indisposé contre lui un grand nombre d'Anglois ; et les cruautés dont il s'étoit rendu coupable en Ecosse, où, tant qu'il y étoit resté, il n'avoit en personne pour s'opposer à ses injustices, avoient rendu son nom odieux à presque toute la nation. En conséquence, une semaine après le commencement des sessions, on travailla à faire passer un bill pour l'exclure de la succession du trône, et on nomma des commissaires à cet effet. On disputa de part et d'autre avec une égale animosité ; le roi assista à toutes les séances, et eut enfin la satisfaction de voir le bill rejeté par le plus grand nombre.

Depuis quelque tems les deux partis s'étoient attachés à se ridiculiser et à s'injurier par des pamphlets et par des libelles, qui donnèrent lieu à un incident fait pour être rapporté. Un nommé Fitzharris, papiste Irlandois, attaché à la duchesse de Portsmouth, une des maîtresses du roi, avoit coutume de lui fournir ces brochures à mesure qu'elles paroissoient. Il résolut d'en augmenter le nombre en y travaillant lui-même, et il employa un Ecossois, nommé Everhard, à écrire un libelle contre le roi et contre le duc d'York. Cet Ecossois se trouvoit être espion du parti contraire ; et, s'imaginant que c'étoit un piège qu'on lui tendoit, il découvrit tout au chevalier Guillaume Waller, juge de paix ; et, pour le convaincre de la vérité de sa déposition, il le posta, lui et deux autres personnes, dans un endroit caché, d'où ils pouvoient être témoins de sa conférence avec Fitzharris. Le libelle n'étoit qu'un amas d'injures et de basses

baïles plaifanteries. Waller en avertit le roi, et on obtint un ordre contre Fitzharris, qui avoit alors par hazard une copie du libelle dans fa poche. Se voyant au pouvoir d'un parti dont il n'efpéroit point de grace, il réfolut de fon côté de rejeter l'odieux de ce libelle fur la cour, qui, difoit-il, avoit fabriqué ce mémoire injurieux pour l'imputer à ceux qui foutenoient le parti de l'exclufion, et les rendre, par cette calomnie, l'objet de la haine du peuple. Dans la vue de fe rendre favorable le parti oppofé, il fupposa un nouveau complot, plus affreux qu'aucun des précédens, et il y fit entrer le duc d'York comme le principal aëteur, et comme complice de l'affassinat du chevalier Edmondbury Godfrey.

Le roi fit emprifonner Fitzharris; les communes plaiderent fa caufe; elles prétendirent avoir feules droit d'informer fon procès, efperant par là le fouftraire aux formalités ordinaires de la juftice. La chambre des pairs rejeta leurs prétentions; les communes reclamaient leurs privilèges; une révolte alloit éclater; le roi, pour mettre fin à ces conteftations, fe rendit au parlement, et le cafia, bien réfolu de n'en plus convoquer à l'avenir.

Le parlement ne s'attendoit pas à ce trait de violence; et il n'y avoit que la néceffité preffante qui put juftifier la conduite du roi. De cet instant, qui mit fin à toutes les difputes parlementaires, Charles parut gouverner en despote; il étoit déterminé de laiffer le trône à fon frère, mais un trône ébranlé par les fautes et par les malheurs qui avoient accompagné fon règne. Son caractère, qui avoit toujours été facile et indulgent, étoit alors devenu abfolu, et même cruel. Il entretenoit fans cefle autour de lui des efpiens et des délateurs, et faifoit emprifonner tous ceux qu'il fupposoit trop entreprenans.

Voulant humilier les prefbytériens, il les priva de leurs charges et de leurs emplois, et les donna aux partifans de la cour, qui approuvoient la doctrine de la non-réftance. Le clergé fit éclater fon zèle et fes principes dans

dans ses écrits et dans ses sermons. Le parti royaliste étoit plus nombreux, le parti de l'opposition plus entreprenant. Charles épousa ouvertement la cause des premiers ; et, se mettant ainsi à la tête d'une faction, il dépouilla la cité de Londres de ses privilèges pour avoir soutenu la cause du peuple. Il ne les lui rendit qu'après qu'elle eut fait des soumissions humiliantes, et après s'être au préalable assuré d'une inspection absolue et immédiate sur l'élection de ses magistrats.

Il ne manqua pas d'affermir cette nouvelle espèce d'administration par l'appareil des supplices. Fitzharris fut jugé par des jurés, condamné, et exécuté. Tous ces espions, ces faux témoins, ces délateurs, ces suborneurs, qui avoient été longtems soutenus et protégés par les communes, voyant maintenant le monarque maître absolu, changèrent de batterie, et offrirent de déposer contre ceux qui les avoient d'abord employés. Le ministère les encouragea, les appuya, avec une joye barbare ; de manière qu'on exerça bientôt contre les presbytériens les mêmes cruautés et les mêmes injustices dont on s'étoit rendu coupable à l'égard des Catholiques.

La première personne, qui ressentit les effets de la fureur du ministère, fut un certain Etienne College, menuisier de Londres, devenu si fameux par son zèle contre le papisme, qu'on ne le connoissoit que sous le nom du menuisier protestant. Armé d'un pistolet et d'un sabre, il avoit accompagné à Oxford les membres de la cité. On l'avoit quelquefois entendu parler du roi d'une manière peu respectueuse ; et les grands jurés de Londres venoient de le dénoncer comme un seditieux. Les jurés d'Oxford, après une demie heure de délibération, le jugèrent pareillement coupable ; et les spectateurs témoignèrent leur satisfaction inhumaine par un cri d'applaudissement. Il souffrit la mort avec intrépidité, et se déclara toujours innocent du crime pour lequel il étoit condamné.

La

La puissance du monarque étoit devenue absolument despotique ; la cité de Londres avoit été dépouillée de ses privilèges, qui ne lui avoient été rendus qu'après des soumissions humiliantes, et à condition de céder au roi la nomination des magistrats ; cela faisoit craindre aux autres villes d'Angleterre d'essuyer le même traitement. Elles se défistèrent successivement de leurs droits, qu'elles ne recouvrèrent qu'en donnant des sommes considérables : toutes les charges, ou honorables ou lucratives, restèrent à la disposition de la couronne. La résistance, quoique juste, auroit dans cet instant pu devenir dangereuse ; et toutes les personnes prudentes jugèrent qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à prendre que de se soumettre tranquillement au joug : mais il existoit en Angleterre un parti qui chérissoit encore son ancienne liberté, et qui étoit déterminé à tout risquer pour la défendre.

Le duc de Monmouth, fils naturel du roi et de Mrs. Waters, entraîna dans son parti le comte de Macclesfield, le lord Brandon, le chevalier Gilbert Gerrard, et d'autres gentilshommes du comté de Chester. Le lord Russel établit une correspondance avec les chevaliers Guillaume Courtney, François Rowles, et François Drake, qui avoient promis d'exciter un soulèvement dans l'occident. Shaftesbury, et un certain Ferguson, ministre de la secte des indépendans, et conspirateur infatigable, s'étoient chargés de faire révolter la cité ; c'étoit principalement là dessus que les factieux appuyoient leurs espérances. Enfin cet homme inquiet et turbulent étoit à la veille de voir ses projets se réaliser, et, après tant de complots découverts et confondus, il commençoit à compter sur le succès du dernier. Il échoua dans celui-ci comme dans les autres. La prudence du lord Russel, qui engagea le duc de Monmouth à retarder l'entreprise, sauva le royaume des horreurs d'une guerre civile. Shaftesbury, dans le même instant, frappé du danger pressant qui le menaçoit, quitta sa maison, et, caché dans la cité, essaya, mais en vain,

d'exciter les habitans à la révolte. Enfin, indigné des précautions sans nombre et des délais, qui croïsoient ou détruisoient entièrement ses projets séditieux, il menaça de commencer la révolte à l'aide de ses seuls amis : après avoir longtems flotté, cependant, entre la crainte et la fureur, il perdit toute espérance de succès, et s'enfuit à Amsterdam, où il termina bientôt après sa turbulente carrière, sans être ni regretté de ses amis, ni redouté de ses ennemis.

La perte de Shaftesbury retarda l'exécution des projets des conjurés, mais elle ne détruisit pas la conjuration. Ils se formèrent un conseil composé de six personnes, savoir, Monmouth, Ruffel, Essex, Howard, Algernon Sidney, et John Hampden, petit-fils du grand homme de ce nom.

Ces seigneurs et le duc d'Argyle étoient les chefs de ce complot. Mais il y avoit, outre cela, une classe subalterne de conspirateurs, qui se rassembloient souvent, et qui avoient des projets tout à fait inconnus à Monmouth et à son conseil. Parmi ces derniers, on distinguoit le colonel Rumsey, vieil officier républicain ; le lieutenant colonel Walcot, homme à peu près de la même espèce ; Goodenough, sous-shériff de Londres, factieux, célèbre, et actif ; Ferguson, ministre des indépendans ; et plusieurs gens de loix, marchands, et négocians, de Londres.

Rumsey et Ferguson étoient les seuls de leur parti qui eussent accès auprès des chefs du complot. Dans leurs assemblées ils s'animoient à prendre les résolutions les plus désespérées ; on proposa enfin d'assassiner le roi sur la route de Newmarket, où il devoit se rendre. Rumbal, l'un des membres du parti, étoit propriétaire d'une ferme située sur cette route, qu'on appelloit le *Rye-house*, ce qui fit donner à cette trame affreuse le nom de *complot du Rye-house*. Il fut décidé qu'on arrêteroit dans cet endroit le carrosse du roi, par le moyen d'un chariot renversé, à cet effet, sur le grand chemin ; et que plusieurs conjurés, cachés derrière les haies, le tueroient à coups

coups de fusil. Le feu prit par hasard dans la maison où résidoit le roi à Newmarket ; cette circonstance lui sauva la vie, puisqu'il fut obligé de quitter cette ville huit jours plutôt qu'on ne s'y attendoit.

Parmi les conspirateurs se trouvoit un certain Keiling, qui, se voyant en danger d'être poursuivi pour avoir osé arrêter prisonnier le lord maire de Londres, essaya d'obtenir son pardon en dévoilant au ministère toutes les particularités du complot. Dès que le colonel Rumsey, et West, un avocat, eurent appris que cet homme avoit déposé contr'eux, ils résolurent de sauver leurs vies par une délation, et en conséquence ils se constituèrent prisonniers. Monmouth se tint caché ; Russel fut envoyé à la Tour ; Grey échappa ; Howard fut pris dans un tuyau de cheminée, où il avoit cru se soustraire aux recherches ; on se saisit, bientôt après, d'Essex, de Sidney, d'Hampden, qui eurent la mortification de voir Howard devenu leur accusateur.

On instruisit d'abord le procès de Walcot, aussi-bien que celui de Hone et de Rouse, ses deux associés, qui furent condamnés sur le témoignage de Rumsey, de West, et de Sheppard. Ils moururent repentans et reconnoissant la justice de leur sentence. On alloit bientôt immoler une victime plus illustre ; c'étoit le lord Russel, fils du comte de Bedford, distingué par l'assemblée des plus rares qualités, et qui n'avoit trempé dans la conspiration que parcequ'il étoit persuadé que le due d'York vouloit rétablir le papisme. Il étoit généreux, populaire, compatissant, et plein de bravoure : dans les circonstances présentes, toutes ses vertus étoient autant de crimes aux yeux de la cour. Le lord Howard, homme d'un caractère vil, à qui on offrit la vie à cette condition, et qui préféra l'infamie à la mort, fournit contre Russel les plus fortes preuves. Il jura qu'il s'étoit engagé dans la révolte ; mais il le déchargea, ainsi que Rumsey et West, d'être complice de la trame formée pour assassiner le roi. Après une courte délibération, les juges, royalistes zélés, le jugèrent coupable,

et le condamnèrent à être décapité. L'échafaud fut dressé dans Lincoln's-inn Fields ; il posa la tête sur le billot sans qu'il parut la moindre altération sur son visage, et au second coup elle fut séparée de son corps.

On procéda ensuite à l'examen des accusations portées contre le célèbre Algernon Sidney, fils du comte de Leicester. Il avoit d'abord servi dans l'armée parlementaire contre le feu roi ; il avoit même été nommé membre de la haute cour de justice qui avoit condamné ce monarque, mais on ne l'avoit pas vu siéger parmi les juges. Il s'étoit constamment opposé à l'usurpation de Cromwell, et s'étoit exilé volontairement lors du rappel de Charles second. Ses affaires ayant exigé sa présence, il avoit sollicité et obtenu sa grace. Toutes ses espérances, tous ses raisonnemens, étoient ceux d'un républicain zélé. C'étoit pour l'amour de la république qu'il avoit écrit ; c'étoit pour elle qu'il avoit combattu, qu'il s'étoit exilé ; ce fut encore pour elle qu'il risqua de reparoitre : on conçoit aisément combien un homme de ce caractère devoit être odieux à une cour qui ne pouvoit pas même souffrir qu'on essayât de mettre des bornes à sa puissance ; on poussa l'animosité jusqu'à employer des moyens contraires aux loix pour le faire condamner. Le lord Howard étoit le seul qui déposât contre lui, et la loi requéroit deux témoins. On eut recours à un expédient très extraordinaire pour se procurer le second. En faisant le pillage de ses effets, on avoit trouvé, dans une armoire, quelques discours sur le gouvernement, écrits de sa main ; ils ne contenoient que des raisonnemens en faveur de la liberté, et ne tendoient nullement à détruire les fondemens d'un pouvoir limité. En altérant quelques passages, on les fit valoir comme des preuves de trahison. En vain il alléguait que des papiers n'étoient pas des témoins ; qu'il étoit impossible de certifier que ce fut lui qui les eut écrits ; et que, quand même cela seroit prouvé, ils ne contenoient rien en eux-mêmes qui put le faire juger criminel. Sa défense ne fut point entendue ; Jeffries, homme violent et inhumain, qui étoit

étoit alors chef de la justice, parvint aisément à le faire juger coupable par les pairs, tous animés de l'esprit de parti, et il ne tarda pas à être exécuté. On peut difficilement arrêter les yeux sur les évènements de ce règne sans éprouver un sentiment d'horreur au dedans de soi-même. On voit partout des factieux plus coupables les uns que les autres ; une cour plongée à la fois dans tous les excès du luxe et de la volupté, et dans le sang du citoyen ; le frère armé contre le frère avec la plus affreuse animosité ; et c'est en vain qu'on cherche un seul parti assez raisonnable pour s'opposer à ce torrent universel et destructeur.

On passa ensuite à l'examen du procès de Hampden ; et, comme on ne put rien trouver contre lui, pour le juger à mort, on le condamna à une amende de quarante mille livres. Holloway, marchand de Bristol, qui s'étoit enfui aux Indes Occidentales, fut ramené, condamné, et exécuté. Le chevalier Thomas Armstrong s'étoit réfugié en Hollande ; il fut aussi ramené, et éprouva le même sort. On trouva le lord Essex, qui avoit été renfermé à la Tour, égorgé dans son appartement, sans qu'on put savoir s'il s'étoit défait lui-même, ou si le fanatisme avoit armé quelque assassin pour commettre ce crime.

Ce fut le dernier sang répandu pour les accusations de complots et de conjurations, qui troublèrent la plus grande partie de ce règne.

Charles étoit alors aussi absolu qu'aucun monarque de l'Europe. Heureusement pour le genre humain, sa tyrannie fut de courte durée. Il fut saisi tout à coup d'une espèce d'apoplexie ; une saignée le soulagea beaucoup ; mais, après avoir languï pendant quelques jours, il expira, âgé de cinquante-neuf ans, et dans la vingt-cinquième année de son règne. Il montra une parfaite indifférence aux exhortations des ministres de l'église Anglicane ; il fit venir des prêtres catholiques, et reçut la communion de leurs mains.

CHAPITRE XXXI.

JACQUES II.

A. D. 1685. **L**E duc d'York succéda à son frère, sous le nom de Jacques second. Sa mère l'avoit élevé dans la religion Romaine, et il étoit superstitieusement attaché à ses principes.

Il alloit ouvertement à la messe, avec toutes les marques de sa dignité. Il envoya même à Rome un nommé Caryl, chargé de ses soumissions pour le pape, et qui devoit en même tems préparer les voies pour faire rentrer l'Angleterre dans le sein de l'Eglise catholique.

Un complot, tramé par le duc de Monmouth, fut ce qui occasionna les premiers troubles de son règne. On avoit pardonné à ce seigneur sa dernière conspiration à condition de quitter le royaume, et il s'étoit retiré en Hollande. Renvoyé de ce pays par le prince d'Orange, dès que Jacques fut parvenu à la couronne, il s'étoit rendu à Bruxelles; et, s'y voyant encore poursuivi par le roi, il avoit pris la résolution de s'en venger, en essayant quelque nouvelle entreprise sur le royaume. Il avoit toujours été aimé du peuple; et plusieurs personnes assuroient, que Charles avoit épousé sa mère, et qu'à sa mort il avoit reconnu la légitimité de Monmouth. Le duc d'Argyle seconda ses vues en Ecosse: ils formèrent ensemble le projet d'une double révolte; et, tandis que Monmouth tenteroit de soulever l'est, Argyle devoit employer tous ses efforts dans le nord.

Argyle fut le premier qui aborda en Ecosse; il y publia un manifeste, se mit à la tête de deux mille cinq cens hommes, et tâcha d'attirer le peuple à son parti :

Mais un corps formidable de troupes royales s'avança contre lui ; son armée fut mise en déroute, et lui-même, après avoir été blessé en essayant de fuir, fut fait prisonnier par un paysan, qui le trouva plongé jusqu'au cou dans un étang. On le conduisit à Edimbourg, où il fut exécuté publiquement, après avoir souffert mille indignités, sans montrer la moindre foiblesse.

Monmouth faisoit alors une invasion dans le comté de Dorset, n'ayant guères avec lui que cent hommes. Mais son nom étoit si cher au peuple, la haine qu'on avoit pour la personne et pour la religion de Jacques étoit si grande, que, dans l'espace de quatre jours, il vit plus de deux mille combattans rassemblés sous ses drapeaux.

Lorsqu'il arriva à Taunton, leur nombre montoit à six mille ; et tous les jours il se voyoit obligé de renvoyer des multitudes qui se présentoient, faute d'armes à leur donner. Il entra dans Bridgewater, dans Wells, et dans Frome, et fut proclamé dans toutes ces places ; mais, en recevant et en sollicitant ces inutiles honneurs, il manqua l'instant où il auroit du agir.

Cette invasion donna beaucoup d'inquiétude au roi ; et le succès de cette entreprise, qui d'abord avoit paru chimérique, servit encore à augmenter ses alarmes ; on rappella de Hollande six régimens Anglois ; on envoya, pour s'opposer aux progrès des rebelles, un corps de troupes réglées, montant à trois mille hommes, commandé par le comte de Feversham et par Churchill. Ils allèrent camper à Sedgemore, village voisin de Bridgewater, où un corps considérable, composé de la milice du pays, les joignit. Monmouth est déterminé à perdre la vie, ou à se mettre la couronne sur la tête ; il observe quelques mauvaises manœuvres de Feversham, qui le décident à commencer l'attaque. Ses troupes fidelles montrent ce que peut le courage contre des troupes plus nombreuses et mieux disciplinées. Il oblige d'abord l'infanterie royale d'abandonner le terrain ; il est prêt à remporter une victoire signalée : une faute qu'il com-

met,

met, et la lâcheté du lord Grey, qui commandoit la cavalerie, changent en un instant la face des affaires. Grey prend la fuite au premier choc ; et les rebelles, attaqués dans le flanc par l'armée victorieuse, sont mis en déroute après trois heures de combat. Il y eut environ trois cens hommes de tués dans la mêlée ; près de mille perdirent la vie en fuyant. Telle fut la fin d'une conspiration, témérairement formée, et plus foiblement conduite encore.

Monmouth quitta précipitamment le champ de bataille, et il avoit parcouru plus de vingt milles lorsque son cheval s'abattit sous lui. Il changea d'habits avec un berger, et s'enfuit à pié, suivi d'un comte Allemand qui l'avoit toujours accompagné depuis sa sortie de Hollande. Mourant de faim et épuisés de fatigue, ils se couchèrent dans un pré sous un tas de foin. Les soldats, envoyés à leur poursuite, ayant rencontré le berger couvert des habits de Monmouth, doublèrent le pas ; à l'aide de chiens de chasse, ils le découvrirent dans cette misérable situation, et trouvèrent dans ses poches des pois crus, qu'il avoit cueillis pour appaiser sa faim. Se voyant au pouvoir de ses ennemis, il fondit en larmes, et demanda la vie dans les termes les plus humilians. Il écrivit au roi une lettre remplie de soumission ; et ce monarque, jaloux de repaître ses yeux du spectacle d'un ennemi vaincu, lui donna audience. Dans cette entrevue, le duc se jeta à genoux, et implora sa grace d'un ton lâche et avilissant. Il signa même un papier que lui présenta le roi, et par lequel il se reconnoissoit illégitime. Le tyran, inaccessible à la pitié, lui dit alors que son crime étoit de nature à ne point mériter de pardon. Le duc, voyant qu'il n'avoit rien à espérer de la clémence de son oncle, rappella son courage ; il quitta sa posture humiliante, et sortit avec un air dédaigneux. Il monta sur l'échafaud au milieu de la populace attendrie sur son sort. Il pria le bourreau d'être plus adroit avec lui qu'avec Ruffel, qu'il n'avoit pu décapiter qu'au second coup. Cela ne servit qu'à augmenter

menter la cruauté de son supplice ; le bourreau, saisi d'un tremblement dans tous les membres, ne frappa qu'un foible coup ; le duc souleva la tête comme pour lui reprocher sa maladresse. Il la remit ensuite doucement sur le billot, et le bourreau frappa encore plusieurs fois sans succès. Il perdit patience, et jeta la hache loin de lui ; mais, le shériff l'ayant forcé de la reprendre, il parvint enfin, après deux nouveaux coups, à séparer la tête du corps. Ainsi mourut Jacques, duc de Monmouth, si chéri du peuple Anglois. Il étoit brave, sincère, humain, mais sensible à la flatterie. Ce fut elle qui aida à l'entretenir dans une entreprise trop au dessus de sa capacité.

Il eut été heureux pour les révoltés et pour le roi si le sang qu'on venoit de verser eut paru suffisant pour expier la dernière offense. L'armée victorieuse traita les prisonniers avec la dernière barbarie. Feversham en fit pendre environ vingt aussitôt après l'action.

Les cruautés militaires, exercées par les généraux, n'étoient rien en comparaison des meurtres commis à l'abri des loix par Jefferies, qui avoit été envoyé pour juger les coupables ; cet homme, naturellement sanguinaire, ne mit plus alors de bornes à sa férocité ; il dit aux prisonniers, qu'ils pouvoient espérer un châtiment moins dur, s'ils vouloient, par des aveux sincères et volontaires, lui épargner la peine d'examiner leur affaire ; et il les menaça, en cas qu'ils s'y refusassent, d'agir contr'eux selon toute la rigueur des loix. Beaucoup de ces infortunés tombèrent dans le piège, et ils eurent la douleur de voir que leur aveu n'avoit servi qu'à les mener plus promptement et plus sûrement à leur perte. On en fit mourir quatre vingts à Dorchester ; et on n'en compta pas moins de deux cens cinquante et un exécutés, tant à Exeter qu'à Taunton et à Wells.

Jacques se comporta d'une manière plus injuste encore dans les affaires ecclésiastiques. Parmi ceux, qui se déclaroient contre le papisme, on distinguoit le docteur
Sharpe,

Sharpe, ecclésiastique de Londres, qui déclamoit avec une juste sévérité contre ceux qui avoient changé de religion, en se laissant séduire par les sophismes des missionnaires papistes. On supposa qu'en cela il attaquoit directement le roi ; et la cour, se trouvant offensée, envoya à l'évêque de Londres des ordres positifs d'interdire Sharpe jusqu'à ce qu'il plut à sa majesté d'en ordonner autrement. L'évêque refusa d'obéir ; et le roi indigné résolut de punir l'évêque lui-même de sa désobéissance.

Pour parvenir à son but, il forma un comité ecclésiastique, composé de sept membres, et il le revêtit d'une autorité pleine et absolue sur toute l'église Anglicane. L'évêque fut cité à ce tribunal ; et on le suspendit de ses fonctions, ainsi que le prédicateur Sharpe.

Son premier soin fut ensuite d'accorder une entière liberté de conscience. On étoit parvenu à lui persuader, que les vérités de la religion catholique, lorsqu'on pourroit les examiner sans contrainte, lui seroit à la fin remporter la victoire sur toutes les autres religions. Il fit donc publier l'acte de tolérance, et déclarer que la non-conformité à la religion établie ne seroit plus sujette à des punitions.

Afin d'achever son ouvrage, il envoya publiquement à Rome le comte de Castlemain, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour assurer le pape de sa parfaite soumission, et pour prendre les moyens de reconcilier son royaume avec le saint siège. Jamais on ne ridiculisa une ambassade au point où le fut celle ci, qui étoit entreprise avec tant de hardiesse.

La cour de Rome n'attendoit que peu de succès d'une affaire si mal concertée. Elle voyoit que le roi attaquoit trop ouvertement des loix et des opinions qu'il auroit du s'efforcer de détruire petit à petit, sans laisser pénétrer ses intentions ; et qu'ainsi il s'exposoit à tout perdre.

Les Jésuites obtinrent aisément la permission d'ériger des collèges dans les différentes parties du royaume. Ils exerçoient le culte de leur religion de la manière la plus publique. Quatre évêques catholiques, sacrés dans la chapelle du roi, furent envoyés par toute l'Angleterre, pour y remplir leurs fonctions épiscopales, sous le titre de vicaires apostoliques.

Jacques recommanda à l'université de Cambridge le père François, moine Bénédictin, et voulut qu'elle le reçut maître-ès-arts. Sa religion étoit un obstacle insurmontable. L'université présenta une requête au roi, en le suppliant de se désister de sa demande. On n'y eut point égard ; on renvoya les députés sans les entendre ; le vice chancelier lui-même fut obligé de comparoitre devant le grand tribunal ecclésiastique, et on le dépouilla de sa dignité. Cependant l'université persista dans ses refus, et le père François ne fut point admis.

La charge de président du collège de la Magdelaine, une des plus riches fondations de l'Europe, étant devenue vacante, le roi envoya ordre d'y nommer un certain Farmer, qui avoit depuis peu embrassé le papisme ; cet homme avoit d'ailleurs une très mauvaise réputation. Les membres du collège supplièrent le roi de retirer les ordres qu'il avoit donnés, et refusèrent d'admettre le candidat. Jacques, les voyant inébranlables dans la défense de leurs privilèges, les chassa tous du collège, à la réserve de deux.

On publia un nouvel édit pour la liberté de conscience, à peu près dans les mêmes termes que le précédent ; on y ajouta seulement, que tous les ministres en feroient la lecture dans leurs églises après le service divin. Le clergé désapprouva généralement toutes ces mesures, et résolut de défobéir à un ordre qu'avoit inspiré la bigotterie. Il se décida à abandonner ses intérêts au peuple, et à cette jalousie universelle, contre les usurpations de la couronne, qui se manifestoit à chaque instant. Les premiers moteurs du complot furent Loyde, évêque de St. Asaph ; Ken, évêque

évêque de Bath et de Wells ; Turner, évêque d'Ely ; Lake, évêque de Chichester ; White, évêque de Peterborough ; et Trelawney, évêque de Bristol. Ces prélats, de concert avec Scancroft, primat du royaume, dressèrent une requête, en forme de mémoire, dans laquelle ils représentoient au roi, de la manière la plus forte, et néanmoins la plus respectueuse, qu'ils ne pouvoient lire sa déclaration dans leurs églises sans trahir leur conscience, et sans manquer au respect qu'ils portoient à la religion protestante.

Le roi, furieux, cita les évêques devant le conseil, et leur demanda s'ils se reconnoissoient les auteurs du mémoire. Pendant quelques instans ils refusèrent de répondre ; mais, le chancelier les ayant pressés sur cet article, ils l'avouèrent enfin. Sur leur refus d'obéir à l'édit, Jacques ordonna qu'on les conduisit à la Tour, et aux procureurs du roi d'instruire leur procès comme auteurs d'un libelle séditieux.

Le vingt-neuf Juin étoit le jour fixé pour leur jugement ; ils se rendirent à la Salle de Westminster, suivis d'un cortège plus brillant que quand on les avoit conduits à la Tour ; leur cause étoit regardée comme celle de la nation, et de sa décision dépendoit l'esclavage ou la liberté future. La dispute fut habilement soutenue par les jurisconsultes des deux partis. Holloway et Powel, deux des juges, se déclarèrent en faveur des évêques. Les autres se retirèrent dans une chambre, où ils passèrent la nuit entière à délibérer. Le lendemain matin ils retournèrent à la cour, où ils jugèrent les évêques innocens. La salle retentit aussitôt de mille acclamations, qui se répandirent promptement dans tous les coins de la cité. Elles pénétrèrent jusqu'au camp d'Hounslow, où le roi étoit à dîner dans la tente du lord Feversham. Ayant demandé la cause de ces cris de joie, on lui répondit que ce n'étoit rien autre chose que les soldats qui témoignent leur satisfaction de la délivrance des évêques. " Vous appelez cela rien," s'écria-t il ; " mais tant pis pour eux ! "

C'est

C'est dans ces circonstances critiques que le peuple commença à jeter les yeux sur Guillaume, prince d'Orange, qui avoit épousé Marie, fille aînée de Jacques.

Guillaume, depuis qu'il avoit pris les rênes d'un gouvernement, s'étoit toujours trouvé au milieu des dangers, des malheurs, et des débats politiques. L'ambition de la France, les jalousies de la Hollande, avoient servi à aiguillonner ses talens et à lui donner du penchant pour l'intrigue.

Habile, politique, il lui fut aisé de voir que Jacques s'étoit attiré la haine de ses sujets. Il connoissoit toutes les causes de leur mécontentement, et recevoit les détails les plus minutieux de ce qui se passoit en Angleterre. Tout en feignant de désapprouver ceux qui résistoient au roi, il les excitoit en secret à pousser plus loin leurs offenses, espérant d'en profiter, dans la suite, pour se mettre la couronne sur la tête.

Le tems, où ce prince commença à entreprendre l'exécution de ses desseins, étoit précisément celui où le peuple étoit encore furieux de l'affront qu'avoient essuyé les évêques. Guillaume avoit fait des augmentations considérables dans la flotte Hollandoise, et les vaisseaux, ancrés dans le port, n'attendoient que l'ordre de mettre à la voile. Il avoit enrollé de nouvelles troupes ; et des impôts, levés pour servir à d'autres desseins, furent employés à l'expédition maintenant projetée.

Il avoit si bien pris ses mesures, que, dans l'espace de trois jours, quatre cens vaisseaux de transport furent loués, munis de toutes les provisions nécessaires, et couvroient toutes les rivières et les canaux des environs de Nimègue. Le prince s'embarqua, à Helvoetsluys, à la tête d'une flotte d'environ cinq cens voiles, et avec une armée de plus de quatorze mille hommes.

Le bruit s'étoit répandu que cette invasion regardoit la France ; les Anglois, qui examinoient la flotte ranger les côtes, s'attendoient peu à la voir aborder chez

eux. Après un voyage de deux jours, Guillaume fit débarquer son armée au village de Broxholme, en Torbay, le cinq de Novembre, jour anniversaire de la conjuration des poudres.

Quoiqu'il eut été appelé par la nation, il eut d'abord le chagrin de voir que très peu d'Anglois venoient le joindre. Il marcha vers Exeter ; mais les habitans de cette province, encore effrayés des terribles exécutions qui avoient suivi la révolte de Monmouth, continuoient à garder une entière neutralité. Il demeura dix jours à attendre les mécontents ; et il commençoit déjà à désespérer du succès, lorsque, prêt à faire rembarquer ses troupes, il fut joint par plusieurs des principaux d'entre la noblesse, et bientôt après par tous les habitans, qui vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. La noblesse, le clergé, les officiers, et même les partisans et les officiers du roi, l'abandonnèrent à l'envi. Churchill, élevé du rang de page à celui de commandant en chef de l'armée ; Churchill, que le roi avoit créé pair du royaume, et qui devoit toute sa fortune à ce prince, ne lui fut pas plus fidelle que les autres ; et il entraîna avec lui le duc de Grafton, fils naturel du feu roi, le colonel Berkeley, et beaucoup d'autres.

Le prince de Danemark, et Anne, fille favorite de Jacques, voyant l'état désespéré de ses affaires, se rangèrent du côté le plus fort. Quand on lui annonça que le prince et la princesse s'étoient laissés aller à ce torrent, il en ressentit la plus vive douleur : « Mon Dieu, secourez-moi ! » s'écria ce malheureux prince dans l'excès de son désespoir ; « mes enfans eux-mêmes m'ont abandonné ! »

Allarmé tous les jours de plus en plus par le mécontentement général qu'il voyoit régner contre lui, le roi commença à écouter ceux qui lui conseilloyent de quitter le royaume. Il fit d'abord partir la reine, qui arriva saine à Calais, sous la conduite du comte de Lauzun, ancien favori du roi de France. Bientôt après, il disparut lui-même, à la faveur de la nuit, accompagné du
seul

seul chevalier Edouard Hales, nouveau converti ; mais il fut découvert par la populace, qui le ramena à Londres.

Peu de tems après, étant renfermé à Rochester, et voyant combien il devoit peu se fier à ses sujets, il se détermina à chercher sa sûreté auprès du roi de France, le seul ami qui lui restât. Accompagné du duc de Berwick, son fils naturel, il s'enfuit du côté de la mer, s'embarqua pour le continent, et arriva, sain et sauf, à Ambleteuse, en Picardie. Il se rendit ensuite, le plus promptement possible, à la cour de France, où il jouit encore du vain nom de roi, et du titre de saint, qui le flattoit d'avantage.

Jacques ayant ainsi abdiqué la couronne, on songea à lui donner un successeur. Quelques uns se déclarèrent pour un régent. D'autres vou-
A. D. 1689.
 loient que la princesse d'Orange régnât, et que le jeune prince fût regardé comme illégitime. Après de longs débats dans les deux chambres, on décida, à la pluralité de deux voix, qu'il valoit mieux avoir un nouveau souverain qu'un régent. On convint que le prince et la princesse d'Orange régneroient conjointement en qualité de roi et de reine d'Angleterre, et que l'administration seroit confiée au prince seulement.

CHAPITRE XXXII.

GUILLAUME III.

GUILLAUME ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il éprouva combien il est difficile de gouverner un peuple, disposé à examiner les droits de ses souverains plus qu'à leur obéir.

Il commença son règne par une tentative semblable à celle qui avoit été la principale source des derniers troubles et de l'exclusion de Jacques II. Guillaume étoit Calviniste, et par conséquent ennemi de la persécution. Il essaya d'annuller ces loix qui ordonnoient l'uniformité du culte; et, quoiqu'il ne parvint pas à réussir entièrement dans cette entreprise, on accorda cependant la liberté de conscience aux non-conformistes qui prêteroient le serment de fidélité, et qui s'engageroient à ne point tenir d'assemblées secretes.

Dans le même tems, Jacques, dont l'Irlande reconnoissoit encore l'autorité, s'embarqua à Brest pour ce royaume, et arriva le vingt-deux Mai à Kinsale. Il fit publiquement son entrée à Dublin, accompagné des cris de joie de tous les habitans. Les apparences étoient favorables à ses desirs. Le lord Tyrconnel, viceroy de ce royaume, étoit dévoué à ses intérêts; son ancienne armée lui étoit restée attachée, et on en avoit levé une nouvelle. Ces deux armées réunies formoient un corps de près de quarante mille hommes.

Aussitôt que la saison le permit, il alla mettre le siège devant Londonderry, ville en elle-même de peu d'importance, mais devenue fameuse par la résistance qu'elle fit dans cette occasion.

Les assiégés souffrirent toutes les horreurs de la fatigue et de la faim, jusqu'à ce qu'ils reçussent des munitions par un vaisseau qui parvint heureusement à enfoncer la digue qui barroit la rivière et empêchoit l'entrée
du

du port. La joie des habitans, en recevant ce secours inattendu, ne peut être comparée qu'à la rage des affligés. L'armée de Jacques fut tellement découragée par l'heureux succès de l'entreprise de l'ennemi, qu'elle leva le siège pendant la nuit, et se retira avec précipitation, après avoir perdu devant cette place plus de neuf mille hommes.

Ce fut sur les bords opposés de la rivière de la Boyne que les deux armées se trouvèrent en présence, enflammées de cette fureur que font naître le fanatisme, la haine, et la vengeance. La rivière de la Boyne étoit si peu profonde en cet endroit, qu'on pouvoit aisément la passer à gué ; mais les bords étoient escarpés ; et de vieilles masures, de grands fossés, qui servoient de rempart à l'ennemi, en rendoient le passage très dangereux. Guillaume, qui commandoit l'armée protestante, ne fut pas plutôt arrivé, qu'il visita les bords de la rivière, à la vue des deux armées, pour diriger le plan de la bataille ; ayant été aperçu de l'ennemi, on amena un canon, qu'on pointa contre lui ; le coup fut fatal à plusieurs de ceux qui le suivoient, et le monarque lui-même fut blessé à l'épaule.

Le lendemain, à six heures du matin, Guillaume donne ordre de traverser la rivière, malgré la résistance de l'ennemi. Ce passage s'exécute par trois endroits différens ; et, après un feu terrible que les Anglois ont à essuyer, la bataille commence avec un acharnement sans exemple ; les troupes Irlandoises, reconnues pour les meilleures de l'Europe hors de leur pays, se sont toujours mal défendues chez elles. Après une résistance opiniâtre, elles se retirent avec précipitation, laissant aux régimens François et Suisses, qui étoient venus à leurs secours, le soin de se sauver comme ils pourroient. Guillaume, à cheval, commanda en personne pendant tout le tems de l'action, et le gain de la bataille fut dû à sa vigilance et à son activité. Jacques ne parut point à la bataille ; il resta pendant tout le combat sur la Montagne de Dunmore, entouré de que-

ques escadrons. Plusieurs fois, lorsqu'il vit les bataillons ennemis repoussés par les siens, on l'entendit s'écrier, "Epargnez mes sujets Anglois!"

Les Irlandois laissèrent environ quinze cens hommes sur le champ de bataille, et les protestans à peu près cinq cens. La victoire fut glorieuse, et presque décisive; mais, par la mort de Schomberg, qui avoit été tué en traversant la rivière, les Anglois paroissoient avoir esquivé une perte plus considérable que toutes celles de leurs ennemis.

A. D. Ce fut à Aughrim que se livra la dernière bataille en faveur de Jacques. Les Anglois combattirent en désespérés, et leur cavalerie fut plusieurs fois repoussée; mais, s'étant avancés à travers un marais, enfoncés dans la boue jusqu'à la ceinture, et s'étant ralliés, après quelques difficultés, sur un terrain ferme, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle fureur. St. Ruth, le général Irlandois, ayant été tué par un boulet de canon, sa mort découragea tellement ses troupes, qu'elles cédèrent de tous côtés, et se retirèrent dans Limerick, où elles résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Cette dernière journée leur coûta plus de cinq mille hommes, l'élite de leur armée. Limerick, le dernier retranchement des Irlandois, fit une courageuse résistance; mais, l'ennemi s'étant avancé à dix pas du pont, et se voyant entourés de tous côtés, ils se déterminèrent à capituler. Aussitôt la négociation commença, et on suspendit les hostilités. Par le traité qui fut fait, on rendit aux Catholiques Romains la liberté d'exercer leur religion telle qu'ils en avoient joui sous Charles second; et on permit à tout Irlandois de se retirer, avec sa famille et ses biens, partout où il voudroit, excepté en Angleterre et en Ecosse. En conséquence de cette permission, près de quatorze mille, de ceux qui avoient combattu pour Jacques, se décidèrent à passer en France, et le gouvernement leur fournit des vaisseaux pour s'y transporter.

Jacques

Jacques étoit réduit à la plus fâcheuse extrémité : il n'avoit plus rien à espérer en Angleterre ; il ne restoit à ses partisans que la ressource d'assassiner le monarque régnant. Ces viles tentatives, aussi barbares qu'infructueuses, convenoient assez au caractère de Jacques. On dit qu'il les encouragea, et même qu'il les proposa ; mais elles n'aboutirent qu'à la perte des assassins, sans que ses affaires en devinssent meilleures. De ce jour à celui de sa mort, qui arriva environ sept ans après, il résida à St. Germain, tirant sa subsistence des bontés de Louis XIV. et des présens qu'il recevoit de sa fille et de ses amis en Angleterre. Il mourut le seize Septembre, 1700, à la suite d'une longue maladie ; et, si l'on en croit le vulgaire, il se fit plusieurs miracles sur son tombeau. Il passa en effet les dernières années de sa vie de manière à le faire regarder comme saint par les gens superstitieux. Il se soumettoit à des actes extraordinaires de pénitence et de mortification. Il visitoit souvent les moines de la Trappe, qu'il édifioit par sa conduite humble et pieuse. Son caractère orgueilleux et absolu sembloit avoir disparu avec sa grandeur. Il étoit devenu bon, affable, familier avec ceux qui dépendoient de lui ; dans ses derniers momens, il conjura son fils de préférer la religion à tous les avantages mondains, et ce prince suivit exactement ce conseil. Il mourut dans de grands sentimens de dévotion, et fut enterré, sans pompe, comme il l'avoit demandé, dans l'église des bénédictins Anglois à Paris.

Guillaume, à son avènement au trône, avoit résolu de soutenir, autant qu'il seroit en son pouvoir, le peu de prérogatives qui étoit encore attaché à la couronne.

Mais il fut bientôt las de s'opposer aux entraves que le parlement vouloit mettre à son autorité ; il consentit à toutes les restrictions qu'on proposoit, à condition qu'on le seconderoit dans ses desseins d'humilier la France. L'équilibre entre les puissances de l'Europe, voila ce que Guillaume se flattoit d'établir ; et la guerre
lui

lui paroissoit l'unique moyen de parvenir à son but. Que le parlement lui fournisse des subsides, et il étoit prêt à lui laisser la liberté de diriger à sa fantaisie l'administration intérieure du royaume ; les sommes qu'on accorda, pour cette guerre contre la France, sont presque incroyables. La nation, non contente de lui prodiguer les revenus des taxes annuelles, alla jusqu'à les engager, et s'abîma dans des dettes qu'elle n'a encore jamais pu acquitter. De tant de profusions, pour maintenir cet équilibre imaginaire en Europe, l'Angleterre ne retira qu'une inutile gloire en Flandres, et la connoissance d'avoir donné à ses alliés, aux Hollandois surtout, de fréquentes occasions d'être ingrats.

A. D. Cette guerre avec la France dura pendant la
1697. plus grande partie du règne de Guillaume ; mais enfin le traité de Ristwic termina cette longue querelle, où les Anglois s'étoient engagés sans raisons, et dont il ne résulta pour eux aucun avantage. Dans cette paix générale, on parut oublier leurs intérêts. Tant de trésors versés sur le continent, tant de sang répandu, n'aboutit qu'à obliger le roi de France de reconnoître Guillaume roi d'Angleterre.

Guillaume étoit naturellement d'une foible constitution ; ses inquiétudes, ses travaux militaires, avoient achevés de l'épuiser. Il tâchoit de rétablir sa santé, ou au moins d'en cacher le dépérissement, en prenant de l'exercice et en montant à cheval. Le vingt-un de Février, allant de Kensington à Hampton-court, son cheval s'abbattit sous lui, et il tomba avec tant de violence, qu'il se rompit l'os du cou. On le transporta au palais d'Hampton-court, où l'on réduisit la fracture, et il retourna le même soir à Kensington dans son carrosse ; le mouvement de la voiture déranger l'appareil, et Bidloe, son médecin, réduisit une seconde fois la fracture. Cet accident, qui, pour un homme robuste, n'auroit pas été dangereux, fut fatal à Guillaume. Il parut d'abord tout à fait hors de péril ; mais, à la suite d'un long sommeil, il fut saisi d'un frisson, et bientôt d'une fièvre

et

et d'une diarrhée, qui parurent mortelles. Quoique sentant sa fin approcher, il s'occupa encore de ce qui avoit fait jusqu'alors l'objet de tous ses soins ; et le sort de l'Europe sembloit lui faire oublier son propre sort. Le comte d'Albemarle, arrivé de Hollande, eut avec lui une longue et secrète conférence sur la situation des affaires du dehors. Deux jours après, ayant reçu les sacremens des mains de l'archevêque Tenison, il expira, à l'âge de cinquante-deux ans, après en avoir régné treize.

CHAPITRE XXXII.

ANNE.

ANNE, mariée au prince George de Danemark, monta sur le trône dans la trente-huitième année de son âge, à la satisfaction de tous les partis. Elle étoit fille cadette du roi Jacques et de sa première femme, fille du chancelier Hyde, dans la suite comte de Clarendon. Parvenue à la couronne, elle résolut de prendre les armes contre la France ; et, après avoir communiqué ses intentions aux communes, qui les approuvèrent, la guerre fut proclamée.

Le même jour, les Hollandois et les Allemands firent de semblables déclarations. En apprenant ces démarches combinées, le roi de France ne put dissimuler sa colère ; mais ce fut principalement contre la Hollande qu'il la fit éclater. Il déclara, avec beaucoup d'aigreur, que ces marchands se repentiroient un jour de leur présomption et de leur audace, en s'attaquant à une puissance dont ils avoient autrefois redouté les coups. Ces menaces n'intimidèrent point les alliés. Le duc de Marlborough fut, suivant ses desirs, élu général de l'armée Angloise. Pour surcroit d'honneur, les Hollandois le nommèrent généralissime de l'armée des alliés, malgré

gré le droit que le comte d'Athlone avoit de partager le commandement. Il faut avouer que peu d'hommes égaloit Marlborough dans l'art de la guerre et dans celui de la politique. Calme au milieu des dangers, infatigable dans le cabinet, il devint le plus redoutable ennemi que l'Angleterre eut opposé à la France depuis les fameuses journées de Creci et d'Agincourt.

La plus grande partie de l'histoire de ce règne consiste dans des batailles livrées sur le continent, qui, quoique peu avantageuses aux intérêts de la nation, ne laissèrent pas d'ajouter beaucoup à sa gloire. De tant de triomphes il ne reste que les noms de Blenheim, de Ramillies, d'Oudenarde, et de Malplaquet, où les alliés remportèrent de grandes victoires, mais inutiles pour la monarchie Angloise.

On fit en Espagne une conquête bien plus importante, à moins de frais, et sans qu'il en coûtât autant de sang. Le ministère Anglois, apprenant que la France équipoit une escadre considérable à Brest, envoya les chevaliers Cloudesly Shovel et George Rooke pour épier ses mouvemens. Rooke avoit reçu des ordres particuliers pour conduire à Barcelone un corps de troupes sur des vaisseaux de transport. Le prince de Hesse avoit inutilement attaqué cette ville ; n'espérant, en conséquence, rien de cette expédition, on fit rembarquer les troupes ; et, Rooke étant joint deux jours après par Shovel, ils tinrent ensemble un conseil de guerre, sur la flotte, pendant qu'ils cotoyoient l'Afrique. On résolut de faire une tentative sur Gibraltar, ville qui appartenoit aux Espagnols, et qui n'avoit alors qu'une foible garnison ; une attaque aussi soudaine ne pouvant être ni prévue ni redoutée.

Gibraltar est situé sur une langue de terre, suivant l'expression des marins, et défendu par un rocher inaccessible excepté par un seul côté. Le prince de Hesse fit débarquer sur le continent son corps de troupes, consistant en dix-huit cens hommes, et somma, mais inutilement, la ville de se rendre. Le jour suivant, l'ami-
ral

ral donna des ordres pour la canonner ; mais, s'étant aperçu que l'ennemi s'étoit retiré dans un endroit appelé *the South Mole-head*, (la pointe méridionale du môle,) il commanda au capitaine Whitaker d'armer toutes les chaloupes, et d'attaquer ce quartier. Les officiers, qui se trouvèrent les plus voisins du môle, équipèrent aussitôt les leurs, sans en avoir reçu l'ordre, et entrèrent dans le retranchement l'épée à la main ; mais ils s'étoient trop précipités. Les Espagnols firent jouer une mine, qui blessa ou tua deux lieutenans et environ cent soldats. Malgré cet accident, les capitaines Hicks et Jumper s'emparèrent d'une plateforme, et s'y tinrent fermes jusqu'à ce qu'il fussent soutenus par Whitaker et le reste des marins, qui prirent d'assaut une redoute entre le môle et la ville. Alors le gouverneur capitula ; et le prince de Hesse ne put s'empêcher d'être étonné du succès de l'entreprise, quand il considéra les fortifications si imposantes de cette ville. Lorsque la nouvelle de cette conquête parvint à Londres, on mit en question si l'amiral méritoit des éloges pour une telle prise ; on finit par décider que cette expédition ne méritoit pas d'exciter la reconnaissance publique ; et, tandis qu'on élevoit aux nues le duc de Marlborough pour ses inutiles services, on laissoit dans l'oubli le chevalier George Rooke, qui avoit rendu à sa patrie des services si essentiels, et l'on ne s'en souvint dans la suite que pour lui ôter le commandement ; preuve frappante, que, dans les siècles même les plus éclairés, les suffrages publics sont presque toujours les effets de la prévention. Gibraltar est resté depuis au pouvoir des Anglois, et est aujourd'hui de la plus grande utilité à l'Angleterre, pour servir de retraite aux vaisseaux destinés à harceler l'ennemi, et pour protéger son commerce dans la Méditerranée ; c'est un entrepôt où se trouve en abondance tout ce qui est nécessaire au radoub des navires et à l'équipement des troupes.

Tandis que la nation Angloise triomphoit sur mer et sur terre, un nouveau théâtre s'ouvroit du côté de l'Espagne,

276 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

L'Espagne, où les princes de l'Europe déployoient avec furie cette ambition qui avoit déjà mis en feu le reste du continent. Philippe IV. petit-fils de Louis XIV. élevé au trône de cette monarchie, avoit été reçu avec une vive satisfaction par la plus grande partie de ses sujets. Le feu roi d'Espagne lui avoit légué sa couronne par testament. Mais, en conséquence d'un ancien traité, fait entre toutes les puissances de l'Europe, Charles, fils de l'empereur d'Allemagne, devoit hériter de ses états ; la France même s'étoit rendue garant de ce traité, qu'elle étoit maintenant résolue d'anéantir en faveur d'un descendant de la maison de Bourbon. Charles étoit encouragé dans ses prétentions par les Catalans, qui avoient embrassé sa cause, et par les secours qu'il attendoit de l'Angleterre et du Portugal, qui avoient promis d'armer pour le soutenir. On lui fournit, pour la conquête de ce vaste royaume, deux cens vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre, et neuf mille hommes. Mais le comte de Peterborough, homme d'une bravoure digne des tems anciens, offrit de se charger du commandement, et ses services pouvoient être regardés comme équivalens à des armées.

Le comte de Peterborough étoit un des hommes de son siècle le plus singulier et le plus extraordinaire. Il avoit combattu contre les Maures, en Affrique, n'étant âgé que de quinze ans ; à vingt il avoit été un des moteurs de la révolution ; et alors il portoit la guerre en Espagne presque entièrement à ses dépens. Son attachement au duc Charles étoit le principal motif de sa conduite. Il étoit mal fait de sa personne ; mais il avoit l'ame généreuse, noble, et il étoit plein d'activité. Sa première tentative, en abordant en Espagne, fut de s'emparer de Barcelone, ville très forte, défendue par une garnison de cinq mille hommes, tandis que son armée ne montoit guères à plus de neuf mille.

Ces succès furent de peu de durée. On rappella Peterborough, et le lord Gallway fut chargé du commandement sous les ordres du duc Charles. Ce
seigneur,

seigneur, averti que les troupes ennemies, commandées par le duc de Berwick, étoient campées près de la ville d'Almanza, s'avança pour leur livrer bataille. L'action commença vers deux heures après midi ; le front des deux armées chargea d'abord avec une égale valeur ; les bataillons Anglois et Hollandois, qui formoient le centre, parurent un instant victorieux ; mais, la cavalerie Portugaise, qui les soutenoit, ayant pris la fuite à la première décharge, les Anglois se virent attaqués en flanc, et enveloppés de toutes parts. Dans ce danger pressant, ils se rangèrent en bataillon quarré, et se retirèrent en bon ordre sur une éminence. N'ayant aucune connoissance du pays, et dépourvus de tout secours, ils furent obligés de se rendre prisonniers de guerre, au nombre de dix mille. Cette victoire fut complete et décisive ; et toute l'Espagne, excepté la Catalogne, rentra sous l'obéissance de Philippe.

Le conseil de la reine avoit jusqu'alors été composé de whigs ; car, quoique le duc de Marlborough eut d'abord embrassé le parti des torys, il se joignit bientôt à la faction contraire, la trouvant plus disposée à humilier la France. Les whigs poursuivirent constamment les projets du feu roi ; et, animés d'un zèle républicain, ils s'efforcèrent d'écraser le despotisme dans tous les coins de l'Europe. Dans un gouvernement où les opinions des individus, qui ne sont pas à la tête des affaires, dirigent généralement ceux qui commandent, les vues du ministère doivent varier à mesure que le peuple varie lui-même ; et le peuple commençoit à changer. Avant la disgrâce des whigs, dont le crédit diminuoit tous les jours, un objet de la plus grande importance, désiré depuis longtems, mais dont l'exécution avoit paru trop difficile, occupa les deux chambres. Je parle de l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse, qui, quoique gouvernées par un seul souverain depuis Jacques premier, ne reconnoissoient néanmoins de loix que celles émanées de leurs parlemens respectifs, et souvent ils se

B b

piquoient

278 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

piquoient d'avoir des intérêts opposés et des projets différens.

On avoit tenté cette union dès le commencement de ce règne ; mais, des contestations s'étant élevées relativement au commerce de l'Orient, les conférences avoient été rompues, et l'on s'étoit persuadé que désormais tout accommodement étoit impossible. On reprit cependant cette négociation, et les deux parlemens donnèrent pouvoir à des commissaires, élus par les deux nations, de dresser les articles préliminaires de l'union, qui seroient ensuite remis sous les yeux du corps législatif des deux royaumes, pour être plus amplement examinés. Ces commissaires fussent laissés au choix de la reine, qui eut soin de ne nommer que ceux qui désireroient ardemment le succès d'un projet si utile.

Les commissaires ayant été désignés, il se rendirent dans la chambre du conseil du Cock-pit, près de Whitehall, lieu choisi pour leurs conférences ; et, comme la reine les engageoit à user de diligence, les articles de cette fameuse union furent bientôt réglés, et signés par les commissaires : il ne restoit plus qu'à les soumettre aux deux parlemens.

On convint, dans ce traité, que la maison de Hanover succéderoit aux deux royaumes unis ; que ces royaumes seroient représentés par un seul parlement ; que tous les sujets de la Grande Bretagne jouiroient des mêmes avantages ; auroient les mêmes libertés et les mêmes privilèges relativement au commerce et aux coutumes ; que les loix, concernant le droit public, l'administration civile et politique, seroient les mêmes dans les deux états unis ; qu'on ne feroit aucun changement à celles qui regardent le droit des particuliers, à moins que cette innovation ne fut évidemment avantageuse aux sujets de l'Ecosse ; que les cours de session, et les autres cours de judicature, de ce royaume, resteroient sur le même pied, avec la même autorité et les mêmes privilèges, qu'avant l'union ; que l'Ecosse seroit représentée au parlement de la Grande Bretagne
par

par seize pairs et quarante-cinq députés à la chambre des communes, qui seroient élus de la manière que le parlement actuel de l'Ecosse jugeroit à propos d'établir ; que tous les pairs d'Ecosse seroient regardés comme pairs de la Grande Bretagne, et auroient rang immédiatement après les pairs d'Angleterre de la même ancienneté au tems de la réunion, et avant ceux qui seroient créés dans la suite ; que les pairs d'Ecosse jouiroient de toutes les prérogatives de ceux d'Angleterre, excepté du droit de séance et de suffrage au parlement, et du privilège de siéger au jugement des pairs ; qu'il ne seroit rien changé aux marques de la royauté, ni aux attributs du gouvernement ; que toutes les loix et statuts de l'un ou de l'autre royaume, qui contrediroient les conditions stipulées, resteroient sans effet, et seroient déclarés nuls par les deux parlemens. Telles furent les principales clauses de l'union, auxquelles il ne manquoit plus que d'être ratifiées par la puissance législative des deux royaumes.

Dans ces différentes assemblées, tous les argumens étoient calculés en conséquence de ceux qui devoient y assister. Pour engager les Ecossois à accéder au traité, le ministère et ses partisans représentèrent, qu'une union parfaite et absolue seroit le fondement solide d'une paix durable ; qu'elle mettroit en sûreté leur religion, leur liberté, et leurs biens ; qu'elle anéantiroit les haines domestiques et la jalousie qui régnoient entre les deux nations ; qu'elle accroîtroit leurs forces, leurs richesses, et leur commerce. L'isle entière, disoient-ils, seroit unie par les liens de l'amitié ; ses craintes disparaîtroient, ses intérêts deviendroient les mêmes : elle pourroit alors résister à tous ses ennemis, défendre la cause des protestans, et maintenir la liberté de l'Europe. On fit observer aux Ecossois, que, moins il y a de roues dans la machine du gouvernement, plus ses opérations sont fermes et vigoureuses. On leur démontra, qu'il n'y avoit nulle proportion entre les taxes qu'ils devoient payer, en conséquence de l'union, et la part qu'ils au-

roient dans l'administration ; que la proportion de leurs subsides, comparés à ceux que fournissoient les Anglois, n'étoit que d'un à soixante et dix, et celle du pouvoir législatif d'un à dix. Telles furent les raisons qu'on donna au parlement d'Ecosse en faveur du traité. Dans celui d'Angleterre, on représenta qu'on n'auroit plus jamais rien à redouter de cette nation puissante et dangereuse ; au lieu que, dans l'état actuel des choses, en cas de rupture, l'Angleterre avoit tout à perdre et rien à gagner contre un peuple pauvre et courageux.

Les Ecossois ne purent entendre sans indignation la proposition d'abandonner leur forme de gouvernement, ancienne et indépendante. La noblesse, exclue du droit de séance, trouvoit sa gloire avilie et sa puissance dégradée. Les marchands voyoient leur commerce prêt à être chargé d'impôts onéreux, et ne regardoient que comme un avantage très incertain le privilège de trafiquer avec les colonies Angloises de l'Amérique. Dans le parlement d'Angleterre, on objecta, que la réunion d'un état riche avec un état pauvre ne devoit être avantageuse qu'à ce dernier, et que l'autre ne pouvoit s'attendre qu'à participer à ses besoins. L'Ecosse ne consentoit qu'avec répugnance ; et la nation Angloise, disoit-on, ressembloit à un homme qui épouse une femme malgré elle. On prétendit que les articles de la convention étoient si mal combinés, et si incompatibles entr'eux, qu'il étoit impossible qu'elle subsistât. On se plaignit, enfin, de ce que les Ecossois payoient trop peu d'impôts en comparaison de la part qu'on leur accordoit dans le gouvernement.

Malgré tant d'oppositions de la part des torys, toutes les clauses de l'union furent adoptées par une grande majorité dans les deux parlemens.

Tous furent en conséquence obligés d'acquiescer à cette union des deux royaumes, dont ils n'avoient pas eu d'abord assez de pénétration pour saisir les avantages.

Le

Le crédit du ministère whig s'affoiblissoit de jour en jour. Parmi les personnes que la duchesse de Marlborough avoit introduites auprès de la reine, pour contribuer à ses amusemens particuliers, il y avoit une Mrs. Masham, sa parente, qu'elle avoit tirée de l'indigence et de l'obscurité. La duchesse, après s'être emparée de l'esprit de la reine, ne se contenoit plus dans les bornes de la modération et de l'affabilité. Elle négligeoit ces moyens par lesquels elle étoit parvenue à la faveur. Mrs. Masham, qui avoit sa fortune à faire, étoit plus souple et plus assidue : elle flattoit les foibles de la reine ; elle se conformoit à ses préjugés et à ses goûts. Elle eut bientôt découvert son penchant pour le système des torys, en faveur de l'obéissance passive, qu'ils soutenoient de droit divin : au lieu de la contrarier, comme avoit fait la duchesse, elle approuva tout, se rangea du parti des torys, et porta les choses encore plus loin que la reine elle-même.

Cette dame étoit l'instrument que faisoit agir Harley, secrétaire d'état, qui s'étoit, depuis quelque tems, insinué dans les bonnes grâces de la reine, et cherchoit à anéantir le crédit des whigs. Son but étoit de se rendre comme le chef du parti des torys, et de dépouiller les whigs des avantages dont ils jouissoient depuis longtems dans l'état.

Il choisit, pour le seconder dans ses vues ambitieuses, Henry St. Jean, dans la suite le fameux lord Bolingbroke, homme très éloquent, avide de gloire et d'honneurs, inquiet, orgueilleux, entreprenant, et ayant de l'esprit et peu de principes.

Il s'associa encore le chevalier Simon Harcourt, habile jurisconsulte.

On s'appercevoit que le peuple commençoit à se lasser du ministère whig, dont il avoit été le zélé partisan ; il lui imputoit les impôts sous lesquels il étoit accablé, fardeaux pesans qu'il avoit supporté sans peine au milieu des bruits de batailles et de victoires, mais qu'il ressentait impatiemment dans le silence de la paix.

Harley, dans la suite connu sous le nom de lord Oxford, excitoit et encourageoit ces murmures ; et, quoiqu'ils ne produisissent pas de prompts effets, ils ne laissoient pas d'opérer insensiblement, et d'assurer la réussite de ses desseins.

Le ministère whig ouvrit enfin les yeux sur les intrigues des torys. Mais il étoit trop tard ; il avoit entièrement perdu la confiance de la reine.

Harley leva bientôt le masque, et prit des mesures plus vigoureuses pour parvenir à son but. La reine se reposoit de tout sur lui, quoiqu'il parut n'avoir aucune part à l'administration. Une affaire de peu d'importance en elle-même, mais qui le devint par ses conséquences, fut la première occasion où les torys triomphèrent, et où la reine se déclara publiquement en leur faveur. Les différens partis étoient prêts à entrer en lice, et n'attendoient pour cela que le signal. Celui qui le donna étoit un homme sans talens, sans biens, sans crédit : le hazard seul lui fit jouer un rôle dans ces circonstances.

Henry Sacheverel, ecclésiastique, élevé à Oxford, avoit peu d'esprit, mais une tête exaltée. Parmi ceux, qui se distinguoit sous le nom de clergé supérieur, il s'étoit acquis l'estime publique, et faisoit avec empressement toutes les occasions de donner un libre cours à son animosité contre les non-conformistes. Aux assizes d'été, qui se tenoient à Derby, il débita ses extravagances devant les juges. Le cinq de Novembre, dans l'église de St. Paul, il soutint, avec beaucoup de chaleur, la doctrine de la non-résistance ; se déchaina contre la tolérance accordée aux non-conformistes ; et déclara que l'église étoit vivement attaquée par ses ennemis, et foiblement défendue par ses faux amis. Il souffla l'esprit de révolte parmi les zélés protestans, et exhorta le peuple à s'armer pour sa religion. Le chevalier Samuel Gerrard, lord maire, appuya cette harangue, pitoyable pour le fond et pour le style, et la fit imprimer sous sa protection. Les torys l'élevèrent jusqu'aux

qu'aux nues, et en parlèrent comme d'un chef d'œuvre. Ces sermons ne durent leur célébrité qu'aux conjonctures, et ils sont maintenant ensevelis dans l'oubli qu'ils méritent.

Mr. Dolben, fils de l'archevêque d'York, se récria, dans la chambre des communes, contre ces rapsodies ; et donna du poids, par ses plaintes, à des extravagances, que, sans elles, on auroit bientôt oubliées. On lut les passages les plus forts de ces sermons, et on les jugea des libelles scandaleux et séditieux. Sacheverel, cité à la barre, loin de les désavouer, se glorifia d'en être l'auteur ; il dit que le lord maire, qui étoit alors présent, l'avoit encouragé à les publier. On lui ordonna de se retirer, et on résolut de le dénoncer à la chambre des pairs comme coupables de grands crimes. Mr. Dolben fut chargé de poursuivre l'affaire au nom des communes. On nomma un comité pour dresser les articles de l'accusation. On s'assura de la personne de Sacheverel, et on marqua le jour où il devoit être jugé par les lords dans la salle de Westminster.

Tous les yeux étoient fixés sur ce procès extraordinaire, qui dura trois semaines, pendant lesquelles on ne s'occupa d'aucune autre affaire. La reine assistoit tous les jours aux séances comme simple spectatrice, tandis qu'une foule innombrable suivoit l'accusé toutes les fois qu'il alloit au parlement, pouffoit des cris de joie, ou faisoit en secret des vœux pour qu'il fut absous. Les commissaires pour les communes étoient le chevalier Joseph Jekyl, Mr. Eyre, procureur général, le chevalier Pierre King, rapporteur, le général Stanhope, le chevalier Thomas Parker, et Mr. Walpole. Le docteur avoit pour défenseurs le chevalier Simon Harcourt et Mr. Phipps ; et ceux-ci avoient pour assesseurs le docteur Atterbury, le docteur Smallbridge, et le docteur Friend. La populace fut on ne peut pas plus tumultueuse, et même insolente, pendant tout le tems que dura ce procès. Un tas de séditieux environna la chaise de la reine, en s'écriant : " Que Dieu protège
" votre

284 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

“votre majesté et l'église ; nous espérons que votre majesté est pour le docteur Sacheverel.” Ils détruisirent plusieurs églises de non-conformistes, pillèrent les maisons des plus éminens d'entr'eux, et se proposèrent même d'attaquer la banque. La reine, à la requête des communes, publia un édit pour appaiser ces tumultes. On arrêta quelques personnes, auxquelles on fit le procès pour crime de haute trahison. Deux furent convaincus, et condamnés à mort ; mais on leur fit grâce.

Quand les communes eurent achevé d'exposer les chefs d'accusation, les avocats de Sacheverel le défendirent avec beaucoup d'art et d'éloquence. Il prononça lui-même un discours, que tout le monde conviendra être l'ouvrage d'une plume étrangère, si l'on en fait la comparaison avec ses autres écrits. Il y justifioit solennellement ses intentions à l'égard de la reine et du gouvernement. Il y parloit de la révolution, et de l'ordre de succession en faveur d'une maison protestante, dans les termes les plus respectueux. Il y soutenoit la doctrine de la non-résistance comme un dogme de l'église dans le sein de laquelle il avoit été élevé ; et il s'efforçoit, par une conclusion touchante, d'exciter ses auditeurs à la pitié.

Après des débats opiniâtres et de violentes altercations, Sacheverel fut déclaré coupable à la pluralité de dix-sept voix, mais trente-quatre lords protestèrent contre cette décision. On lui interdit la prédication pendant trois ans ; on condamna au feu ses deux sermons, qui furent brûlés, par la main du bourreau, en présence du lord maire et des deux shériffs. La modération de cette sentence, occasionnée en partie par la crainte d'exciter le ressentiment du peuple, fut regardée par les torys comme un triomphe sur les whigs.

Tel étoit l'état des affaires, quand la reine crût à propos de convoquer un nouveau parlement. Prévenue elle-même pour les torys, elle fournit au peuple l'occasion de se satisfaire en choisissant des repré-

tans

tans à sa fantaisie. Il n'y eut guères d'élus que ceux qui s'étoient distingués par leur zèle contre l'administration des whigs.

Dans le même tems, la guerre se continuoît en Flandres avec les succès les plus éclatans. Le duc de Marlborough avoit beaucoup d'intérêt à la poursuivre ; il y trouvoit de quoi satisfaire, non seulement son ambition, mais encore son avarice, passion qui jetoit un nuage sur ses brillantes qualités.

Le roi de France paroissoit désirer la paix avec ardeur ; il résolut de demander une conférence, et employa dans cette négociation un nommé Petkum, résident du duc d'Holstein à la Haye. Il alla jusqu'à solliciter particulièrement le duc lui-même. Les conférences s'ouvrirent enfin à Gertruydenburgh, sous la direction de Marlborough, d'Eugène, et de Zinzendorf, qui tous trois, par des motifs particuliers, redoutoient de voir conclurre la paix. Les ministres François essuyèrent mille humiliations à ce sujet : on épia leur conduite ; on insulta leur maître ; on ouvrit leurs lettres. Indigné de tant d'affronts, Louis résolut de hasarder une autre campagne.

Ce n'étoit que par des degrés insensibles que la reine parvenoit à acquérir assez de courage pour suivre ses projets, et pour déposer des ministres qui lui étoient depuis longtems à charge. Harley, qui avoit sa confiance, eut soin de lui représenter la justice, l'infailibilité de ces mesures, et combien elles plairoient au peuple. En conséquence de ses avis, elle commença par ôter au duc de Kent la charge de grand chambellan, qu'elle donna au duc de Shrewsbury, qui avoit dernièrement opéré en faveur des torys, et qui entretenoit une correspondance suivie avec Harley. Bientôt après, le comte de Sunderland, secrétaire d'état, et gendre du duc de Marlborough, fut disgracié, et le comte de Dartmouth mit à sa place. Voyant qu'au lieu de condamner ces démarches on y applaudissoit, elle résolut de ne plus user de ménagemens.

Le

Le comte de Godolphin perdit bientôt son emploi, et la trésorerie fut confiée à des commissaires sous la direction de Harley, qu'on nomma chancelier de l'échiquier et sous-trésorier. Le comte de Rochester fut nommé président du conseil, à la place du lord Somers. On revêtit le duc de Buckingham de la dignité de grand écuyer, dont le duc de Devonshire venoit d'être dépouillé. Mr. Boyle fut obligé de remettre son office de secrétaire d'état, et on lui substitua Mr. Henry St. Jean. Le lord chancelier ayant résigné le grand sceau, on en chargea d'abord des commissaires, et ensuite le chevalier Simon Harcourt. Le comte de Wharton remit sa commission de lord lieutenant d'Irlande, que l'on conféra au duc d'Ormond. Mr. George Granville fut désigné secrétaire de la guerre, au lieu de Mr. Robert Walpole. En un mot, il ne resta aucun whig dans les emplois, excepté le duc de Marlborough : il continuoit de commander l'armée, mais il se regardoit comme une victime dont la perte étoit résolue, et qui étoit sur le point de succomber.

Le triomphe n'étoit pas complet, jusqu'à ce que le choix de la reine eut reçu l'approbation du parlement. Dans le discours qu'elle lui adressa, elle recommanda qu'on poursuivît la guerre avec vigueur ; la réponse des deux chambres contenoit les plus vives expressions de zèle et d'unanimité. Elles l'exhortèrent à ne pas souffrir tous ces principes et tous ces projets qui depuis peu menaçoient la couronne et la majesté royale. Ces insinuations n'étoient que pour préparer les esprits à ce qui alloit suivre. Le duc de Marlborough, qui, peu de mois auparavant, avoit été si prôné, si fêté, par les représentants de la nation, étoit devenu l'objet de leur haine et de leurs reproches. On blâmoit son avarice ; on l'accusoit de prolonger la guerre dans la vue de satisfaire cette passion ; on donnoit de tous côtés des preuves de ses extorsions et de ses fraudes. Tous ces plaintes pouvoient être fondées ; mais l'esprit de parti est injuste et peu modéré. On alla jusqu'à douter de son courage

et

et de ses talens. Pour le mortifier encore d'avantage, les communes firent remercier le comte de Peterborough, de ses services en Espagne, et refusèrent cet honneur au duc pour ses succès en Flandres. Le lord, garde du grand sceau, chargé de délivrer ces remerciemens à Peterborough, prit occasion de laisser échapper quelques réflexions injurieuses sur les penchans mercenaires de son rival.

Il ne restoit plus d'autre trace des opérations des whigs, sous le gouvernement desquels ce règne avoit commencé, que la guerre, qui continuoit toujours avec la même fureur, et dont les frais augmentoient tous les jours. Le ministère actuel étoit résolu de la terminer, à quelque prix que ce fut. La nation avoit contracté des dettes qu'il lui étoit presque impossible de payer : et la guerre, au lieu de servir à humilier l'ennemi, paroïssoit devenir une guerre d'habitude.

Il falloit rappeler le duc de Marlborough, qui autrement auroit traversé toutes les négociations. Mais il restoit encore une difficulté. On ne pouvoit lui ôter le commandement sans déplaire aux Hollandois, dont il avoit toute la confiance. On fut donc obligé d'attendre une occasion favorable. A son retour de cette campagne, on l'accusa d'avoir accepté d'un Juif un présent annuel de six mille livres sterling, pour le privilège de fournir le pain à ses troupes ; et la reine, en conséquence, jugea à propos de le priver de toutes ses charges. Ce fut le prétexte dont on se servit, mais sa disgrâce étoit préméditée depuis longtems ; cependant, quoique la faute qu'on lui reprochoit ne fut pas la véritable cause de sa chute, on doit avouer qu'elle méritoit de l'être.

Dans le même tems, Prior, beaucoup plus fameux comme poëte que comme homme d'état, fut envoyé en France chargé de propositions de paix. Ménager, homme obscur, revint à Londres muni des pouvoirs nécessaires pour régler les préliminaires.

Le

Le ministère, après avoir porté les choses si loin, avoit encore une difficulté à vaincre, celle de régler les articles d'une manière qui fut convenable à tous les confédérés. Le comte de Stafford, rappelé depuis peu de la Haye, où il avoit résidé en qualité d'Ambassadeur, fut envoyé de nouveau en Hollande, avec ordre de communiquer au pensionnaire Heinsius les articles préliminaires, de lui signifier l'approbation qu'elles avoient reçues de la reine, et de demander qu'on fixât le lieu où les plénipotentiaires pourroient s'assembler. Les Hollandois, après avoir pris connoissance des articles, firent beaucoup de difficultés pour entamer la conférence. Ils envoyèrent à la reine des députés, pour essayer de la détourner de la résolution qu'elle avoit prise. Mais, la trouvant inébranlable, ils choisirent Utrecht pour le lieu du rendez-vous général, et accordèrent des passeports aux ministres François.

Les conférences commencèrent entre Robinson, évêque de Bristol, garde du sceau privé, et le comte de Strafford, pour les Anglois ; Buys et Vanderdussen pour les Hollandois ; le maréchal d'Uxelles, le cardinal de Polignac, et Ménager, pour la France. Les ministres de l'empereur et de la Savoye y assistèrent, et les autres alliés envoyèrent aussi des plénipotentiaires, quoiqu'avec beaucoup de répugnance. La France et l'Angleterre étant les seules qui désirassent sérieusement la paix, on peut aisément supposer que les députés des autres puissances servirent plutôt à la retarder qu'à en accélérer la conclusion. Ils faisoient naître, à chaque instant, de nouvelles difficultés. Leurs vues étoient de perpétuer les dissensions qui régnoient en Europe, et non pas de les éteindre.

Les ministres Anglois, voyant que les délibérations des alliés multiplioient les obstacles à l'infini, entrèrent secrètement en négociation avec la France. Dans le plan de paix concerté, on stipula certains avantages pour les sujets de l'empire Britannique. Ils résolurent de mettre la plus grande sincérité dans leurs transactions
avec

avec la France, afin de prévenir tout ce qui pourroit tourner au préjudice de la pacification.

Au commencement du mois d'Août, le secrétaire d'état St. Jean, créé lord vicomte de Bolingbroke, fut envoyé à la cour de Versailles pour éloigner tout obstacle au traité particulier. Il étoit accompagné de Prior et de l'abbé Gualtier ; et on le reçut avec les égards les plus distingués ; le roi de France, principalement, lui fit l'accueil le plus gracieux, ainsi que le marquis de Torci, avec lequel il régla la plupart des choses relatives aux intérêts du duc de Savoye et de l'électeur de Bavière. A. D. 1712.

Les traités de paix et de commerce, entre l'Angleterre et la France, ayant enfin été arrêtés par les plénipotentiaires des deux couronnes, et ratifiés par la reine, elle informa le parlement de la démarche qu'elle venoit de faire.

Les articles de ce fameux traité furent examinés plus longtems, et discutés avec plus de chaleur, que ceux de tout autre traité dont il est parlé dans l'histoire. Les intérêts divers entre les parties contractantes étoient tellement opposés, l'inimitié et la jalousie qu'elles entretenoient les unes contre les autres si fortement enracinées, qu'il étoit impossible de les satisfaire toutes. Le seul moyen, que les deux principales puissances belligérentes eussent d'obtenir la paix, étoit donc celui qu'elles avoient pris. Elle s'accordèrent entre elles sur leurs intérêts particuliers, et réservèrent pour la suite la discussion du reste.

Le premier article fut, que Philippe, reconnu roi d'Espagne, renonceroit à toute prétention à la couronne de France, l'union de deux puissances si formidables paroissant dangereuse à la liberté de l'Europe. On convint que le duc de Berri, frère de Philippe, et après lui héritier présomptif de la couronne de France, renonceroit aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devint roi de France. On arrêta que le duc de Savoye seroit mis en possession de la Sicile, avec le titre de roi, et qu'on lui abandonneroit

abandonneroit Fénéstrelles et d'autres places sur le continent. Cette augmentation de possessions, dont on enrichit le nouveau roi, fut presque entièrement faite aux dépens de la monarchie Françoisé. Les Hollandois obtinrent cette barrière qu'ils désiroient depuis si long-tems : et, si les François avoient perdu quelques places cédées au duc de Savoye, la maison d'Autriche fut aussi obligée de faire des sacrifices en faveur des Hollandois, qui furent mis en possession des plus fortes villes de Flandres. L'Angleterre n'oublia ni sa gloire ni ses intérêts. Elle stipula que les fortifications de Dunkerque, port de mer qui pouvoit nuire beaucoup à son commerce en tems de guerre, seroient démolies. L'Espagne renonça à ses droits sur Gibraltar et sur l'isle de Minorque. La France abandonna ses prétentions sur la baye d'Hudson, sur la Nouvelle Ecosse, et sur Terre Neuve ; mais elle resta en possession du cap Breton, et conserva la liberté de pêcher le poisson sur le rivage. Parmi ces articles, si glorieux pour la nation Angloise, la délivrance des protestans François, renfermés dans les prisons, ou attachés aux galères, pour la cause de la religion, n'est pas la moins digne d'éloges. Il fut décidé que l'empereur posséderoit le royaume de Naples, le duché de Milan, et les Pays Bas Espagnols ; et qu'on abandonneroit au roi de Prusse la Gueldre supérieure. Comme l'empereur avoit d'abord refusé avec opiniâtreté de se prêter à la négociation, on lui laissa un tems déterminé pour consentir à ces articles. L'Europe parut ainsi transformé en une grande république, dont les différentes parties étoient confiées à différens gouverneurs, et où l'ambition d'un membre pouvoit être citée au tribunal de tous les autres. Les ministres Anglois venoient de rendre justice à l'univers entier, tandis que leur patrie refusoit de la leur rendre à eux-mêmes.

Tandis que les whigs attaquoient de loin les ministres torys, ces derniers étoient encore dans un plus grand danger, dû aux dissensions qui régnoient entr'eux. Le

lord

lord Oxford et le lord Bolingbroke, quoique s'étant élevés à la faveur par les mêmes moyens et par le même système, devenus vainqueurs de leurs adversaires communs, commencèrent alors à essayer leurs forces l'un contre l'autre. Déjà ils avoient des intérêts séparés; déjà ils adoptoient des principes différens. Le plan d'Oxford étoit plus modéré; celui de Bolingbroke, plus hardi, mais plus sur. Oxford paroissoit prendre à cœur les intérêts de la maison de Hanover, eu égard à la succession; Bolingbroke ne désespéroit pas de rétablir le prétendant. Malgré la haine qu'ils avoient l'un contre l'autre, ils vécurent encore longtems en assez bonne intelligence, par les soins de leurs amis et de leurs partisans. Ceux-ci voyoient trop bien, cependant, que leurs efforts seroient à la fin inutiles, cet accord qui paroissoit régner dans le ministère, et qui étoit le boulevard de leurs espérances, étant ouvertement assiégé au dehors, et miné au dedans par les brigues secrètes.

La perspective étoit mortifiante pour les torys, mais plus encore pour la reine, qui voyoit le ministère qu'elle favorisoit perdre tous les jours de son crédit, et sa santé déperir à mesure que la dissension se manifestoit d'avantage. Sa constitution étoit entièrement dérangée; une maladie succédoit à une autre; ses inquiétudes achevèrent de détruire sa santé. Les troubles, qui divisoient le ministère, firent tant d'impression sur elle, qu'elle déclara qu'elle n'y pouvoit survivre. Elle tomba presque aussitôt en léthargie. Les médecins eurent beau ordonner tous les remèdes possibles; la maladie empira si vite, que le lendemain on désespéra de sa vie. Le conseil privé s'assembla à cette occasion. Juillet 30, 1714.

Tous les membres, sans distinction, ayant été convoqués des différentes parties du royaume, en songea à pourvoir à la sûreté de la constitution. On écrivit à l'électeur de Hanover, pour l'informer de la situation désespérée de la reine, et on le pria de se rendre en Hollande, où une escadre Angloise iroit le prendre pour

l'amener en Angleterre. On envoya, en même tems, des ordres au comte de Strafford, ambassadeur à la Haye, pour qu'il sommât les Etats Généraux de se tenir prêts à protéger la succession protestante, aux termes du traité. On prit des précautions pour s'assurer des ports de mer. Le commandement de la flotte fut confié au comte de Berkeley, whig zélé. Ces mesures, toutes dictées par les whigs, avoient un double but. Elles marquoient d'abord leur empressement pour le nouveau souverain ; elles sembloient, en second lieu, annoncer, que l'état avoit tout à craindre des mécontentemens du parti opposé.

Le trente de Juillet, la reine parut un peu soulagée par les remèdes qui lui avoient été donnés. Elle sortit de son lit vers huit heures, et marcha un peu. Elle jeta ensuite les yeux sur une pendule qui étoit dans sa chambre ; elle continua à la regarder pendant quelques minutes. Une des dames attachées à son service lui demanda si elle y voyoit quelque chose d'extraordinaire. La reine, pour toute réponse, tourna sur elle un œil mourant. Bientôt après elle tomba en apoplexie. Elle resta toute la nuit absolument insensible, et le lendemain dans la matinée elle expira, dans la quarante-neuvième année de son âge. Elle avoit régné plus de douze ans sur un peuple qui se trouvoit élevé au plus haut point de grandeur ; qui étoit parvenu par sa sagesse à se procurer tous les avantages de l'opulence, et qui avoit acquis par son courage tout le bonheur qu'on peut attendre des conquêtes et de la paix.

C H A P I T R E XXXIV.

GEORGE I.

CONSEQUEMMENT à l'acte de succession, George premier, fils d'Ernest Auguste, premier électeur de Brunswick, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques premier, monta sur le trône de la Grande Bretagne à l'âge de cinquante-quatre ans. Sa pénétration, son expérience, ses nombreuses alliances, la tranquillité générale de l'Europe, tout contribuoit à affermir sa puissance et à lui promettre un règne heureux et paisible. Si ses qualités n'étoient pas brillantes, elles étoient solides. Son caractère étoit opposé à celui des Stuarts, dont il étoit le successeur. La facilité de ces derniers à abandonner leurs amis étoit passée en proverbe ; on entendit, au contraire, George, à son arrivée en Angleterre, dire : " J'ai pour maxime de ne jamais " abandonner mes amis, de rendre justice à tout le " monde, et de ne craindre personne." Il joignit à cette constance et à cette fermeté une grande application aux affaires. Mais on ne peut dissimuler ses torts à l'égard de l'Angleterre. Il veilla aux intérêts des sujets qu'il avoit quittés plutôt qu'à ceux de la nation qu'il venoit gouverner.

Dès que la reine eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla, et on signifia trois différens ordres, par lesquels l'électeur désignoit plusieurs de ses partisans déclarés pour être ajoutés, sous le titre de lords justiciers, à sept grands officiers du royaume. On publia aussitôt un édit pour proclamer George roi d'Angleterre, d'Ecosse, et d'Irlande. Le conseil de régence chargea le comte de Dorset de lui porter la nouvelle de sa nomination, et de l'accompagner dans son voyage en Angleterre.

gleterre. On envoya à leurs postes les officiers généraux dont on étoit sur. On renforça la garnison de Portsmouth, et le célèbre Mr. Addison fut nommé secrétaire d'état. On humilia les ministres du dernier règne. Tous les matins, le lord Bolingbroke, une liasse de papiers sous le bras, étoit obligé d'attendre, à la porte du conseil, au milieu de valets et de gens apostés pour l'insulter et le tourner en ridicule. Aucun tumulte ne s'éleva. Rien ne s'opposa à l'accession du nouveau roi ; preuve évidente qu'on n'avoit réellement pris aucune mesure sérieuse pour empêcher son élévation.

Il aborda à Greenwich, et fut reçu par le duc de Northumberland, capitaine des gardes du corps, et par les lords de la régence. Retiré dans sa chambre à coucher, il manda les seigneurs qui s'étoient distingués par leur zèle pour la succession protestante. Le duc d'Ormond, le lord chancelier, et le lord trésorier, furent exclus.

Un roi, qui se rend chef de parti, n'est roi que de la moitié de ses sujets. Le nouveau monarque parut ignorer ce principe. Son malheur, et par conséquent celui de la nation, fut d'être entouré de gens qui ne songeoient qu'à leurs intérêts, et qui travailloient continuellement à lui faire adopter leurs préjugés ; on n'admit dans les charges que les chefs d'un parti. Les whigs, sous prétexte d'affermir la couronne sur la tête du roi, employoient toute leur politique à assurer leur crédit, à étendre leurs liaisons, et à donner des loix au souverain. Un changement total et subit se fit dans toutes les charges de confiance, dans tous les postes honorables ou avantageux. Les whigs gouvernèrent le conseil et la cour ; ils opprimèrent qui ils vouloient ; ils enchaînèrent la dernière classe du peuple par des loix rigoureuses, la tinrent éloignée par de viles distinctions, et lui apprirent à appeler cela—Liberté.

Tant

Tant de partialité indisposa bientôt la nation contr'eux, et l'attachement que leur témoigna le roi augmenta encore le nombre des mécontents dans tout le royaume. Les cris sur le danger de l'église commencèrent à se renouveler, et le peuple ne manquoit plus que d'un chef pour courir à la révolte. Birmingham, Bristol, Norwich, et Reading, se rappelloient encore la chaleur avec laquelle ils s'étoient déclarés pour Sacheverel ; on n'entendoit plus partout que ces mots : Bas les whigs ; Sacheverel pour toujours !

A la première assemblée du nouveau parlement, dans lequel les whigs dominoient, le roi à leur tête, on s'attendoit aux mesures les plus violentes contre le dernier ministère ; et l'attente ne fut pas trompée.

Les lords déclarèrent qu'ils espéroient que le roi seroit capable de rétablir sur le continent la réputation du royaume, dont ils affectoient de déplorer la perte. Les communes allèrent encore plus loin. Elles dirent qu'elles étoient résolues de remonter aux sources des systèmes qui avoient humilié la patrie, de rechercher les factieux sur lesquels le prétendant fondeoit ses espérances, et de les punir comme ils le méritoient.

Ce fut toujours une ruse de la politique de ce règne, et du règne suivant, de traiter comme Jacobites et papistes tous ceux qui se déclaroient contre le ministère. Si quelqu'un se hazardoit de parler contre la rigueur de l'administration, on l'accusoit de favoriser la cause du prétendant. On n'osoit plus se plaindre, puisque le moindre murmure étoit si proche voisin de la trahison. Le peuple détestoit intérieurement la violence des whigs ; il concentroit son ressentiment, il contemploit tant d'injustices avec effroi, mais en silence.

On nomma un comité de vingt personnes, qu'on chargea d'examiner tous les papiers relatifs à la dernière négociation pour la paix, et de rassembler tous ceux qui pourroient fournir des sujets d'accusation contre le dernier ministère. Après quelques jours de recherches, Mr. Walpole, président du comité, déclara à la chambre

bre que son rapport étoit prêt. Il demanda, en même tems, qu'on donnât ordre de s'assurer des personnes de Matthieu Prior et de Thomas Harley. Ils étoient alors au parlement, et on se saisit d'eux aussitôt. Il accusa ensuite le lord Bolingbroke du crime de haute trahison. Quelques uns des membres parurent frappés d'étonnement ; mais leur surprise augmenta bien d'avantage quand le lord Coningsby se leva, et dit : " Le respectable président a accusé la main, et moi j'accuse la tête : " il a accusé l'écolier, et moi j'accuse le maître. J'accuse Robert, comte d'Oxford et de Mortimer, de " haute trahison, et d'autres crimes et malversations. "

Quand le comte d'Oxford parut le lendemain dans la chambre des lords, les pairs s'éloignèrent de lui comme d'un pestiféré. Il étoit alors à portée de juger de la bassesse des hommes. On lut, dans la chambre des communes, les dépositions faites contre lui. Il s'éleva une dispute très vive sur l'article dans lequel on l'accusoit d'avoir instruit le roi de France de la manière dont il devoit s'y prendre pour enlever Tournai à la Hollande. Mr. Walpole donnoit à cet avis le nom de trahison. Le chevalier Joseph Jekyl, whig déclaré, dit qu'il ne pouvoit regarder cela comme une trahison. " Il avoit " pour principe," disoit-il, " de rendre justice à tous " les hommes, depuis la première classe jusqu'à la dernière ; il espéroit qu'on ne lui refuseroit pas quelque " connoissance des loix ; et il ajouta, que dans cette " partie de l'accusation il ne rougiroit pas de se déclarer " en faveur du criminel. " Walpole répondit, avec chaleur, qu'il y avoit plusieurs personnes, tant au nombre des commissaires que parmi ceux qui ne l'étoient pas, qui ne lui cédoient en rien du côté de la probité, et qui le surpassoient dans la connoissance des loix ; et que ces personnes convenoient toutes que le chef d'accusation dont il s'agissoit maintenant étoit justement taxé de crime de haute trahison. Ce point ayant été décidé contre l'accusé, et la chambre ayant passé condamnation

sur toutes les autres charges, le lord Coningsby, soutenu par les membres whigs, le cita bientôt à la chambre des pairs, et demanda, en même tems, qu'on le privât de son siège et qu'on s'assurât de sa personne. Il s'éleva de vives altercations de part et d'autre. Ceux, qui étoient encore attachés au ministre disgracié, soutenoient qu'un procédé de cette espèce étoit injuste et dangereux. Enfin le comte lui-même se leva, et, de l'air le plus tranquille, il observa à la chambre, qu'il avoit toujours agi par les ordres de la reine, sa maîtresse, et d'après ses instructions ; qu'il n'avoit jamais bravé aucune loi connue ; et qu'au reste, âgé et infirme, il mettoit peu de prix à une vie qu'il seroit bientôt obligé de quitter.

Le jour suivant on le fit comparoître à la barre, où il reçut une copie de son accusation ; et on lui accorda un mois pour préparer ses moyens de défense. Quoique le docteur Mead eut déclaré, que, si on l'envoyoit à la Tour, sa vie seroit en danger, on décida dans la chambre qu'il y seroit conduit.

Dans le même tems, le duc d'Ormond, et le lord Bolingbroke, n'ayant pas voulu se rendre prisonniers, (car ils s'étoient mis en sûreté en se sauvant sur le continent,) après l'expiration d'un terme fixé, on ordonna au grand maréchal d'effacer leurs noms et leurs armes de la liste des pairs, et d'inventorier leurs biens et toutes leurs possessions, pour être confisquées au profit de la couronne.

Le lord Oxford demeura deux ans à la Tour, pendant lesquels le royaume fut dans un état de fermentation continuelle, occasionné par une révolte qui n'aboutit à rien. Après l'exécution de quelques lords, pris les armes à la main, la nation parut rassasiée de sang ; et ce fut alors qu'Oxford demanda à être jugé. Il voyoit que la rage de la nation venoit de s'épuiser sur des objets vraiment coupables ; et il espéroit qu'on reconnoitroit son innocence, lorsqu'on feroit une comparaison de sa cause avec celle des conspirateurs. A sa requête, on
assigna

assigna un jour pour son jugement, et les communes reçurent ordre de préparer leurs accusations. Au tems convenu, les pairs se rendirent à la salle de Westminster, où le lord Cowper présida en qualité de grand maître : mais, une contestation s'étant élevée, entre la chambre haute et les communes, sur la manière dont on procéderoit, les lords décidèrent que le prisonnier seroit mis en liberté. Le comte dut probablement à cette dispute la conservation de son titre et de sa fortune ; car, les crimes dont on l'accusoit, pour le faire paroître coupable de haute trahison, étoient si frivoles, et si évidemment forgés, qu'il n'avoit rien à craindre pour sa tête.

Ces procédés odieux excitèrent l'indignation du peuple, qui voyoit que les factieux seuls pouvoient approcher du trône, et prétendre aux faveurs qui en émanotent. Les flammes de la rebellion s'allumèrent en Ecosse. Le comte de Mar rassembla trois cens de ses propres vassaux dans les montagnes, proclama le prétendant à Castletown, et, prenant le titre de lieutenant général des forces de sa majesté, il alla camper dans un endroit appelé Braemaer. Pour le seconder, il arriva de France deux vaisseaux, chargés d'armes, de munitions, et d'un nombre d'officiers. On assura le comte, que le prétendant lui-même viendrait bientôt en personne commander ses troupes. En conséquence de cette promesse, le comte, dans peu de tems, se vit à la tête de dix mille hommes, bien armés et bien pourvus. Le duc d'Argyle, instruit de ses projets, et voulant, à quelque prix que ce fut, prouver son zèle pour le gouvernement actuel, résolut de lui livrer bataille dans le voisinage de Dumblain, quoique l'armée du comte fut de la moitié supérieure à la sienne. Après un combat de plusieurs heures, on se sépara vers le soir, et l'on cria victoire des deux côtés. Aucun des deux partis ne resta maître du champ de bataille ; néanmoins, l'honneur et les avantages de cette journée appartiennent au duc d'Argyle. C'étoit assez pour lui d'avoir arrêté les progrès

grès de l'ennemi ; dans ces circonstances, les retards étoient des défaites. Le comte de Mar vit bientôt ses pertes et ses malheurs augmenter tous les jours. Le château d'Inverness, dont il étoit en possession, fut remis aux royalistes par le lord Lovat, qui s'étoit d'abord déclaré en faveur du prétendant. Le marquis de Tullibardine l'abandonna sous prétexte de défendre ses propres terres ; et plusieurs clans, (tribus,) voyant très peu d'apparence d'en venir une seconde fois aux mains, retournèrent tranquillement dans leurs montagnes ; car il est moins difficile de conduire au combat une armée sans discipline que de lui faire supporter les fatigues d'une campagne.

Les rebelles étoient encore plus malheureux en Angleterre. Le prétendant avoit formé à Paris le plan de cette vaste entreprise, de concert avec le duc d'Ormond et le lord Bolingbroke. Le lord Stair, alors ambassadeur en France, avoit pénétré ses desseins, et envoyé à Londres un détail exact de toutes ses mesures, ainsi que la liste de ses partisans. En conséquence, dès que les premiers bruits de révolte se firent entendre, on emprisonna plusieurs lords, et d'autres personnes de distinction, qu'on soupçonnoit du parti des Stuarts. Les comte de Home, Wintown, Kinnoul, et autres, furent renfermés au château d'Edimbourg. Les communes permirent au roi de faire arrêter le chevalier Guillaume Wyndham, le chevalier Jean Packington, Harvey, Combe, et plusieurs autres. On s'assura des lords Lansdown et Duplin. Le duc de Somerset, beau-père du chevalier Guillaume Wyndham, offrit de répondre sur lui, s'engageant à le représenter quand il en-seroit requis ; mais on refusa sa caution.

Toutes ces précautions ne furent pas capables d'arrêter les progrès de la révolte dans les provinces de l'Ouest, où elle avoit déjà éclaté ; mais les préparatifs en furent foibles et mal conduits, les mesures découvertes aussitôt que projetées, et les tentatives toujours repoussées au premier choc. On traita, à cette occasion,

sion, l'université d'Oxford avec beaucoup de rigueur. Le major-général Pepper, à la tête d'un détachement considérable de dragons, prit possession de cette ville à la pointe du jour, et déclara qu'il feroit feu sur tous les étudiants qui oseroient paroître hors de l'enceinte de leurs collèges respectifs. Le feu de la sédition parut plus dangereux dans les provinces du Nord. Au mois A. D. d'Octobre, le comte de Derwentwater et Mr. 1715. Forster se mirent en campagne avec un corps de cavalerie ; et, quelques gentilshommes des frontières de l'Ecosse étant venus les joindre, ils proclamèrent le prétendant. Leur première tentative fut de s'emparer de Newcastle, où ils avoient un grand nombre de partisans ; mais on leur en ferma les portes, et ils furent forcés de se retirer à Hexham. Le gouvernement envoya contre eux le général Carpenter avec un corps de neuf cens hommes ; et à chaque moment on s'attendoit à en venir aux mains. Les rebelles passèrent par Kendal et Lancaster, et gagnèrent Preston, dont ils s'emparèrent sans éprouver de résistance ; mais ce fut le dernier succès qu'ils obtinrent d'opérations si mal dirigées. Le général Wills, à la tête de sept mille hommes, vint les assiéger dans la ville ; son activité leur ôta tout espoir de salut. Ils se barricadèrent, mirent la place en état de défense, et repoussèrent avec avantage la première attaque des royalistes. Le lendemain, Carpenter se joignit à Wills, et la ville fut investie de toutes parts. Dans cette déplorable situation, due à leur seule témérité, Forster espéra que le général se prêteroit à capituler, et lui en fit faire la proposition par le colonel Oxburgh, qui avoit été fait prisonnier, et qu'il lui envoya, accompagné d'un trompette. Wills s'y refusa, alléguant qu'il ne vouloit pas traiter avec des rebelles ; et il leur déclara, que la seule grace qu'ils avoient à attendre étoit de ne pas passer sur le champ au fil de l'épée. Cette réponse étoit dure ; mais ils ne devoient pas en espérer une meilleure. Ils rendirent les armes, et on les mit sous une forte garde. On s'assura des

des chefs et des personnes de distinction ; quelques officiers, qui avoient déserté de l'armée royale, furent jugés par un conseil de guerre, et condamnés à être fusillés. On emprisonna à Chester et à Liverpool les soldats séditieux, et on envoya à Londres les seigneurs et les officiers les plus considérables ; pour intimider leur parti, on les conduisit le long des rues, les bras liés, et enchainés les uns avec les autres.

Le prétendant auroit du dès lors être convaincu de l'inutilité de ses espérances, et ne plus compter sur un soulèvement général en sa faveur. Ses affaires étoient entièrement désespérées. Cependant, avec la présomption ordinaire, il résolut, quelque dangereuse que fut l'entreprise, de se rendre parmi ses partisans en Ecosse, dans un tems où une telle démarche ne pouvoit plus être avantageuse. S'étant déguisé, il traversa la France ; et, s'étant embarqué à Dunkerque sur un petit vaisseau, il arriva, après un voyage de quelques jours, sur les côtes de l'Ecosse, n'ayant à sa suite que six gentilshommes. Il passa, sans être reconnu, à travers Aberdeen, et se rendit à Feterosse, où le comte de Mar, et environ trente seigneurs et d'autres personnes de la première qualité, le joignirent. Il y fut proclamé solennellement. Sa proclamation, datée de Commercys, fut imprimée et publiée partout. Il se rendit ensuite à Dundee, où il fit son entrée publique. Deux jours après, il arriva à Scoon, où il avoit dessein de faire faire la cérémonie de son couronnement. Il ordonna qu'on rendit des actions de grace pour son heureuse arrivée ; il enjoignit aux prêtres de prier pour lui dans leurs églises ; et, sans l'ombre la plus légère d'autorité, il exigea tous les honneurs dus aux rois, avec une prétention qui le couvrit de ridicule. Après avoir perdu un tems précieux à ces cérémonies inutiles, il résolut d'abandonner son entreprise avec la même légèreté qui la lui avoit fait entreprendre. Dans un discours qu'il adressa à son grand conseil, il l'informa du besoin où il étoit d'argent, d'armes, de munitions, pour être en état d'ouvrir

la campagne, et de la douleur qu'il avoit d'être forcé de quitter ses amis. En effet; il se rembarqua, accompagné de plusieurs seigneurs de son parti, sur un petit vaisseau François mouillé dans le port de Montrose, et il arriva cinq jours après à Gravelines.

Ainsi finit une rébellion que l'imbécillité seule pouvoit projeter et la témérité soutenir. L'ennemi n'étoit plus, mais le succès ne paroissoit point avoir diminué l'animosité des vainqueurs. On déploya toute la sévérité des loix; les prisons de Londres regorgèrent de ces infortunés qu'on avoit séduits, et auxquels le ministère sembloit résolu de n'accorder aucune grace.

Les communes, dans un discours au roi, déclarèrent qu'elles vouloient en agir avec la dernière rigueur contre les chefs de la revolte. En conséquence, on dénonça les comtes de Derwentwater, de Nithisdale, de Carnworth, de Wintown; les lords Widrington, Kenmuir, et Nairne. Ils s'avouèrent coupables, et furent condamnés à mort, excepté le lord Wintown. Aucune prière ne put engager le ministère à faire grace à ces seigneurs infortunés.

On dépêcha aussitôt des ordres pour l'exécution des lords Derwentwater, Nithisdale, et Kenmuir. Il y eut un sursis pour les autres. Nithisdale eut le bonheur d'échapper de prison déguisé sous des habits de femme que lui avoit apportés sa mère, la veille du jour où il devoit être mis à mort. A l'heure désignée, Kenmuir et Derwentwater furent conduits à l'échaffaud dressé sur Tower-hill. Ils souffrirent la mort avec une froide intrépidité, paroissant moins émus que les spectateurs, qui plaignoient leur sort infortuné.

Au commencement d'Avril, des commissaires, nommés pour juger les rebelles, s'assemblèrent dans la cour ordinaire de justice, et reçurent les dépositions faites contre Mr. Forster, Mr. Mackintosh, et vingt de leurs complices.

Forster

Forster se sauva de Newgate, et gagna heureusement les rives du continent. Les autres défavouèrent l'accusation. Pitts, géolier de Newgate, fut soupçonné d'avoir facilité l'évasion de Forster; on lui intenta un procès criminel, mais il fut déclaré innocent. Malgré cela, Mackintosh et plusieurs autres prisonniers forcèrent Newgate, après s'être rendu maîtres du géolier, du guichetier, et avoir désarmé la sentinelle. La cour procéda au jugement de ceux qui étoient restés. Quatre ou cinq furent pendus et écartelés à Tyburn. On en exécuta vingt-deux autres à Preston et à Manchester. Environ mille prisonniers éprouvèrent la clémence du roi, si l'on peut donner ce nom à la commutation de la peine de mort en un transport à l'Amérique Septentrionale.

Il y eut bientôt une rupture entre l'Angleterre et l'Espagne, et cette circonstance ranima les espérances du prétendant et de ses créatures. On espéra, qu'à l'aide du cardinal Alberoni, ministre Espagnol, on pourroit encore exciter les Anglois à se révolter. Le duc d'Ormond fut chargé de l'entreprise. Il obtint de la cour d'Espagne une flotte de dix vaisseaux de guerre et de transport, qui avoient à bord six mille hommes de troupes réglées, et des armes pour douze mille hommes : la fortune se déclara plus que jamais contre lui. Arrivé au cap Finistère, une violente tempête désenpara sa flotte, et mit fin à l'expédition. Ce malheur, les mauvais succès des armes Espagnoles en Sicile et dans les autres parties de l'Europe, mirent Philippe dans le cas de désirer la paix, et il consentit enfin à signer la quadruple alliance. On regarda ce traité comme un bonheur; mais l'Angleterre, quoiqu'elle en eut déterminé la conclusion, n'en retira aucun avantage.

Ce fut dans ces circonstances que Jean A. D. Law, Ecossois, trompa la France, en éta- 1721. blissant une compagnie sous le nom de Mississipi; ce système parut, au peuple séduit, une source intarissable de richesses, et ne fit que plonger la nation

dans la plus fâcheuse extrémité. Dans le même tems l'Angleterre se laissa éblouir par un projet à peu près semblable, connu sous le nom de *projet de la mer du sud*, et dont des milliers se sont longtems ressentis. Pour expliquer ce système le plus brièvement qu'il est possible, il faut observer que, depuis la révolution, qui avoit mis la couronne sur la tête du roi Guillaume, le gouvernement, n'ayant pas eu du parlement des subsides assez considérables, ou ceux que ce dernier accordoit demandant un long espace de tems pour être levés, on avoit été obligé d'emprunter de différentes compagnies de marchands, et entr'autres de celle qui faisoit le commerce de la mer du sud. Cette compagnie, ayant avancé au gouvernement jusqu'à la somme de dix millions sterling, se contenta de cinq cens mille livres pour les intérêts, au lieu de six cens mille qu'elle recevoit d'abord.

Les affaires étoient dans cet état, quand un nommé Blount, notaire, et qui possédoit toute l'industrie et la sagacité requise pour un projet de cette nature, proposa au ministère, au nom de la compagnie de la mer du sud, d'acheter toutes les dettes des différentes compagnies de marchands, et de devenir par ce moyen le seul créancier de l'état. Les conditions qu'il offrit parurent avantageuses au gouvernement. La compagnie devoit retirer les dettes de la nation des mains des particuliers, créanciers du gouvernement, aux termes dont elle pourroit convenir avec eux. Pour l'intérêt de ces dettes, qu'elle auroit ainsi achetées, elle devoit se contenter de recevoir du gouvernement cinq pour cent les six premières années. Ensuite l'intérêt devoit être réduit à quatre pour cent jusqu'à ce que le parlement les liquidât. C'est alors que l'on commença à mettre à exécution cette partie du projet, tramée par la fraude, et qui devoit causer la ruine de tant de monde. On ne pouvoit pas supposer que les directeurs de cette compagnie eussent des fonds suffisans pour se charger de toutes les dettes de la nation. Ils se firent autoriser à ouvrir une souscription

tion pour le projet de commercer dans la mer du sud. Les directeurs artificieux en exaltoient les avantages imaginaires, et la crédule avidité du peuple lui en faisoit espérer de plus grands encore. Tous les créanciers de l'état furent invités en conséquence à venir échanger leurs actions contre celles de la compagnie.

La souscription ne fut pas plutôt ouverte, qu'on accourut en foule pour faire échange, même d'effets étrangers à la dette nationale, contre les actions de la mer du sud. On employa l'artifice pour entretenir l'illusion, pour achever d'éblouir le peuple. Dans peu de jours les actions se vendirent à un prix double de celui auquel on les avoit d'abord achetées. Le projet réussit au delà même des espérances des entrepreneurs, et toute la nation fut atteinte de la manie d'agioter. Cette passion fut portée à l'excès le plus déraisonnable ; les actions montèrent au point, qu'on les vit à près de dix fois leur valeur primitive.

Peu de mois après, ces rêves séduisans commencèrent cependant à se dissiper, et le peuple vit que tous ces avantages si vantés étoient de pures illusions, tandis que des milliers de familles se trouvoient enveloppées dans la ruine commune.

Le parlement punit les principaux coupables ; il confisqua toutes les richesses qu'ils avoient acquises durant cette frénésie générale, et on prit des mesures pour dédommager les victimes.

Les murmures, excités par les calamités publiques, ranimèrent encore une fois l'espoir des séditieux. Mais ils étoient trop foibles, trop divisés, trop irrésolus dans leurs démarches, pour espérer des succès.

La première personne qu'on arrêta sur des soupçons fut François Atterbury, évêque de Rochester, prélat qui avoit été longtems l'ennemi du gouvernement actuel, et qui possédoit assez de talens pour être redoutable au parti contre lequel il se déclaroit. On faisoit ses papiers, et on l'envoya lui-même à la Tour. Bientôt après, on arrêta et on emprisonna le duc de Norfolk, le

comte d'Orrery, les lords North et Grey, et d'autres personages d'un rang inférieur. De tous ces prisonniers, il n'y eut que l'évêque et un nommé Laver qui éprouvèrent la sévérité du gouvernement. Le premier fut exilé, et le second pendu à Tyburn; les preuves contre les autres accusés ne furent point trouvées suffisantes.

Les communes, voyant qu'il s'étoit glissé dans la cour de la chancellerie plusieurs abus qui retardoient l'administration de la justice, ou la rendoient vénale, citèrent à la barre de la chambre haute le chancelier Thomas, comte de Macclesfield, comme coupable de crimes et de malversations. De tous les procès, dont les annales de l'Angleterre font mention, celui-ci fut un des plus fameux, et qui occasionna le plus de débats. Le comte prouva que les sommes, qu'il retiroit de la vente des offices en chancellerie, avoient été reçues de même par les lords chanceliers ses prédécesseurs. La raison disoit qu'une telle conduite étoit contraire à la justice. L'équité prévalut. Le comte fut convaincu de pratiques frauduleuses; on le condamna à une amende de trente mille livres, et à garder prison jusqu'à ce qu'elle fut payée, ce qu'il fit en conséquence environ six semaines après.

La corruption, la vénalité, l'avarice, du fiècle, s'étoient accrues avec les richesses et le luxe de la nation. Le commerce avoit donné naissance à la fraude; l'opulence la donna à son tour à la prodigalité.

Il est vrai que le parlement fit de nouveaux efforts pour s'opposer aux progrès du vice et de la corruption des mœurs, qui commençoient à se répandre dans toutes les classes de la société; mais il ne fut secondé ni par le peuple ni par le ministère.

Il y avoit deux ans que le roi n'avoit visité ses états de Hanover; et, à l'entrée des vacances du parlement, il se disposa à partir. Après avoir nommé un conseil de régence,

régence, pour gouverner pendant son absence, il s'embarqua pour la Hollande, et aborda dans une petite ville appelée Voet. Le lendemain il se remit en marche, et deux jours après il arriva à Delden, entre dix et onze heures du soir, avec l'apparence d'une santé parfaite. Il y soupa avec grand appetit, et le lendemain, de très bonne heure, il continua sa route. Entre huit et neuf heures, il fit arrêter sa voiture. Une de ses mains paroissoit sans mouvement. Fabrice, autrefois au service du roi de Suède, et alors à la suite de George, essaya de ranimer la circulation du sang, en échauffant avec ses mains la main paralysée. Cette opération n'ayant point d'effet, on appella le chirurgien, qui suivoit à cheval, et qui fit des frictions avec des spiritueux. Bientôt après, la langue du roi commença à enfler, et il ne lui resta que la force d'ordonner qu'on se hâta d'arriver à Osnabruck. Il tomba alors entre les bras de Fabrice dans un état d'insensibilité, dont il ne revint pas ; et le jour suivant, vers onze heures du matin, il expira, à l'âge de soixante-huit ans, après en avoir régné treize.

CHAPITRE

[308]

CHAPITRE XXXV.

GEORGE II.

A LA mort de George premier, son fils, George second, parvint à la couronne. Inférieur à son père du côté des talens, il marqua toujours trop de partialité pour ses états d'Allemagne. Le chevalier Robert Walpole, qui, né dans une condition obscure, étoit parvenu à acquérir, sous les deux règnes précédens, un très haut degré de considération, devint sous celui-ci le personnage du royaume le plus puissant après le roi. On le considéroit comme martyr de sa propre cause du tems de la reine Anne. Quoique les torys ne fussent plus capable de l'opprimer, il leur conserva toujours une haine qu'il ne tarda pas à faire éclater. Il auroit dû songer d'abord à défendre les prérogatives chancelantes de la couronne. Mais les mesures qu'il prit pour cela furent précisément celles qui servirent à les affaiblir. En corrompant les communes, il augmenta leurs richesses et leur pouvoir. Elles consentirent sans peine à accorder ces millions qu'il vouloit bien partager avec elles. Ses vues étoient de nature à rencontrer des oppositions ; mais il avoit un phlegme qui le rendoit insensible aux reproches. Il raisonnoit de la manière la plus calme et la plus indifférente sur les choses même qu'il avoit le plus à cœur de persuader. Il parloit facilement, mais sans dignité. Ses discours étoient convaincans, par cela même que l'art paroissoit n'y entrer pour rien.

Les Espagnols furent les premiers à donner des preuves du peu de respect qu'on auroit pour les traités faits sous le dernier règne, quand l'infraction pourroit en être avantageuse. Les habitans de nos isles, dans les Indes

Indes Occidentales, faisoient, depuis bien des années, un commerce prohibé avec les Espagnols du continent. Ceux qu'on decouvroit étoient rigoureusement punis, et leur cargaison confisquée au profit de la couronne. D'une part la hardiesse à s'exposer, de l'autre la vigilance à poursuivre, faisoient souvent que l'innocent souffroit pour le coupable. On se plaignit, peut-être avec justice, que les vaisseaux du roi d'Espagne attaquoient et pilloient les marchands Anglois sur les côtes méridionales de l'Amérique, comme auroient pu faire des pirates.

Le ministère, ne voulant pas accréditer chaque rapport qu'envenimoit le ressentiment, ou que l'avarice engageoit à poursuivre, espéroit de remédier à ces désordres par la conclusion du traité qu'il avoit tant à cœur ; il promit, en même tems, satisfaction au peuple. Les plaintes, cependant, devinrent plus générales, et les négocians présentèrent une requête aux communes, qui délibérèrent à ce sujet. On examina les représentations de plusieurs personnes qui avoient été injustement saisis, et traités cruellement. Les Espagnols en avoient agi de la façon la plus barbare à l'égard du capitaine d'un vaisseau marchand. Il en donna les preuves les plus évidentes ; il informa la chambre de la manière dont ils l'avoient volé et dépouillé, dont ils lui avoient coupé les oreilles, et des préparations qu'ils avoient faites pour le mettre à mort : " Alors," s'écria-t-il, " je levai les yeux au ciel, et demandai pardon à mon Dieu et vengeance à ma patrie."

Ces récits mirent le peuple en fureur ; mais il n'étoit pas de l'intérêt du ministère, ni peut-être même de la nation, de trop se livrer au ressentiment. De nouvelles négociations furent entamées, et de nouvelles puissances offrirent leur médiation. Il y eut un traité signé à Vienne par l'empereur et par les rois d'Angleterre et d'Espagne ; ce traité rétablit la tranquillité en Europe, et fit disparoître pour un tems toutes les craintes que l'on entretenoit de voir la guerre se rallumer. Le roi d'Angle-
terre

310 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

terre espéroit qu'on n'auroit plus à redouter ce fléau. A la mort du duc de Parme, don Carlos, par le secours d'une flotte Angloise, fut mis en paisible possession des duchés de Parme et de Plaisance; et, dans le même tems, six mille Espagnols furent reçus sans opposition, et cantonnés, dans les différentes parties du duché de Toscane, pour lui en assurer la réversion.

La paix succéda à ces troubles; et, pendant le tems qu'elle dura, il n'y eut aucun événement qui mérite d'être consigné dans les fastes de l'histoire.

Aucune contestation ne troubla cette profonde tranquillité, si ce n'est celles qui s'élevèrent dans le parlement, où l'animosité régnoit toujours entre le parti de la cour et celui de l'opposition.

A. D. Dans ce siècle, où, en apparence, la bienfaisance étoit une passion dominante, quelques personnes formèrent une compagnie, sous le nom de Charitable Association. Leur but étoit de prêter aux pauvres sur des gages de peu de valeur, et aux riches sur des sûretés raisonnables, de l'argent à un intérêt légitime. Leur capital ne fut d'abord que de trente mille livres sterlings; mais dans la suite il s'éleva jusqu'à la somme de six cents mille, qu'on avoit amassée par souscription. On confia les fonds à un certain nombre de directeurs. Cette compagnie subsistoit depuis vingt ans, lorsque le caissier, George Robinson, membre pour Marlow, et le garde-magasin, Jean Thompson, disparurent tout à coup. Cinq cents mille livres du capital se trouvèrent sondues et dissipées, sans que les propriétaires pussent savoir comment. Ils représentèrent, dans leur requête au parlement, la manière dont on les avoit volés, et l'indigence où cette fraude réduisoit plusieurs d'entr'eux. On nomma un comité secret pour examiner l'affaire. On découvrit un complot inique, tramé par Robinson et Thompson, de concert avec quelques directeurs, pour s'emparer du capital et tromper les propriétaires. Des hommes de distinction avoient eu part à cet infâme projet; on en soupçonna même

même plusieurs des premières personnes de l'état. L'avarice s'étoit emparé de tous les esprits, et tous les moyens de la satisfaire étoient mis en usage. Six membres du parlement furent chassés, convaincus des menées les plus viles. Le chevalier Robert Sutton, le chevalier Archibald Grant, et George Robinson, le furent pour leurs malversations dans l'administration de la Charitable Association; Dennis Bond et l'huissier Burch, pour la vente frauduleuse qu'ils avoient faite des biens immenses de l'infortuné comte de Derwentwater; enfin, Jean Ward, de Hackney, pour crime de faux. Le luxe avoit donné naissance à une prodigalité excessive, et étoit devenu par là la source des vils artifices qu'on étoit obligé de mettre en œuvre pour se procurer de l'argent. On assura, dans la chambre des lords, que l'état n'avoit pas retiré un seul schelling de tant de fortunes confisquées; mais qu'elles étoient devenues le prix du crime et de l'injustice.

Le projet d'établir un impôt général sur les denrées, proposé par le chevalier Robert Walpole, attira bientôt après l'attention publique. A. D. 1732.
Le ministre l'annonça au parlement en donnant le détail des fourberies des commissaires qui étoient chargés, par les colons Américains, de vendre le tabac dans Londres. Pour obvier à cet inconvénient, au lieu de percevoir des taxes sur le tabac de la manière accoutumée, il proposa de faire déposer tout celui qu'on importerait dans des magasins choisis à cet effet par les officiers de la couronne, où il seroit vendu, quand le propriétaire trouveroit un acheteur, après avoir payé quatre sols par chaque livre. Cette proposition excita une violente fermentation dans les esprits, tant dans les chambres que parmi le peuple. On assura que ce projet mettroit tant d'embarras dans les opérations des commissionnaires, qu'ils ne pourroient plus continuer leur commerce; et que d'ailleurs il ne remédieroit point aux fraudes dont on se plaignoit. On ajouta, qu'il faudroit alors employer un plus grand nombre de commis et de garde-

312 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

garde-magasins, ce qui ajouteroit aux forces du ministère, et tendroit à la diminution de la liberté nationale. Tels furent les argumens mis en usage pour engager les citoyens à s'opposer à la publication de cette loi ; argumens plus spécieux que solides, puisque, malgré tous ses désavantages, la taxe sur le tabac devoit être plus sûrement et plus promptement recueillie, et qu'on cesseroit d'avoir des moyens de commettre la fraude. Mais l'agitation des esprits fut si grande, qu'une foule de gens accourut au parlement, l'environna, intimida le ministère, et le força de renoncer à son projet. Le peu de succès du bill fut célébré par des réjouissances publiques dans Londres et dans Westminster ; et la populace brula le ministre en effigie.

Depuis le traité d'Utrecht, les Espagnols avoient toujours maltraité et fait un tort considérable au commerce de la Grande Bretagne en Amérique. Les négocians Anglois avoient tâché, de leur côté, de faire passer dans leurs possessions des marchandises prohibées. Le droit auquel les marchands Anglois prétendoient, en vertu d'un traité, de couper du bois dans la baye de Campêche, leur fournissoit de fréquentes occasions de faire la contrebande sur le continent. Pour y remédier, les Espagnols résolurent de contester ce droit et de l'annuller. Cette liberté de couper du bois de Campêche avoit souvent été reconnue, mais n'avoit jamais été bien établie. Dans tous les traités précédens, on l'avoit regardée comme un objet de trop peu d'importance pour en faire un article séparé de négociations. Les vaisseaux Espagnols, envoyés pour défendre les côtes, continuoient d'insulter les Anglois. Plusieurs de ces derniers furent plongés dans les mines du Potosé, et privés de tous les moyens d'adresser leurs plaintes à ceux qui auroient pu les secourir. On envoyoit à la cour de Madrid remontrances sur remontrances ; on se recrioit sur les insultes faites à la foi du traité. On promettoit de faire des informations, et les choses restoient sur le même pied. Nos commerçans demandoient hautement vengeance

vengeance de ces outrages ; et le ministère espéroit en vain de gagner par des négociations ce qu'on ne pouvoit obtenir que par la force des armes.

La timide lenteur de la Grande Bretagne ne servit qu'à augmenter l'insolence de ses ennemis. Leurs vaisseaux enlevèrent non seulement les coupables, mais encore tous les innocens qui naviguoient dans les mers qui baignent les possessions Espagnols. Les négocians Anglois se plaignirent si amèrement, que les communes leur prêtèrent enfin l'oreille. On présenta leurs lettres et leurs mémoires à la chambre, ainsi que leurs plaintes appuyées par le conseil. On trouva que la somme que l'Espagne étoit convenue de payer à la Grande Bretagne ne l'avoit pas été, et qu'il n'y avoit aucune raison qui put justifier ce retard. Le ministère, pour satisfaire l'ardeur générale, et pour expier ses lenteurs passées, assura le parlement qu'il alloit tout disposer pour la guerre. Bientôt après, on envoya l'ordre d'user de représailles contre les Espagnols. Cette déclaration étant regardée, de part et d'autre, comme un commencement d'hostilités, les deux puissances se hâtèrent de préparer leurs forces, tant sur terre que sur mer. Dans cette conjoncture inquiétante, l'ambassadeur de France à la Haye déclara que son maître s'étoit engagé par un traité à soutenir le roi d'Espagne. Ainsi les alliances, qui avoient été faites vingt ans seulement auparavant, devenoient de nul effet. La France et l'Angleterre se trouvoient alors réunies contre l'Espagne. Aujourd'hui la France et l'Espagne de concert alloient combattre contre l'Angleterre ; les hommes d'état doivent peu compter sur les traités les plus solennels, quand aucune puissance supérieure n'en garantit l'exécution.

La rupture entre l'Angleterre et l'Espagne étant devenue infaillible, le peuple, qui, depuis si longtems, demandoit la guerre, en vit les approches avec une joie peu commune ; et le ministère, la trouvant inévitable, s'occupa de ses préparatifs avec beaucoup de promptitude. On donna des ordres pour augmenter les forces

314 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

A. D. de terre, et pour lever un corps de marine. La
 1739. guerre fut déclarée avec les cérémonies ordi-
 naires, et bientôt après deux riches vaisseaux
 Espagnols furent pris dans la Méditerranée. L'amiral
 Vernon, plus courageux qu'expérimenté, plus témé-
 raire qu'habile, fut envoyé aux Indes Occidentales, à la
 tête d'une flotte, pour y harceler l'ennemi dans cette
 partie du globe. Il avoit assuré, dans la chambre des
 communes, qu'il étoit très facile de détruire Porto
 Bello, forteresse et port de mer de l'Amérique Méridi-
 onale, et qu'il se chargeroit lui-même du succès de
 cette expédition, avec six vaisseaux seulement. Le mi-
 nistère tourna en ridicule un projet si vain et si
 impossible. Il insista, et on céda à sa demande, dans
 l'espoir que sa défaite diminueroit sa présomption. Mais
 on fut trompé. Avec ses six vaisseaux il attaqua et dé-
 truisit toutes les fortifications de la place, et revint vic-
 torieux, ayant à peine perdu un seul homme. Cette
 victoire fut célébrée avec transport ; et le triomphe fut
 de beaucoup supérieur à la valeur de la conquête.

Tandis qu'on faisoit de vigoureux préparatifs dans
 les autres départemens, on envoya une escadre contre
 l'ennemi, dans les mers méridionales, sous les ordres du
 commodore Anson. Cette flotte étoit destinée à tra-
 verser le détroit de Magellan, à ranger les côtes du
 Chili et du Pérou, et à agir, dans le besoin, de concert
 avec l'amiral Vernon, du côté de l'isthme de Darien.
 La lenteur, les fautes, du ministère, firent échouer ce
 projet, qui avoit été d'abord bien conçu. La saison
 étoit déjà trop avancée quand le chef d'escadre Anson se
 mit en mer, avec cinq vaisseaux de ligne, une frégate,
 deux navires chargés de provisions, et à peu près qua-
 torze cens hommes. Ayant gagné les côtes du Brésil,
 il laissa à son équipage quelque tems pour se rafraîchir dans
 l'île de Ste. Catherine, endroit délicieux, où l'on trouve
 réunis, et en abondance, tous les fruits et toutes les com-
 modités que peuvent produire ces climats brulans. De
 là il descendit vers les régions froides et orageuses du
 midi.

midi. Battu cinq mois après par une horrible tempête, il parvint enfin à doubler le cap Horn. Sa flotte fut alors dispersée, et le scorbut se manifesta sur son bâtiment. Après bien des peines, il arriva enfin à l'île délicieuse de Juan Fernandez. Il y fut joint par un vaisseau, et une frégate de sept canons. Delà, s'avancant vers le nord, il aborda sur la côte du Chili, et attaqua pendant la nuit la ville de Païta. Dans cette entreprise hardie, il ne fit point usage de sa flotte, et ne conduisit à terre que très peu d'hommes. Une poignée de soldats, à la faveur des ténèbres, suffit pour remplir la ville entière de terreur et de confusion. Le gouverneur, les habitans, s'enfuirent de tous côtés. Accoutumés à user de rigueurs eux-mêmes, ils s'attendoient à éprouver celles de l'ennemi. Un petit détachement prit possession de la ville pour trois jours; et, après en avoir tiré toutes les richesses et les marchandises, qui montoient à un prix considérable, il y mit le feu.

Cette petite escadre s'avança aux environs de Panama, situé sur l'isthme de Darien, à l'occident du vaste continent de l'Amérique. L'espoir du capitaine Anson étoit de prendre un de ces riches vaisseaux Espagnols qui vont des Philippines aux Mexique. Il ne passoit chaque année, d'un continent à l'autre, qu'un de ces vaisseaux, ou deux tout au plus; ils devoient être, par conséquent, très grands, pour contenir l'immensité des trésors qu'ils étoient destinés à porter, et en même tems très forts, pour être en état de les défendre. Flatté de cette espoir, le chef d'escadre traversa l'Océan Pacifique. Mais, le scorbut s'étant une seconde fois déclaré parmi l'équipage, plusieurs de ses soldats en moururent, et presque tous les autres en furent attaqués. Dans cette fâcheuse circonstance, il fit passer tout son monde sur un seul vaisseau, et mit le feu à l'autre. Il vogua ensuite vers l'île de Tinian, située à peu près à une égale distance du nouveau monde et de l'ancien. Il demeura quelque tems dans ce séjour déli-

316 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

cieux, jusqu'à ce que ses soldats fussent guéris et que son vaisseau fut radoubé.

Il dirigea sa course vers la Chine, où il chargea son vaisseau de provisions, dans le dessein de traverser encore cet immense océan dans lequel il venoit d'essuyer des fatigues incroyables. Il prit à bord quelques matelots Indiens et Hollandois, et retourna du côté de l'Amérique. Enfin, après bien des fatigues et bien des dangers, il découvrit le gallion Espagnol qu'il cherchoit, depuis longtems, avec tant d'ardeur. Ce vaisseau étoit construit de manière à être aussi propre au combat qu'au transport des marchandises. Il avoit soixante canons et cinq cens hommes ; l'équipage du chef d'escadre ne montoit pas à la moitié de ce nombre. Néanmoins la victoire se décida pour les Anglois, qui revinrent avec cette prise considérable, estimée trois cent treize mille livres sterling. Les différentes captures réunies, qu'on avoit faites jusqu'alors, montoient encore à une somme beaucoup plus considérable. Ainsi, après un voyage de trois ans, et des prodiges de persévérance et d'intrépidité, l'état perdit une belle flotte, et quelques individus devinrent immensément riches.

Les Anglois, dans le même tems, avoient entrepris d'autres expéditions, qu'ils conduisoient avec une activité étonnante. Quand Anson mit à la voile, c'étoit pour faire partie d'un armement formidable qu'on se proposoit d'envoyer sur les côtes de la Nouvelle Espagne ; cette flotte étoit composée de vingt-neuf vaisseaux de ligne, et d'un nombre presque égal de frégates ; elle étoit pourvue de munitions de guerre de toute espèce, et avoit à bord environ quinze mille matelots et autant de soldats. Jamais flotte ne fut plus complètement équipée ; jamais la nation n'eut d'espérances de succès mieux fondées. Le lord Cathcart devoit commander les troupes de terre ; mais, étant mort dans le passage, le commandement fut confié au général Wentworth, dont les talens ne paroissoient pas répondre à la confiance qu'on mettoit en lui.

L'armée

L'armée débarqua à Carthagène ; on dressa une batterie qui fit une brèche dans le principal fort, tandis que Vernon, qui étoit à la tête de la flotte, envoya dans le port un certain nombre de vaisseaux, pour diviser le feu de l'ennemi et favoriser l'attaque qui se faisoit par terre. La brèche étant jugée praticable, on commanda l'assaut. Les Espagnols abandonnèrent les ouvrages avancés, qu'ils auroient pu défendre avec succès s'ils avoient eu plus de courage. Maîtres de ce poste, les Anglois s'avancèrent plus près de la ville ; mais on rencontra un obstacle auquel on ne s'étoit pas attendu. On reconnut, ou du moins on crut reconnoître, que la flotte ne pouvoit pas approcher assez pour canonner la ville, et qu'il ne restoit que la ressource de tenter d'escalader un des forts. Les chefs de la flotte et de l'armée se contradioient l'un et l'autre ; celui-ci nioit ce que celui-là regardoit comme probable. Enfin, Wentworth, piqué des reproches de l'amiral, se décida à la dangereuse épreuve, et ordonna l'escalade du fort St. Lazare. Aucune entreprise ne réussit plus mal. Tandis que les troupes marchaient à l'attaque, leurs conducteurs furent tués, et elles prirent un chemin pour un autre. Au lieu d'escalader la partie la plus foible du fort, elles s'avancèrent du côté le mieux fortifié, et où elles étoient exposées à tout le feu de la place. Le colonel Grant, qui commandoit les grenadiers, fut tué au commencement de l'action. Pour surcroît de malheurs, les échelles se trouvèrent trop courtes. Les officiers ne sçavoient quels ordres donner ; les troupes étoient à la merci de l'ennemi, sans savoir ce qu'elles devoient faire. Après avoir essuyé un feu terrible, pendant quelques heures, avec la plus grande intrépidité, elles se retirèrent, laissant six cens hommes morts sur la place. Les influences du climat devinrent bientôt encore plus redoutables que les horreurs de la guerre. Les pluies tombèrent avec tant de violence, que les soldats ne purent rester campés. Les maladies contagieuses vinrent fondre sur eux, et y exercer leurs plus affreux ravages. A

318 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

ces calamités, capables seules de faire échouer toute entreprise, il faut ajouter la division qui régnoit entre l'amiral et le commandant des troupes de terre. Ils s'imputoient mutuellement leurs mauvais succès. Leur animosité réciproque s'éleva au plus haut degré ; et la seule chose dont ils convinrent fut de l'humiliante nécessité de faire rembarquer les troupes, et de quitter, le plus promptement possible, ce théâtre de carnage et de contagion.

La nouvelle de cette funeste expédition, qui ternissoit la gloire de la nation Angloise, fut à peine sue, que le royaume entier retentit des murmures et des plaintes des mécontents. La voix de l'indignation s'élevoit contre le ministère ; et ceux, qui autrefois lui donnoient des louanges, peu méritées, pour des succès imaginaires, le blâmoient alors pour une faute dont il n'étoit pas coupable.

A. D. Le ministre, voyant les communes déchaînées contre lui, n'oublia rien pour rompre
1741. une ligue à laquelle il sentoit qu'il ne pouvoit résister. Il se trouvoit en butte au ressentiment du peuple, poussé à un point extravagant. Ceux qui animoient les mécontents leur faisoient espérer une vengeance éclatante de leur oppresseur supposé. Ne pouvant s'opposer à tant de clameurs, le ministre déclara qu'il ne siégeroit plus désormais dans le parlement. Le lendemain le roi prorogea les deux chambres pour quelques jours ; et, dans l'intervalle, le chevalier Robert Walpole fut créé comte d'Orford, et résigna toutes ses charges.

La satisfaction qu'occasionna sa chute fut de peu de durée. On s'aperçut bientôt, que ceux, qui avoient crié le plus haut en faveur de la liberté du peuple, avoient adopté de nouveaux principes en entrant dans de nouveaux emplois. Ils furent bientôt décriés comme des traitres à leur patrie. Le ressentiment du peuple tomba en particulier sur Pulteney, comte de Bath, qui s'étoit longtems élevé contre des mesures que lui-même soutenoit.

soutenoit maintenant avec chaleur. Il avoit été l'idole du peuple, qui l'avoit considéré comme un des plus illustres champions qui eut jamais défendu la cause de la liberté. Séduit, peut être, par l'espoir de gouverner à la place de Walpole, il abandonna les intérêts du peuple pour satisfaire son ambition. Mais le roi le traita avec tout le mépris qu'il méritoit; il resta oublié pour toujours, et eut le malheur de survivre à son crédit et à une gloire peu méritée.

L'empereur étant mort en 1740, les François crurent l'occasion favorable pour se prêter aux conseils de leur ambition. Sans égard pour les traités, particulièrement pour celui appelé la Pragmatique Sanction, par lequel la reversion des états du dernier empereur étoit assurée à sa fille, ils firent mettre la couronne impériale sur la tête de l'électeur de Bavière. Par là la reine de Hongrie, fille de Charles VI. descendue de la race illustre des empereurs, se vit dépouillée de son héritage, et abandonnée, pendant une année entière, par toute l'Europe, sans aucun espoir de secours. A peine avoit-elle fermé les yeux de son père, qu'elle perdit la Silésie par l'irruption du jeune roi de Prusse, qui profita de l'état d'abandon où elle étoit pour renouveler ses anciennes prétentions sur cette province; dont ses ancêtres, à la vérité, avoient été injustement dépouillés. La France, la Saxe, la Bavière, attaquèrent le reste de ses états. L'Angleterre seule parut disposée à épouser sa cause presque désespérée. Bientôt après, la Sardaigne, la Hollande, accoururent à son secours, et enfin la Russie se déclara en sa faveur.

On demandera, sans doute, pourquoi la Grande Bretagne intervint dans ces querelles du continent. La seule réponse est, que la sûreté de Hanover et de tout l'électorat dépendoit d'un juste équilibre entre les différentes puissances de l'empire, et que le ministère Anglois consentoit à appuyer les intérêts du monarque.

En

320 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

En conséquence, on envoya dans les Pays Bas un corps de troupes Angloises, qui fut renforcé par seize mille Hanovriens, pour donner de l'occupation à la France, et favoriser la reine de Hongrie. A l'aide de ces secours, elle parvint bientôt à faire pencher la balance de son côté. Les François furent chassés de la Bohème. Le prince Charles, qui commandoit l'armée Autrichienne, se jeta sur les états de l'électeur de Bavière avec de nombreuses forces. Le rival de la reine, cet empereur qui ne l'étoit que de nom, fut obligé de fuir devant elle. Abandonné de ses alliés, et privé même de ses états héréditaires, il se retira à Francfort, où il vécut dans l'obscurité.

Pour empêcher la jonction des troupes Angloises et des troupes Autrichiennes, les François rassemblèrent, sur les bords du Main, une armée de soixante mille hommes, commandée par le maréchal de Noailles. Il A. D. posta ses troupes sur la rive orientale de la rivière. Les Anglois, s'avancant de 1743. l'autre côté au nombre de quarante mille, s'enfoncèrent dans le pays, et se trouvèrent bientôt dépourvus de provisions : les François avoient eu soin de leur ôter tous les moyens de s'en procurer. Le roi d'Angleterre arriva au camp dans ces tristes circonstances, et résolut de pénétrer plus avant dans le pays, pour rejoindre douze mille Hanovriens et Hessois, qui avoient gagné Hannau. Affermi dans cette résolution, il décampa ; mais, à peine son armée avoit-elle fait trois lieues, qu'elle se trouva enfermée de toutes parts par l'ennemi, près d'un village appelé Dettingue.

Il avoit alors devant les yeux la plus triste perspective : s'il livroit bataille, il couroit les plus grands risques ; s'il ne la donnoit pas, ses troupes alloient être abandonnées à toutes les horreurs de la famine ; et la retraite devenoit impossible. L'impétuosité des François le tira d'embarras. Ils passèrent un défilé qu'ils auroient du se contenter de garder, et leur cavalerie, sous la conduite du duc de Grammont, chargea l'infanterie

terie Angloise avec furie ; celle-ci soutint le choc avec tant d'intrépidité et de résolution, qu'elle parvint à se faire jour à travers l'ennemi, et le força de repasser précipitamment le Main, après avoir perdu plus de cinq mille hommes.

Les François continuoient de tous côtés la guerre avec vigueur. Ils projetèrent une invasion en Angleterre ; et Charles, fils de l'ancien prétendant, quitta Rome, déguisé en courier Espagnol, et vint à Paris, où il eut une conférence avec le roi de France.

Cette famille étoit depuis longtems le jouet de la France ; il parut alors qu'elle avoit sérieusement résolu d'armer en sa faveur. Les troupes destinées à cette expédition montoient à quinze mille hommes ; on fit des préparatifs pour l'embarquement, à Dunkerque et dans les ports les plus voisins de l'Angleterre, sous les yeux du jeune prétendant. Le duc de Roqueseuille, à la tête de vingt vaisseaux de ligne, devoit faciliter leur descente, et le fameux comte de Saxe étoit chargé de les commander à leur arrivée dans l'isle. Leurs espérances furent anéantis par l'apparition du chevalier Jean Norris, qui se disposa à les attaquer avec une flotte supérieure. Les François furent obligés de faire retraite ; un ouragan violent endommagea leurs vaisseaux d'une manière irréparable ; et, frustrés dans leur projet d'invasion, ils jugèrent à propos de déclarer ouvertement la guerre.

Les hostilités commencèrent vivement. Les François assiégèrent Fribourg, et, à l'ouverture de la campagne suivante, ils investirent la forte ville de Tournai. Les alliés, quoiqu'inférieurs en nombre, et commandés par le duc de Cumberland, résolurent, s'il étoit possible, de sauver la ville en hazardant une bataille. Ils marchèrent droit à l'ennemi, et se postèrent à la vue des François, qui étoient campés sur une éminence, ayant le village de St. Antoine à la droite, un bois à la gauche, et en face la ville de Fontenoi. Cette situation avantageuse ne ralentit point l'ardeur des Anglois, qui commencèrent

commencèrent l'attaque à deux heures du matin, et gagnèrent peu à peu du terrain, renversant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Ils furent victorieux pendant près d'une heure, et ils se croyoient sûrs de la victoire. Le comte de Saxe, officier de fortune, qui commandoit l'armée Françoisé, étoit alors attaqué de la maladie dont il mourut dans la suite. Il visita tous les postes en litière ; il assure que, malgré les apparences, il est sûr du gain de la bataille. Une colonne de l'armée Angloise, sans ordres, et poussée par un courage purement mécanique, s'avance vers les lignes ennemies, qui s'ouvrent pour la recevoir. L'artillerie Françoisé commença alors à jouer de trois côtés sur ce corps, qui resta longtems inébranlable, mais est enfin obligé de battre en retraite : il étoit à peu près trois heures après midi. Cette bataille fut une des plus sanglantes de ce siècle. Les alliés laissèrent sur la place environ douze mille hommes, et cette victoire couta presque autant de sang aux François.

Ce coup funeste, qui fut suivie de la prise de Tournai, donna à la France une supériorité marquée pour tout le reste de la campagne, et elle fut la conserver tant que dura la guerre.

A. D. Malgré tant de mauvais succès sur terre et sur
1745. mer, comme ces calamités étoient éloignées, la nation Angloise parut ne s'en plaindre que par des motifs de gloire. Elle regrettoit légèrement des pertes dont elle n'étoit pas témoin. Mais une guerre civile, qui étoit prête à s'allumer dans son sein, ajouta la terreur à ses plaintes, et ne fit que cimenter son union avec les alliés à mesure que ses inquiétudes augmentoient.

C'est à cet époque que le fils de l'ancien prétendant résolut de faire un effort pour remonter sur le trône de ses ancêtres. Charles Edouard, l'avanturier en question, avoit été élevé dans une cour voluptueuse, et n'en avoit point contracté la mollesse ; il étoit entreprenant et ambitieux ; mais, soit inexpérience, soit défaut de capacité,

pacité, une entreprise aussi hardie étoit au dessus de ses forces. Il étoit entretenu dans ses espérances chimériques par des hommes téméraires ou superstitieux, ou par des personnes, qui, n'ayant rien, n'avoient rien à risquer. On lui faisoit accroire que le royaume étoit prêt à se soulever, ne pouvant plus supporter le fardeau trop pesant des taxes dont il étoit accablé.

Avec une somme assez considérable d'argent, et des promesses plus grandes encore de la part de la France, qui animoient son ambition, il s'embarqua pour l'Ecosse sur une petite frégate, accompagné du marquis de Tullibardine, du chevalier Thomas Sheridan, et de quelqu'autres aventuriers déterminés. Pour conquérir toute la Grande Bretagne, il n'emmena avec lui que sept officiers, et emporta des armes pour deux mille hommes.

La témérité de l'entreprise étonna toute l'Europe; elle fit naître la frayeur dans l'ame des foibles, elle excita le courage dans celles des braves, et les sages la regardèrent d'un oeil de pitié.

Le jeune aventurier arriva à Perth, où il commença par l'inutile cérémonie de faire proclamer son père roi de la grande Bretagne. Il descendit des montagnes avec ses forces, qui s'augmentoient à mesure qu'il gagnoit pays; et, s'avancant vers Edimbourg, il y entra sans éprouver de résistance. Il y renouvela la pompe de la proclamation, et promit de dissoudre l'alliance qu'on regardoit comme un des plus grands malheurs du pays. La citadelle cependant tint ferme, et il manquoit de canons pour l'assiéger.

Le chevalier Jean Cope avoit poursuivi les rebelles à travers les montagnes, mais il avoit évité de les rencontrer dans la descente. Deux régimens de dragons étant venus le joindre, il résolut de marcher à Edimbourg, et de livrer bataille à l'ennemi. Le jeune aventurier, qui avoit une armée supérieure, mais sans discipline, l'attaqua près de Preston Pans, à douze milles environ de la capitale, et mit en peu de minutes ses troupes en
suite.

324 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

suite. Cette journée, qui fit perdre cinq cens hommes aux royalistes, donna un grand avantage aux rebelles ; et, si le prétendant eut su profiter de la consternation générale, en entrant aussitôt en Angleterre, les suites auroient pu être fatales à la liberté. Mais il compta trop sur la promesse d'un secours qui ne vint jamais ; et il s'arrêta à Edimbourg pour jouir d'un vain triomphe et être traité en monarque.

Tandis qu'il perdoit ainsi un tems précieux, (dans une entreprise dangereuse, les délais sont des défaites,) le ministère de la Grande Bretagne faisoit des préparatifs pour lui résister avec succès. Six mille Hollandois, qui étoient venus aux secours de la couronne, furent envoyés dans le nord sous le commandement du général Wade. Le duc de Cumberland arriva bientôt après de Flandres, suivi d'un autre détachement de dragons et d'infanterie bien discipliné et bien aguerri. Outre cela, les volontaires vinrent s'enrôler des différens coins du royaume ; chaque province témoignoit la plus vive indignation contre les vues ambitieuses, la religion, et les alliés, du jeune prétendant.

Les principes, dans lesquels ce prince avoit été élevé, étoient bien différens des maximes reçues en Angleterre. On lui avoit persuadé qu'il étoit de son devoir de soutenir ses droits, fut-ce par la voye d'une guerre civile et au risque des calamités qu'elle entraîne ; changer la constitution, peut-être même la religion, de son pays, étoit, selon ces mêmes maximes, l'objet d'une ambition louable. Plein de ces idées, il poursuivit la guerre avec vigueur ; et, après avoir longtems délibéré avec ses officiers, il se décida enfin à faire une invasion en Angleterre. Il y entra par la frontière occidentale, et investit Carlisle, qui se rendit en moins de trois jours ; il y trouva une grande quantité d'armes, et y fit encore proclamer son père.

Le général Wade étoit à l'extrémité opposée quand il fut averti des progrès des rebelles. Il s'avança pour les joindre ; mais, apprenant qu'ils avoient sur lui deux
jours

jours de marche, il retourna à son premier poste. Le jeune prétendant, ne trouvant donc point d'obstacle, résolut de pénétrer plus avant dans le royaume, encouragé surtout par les assurances qu'il venoit de recevoir, qu'un corps considérable de troupes Françoises devoit aborder du côté du sud pour faire une diversion en sa faveur. Il se flattoit aussi d'être joint par un nombre considérable de mécontents à mesure qu'il avanceroit, et n'avoit aucun doute que son armée n'augmentât dans sa marche. Après avoir laissé une foible garnison dans Carlisle, qu'il auroit dû plutôt abandonner, il gagna Penrith, voyageant à pied sous les habits de montagnard ; et il arriva à Manchester, où il établit son quartier général.

Deux cens Anglois vinrent s'y ranger sous ses drapeaux. Il en forma un régiment, que commanda le colonel Townley. Il poursuivit sa route jusqu'à Derbi, se proposant d'aller à Chester, pour entrer ensuite dans le pays de Galles, où il espéroit voir son armée considérablement renforcée : mais la division qui se mit entre ses officiers l'empêcha de pénétrer dans cette province.

Il n'étoit alors qu'à cent milles de la capitale, où tout étoit dans l'inquiétude et dans la consternation ; s'il avoit toujours continué sa marche avec la même diligence qu'auparavant, il auroit pu s'en rendre maître, et y auroit sûrement trouvé un grand nombre de partisans, qui l'attendoient avec impatience.

Le roi résolut alors de commander en personne ; mais les mécontentemens qui commençoient à diviser l'armée du prétendant firent disparoitre tout le danger. Dans le fait, le prétendant n'étoit le maître de ses troupes que de nom ; ses généraux, les chefs de tribus des montagnes, étoient, par le défaut d'éducation, fort ignorans, et ennemis de toute discipline. Dès le commencement de la révolte, ils avoient embrassé des systèmes opposés. Ils ne cessoient de disputer sur la prééminence ; et ils ne

s'accordèrent que dans la résolution de retourner dans leur pays.

En conséquence ils se retirèrent, sans aucune perte, à Carlisle, et de là gagnèrent l'Ecosse, en traversant les rivières d'Eden et de Solway. Dans leurs marches, ils observèrent toutes les règles de la guerre ; il s'abstinrent, autant qu'ils purent, de piller ; ils levèrent des contributions dans toutes les villes par où ils passèrent ; et, par une précaution dont on ne sauroit guères rendre compte, ils laissèrent dans Carlisle une garnison de quatre cents hommes, qui furent bientôt après obligés de se rendre à discrétion au duc de Cumberland.

Le prétendant, ayant repassé en Ecosse, s'avança vers Glasgow, dont il exigea de fortes contributions. Il alla ensuite à Stirling, où il fut joint par le lord Louis Gordon, à la tête de quelques troupes qu'il avoit assemblées en son absence ; en même tems arrivèrent d'autres tribus, au nombre de deux mille. Par des secours pécuniaires qu'il venoit de recevoir d'Espagne, et par quelques escarmouches contre les royalistes, dans lesquels il avoit eu l'avantage, ses affaires commençoient à prendre une meilleure face ; le lord Drummond l'ayant joint, il investit le château de Stirling, défendu par le général Blakeney. Les rebelles, peu accoutumés aux sièges, perdirent beaucoup de tems en vaines tentatives. Sur ces entrefaites, le général Rawley, qui commandoit un corps considérable près d'Edimbourg, entreprit de faire lever le siège ; il s'avança, en conséquence, du côté de l'armée ennemie, et s'arrêta à Falkirk. Après deux jours passés à examiner leurs forces réciproques, les rebelles, impatiens de combattre, furent conduits contre l'armée royale. Le prétendant, qui commandoit l'avant garde, donna le signal de l'attaque ; la première décharge mit la confusion dans les troupes d'Hawley. La cavalerie, se retirant avec précipitation, se replia sur l'infanterie. Les rebelles profitèrent de l'avantage, et la plus grande partie des royalistes prit la fuite. Ils se retirèrent en désordre à Edimbourg, laissant

laissant les vainqueurs en possession de leurs tentes, de leur artillerie, et du champ de bataille.

Jusqu'alors les succès du prétendant ne pouvoient être plus heureux ; mais la fortune devoit bientôt mettre fin à son triomphe. Le duc de Cumberland, adoré de l'armée Angloise, venoit d'être rappelé de Flandres. Il se rendit à Edimbourg, et se mit à la tête de l'armée royale, composée d'environ quatorze mille hommes. Il s'avança à leur tête jusqu'à Aberdeen, où il fut joint par plusieurs nobles Ecoissois, attachés à la maison de Hanover : il ranima le courage abattu de ses soldats, et résolut d'aller chercher l'ennemi, qui se retira à son approche. Ayant laissé quelque tems son armée à Aberdeen, pour s'y rafraîchir, il se mit en marche, et arriva, au bout de douze jours, sur les bords du Spey, rivière profonde et rapide. Les rebelles auroient pu lui en disputer le passage ; mais, toujours en proie aux divisions intestines, ils laissèrent échapper toutes les occasions avantageuses ; ils sembloient ne plus reconnoître de subordination ; ils n'écoutoient plus de conseil, et chacun agissoit à sa fantaisie. Après mille contestations reciproques, ils se décidèrent à attendre l'ennemi dans les plaines de Culloden, distantes d'environ neuf milles d'Inverness, et entourés de tous côtés de montagnes, exceptes du côté de la mer. Ils se rangèrent en ordre de bataille, au nombre de huit mille hommes, divisés en trois corps, et soutenus par quelques pièces d'artillerie mal montées et mal servies.

L'action commença à environ une heure de l'après midi. Le canon des royalistes fit un ravage affreux parmi les rebelles, tandis que les leurs ne servoient à rien. Une des plus grandes fautes, dans les manœuvres du prétendant, étoit de s'obstiner à conduire, suivant les strictes règles de la tactique, des troupes sauvages et indisciplinées, et de rendre par là inutile leur impétuosité naturelle, qui pouvoit seule lui assurer la victoire. Après avoir gardé quelque tems leurs lignes, et soutenu le feu de l'armée royale, ils brûlèrent de combattre de

328 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

plus près. Environ cinq cens d'entr'eux s'élancèrent sur l'aile gauche de l'ennemi avec leur férocité accoutumée. Ce choc imprévu répandit le désordre dans le premier rang ; deux bataillons s'avancèrent pour le soutenir, et firent en même tems sur les rebelles une horrible décharge, presque à bout portant. Les dragons, sous les ordres d'Hawley, et la milice du comté d'Argyle, ayant détruit la muraille d'un parc, qui protégeoit le flanc de l'armée ennemie, et qui étoit faiblement défendue, fondirent sur elle, le sabre à la main, et firent le plus affreux carnage. En moins de trente minutes le sort de la bataille fut entièrement décidé ; environ trois mille hommes restèrent sur la place, tués ou blessés. Les François, qui formoient l'aile gauche de l'armée, ne donnèrent point, et se rendirent prisonniers de guerre sans avoir tiré un coup de fusil. Un corps entier de montagnards se retira en bon ordre du champ de bataille, tandis que les autres étoient mis en déroute, et taillés en pièces, et que leurs chefs étoient obligés, malgré eux, de fuir. La guerre civile est terrible en elle-même, mais elle l'est encore bien d'avantage quand on y exerce des cruautés inutiles. Quelque coupable que puisse être un ennemi, il est du devoir d'un brave soldat de se rappeler que c'est un adversaire qu'il combat, et non un suppliant. La victoire fut décisive à tous égards : l'humanité envers les vaincus l'auroit rendue glorieuse, mais la pitié fut un sentiment presque inconnu dans cette occasion. On vit les vainqueurs refuser quartier aux vaincus, blessés, défarmés, et sans défense. Plusieurs personnes, attirées par la curiosité de voir le spectacle d'une bataille, furent inhumainement massacrées, et des soldats s'empresèrent de faire le vil office de bourreaux. Le duc, immédiatement après l'action, fit exécuter trente-six déser-teurs ; les vainqueurs semèrent partout l'effroi ; tout le pays des environs devint bientôt un théâtre affreux de pillage, de meurtres, et de désolation. La justice avoit disparu ; la vengeance en avoit pris le nom.

Ainsi

Ainsi furent détruites toutes les espérances et les vues ambitieuses du jeune aventurier. Il perdit en une heure un trône et un sceptre imaginaires. Roi de nom, il devint bientôt un malheureux, sans ressource, évité de tout le monde, excepté de ceux qui en vouloient à sa vie. Aux yeux de l'homme vertueux et compatissant, l'infortune expie les crimes qui l'ont précédée ; si la raison nous conseille de punir, notre-cœur nous invite à la clémence. Après la bataille, l'infortuné prétendant prit la fuite avec un capitaine du régiment de Fitzjames ; et, quand leurs chevaux furent fatigués, ils s'enfuirent à pied chacun de leur côté. Le prince erra plusieurs jours dans ces contrées naturellement sauvages, et que la guerre avoit rendus encore plus affreuses, témoin infortuné de toutes les horreurs qui étoient le résultat de son ambition malentendue.

Il y a une ressemblance frappante entre ses aventures et celles de Charles second, lorsqu'il s'échappa de Worcester. Il se refugia souvent dans des cavernes, ou dans des chaumières, sans suite, et à la merci des misérables montagnards, qui ne pouvoient que le plaindre, sans le secourir. Souvent il se cacha dans des forêts, avec un ou deux compagnons d'infortune, continuellement poursuivi par les troupes du vainqueur. Il y avoit trente mille livres sterling de récompense pour celui qui le livreroit, mort ou vif. Sheridan, aventurier Irlandois, ne l'abandonna jamais, et lui inspira assez de courage pour supporter tant de dangers et de fatigues. Il fut obligé, dans sa fuite, de s'en rapporter à la fidélité de plus de cinquante personnes, sur lesquelles le respect que l'on conservoit pour sa famille eut plus de pouvoir que la cupidité.

Un jour, après avoir marché depuis le matin jusqu'au soir, il hazarda d'entrer dans une maison qu'il savoit appartenir à un Anglois du parti de la maison d'Hanover. Il s'y présente, s'adresse au maître du logis, et lui dit : " Le fils de votre roi vient vous demander un morceau

" de pain et quelques habits. Je connois votre attache-

ment pour mes ennemis ; mais je vous crois assez d'honneur pour ne point abuser de ma confiance, ni tirer avantage de ma malheureuse situation. Prenez ces haillons, qui ont été depuis quelque tems mon unique vêtement. Vous pourrez peut-être me les rendre un jour, quand je serai assis sur le trône de la Grande Bretagne." Le maître de la maison eut pitié de sa misère ; il le secourut autant qu'il étoit en son pouvoir de le faire, et ne divulgua jamais le secret. Très peu de ceux même qui desiroient sa mort auroient voulu en être la cause immédiate, dans la crainte de s'attirer le ressentiment d'un parti nombreux.

Il continua d'errer de la sorte, pendant environ six mois, au milieu des déserts affreux de Glengary, souvent sur le point d'être surpris par ceux qui le poursuivoient, mais échappant toujours aux dangers par quelque heureux hazard. Enfin, un corsaire de St. Malo, que ses partisans avoient loué, arriva à Lochnach, et il s'y embarqua dans l'état le plus triste ; il étoit vêtu d'un habit de frise noire, très court et tout usé ; il portoit par dessus un manteau commun de montagnard, ferré par une ceinture, d'où pendoit un pistolet et un poignard. Il n'avoit point changé de linge depuis plusieurs semaines ; ses yeux étoient creux ; son visage pâle ; la fatigue et la faim avoient beaucoup altéré son tempérament. Il étoit accompagné de Sullivan et de Sheridan, deux de ses partisans Irlandois, qui s'étoient associés à ses malheurs. Il avoit encore avec lui Cameron de Lochiel, son frère, et quelques autres exilés. Ils mirent à la voile pour la France. Deux vaisseaux de guerre Anglois leur donnèrent la chasse ; mais ils abordèrent, sans accident, à un endroit appelé Roseau, près de Morlaix, en Bretagne. Peut-être auroit-il eu plus de peine à s'échaper, si la fausse nouvelle qu'il avoit été tué n'eut ralenti l'ardeur de ceux qui le poursuivoient.

Tandis

Tandis qu'on cherchoit partout le prétendant, on dressoit des gibets et des échaffauds pour y faire subir la mort à ceux de son parti. Dix-sept officiers de l'armée rebelle furent pendus et écartelés à Kennington-common, dans le voisinage de Londres. Leur constance dans les supplices leur gagna plus de prosélytes que n'auroient pu faire peut-être leurs victoires. Neuf furent exécutés de la même manière à Carlisle, et onze à York. Il n'y en eut que très peu qui eurent le bonheur d'obtenir leur pardon. On transporta dans les plantations de l'Amérique Septentrionale un nombre considérable des soldats rebelles.

Les comtes de Kilmarnock et de Cromartie, et le lord Balmerino, furent jugés et condamnés par leurs pairs. On fit grace à Cromartie ; les autres furent décapités sur Tower-hill.

Ainsi, la victoire, la défaite, les négociations, la trahison, la révolte, se succédèrent rapidement dans l'espace de quelques années ; et enfin tous les partis reconnurent qu'ils s'étoient affoiblis sans retirer aucun avantage solide.

On résolut donc d'entamer une négociation. Les puissances belligérentes convinrent que le congrès se tiendrait à Aix-la-Chapelle. Le comte de Sandwich et le chevalier Thomas Robinson assistèrent comme ministres plénipotentiaires du roi de la Grande Bretagne. Les articles préliminaires du traité furent, que l'on rendroit toutes les conquêtes qui avoient été faites durant la guerre : on en espéroit des conditions avantageuses et honorables pour l'Angleterre ; mais ce traité est une preuve, subsistante encore aujourd'hui, de trop de précipitation, et ne fait point honneur aux Anglois. On convint que tous les prisonniers seroient mutuellement rendus, et toutes les conquêtes abandonnées ; que les duchés de Parme, de Plaisance, et de Guastalla, seroient cedés à don Philippe, qui paroissoit devoir être l'héritier de la couronne d'Espagne, et à ses descendans ; mais que ces états retourneroient à la maison d'Autriche.

332 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

s'il montoit jamais sur le trône d'Espagne. On stipula de nouveau qu'on détruiroit les fortifications de Dun-kerque du côté de la mer ; que le vaisseau Anglois, qui conduisoit annuellement des esclaves sur les côtes de la Nouvelle Espagne, conserveroit encore ce privilège pendant quatre ans ; que le roi de Prusse seroit maintenu dans la possession de la Silésie, qu'il avoit dernièrement conquise ; et qu'on assureroit à la reine de Hongrie la paisible possession des états qui lui appartenoient par le droit de sa naissance. Il y avoit un article plus humiliant et plus désagréable pour les Anglois que pour toutes les autres puissances. Le roi de la Grande Bretagne, aussitôt après la ratification du traité, devoit envoyer en otage, en France, deux personnes de rang et de distinction, qui y resteroient jusqu'à la restitution du cap Breton et des autres conquêtes que l'Angleterre avoit faites pendant la guerre. Cette clause étoit mortifiante ; mais, ce qui ne peut guères se pardonner, on ne fit aucune mention de la poursuite des vaisseaux Anglois dans les mers d'Amérique, qui avoit été la première cause des hostilités. On ne fixa point les limites des possessions respectives dans le Nord de ce nouveau continent, et l'Angleterre ne reçut rien en dédommagement des forts qu'elle rendoit à l'ennemi. On avoit blâmé ceux qui avoient conclu le traité d'Utrecht ; mais, malgré toutes ses fautes, il étoit beaucoup moins defectueux, et beaucoup plus honorable que le dernier. Tel étoit l'esprit du siècle, que le traité d'Utrecht fut diffamé avec le plus grand mépris, et qu'on éleva jusqu'aux nues celui d'Aix-la-Chapelle.

Ce traité, que quelqu'un regardent comme le lien d'une paix durable, ne fut, à proprement parler, qu'une trêve momentanée, une interruption des hostilités que les deux parties étoient incapables de continuer. La guerre entre l'Angleterre et la France venoit de s'éteindre dans l'Europe ; mais elle exerçoit encore ses ravages dans les deux Indes. Les deux puissances étoient tou-
jours

jours portées à la violence ; elles ne cessèrent point d'en commettre, ni de se plaindre réciproquement des infractions faites au traité.

Une nouvelle colonie se formoit, dans l'Amérique Septentrionale, dans la province de la Nouvelle Ecosse. On crut qu'il seroit à propos d'y transporter le rebut d'une nation nombreuse ; et d'occuper, dans une contrée étrangère, les esprits audacieux, qui pouvoient se rendre redoutables à leur patrie si on les y laissoit dans l'inaction. La Nouvelle Ecosse pouvoit bien servir de prison, mais elle n'étoit pas susceptible de fournir à leur subsistance. C'est un pays froid, stérile, et incapable d'être cultivé avec succès. La nouvelle colonie y fut d'abord entretenue aux dépens du gouvernement. Ceux, qui en eurent la permission, s'avancèrent bientôt du côté du Midi, sous un climat plus doux, et où ils étoient attirés par la beauté et par la fertilité du sol. C'est ainsi que l'Angleterre eut l'ingratitude d'envoyer ses vaillans défenseurs périr dans des pays inhabitables, croyant étendre par là sa grandeur et ses forces.

Ce fut pour ce terrain inculte que les Anglois et les François renouvelèrent une guerre, qui répandit, bientôt après, la désolation sur toutes les parties du globe. Les Indiens, qui habitoient auprès des déserts de la Nouvelle Ecosse, nation cruelle et farouche, avoient toujours regardé les nouveaux colons d'un œil jaloux. Ils considéroient le voisinage des Anglois comme une usurpation faite sur leurs possessions légitimes. Les François, qui étoient aussi leurs voisins, guidés par l'animosité nationale, formentoient les soupçons des naturels, et représentoient les Anglois comme des êtres durs et audacieux, (accusation juste peut-être à l'égard de la colonie.) On nomma des commissaires, qui s'assemblèrent à Paris pour appaiser ces querelles. Mais les conférences n'aboutirent à rien, par les chicanes de certaines personnes qui paroissoient ne pas entendre ce dont il s'agissoit.

Comme

Comme ce fut ce qui donna lieu à une nouvelle guerre, il est à propos d'entrer dans quelques détails à ce sujet. Les François avoient été les premiers cultivateurs de la Nouvelle Ecosse ; et, à force d'industrie et de persévérance, ils étoient parvenus à rendre le sol, naturellement stérile, un peu plus fertile, et capable de nourrir les habitans, à l'aide de quelques secours qu'ils recevoient d'Europe. Ce pays avoit souvent changé de maître, jusqu'à ce qu'enfin les Anglois y fussent affermis, et que le traité d'Utrecht leur en eut garanti la possession. La Nouvelle Ecosse étoit reconnue nécessaire pour servir de rempart aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique, et pour conserver la suzeraineté de la pêche dans cette partie du monde. Les François, établis depuis longtems à l'autre extrémité du pays, résolurent de tout mettre en usage pour en chasser les nouveaux possesseurs. Ils engagèrent les Indiens à commettre des hostilités, que le ministère Anglois souffrit d'abord sans les repousser.

Bientôt il s'éleva, dans cette même partie du globe, un autre sujet de dispute, qui paroissoit devoir conduire aux mêmes extrémités que la première. Les François, prétendant avoir découvert l'embouchure du Mississipi, réclamèrent toutes les terres adjacentes, situées à l'Est du Nouveau Mexique, et à l'Ouest jusqu'aux monts Apalaches. Pour assurer leurs droits, ils chassèrent de leurs établissemens plusieurs Anglois, que le commerce et les beautés naturelles du sol avoient attirés au delà des monts, et ils construisirent des forteresses pour commander tout le pays d'alentour.

Les semences de la discorde se répandoient en Asie, de même qu'en Amérique. Dans le fait, les François et les Anglois n'avoient jamais discontinué les hostilités sur la côte du Malabar.

Le ministère commença à pourvoir vigoureusement à la défense des colonies, qui refusoient de se défendre elles-mêmes. Quatre escadres furent envoyées dans le même

même tems, en Amérique. L'une étoit com-
mandée par le colonel Monckton, qui avoit
ordre de chasser les François des terres qu'ils
avoient usurpées dans la Nouvelle Ecosse. La seconde
étoit dirigée plus au Sud, contre Crown-point, sous
la conduite du général Johnson. La troisième, ayant
pour chef le général Shirley, étoit destinée pour Niaga-
ra, et pour défendre les forts situés sur la rivière. Le
général Braddock, à la tête de la quatrième, étoit char-
gé de tourner encore plus au midi, pour attaquer le fort
Du Quesne.

Dans ces expéditions, Monckton réussit complète-
ment; Johnson fut aussi victorieux, quoiqu'il eut
échoué devant le fort qu'il devoit emporter; Shirley
fut accusé d'avoir laissé échapper, par ses délais, la sai-
son favorable; Braddock se comporta avec vigueur et
avec activité, mais il fut battu. Ce hardi général, qui
devoit le commandement à la recommandation du duc
de Cumberland, partit, au mois de Juin, pour cette ex-
pédition; quitta, le 20, la partie cultivée du pays; et
dirigea sa marche, à la tête de deux mille deux cens
hommes, vers l'endroit où le général Washington avoit
été défait deux ans auparavant. Il n'étoit plus qu'à dix
milles de la forteresse Française qu'il devoit assiéger, et
s'avançoit à travers les forets, plein de confiance, et re-
gardant la victoire comme assurée, quand, tout à coup,
l'ennemi, qu'on n'avoit point aperçu, fit une dé-
charge générale sur son armée surprise, qui se trouva
exposée au feu de tous les côtés. Il étoit trop tard pour
penser à la retraite. Il étoit entré dans un défilé, où
l'ennemi l'avoit adroitement laissé s'engager avant de
commencer l'attaque; l'avant garde se replia avec con-
fusion sur le gros de l'armée; la consternation, la
terreur panique, devinrent générales. Les officiers seuls
dédaignèrent de fuir, et Braddock continua de com-
mander ces braves compagnons, montrant à la fois la
plus grande intrépidité et la plus grande imprudence.
Trop fidèlement attaché à la discipline militaire, il ne
voulut

voulut pas abandonner le champ de bataille, ni permettre aux combattans de quitter leurs rangs, tandis que la seule conduite, qu'ils avoient à tenir avec les Indiens, étoit, ou de les attaquer à l'improviste, ou de se retirer précipitamment. Enfin, Braddock tomba mort d'un coup de feu qu'il reçut dans la poitrine, et la confusion se mit aussitôt dans toute l'armée. L'artillerie, les munitions, le bagage, furent abandonnés au pouvoir de l'ennemi : la perte des Anglois se monta à peu près à sept cens hommes.

Les murmures, les craintes, les dissensions, qui furent la suite de cette défaite, donnèrent aux François l'occasion de tourner leurs vues d'un autre côté. L'isle de Minorque, que l'Angleterre avoit enlevée aux Espagnols sous le règne de la reine Anne, lui avoit été assurée par plusieurs traités. Mais le ministère, aveuglé alors par les frayeurs domestiques, avoit négligé de prendre des précautions suffisantes pour sa défense. La garnison étoit foible, et incapable de soutenir un long siège. Les François abordèrent près du fort St. Philippe, qui passoit pour un des mieux fortifiés de l'Europe, et qui étoit commandé par le général Blakeney, homme courageux, mais d'un grand âge. Le siège fut poussé avec vigueur ; et la ville, quelque tems opiniâtrément défendue par les Anglois, fut enfin obligée de capituler.

Le ministère, averti de cette attaque imprévue, résolut de faire lever le siège, s'il étoit possible, et envoya l'amiral Bing, à la tête de dix vaisseaux de guerre, avec ordre de secourir Minorque, à quelque prix que ce fut. Bing s'embarqua à Gibraltar, dont le gouverneur avoit refusé de lui donner de troupes, sous prétexte que lui-même étoit en danger. A l'approche de l'isle, il vit les drapeaux François déployés sur les bords, et le pavillon d'Angleterre encore flottant au haut du fort St. Philippe. Il avoit reçu ordre de jeter un corps de troupes dans la place ; mais, trouvant l'entreprise trop hasardeuse, il ne fit même aucune tentative. Pendant qu'il

qu'il étoit ainsi suspendu entre la crainte et le devoir, l'apparition d'une flotte François, qui sembloit être d'une force égale à la sienne, réveilla son attention. Ne sachant quel parti prendre, il sembloit résolu de ne s'arrêter à aucun. Il fit cependant ranger ses vaisseaux en ligne de bataille, et se tint sur la défensive. Bing étoit, depuis longtems, vanté pour son intelligence dans la tactique navale; et peut-être, qu'évaluant trop ce talent, qui lui attiroit tant d'éloges, il sacrifia la gloire de montrer son courage au plaisir d'être applaudi pour ses manœuvres. La flotte François s'avança; quelques vaisseaux Anglois commencèrent l'attaque; mais l'amiral se tint au large, et donna des raisons très plausibles pour ne point livrer bataille. Les François se retirèrent tranquillement, et il ne se trouva plus d'occasion d'en venir aux mains.

Rien ne peut surpasser le ressentiment de la nation, dès qu'elle apprit la conduite de Bing. Le ministère n'étoit pas fâché de détourner de dessus lui les reproches qu'occasionnoient des mesures qui avoient si mal réussi. En conséquence, il fomenta secrètement les murmures. Bientôt après arriva la nouvelle que la garnison s'étoit rendue aux François. La fermentation générale devint alors une frénésie. L'amiral Bing étoit à Gibraltar, s'applaudissant de la conduite qu'il avoit tenue, et soupçonnant peu le terrible orage qui se formoit sur sa tête. On envoya des ordres pour s'assurer de sa personne, et le conduire en Angleterre. A son arrivée, il fut mis sous bonne garde à l'hôpital de Greenwich. On usa d'artifice pour animer contre lui la populace, qui n'a pas besoin de tant de raisons pour outrager et pour condamner ceux qui sont d'un rang plus élevé qu'elle. Différentes provinces demandèrent justice du coupable, et envoyèrent à cet effet des requêtes, auxquelles les ministres ne demandoient pas mieux que d'accéder. Un conseil de guerre instruisit son procès à Portsmouth. Après une délibération de plusieurs jours, ses juges convinrent qu'il n'avoit pas fait tout ce qu'il auroit pu faire

G g

pour

pour battre l'ennemi, et ils le condamnèrent à mort en vertu du douzième article du code militaire. En même tems, ils le recommandèrent comme un objet de pitié, disant qu'ils voyoient dans sa conduite plus de maladresse que de lâcheté. Par cette sentence, ils espéroient donner satisfaction au peuple, et échaper au reproche d'une sévérité excessive. Le gouvernement étoit résolu de ne point user de clémence ; on sollicita le parlement en sa faveur, mais il déclara qu'il ne trouvoit rien dans la conduite de Bing qui dût faire annuler la première sentence portée contre lui. Abandonné ainsi à son malheureux sort, il montra, jusqu'au dernier soupir, une tranquillité et un courage où l'on ne découvroit nulle trace de crainte et de lâcheté. Le jour fixé pour son exécution, qui devoit se faire à bord d'un vaisseau de guerre dans la rade de Portsmouth, il sortit de la chambre où il étoit emprisonné, et monta sur le pont destiné à son supplice. Après avoir donné un papier qui contenoit les plus fortes preuves de son innocence, il s'avança vers l'endroit où il devoit se mettre à genoux, et refusa quelque tems de se couvrir le visage. Ses amis lui ayant représenté, que ses regards pouvoient intimider les soldats qui devoient le fusiller, et les empêcher de viser juste, il se laissa bander les yeux avec un mouchoir. Alors il donna le signal aux soldats, et fut tué sur le champ. Cette punition parut un peu sévère ; mais la nation en retira de grands avantages dans la suite.

La guerre continuoit toujours, et les forces des puissances belligérantes de l'Europe étoient dirigées de la manière suivante. L'Angleterre résistoit à la France en Amérique, en Asie, et sur l'Océan. La France attaquoit l'électorat de Hanover, sur le continent de l'Europe. Le roi de Prusse entreprit de le défendre ; et l'Angleterre lui promit des troupes et de l'argent pour l'aider dans cette expédition. L'Autriche en vouloit à la Prusse, et avoit attiré dans son parti l'électeur de Saxe. Elle étoit secondée dans ses vues par la France, par la Suède,

Suède, et par la Russie, qui espéroit acquérir quelques possessions à l'Occident de l'Europe.

Ce fut dans l'Orient que la fortune commença à favoriser les armes Angloises. Elles semblèrent reprendre le dessus par la conduite que tint Mr. Clive. Ce gentilhomme étoit d'abord entré au service de la compagnie pour y occuper une place dans les bureaux ; mais, se sentant plus de disposition pour la guerre, il abandonna son premier emploi, et se joignit aux troupes, en qualité de volontaire. Il se fit bientôt remarquer par son courage, seule preuve de talens que puisse donner un officier subalterne ; mais il se distingua par tant de qualités brillantes, dans toutes les commissions militaires dont il fut chargé, qu'il parvint bientôt au plus haut degré de considération dans l'armée.

Le premier avantage, dû à son activité et à sa valeur, fut de voir la province d'Arcot délivrée de la présence de l'ennemi. Bientôt après, il fit prisonnier le général François, et rétablit le nabab, allié de l'Angleterre, sur le trône dont on l'avoit dépouillé.

Le prince le plus puissant de cette contrée déclara la guerre aux Anglois par des motifs de ressentiment personnel. Il leva une armée nombreuse, et vint assiéger Calcutta, une des principales forteresses appartenant aux Anglois dans cette partie du monde, mais si peu en état de défense, qu'elle ne pouvoit résister, même contre des barbares. Le fort fut pris, après avoir été abandonné par le commandant ; et on fit prisonnière la garnison, composée de cent quarante-six hommes.

Ils s'attendoient à être traités en prisonniers de guerre, et en conséquence ils s'étoient défendus avec moins de vigueur. Mais ils éprouvèrent bientôt ce qu'on doit espérer d'un conquérant sauvage. On les jeta tous ensemble dans une étroite prison, appelée le trou noir, d'environ dix-huit pieds quarrés, qui ne recevoit le jour que par deux fenêtres grillées, tournées vers l'Ouest, et trop petites pour que l'air put y circuler librement. On ne peut sans effroi réfléchir à la situation de ces infortunés,

G g . 2

enfermés

enfermés dans ce lieu resserré, sous le climat brulant des Indes, et s'étouffant les uns les autres. Leurs premiers efforts, dès qu'ils apperçurent les horribles effets de leur emprisonnement, furent pour briser la porte de leur prison ; mais, comme elle s'ouvroit en dedans, ils n'y purent réussir. Ils essayèrent ensuite d'exciter la compassion ou la cupidité de leur garde, et lui offrirent une somme considérable s'il vouloit contribuer à les faire passer dans des prisons séparées. Il ne pouvoit les satisfaire en cela ; le viceroy dormoit, et personne n'osoit le réveiller. Ils se voyoient obligés de mourir, sans espoir de secours. Le cachot retentissoit de gémissemens, de disputes, de cris de douleur et de désespoir. A ce désordre succéda bientôt un calme encore plus affreux. Leurs forces, leur courage, étoit abbattu. Ils étoient plongés dans une langueur mortelle. Quand les géoliers vinrent visiter la prison le lendemain dans la matinée, tout étoit horreur, silence, désolation ! De cent quarante-six, qui y avoient été enterrés vivans, vingt-trois seulement survécurent ; et la plus grande partie de ceux-ci mourut de fièvres putrides après avoir été mise en liberté.

La destruction de cette place importante arrêta les succès heureux de la compagnie Angloise ; mais Mr. Clive, soutenu par l'activité d'une flotte que commandoit l'amiral Watson, fit encore tourner la fortune en sa faveur. Parmi ceux, qui éprouvèrent quelle étoit la puissance des Anglois dans cette partie du monde, se trouva le fameux Tullagée Angria, prince pirate, qui depuis longtems infestoit la mer des Indes, et avoit rendu tributaires les souverains qui règnent le long des côtes. Il entretenoit un nombre considérable de galères, avec lesquelles il attaquoit les plus grands vaisseaux, et presque toujours avec succès. Comme la compagnie avoit beaucoup souffert de ses déprédations, elle résolut de subjuguier un ennemi si dangereux, et de l'attaquer dans ses propres retranchemens. L'amiral Watson et le colonel Clive entrèrent à cet effet dans le
port

port de Geriah ; et, malgré le feu terrible qu'ils eurent à essuyer, ils embrasèrent sa flotte, et obligèrent le fort de se rendre à discrétion. Ils y trouvèrent une immense quantité de provisions de guerre, et des effets de la plus grande valeur.

Le colonel Clive continua à tirer vengeance de la barbarie exercée sur les Anglois. Vers le commencement de Décembre il arriva à Balasore, dans le royaume du Bengale. Sa flotte et son armée rencontrèrent très peu d'obstacles jusqu'à ce qu'elles fussent à la vue de Calcutta, qui paroissoit disposé à soutenir un siège régulier. Dès que l'amiral se trouva, avec deux vaisseaux, en présence de la ville, on fit sur lui une décharge terrible de toutes les batteries. Il répondit par des bordées qui occasionnèrent plus de ravages encore, et en moins de deux heures il obligea l'ennemi d'abandonner le fort. Les Anglois se voyoient alors maîtres de deux établissemens considérables sur les bords du Gange. Mais ils démolièrent et rasèrent entièrement la forteresse de Geriah.

Bientôt après, ils s'emparèrent, avec aussi peu de difficultés, de Hughly, ville très commerçante. Les magasins, les greniers à blé, du viceroi du Bengâl, furent détruits. Pour réparer ses pertes, ce prince barbare assembla une armée de dix mille chevaux et de quinze mille fantassins, et prit une ferme résolution de chasser les Anglois de toutes leurs possessions dans cette partie du monde. A la première nouvelle de sa marche, le colonel Clive, ayant obtenu de l'amiral un renfort de troupes, s'avança, avec sa petite armée, pour attaquer ces forces nombreuses. Il fondit sur l'ennemi de trois côtés ; et, malgré la disproportion du nombre, la victoire se déclara bientôt en sa faveur.

Les Anglois, en vertu de ces victoires, placèrent un viceroi sur le trône, (car le grand mogul avoit, depuis longtems, perdu tout pouvoir dans l'Inde.) Ils en exigèrent des conditions avantageuses, et telles qu'elles pussent leur assurer la possession du pays, s'ils jugeoient

à propos d'y reprendre un jour leur autorité. Leur avarice fut complètement satisfaite ; et ils étoient résolu d'employer ces richesses, qu'ils avoient enlevées aux esclaves de l'Inde, à faire des esclaves dans leur patrie.

Après ses conquêtes sur les Indiens, le colonel Clive se proposa d'humilier les François, qui depuis longtems disputoient l'empire dans cette partie du monde ; et bientôt il les priva de leur puissance et de tous leurs établissemens.

Tandis que la victoire se déclaroit pour nous dans l'Orient, elle se manifestoit encore avec plus d'éclat sur le continent occidental. Quelques changemens dans le ministère conduisirent à ces succès, désirés depuis longtems, que l'on obtint enfin. Les affaires de la guerre avoient jusqu'alors été dirigées par les ministres ; mais les communes les secondoient mal, parceque le peuple n'avoient point de confiance en eux. Ils paroissoient timides, incertains, et unis foiblement ensemble, plutôt par leurs craintes que par une confiance réciproque. Si l'on proposoit quelque nouvelle mesure qu'ils n'approuvoient pas, ou si l'on introduisoit dans l'administration un nouveau membre qu'ils n'avoient pas nommé, ils regardoient ces innovations comme des usurpations faites sur leurs départemens respectifs ; ils abandonnoient leurs emplois avec dégoût, pour les reprendre ensuite avec plus d'éclat. Le pouvoir de la couronne diminueoit ainsi chaque jour, tandis que l'aristocratie s'emparoit de toutes les avenues du trône, songeant plutôt aux bénéfices qu'on pouvoit en retirer qu'à contribuer au bien public.

Telle étoit alors l'opinion générale, et le peuple faisoit retentir ses plaintes trop haut pour qu'elles ne parvinssent pas jusqu'au trône. Les ministres, qui l'avoient jusqu'alors entouré, furent enfin obligés de souffrir un partage dans le gouvernement avec quelques hommes dont l'activité put au moins contrebalancer leur timidité et leur irrésolution. A la tête du parti,
nouvellement

nouvellement en faveur, étoit le célèbre Mr. William Pitt, dont le génie vigoureux donnoit à la nation les plus grandes espérances, et qui ne furent point déçues.

Quoique les anciens ministres eussent admis ces nouveaux membres, rien ne les forçoit à opérer avec eux. En conséquence ils cabalèrent entre eux, et employèrent toute l'adresse dont ils étoient capables pour rendre odieux au roi ces nouveaux ministres, qu'il avoit, pour ainsi dire, été obligé de nommer. L'ancien conseil flattoit son attachement pour ses états d'Allemagne, au lieu que le nouveau déclamoit avec chaleur contre les liaisons du continent, comme entièrement incompatibles avec les intérêts de la nation. Ces deux opinions, poussées à l'extrême, auroient pu toutes deux être defectueuses. Mais le roi étoit naturellement porté à favoriser ceux qui étoient de son avis, et à éloigner de lui ceux qui le contredisoient. Au bout de quelques mois, Mr. Pitt reçut ordre de sa majesté de résigner sa charge; et on priva son coadjuteur, Mr. Legge, de l'emploi de chancelier de l'échiquier, dont il étoit pourvu. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée: la nation, tout d'une voix, parut embrasser leur défense: Mr. Pitt et Mr. Legge rentrèrent en place, l'un comme secrétaire d'état, l'autre comme chancelier de l'échiquier; et ils commencèrent alors à déployer toute leur activité.

Les conséquences des mauvaises mesures du dernier ministère sembloient encore se faire sentir en Amérique. Les généraux, envoyés pour diriger les opérations de la guerre; se plaignoient de la timidité et de la lenteur des colons, dont le devoir étoit de s'unir pour pourvoir à la défense générale. Les colons, de leur côté, blâmoient, avec chaleur, l'orgueil, l'avarice, et l'incapacité, des officiers chargés de les commander. Le général Shirley, qu'on avoit mis à la tête de cette expédition, venoit d'être rappelé, et remplacé par le lord Loudon. Celui-ci revenant aussi bientôt après en Angleterre, on mit à la tête des affaires trois différens généraux. Le général
Amherst

Amherst fut chargé d'attaquer l'isle du cap Breton : le général Abercrombie fut nommé pour conduire l'expédition contre Crown-point et Ticonderago : et on confia au brigadier-général Forbes le soin de la troisième expédition, contre le fort Du Quesne, situé encore plus au Midi.

Le cap Breton, qui avoit été enlevé à la France dans la guerre précédente, lui avoit été rendu par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ce n'avoit été qu'après que les Anglois s'en étoient rendus maîtres que les François s'étoient aperçus de sa situation avantageuse, et des ressources qu'offroit le port pour troubler impunément le commerce de l'Angleterre. Il étoit aussi très commode pour la pêche, qui est une branche de commerce très avantageuse à la nation ; l'enlever une seconde fois aux François étoit ce qu'elle ambitionnoit le plus. La forteresse de Louisbourg, qui défendoit ce cap, avoit été fortifiée par tous les secours de l'art, et l'étoit encore mieux par la nature de sa situation. La garnison étoit nombreuse, le commandant de la place actif. On avoit pris toutes les précautions possibles pour s'opposer au débarquement. Un détail des opérations du siège seroit déplacé dans un abrégé ; il suffira de dire, que l'intrépidité des Anglois surmonta tous les obstacles. Leur ancienne timidité et leur irrésolution semblèrent s'évanouir. Leur courage et leur assurance naturelle avoient repris le dessus, et la place capitula. Les fortifications en furent démolies, et la ville rendue incapable de défense pour l'avenir.

L'expédition du fort Du Quesne réussit également. Mais le détachement envoyé contre Crown-point fut encore défait. C'étoit la seconde fois que l'armée Angloise essayoit de pénétrer dans ces déserts affreux, qui servoient de rempart naturel aux possessions des François dans cette partie du monde. Braddock succomba, victime de son impétuosité : trop de précaution entraîna son successeur dans un malheur semblable. Abercrombie perdit beaucoup de tems dans sa marche, et il donna par là

fa à l'ennemi tout celui qui lui étoit nécessaire pour se préparer à le recevoir. En approchant de Ticonderago, il trouva les François bien retranchés au pied du fort, et défendues en outre par des arbres renversés, dont les branches étoient tournées contre les assaillans. Les Anglois entreprirent de vaincre ces difficultés avec leur ardeur ordinaire ; mais l'ennemi, rassuré par l'avantage du poste, prit de sang froid toutes ses mesures, et en fit un horrible carnage. Le général, après des efforts réitérés, fut obligé d'ordonner la retraite. Cependant, l'armée Angloise étoit encore supérieure, et on pouvoit espérer plus de succès quand l'artillerie seroit arrivée. Le général étoit trop effrayé de sa dernière défaite pour rester dans le voisinage d'un ennemi triomphant. Il fit éloigner ses troupes, et retourna à son camp, au lac George, d'où il étoit parti.

Malgré cette disgrâce, toute la campagne étoit à l'avantage des Anglois. La prise du fort Du Quesne mit leurs colonies à l'abri des incursions des Indiens, et intercepta, en même tems, la communication qui se trouvoit entre une longue chaîne de forteresses dont les François avoient entouré les possessions Angloises en Amérique. Ces avantages promettoient pour l'année suivante une campagne glorieuse ; on prit de vigoureuses mesures pour s'assurer du succès.

Au commencement de l'année, le ministère, convaincu qu'une seule tentative, et faite d'un seul côté, ne pourroit jamais réduire l'ennemi dans un pays si étendu, résolut de l'attaquer à la fois dans plusieurs parties de ses possessions. On fit des préparatifs, et on arrêta de faire en même tems trois attaques dans trois différens pays de l'Amérique Septentrionale. Le général Amherst, commandant en chef, devoit assiéger, avec douze mille hommes, Crown-point, jusqu'alors l'écueil contre lequel l'armée Angloise avoit toujours échoué. Le général Wolfe devoit entrer du côté opposé dans la rivière de St. Laurent, et attaquer Quebec, capitale des possessions Françoises en Amérique. Le général Pri-
deaux

346 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

deux et le chevalier Guillaume Johnson avoient ordre de surprendre un fort François près des cataractes de Niagara.

Cette dernière expédition fut celle qui réussit la première. La forteresse de Niagara étoit une place de très grande importance, et qui servoit à protéger la communication entre les établissemens François de l'Est et de l'Ouest. Le siège commença avec vigueur, et promettoit une conquête facile, quand un mortier créva, et tua dans la tranchée le général Prideaux. Le général Johnson se trouva par là seul chargé de la conduite de l'expédition ; il n'omit rien pour mener à fin les vigoureuses opérations de son prédécesseur, et facilita beaucoup l'exécution de ses projets, en se conciliant, par sa douceur et par son affabilité, l'amitié de ses soldats. Un corps de troupes Françaises essaya de secourir une place dont on connoissoit l'importance. Johnson l'attaqua avec intrépidité et avec succès ; en moins d'une heure l'armée fut mise en déroute. Les soldats de la garnison, appercevant la défaite de leurs compatriotes, se rendirent prisonniers de guerre. Les succès du général Amherst furent moins brillans, mais tout aussi avantageux. En arrivant au lieu de sa destination, il trouva les forts de Crown-point et de Ticonderago abandonnés et détruits.

Il ne restoit plus qu'à frapper un coup hardi et décisif pour mettre toute l'Amérique Septentrionale au pouvoir des Anglois ; c'étoit la prise de Quebec, capitale du Canada, ville bien bâtie, très florissante, et très peuplée. L'amiral Saunders fut nommé pour commander l'escadre destinée à cette expédition ; le siège par terre étoit confié au général Wolfe, de qui la nation concevoit les plus grandes espérances. Ce jeune soldat, à peine âgé de trente-cinq ans, s'étoit distingué en plusieurs occasions, et principalement au siège de Louisbourg. On devoit la plus grande partie du succès
à ce

à ce héros, qui, sans rien devoir à sa famille ou à la protection, s'étoit élevé au commandement par son seul mérite.

A. D.
1759.

Jusqu'alors on avoit fait la guerre avec la plus grande barbarie dans cette partie du monde. On ufoit de représailles en se massacrant inhumainement, sans qu'on sçût qui avoit commencé. Wolfe dédaigna d'imiter un exemple que lui avoient donné même quelques uns de ses collègues, et porta dans la guerre tout l'esprit d'humanité dont elle est susceptible. Nous ne nous proposons pas d'entrer dans un détail minutieux du siège de cette ville, qui ne plairoit qu'à peu de personnes ; nous nous contenterons de dire, que, si l'on considère la situation de la place, sur le bord d'un grand fleuve, les fortifications qui la défendent, les forces qu'elle recevoit de la nature du terrain, le grand nombre de batteries flottantes et de vaisseaux destinés à barrer le passage du fleuve, les troupes innombrables de sauvages qui menaçoient l'armée Angloise, on avouera que tant d'obstacles réunis pouvoient inquiéter et décourager le général le plus déterminé. Wolfe lui-même parut sentir toute la difficulté de l'entreprise. Après avoir détaillé, dans une de ses lettres aux ministres, les dangers de cette expédition : " Je fais," dit-il, " que les affaires de la Grande Bretagne exigent les mesures les plus vigoureuses. Mais on ne devoit mettre à l'épreuve le courage d'une poignée de braves gens que quand il y a quelque espoir de succès. Dans le cas actuel, il y a tant de différentes difficultés à surmonter, que je ne fais à quoi me déterminer." La seule tentative, qui parut avantageuse, étoit de descendre, pendant la nuit, un corps de troupes au dessous de la ville, pour gravir les bords de la rivière, et s'emparer du terrain, par derrière Quebec. Cette entreprise étoit très périlleuse. Le courant étoit rapide ; la rive escarpée et bordée de sentinelles ; le lieu où on devoit aborder étoit si étroit, qu'on pouvoit aisément le manquer dans l'obscurité ; la roideur du terrain rendoit l'approche d'une difficulté presque insurmontable,

presqu'insurmontable, même en plein jour. L'habileté du général et la valeur des soldats triomphèrent de tous ces obstacles. Le colonel Howe, à la tête de l'infanterie légère et des montagnards, franchit les précipices et s'ouvrit le chemin à travers les bois avec un courage et une activité étonnante, et chassa un détachement posté pour garder un sentier étroit qui conduisoit à la rivière. Comme les soldats ne montoient que peu à la fois, le général les rangea en ordre à mesure qu'ils arrivoient. Monsieur de Montcalm, général François, apprenant que les Anglois avoient gagné ces hauteurs qu'il avoit imprudemment crus inaccessibles, résolut aussitôt de livrer bataille. Le choc commença avec furie. Le combat fut un des plus sanglans de toute cette guerre. Le général François fut tué ; celui qui commandoit sous lui éprouva le même sort. Le général Wolfe étoit à l'aile droite de son armée, au milieu du plus grand feu. Comme il étoit à découvert dans le front de l'armée, il fut remarqué ; on le visa, et il reçut un coup dans le poignet, mais qui ne l'obligea pas de quitter le champ de bataille. Ayant enveloppé sa main avec un mouchoir, il continua de donner des ordres avec le plus grand sang froid, et s'avança à la tête des grenadiers, la bayonnette en avant. Une seconde balle, plus funeste, lui perça la poitrine. Ne pouvant plus se soutenir, il s'appuya sur l'épaule d'un soldat qui se trouvoit près de lui. Luttant contre la mort, et presqu'expirant, il entend quelqu'un s'écrier, " Ils fuyent ! " Ces mots semblent le rappeler un instant à la vie. Il demande qui étoient les fuyards ; on lui répond que ce sont les François. Il exprime son étonnement d'une fuite si prompte ; et, incapable de regarder plus longtems, il se laisse tomber dans les bras du soldat, en disant, " Je meurs satisfait. " La perte que firent ce jour là les Anglois fut peut-être plus grande que la conquête du Canada n'étoit avantageuse ; mais tel est l'aveuglement des hommes, qu'ils n'apprécient justement le mérite que quand ils en sont privés.

La

La reddition de Quebec, et bientôt après la cession de tout le Canada, furent les suites de cette victoire. Les François firent de vigoureux efforts pour reprendre cette ville dans la campagne suivante ; mais la résolution du gouverneur Murray, et la vue d'une flotte Angloise sous les ordres du lord Colville, les forcèrent d'abandonner l'entreprise. La province entière fut bientôt après soumise par la prudence et par l'activité du général Amherst, qui obligea l'armée Française à capituler. Le Canada est resté depuis au pouvoir de l'empire Britannique. Vers le même tems, pour ajouter à tant de conquêtes, l'isle de la Guadeloupe fut prise par le commodore More et le général Hopson ; on regarda cette acquisition comme de la plus grande importance, mais on la rendit à la paix.

Ces succès, dans l'Inde et dans l'Amérique, étoient brillans, sans que les frais en fussent absolument considérables. Au contraire, les efforts que firent les Anglois en Europe furent très dispendieux ; les opérations de leur illustre allié, le roi de Prusse, furent surprenantes, et tout cela ne produisit point d'avantage signalé.

L'Angleterre étoit alors heureusement à l'abri des malheurs qui accabloient le reste de l'Europe. Une fureur guerrière lui inspira le désir de partager des périls dont elle n'étoit que spectatrice ; le roi, par attachement pour ses états héréditaires, et par envie de se venger de ceux qui les avoient ravagés, voyoit avec plaisir l'empressement du peuple pour aller combattre sur le continent. Aussitôt qu'on sut que le prince Ferdinand s'étoit mis à la tête de l'armée Hanoverienne pour secourir le roi de Prusse, sa majesté Britannique, dans un discours adressé à son parlement, fit observer, que les derniers succès de son allié en Allemagne avoient fait prendre à ses affaires un tour heureux, et qu'il étoit à propos de soutenir cet avantage. Les communes entrèrent dans ses sentimens, et accordèrent généreuse-

H h

ment

ment des subsides, tant pour les besoins du roi de Prusse que pour rendre les troupes Hanoveriennes capables d'agir avec vigueur de concert avec lui.

La nation ne se contenta pas d'envoyer de l'argent en Allemagne ; elle étendit plus loin ses libéralités. On réfléchit bientôt qu'une armée seroit un secours plus efficace. Mr. Pitt, qui s'étoit procuré l'affection du peuple, et devoit son élévation à son opposition à de semblables mesures, travailloit alors à les faire réussir plus ardemment qu'aucun de ses prédécesseurs. L'espoir de finir promptement la guerre, en la continuant avec vigueur, les ministres avec lesquels il étoit obligé de co-opérer, peut-être l'envie de plaire au roi, tout l'engageoit à embrasser avec zèle le parti de la guerre du continent. Il ne fit, quoiqu'il en soit, que céder aux vifs desirs du peuple, qui, séduit par les brillans exploits de son unique allié, ne vouloit pas le voir victime de l'ambition de ses ennemis réunis.

En conséquence de cette résolution, le duc de Marlborough fut d'abord envoyé en Allemagne, à la tête d'un petit corps de troupes, avec ordre de joindre le prince Ferdinand, dont l'activité contre la France commençoit à être couronnée par le succès. Après quelques légers avantages, remportés par l'armée combinée à Grevelt, le duc de Marlborough mourut, et le commandement fut confié au lord George Sackville, alors chéri de tous les soldats. Il s'éleva entre lui et le commandant en chef une méfintelligence, qui éclata à la bataille de Minden, qui se donna bientôt après. La cause de ces mécontentemens réciproques n'est pas très bien connue. On croit que le vaste génie, la pénétration, et la vigilance, du général Anglois, déplaisoient au commandant en chef, qui espéroit détourner à son profit quelques sommes que l'autre ne vouloit pas céder. Quoiqu'il en soit, les deux armées s'avancèrent près de la ville de Minden. Les François chargèrent d'abord avec furie. L'infanterie en vint bientôt aux mains.

Lord

Lord George, à la tête de la cavalerie Angloise et Hanoverienne, étoit posté à quelque distance de l'aile droite de l'infanterie, dont il étoit séparé par un petit bois qui bordoit un terrain couvert de bruyères. L'infanterie Française plia. Le prince crut alors l'occasion favorable pour faire tomber sur elle la cavalerie ; il envoya ordre au lord George de s'avancer. Les ordres furent mal exécutés ; avoient-ils été donnés d'une manière inintelligible, ou étoient-ils contradictoires, c'est ce que la postérité aura bien de la peine à décider. Au reste, le lord George fut rappelé bientôt après. Un conseil de guerre fit son procès, et le déclara coupable, et indigne de servir désormais dans aucun corps militaire. Néanmoins les ennemis furent repoussés partout, perdirent beaucoup de monde, et finirent par prendre la fuite. On les poursuivit jusqu'aux remparts de Minden ; la victoire fut éclatante ; mais des lauriers furent le seul avantage qu'on en recueillit.

Après ces triomphes, que l'on vanta beaucoup en Angleterre, on prétendit qu'un renfort de troupes Angloises termineroit la guerre en faveur des alliés : on envoya aussitôt ce renfort. L'armée Angloise, en Allemagne, montoit à plus de trente mille hommes ; toute la nation s'attendoit à de promptes conquêtes ; mais les défaites et les victoires, qui se succédèrent mutuellement, firent bientôt évanouir ces espérances. Les alliés furent vaincus à Corback, et réparèrent leur honneur à Exdorff. Cette journée fut bientôt suivie du gain d'une bataille à Warbourg, et d'une autre à Zierenberg : mais ils furent battus à Compen, et les deux partis se retirèrent dans leurs quartiers d'hiver. On peut regarder leurs succès réciproques comme un accord mutuel, par lequel ils s'engageoient à perdre beaucoup et à gagner très peu. Ces victoires ne procurèrent rien de solide. Enfin les Anglois ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts ; ils reconnurent qu'ils avoient entrepris une guerre défavantageuse, et qu'ils s'étoient acca-

blés de taxes pour des conquêtes qu'ils ne pouvoient conserver, et dont ils ne pouvoient jouir.

Il faut avouer, qu'à cette époque les tentatives de l'Angleterre, sur toutes les parties du globe, étoient prodigieuses. Aucune nation avant elle n'avoit prodigué de plus grosses sommes que celles qu'elle employa dans ses expéditions. Le roi de Prusse recevoit des subsides. Un corps nombreux de troupes Angloises couvrait l'immense presqu'île de l'Inde. Une autre armée de vingt mille hommes assuroit ses conquêtes dans l'Amérique Septentrionale. Il y avoit trente mille hommes employés en Allemagne. Plusieurs autres corps étoient dispersés dans différentes garnisons des différentes parties du monde. Tout cela n'étoit rien en comparaison de ses forces navales, victorieuses partout où elles se montrèrent, et qui avoient anéanti la puissance des François sur la mer. Le courage et les manœuvres des amiraux Anglois étoient comparable à tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire. Ni des forces supérieures, ni l'avantage du nombre, ni même les horreurs de la tempête, ne pouvoient les intimider. L'amiral Hawke gagna une victoire complète sur un égal nombre de vaisseaux François, sur les côtes de Bretagne, dans la baye de Quiberon, au milieu d'une tempête et des ténèbres de la nuit, et même, ce qu'un marin redoute le plus, dans un endroit semé de rochers.

Telle étoit alors le point de grandeur suprême où l'empire Britannique s'étoit élevé à la vue de toutes les nations. Mais, tandis que le succès couronnoit tous ses efforts relatifs à ses intérêts véritables, un événement funeste obscurcit pour un tems l'éclat de ses victoires. Le vingt-cinq d'Octobre, le roi, sans s'être auparavant plaint d'aucune maladie, fut trouvé par ses officiers expirant dans sa chambre. Il s'étoit levé à son heure ordinaire, et avoit dit à sa suite, que, la matinée étant belle, il iroit se promener dans les jardins de Kensington,

sington, où il faisoit alors sa résidence. A son retour il entra seul dans son appartement. Quelques minutes après, on l'entendit tomber sur le plancher. Ses officiers accoururent à ce bruit. Dès qu'il fut au lit, il demanda, d'une voix foible, qu'on fit venir la princesse Amélie ; mais il expira avant qu'elle fut arrivée. On essaya de le saigner ; cette opération n'eut point d'effet. Les chirurgiens, à l'ouverture de son corps, découvrirent que le ventricule droit du cœur étoit rompu, et que la grande quantité de sang qui en étoit sorti l'avoit étouffé.

George second mourut dans la soixante dix-septième année de son âge, et dans la trente-troisième de son règne, couvert de gloire, et pleuré de tous ses sujets. Si jamais monarque fut heureux en mourant, eu égard à la manière dont la mort le frappa, et au tems qu'elle choisit pour porter ce coup fatal, ce fut certainement George second. L'enthousiasme universel, que les dernières conquêtes avoient fait naître parmi le peuple, commençoit à s'apaiser ; et, la raison plus modérée, reprenant le dessus, on tournoit les yeux sur l'état actuel des affaires. Les factions, qui avoient fermenté dans l'espace de son long règne, n'avoient pas encore éclaté, mais elles menaçoient d'inquiéter son successeur. Le feu roi n'avoit point de qualités brillantes ; et, tant qu'on lui laissa la liberté de gouverner et de secourir ses états d'Allemagne, il abandonna à ses ministres le timon des affaires en Angleterre. Quoiqu'il en soit, comme nous sommes trop ses contemporains pour juger sans prévention de son mérite ou de ses défauts, nous nous contenterons de présenter ici son caractère tel qu'il nous a été tracé par deux écrivains dont les opinions sont opposées.

“ De quelque côté,” dit son panégyriste, “ que nous considérons son caractère, nous trouverons une ample matière de louanges justes et impartiales. “ Aucun de ses prédécesseurs, sur le trône d'Angleterre,

" n'a vécu si longtems, et n'a joui d'une félicité plus
 " constante. Ses sujets, sous son règne, firent de nou-
 " veaux progrès dans le commerce et dans les arts. Il
 " donna, par son économie, un bon exemple à suivre à
 " la nation, qui cependant n'en a pas profité. Il étoit
 " d'une humeur emportée et violente ; mais, quoi-
 " qu'elle influât sur ses actions, sa conduite fut en gé-
 " néral toujours guidée par la raison. Ses vues étoient
 " droites et sincères ; il étoit fidelle à sa parole ; tou-
 " jours prêt à favoriser et à protéger ceux qui lui appar-
 " tenoit ; et ne disgracioit ses ministres que quand il
 " y étoit absolument forcé par la violence d'un parti.
 " Enfin, dans le cours de sa vie, il se montra plutôt
 " amateur des vertés solides que jaloux des qualités
 " éminentes ; et, satisfait d'être bon, il abandonna aux
 " autres le soin de paroître grands, sans leur porter
 " envie."

Tel est le portrait de George second, dessiné par ses
 partisans ; mais d'autres nous le présentent sous
 un point de vue différent. " Quant à l'étendue de
 " ses talens, et à l'éclat de ses vertus," dit un de
 ses antagonistes, " nous préférons qu'on nous four-
 " nisse des sujets d'éloges plutôt que d'entreprendre
 " la tâche pénible de les chercher nous-mêmes ; il
 " laissa toujours appercevoir dans sa conduite une
 " prédilection pour son pays natal, à laquelle il sacri-
 " fia toute autre considération. Non seulement
 " il étoit peu instruit lui-même, mais il méprisoit le
 " sçavoir dans les autres ; et, si des étincelles de gé-
 " nie ont brillé sous son règne, ce n'est ni à son exem-
 " ple ni à sa protection que nous en sommes redevables.
 " Sa frugalité tenoit de l'avarice. Il accumuloit des
 " trésors, plutôt pour lui que pour son peuple. On ne
 " remarquoit dans ce prince aucune vertu éminente ;
 " et on le sçavoit adonné, au contraire, à plusieurs
 " vices honteux." Nous ne prétendons pas décider le-
 quel

quel de ces deux caractères est le vrai, ou s'ils ne le sont pas tous deux en partie. Si le nombre de ses partisans est considérable, celui de ses ennemis ne l'est pas moins. Laissons à la postérité le soin de juger ce différend.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVI.

GEORGE III.

A. D. 1760. **A** GEORGE Second succéda son petit-fils, George III. notre très gracieux souverain, dont le père ne monta jamais sur le trône, étant mort prince de Galles. Le premier soin de Sa Majesté, après son avènement, fut de convoquer le parlement, qui s'assembla en Novembre, et accorda au roi le revenu annuel de huit cens mille livres pour l'entretien de sa maison, et pour soutenir l'honneur et la dignité du trône. Le total des subsides, pour le service de l'année suivante, monta à 19,616,119l. 19s. 9½d. sterling, somme immense, qu'un peuple commerçant étoit seul en état de lever, et qui, peut-être, n'étoit pas plus considérable qu'il ne falloit pour subvenir aux frais des différentes opérations de la guerre dans laquelle nous étions alors engagés.

Sa majesté, ne pouvant prendre pour épouse une princesse de la religion Catholique Romaine, n'avoit aucun moyen de contracter une alliance avec une des grandes familles de l'Europe. Elle en choisit une dans la maison de Mecklenbourg Strelitz, qui étoit souveraine d'un petit état dans le nord-ouest de l'Allemagne. La conduite de son excellente compagne lui a sans cesse donné lieu de s'applaudir de son choix.

A. D. 1761. Les noces furent célébrées le huit de Septembre; et, le vingt-deux du même mois, la cérémonie du couronnement se fit avec pompe et magnificence dans l'abbaye de Westminster.

Cette année ne fut remarquable par aucune expédition militaire dans l'Europe. Dans les Indes Orientales, le nabab du Bengale fut déposé, et son gendre mis

mis à sa place. Cette contrée, comme tous les autres pays barbares, est sujette à des révolutions soudaines, qui n'ont peut-être pas plus lieu de nous surprendre que les actes de cruauté, de péculation, d'oppression, qu'y exercent les Européens.

Mr. Pitt, quoiqu'il n'eut pas pu trouver le moyen de plaire au feu roi, avoit conduit la guerre avec une vigueur et un succès qu'aucun des ministres, ses prédécesseurs, n'avoit jamais surpassé, ni même peut-être égalé. Il n'avoit pas moins de sagacité et de pénétration pour deviner les desseins et les intrigues de l'ennemi. Depuis longtems il avoit vu, avec la plus vive indignation, l'extrême partialité des Espagnols pour la France, malgré qu'ils se fussent déclarés neutres. Par le moyen de ses espions dans les cours étrangères, il découvrit qu'ils avoient conclu un traité (connu sous le nom du pacte de famille) avec ce peuple ambitieux. Il étoit fermement convaincu qu'ils nous feroient bientôt ouvertement la guerre. Cette persuasion l'engagea à proposer d'envoyer sur le champ une flotte dans la Méditerranée, pour surprendre les vaisseaux Espagnols, ou frapper quelqu'autre coup d'importance, si le ministère d'Espagne refusoit de donner promptement satisfaction à la cour d'Angleterre. Les autres membres du conseil rejetèrent vivement cette proposition, soit parcequ'ils la trouvoient réellement inadmissible, soit peut-être parcequ'ils cherchoient à perdre ce ministre, qui, par un soin continuel à s'attirer l'amour du peuple, et par la manière dont il avoit conduit et amené à fin ses projets, avoit acquis dans le parlement, et même dans le conseil, un ascendant supérieur. Cet ascendant anéantissoit, en quelque sorte, l'influence héréditaire des familles les plus anciennes, les plus riches, et les plus puissantes, du royaume. En un mot, la pétition fut opposée par tous les membres, à l'exception de Mr. Pitt et du comte Temple, qui, à cette occasion, résignèrent leurs charges, le premier de secrétaire d'état, le second de lord du sceau privé. Pour que Mr. Pitt ne quittât pas
le

le service de la patrie sans recevoir du monarque et de la nation quelque gage de leur reconnoissance, on lui assigna une pension annuelle de trois mille livres, reverfible à trois de ses descendans ; et on donna un titre à son épouse, qui fut créée barone de Chatham.

Quelques mois suffirent pour prouver que les soupçons de Mr. Pitt n'étoient que trop bien fondés. Quand le comte de Bristol, notre ambassadeur à Madrid, tâcha de se procurer la vue du pacte de famille, et de fonder le ministère Espagnol, relativement à ses intentions sur une alliance avec la France dans la guerre actuelle, on ne lui répondit qu'en éludant ses questions ou en refusant sa demande. Alors il quitta Madrid sans prendre congé. Les vues de l'Espagne ne furent plus longtems douteuses, et bientôt après on lui déclara la guerre.

L'ancien parlement avoit été dissous, et on en avoit convoqué un nouveau, qui commença par assurer un revenu de cent mille livres à la reine en cas qu'elle survécût à sa majesté. Il y ajouta Sommerfet-house, qu'on échangea ensuite contre Buckingham-house, et contre le château et le vieux parc de Richmond. Les subsides, votés pour l'année suivante, se montèrent à un peu plus d'un million de moins que ceux de l'année courante.

Depuis le commencement de ce règne, jusqu'à la démission de Mr. Pitt, il ne s'étoit point fait dans le ministère de changement essentiel. Les choses étoient restées à peu près sur le même pied où elles étoient à la mort du feu roi, avec cette seule différence, que le lord Bute (qu'on supposoit favori particulier de sa majesté) avoit été introduit dans le conseil, et nommé secrétaire d'état à la place du comte de Holderness. Il y arriva

A. D. bientôt une révolution plus importante. On
1762. croyoit depuis longtems, ou du moins certaines
personnes avoient semé le bruit, que la famille
Pelham, dans les dernières années de George second,
avoit eu le principal crédit dans le conseil, de même
que les Marlborough en avoient joui pendant une
grande

grande partie du règne de la reine Anne. On résolut, en conséquence, de supplanter les Pelhams et tous leurs partisans. On s'acharna tellement contre le duc de Newcastle, qu'il remit son emploi de premier lord de la trésorerie, dont le lord Bute fut pourvu. Ce changement donna lieu à de vives querelles entre les amis et les partisans de ces deux seigneurs, et eut l'effet de réveiller cet esprit de faction qui avoit presque disparu sous le ministère heureux de Mr. Pitt.

Le duc de Newcastle n'étoit pas, nous devons en convenir, un homme du premier mérite ; mais son frère, Henry Pelham, avoit de grands talens. Le duc lui-même, malgré tous ses défauts, avoit peut-être les qualités requises pour se rendre un ministre agréable au peuple dans un pays libre. Il étoit franc, libéral, désintéressé, charitable, magnifique dans sa manière de vivre. Au lieu d'accumuler des dignités et des pensions pour lui ou pour sa famille, il prodiguoit son patrimoine pour le soutien de ce qu'il regardoit comme l'honneur du roi et la dignité de la nation. Quand il se démit de sa charge, sa fortune, considérablement diminuée, étoit réduite à peu de chose. On lui offrit une pension. Il la refusa noblement, et dit, *qu'après avoir consumé des richesses immenses au service de sa patrie, plutôt que de lui devenir à charge, il seroit une blanchisseuse de sa vieille duchesse.*

Quant au lord Bute, (à présent le règne du préjugé est fini, et on peut sans crainte dire la vérité,) il a sans contredit des talens ; nous lui croyons même de la vertu ; mais il lui manque cette aménité, ces manières engageantes, sans lesquelles un ministre ne peut pas espérer d'être longtems agréable à la nation Angloise. Il a du gout et des connoissances ; s'il étoit resté grand maître de la garde-robe, charge dont il étoit revêtu quand sa majesté monta sur le trône, il auroit pu passer aisément pour le Mécène du siècle. Toutes les graces, accordées par le roi aux hommes de lettres, auroient été considérées comme données par ses avis, comme dues à
sa

sa recommandation. En se mettant à la tête des affaires, auxquelles le genre de son éducation ne sembloit pas le rendre propre, il s'est attiré des chagrins, il a privé pour un tems le prince de l'affection de ses sujets, et il a jeté la confusion dans les conseils.

La guerre se pouvoit toujours avec la même vigueur et le même succès qu'auparavant. Il en est des grands corps politiques comme de ceux de la mécanique, qui, lorsqu'ils ont été mis une fois en mouvement, le conservent encore, même après que la puissance, qui le leur a communiqué, a cessé d'agir. On entreprit deux expéditions contre les établissemens Espagnols : l'une à la Havane, dans le golphe du Mexique ; l'autre aux Isles Manilles, dans les Indes Orientales. Elles réussirent toutes deux. Le butin trouvé à la Havane monta à trois millions de livres sterling. Manille fut racheté pour un million, qui, je crois, n'a jamais été payé.

Le roi de Prusse, alors notre principal, ou, pour mieux dire, notre unique, allié, avoit fait, dans cette guerre, les actions étonnantes qui le feront placer par la postérité au rang des plus grands héros qui aient jamais paru. Il avoit été quelque tems entouré et assailli par un si grand nombre d'ennemis puissans et implacables, qu'il sembloit chanceler sur les bords du précipice. Tout à coup, et presque miraculeusement, il se relève par une de ces révolutions subites dont tous les pays et tous les siècles nous offrent des exemples, et qui entraînent après elles des conséquences que la sagacité humaine n'auroit jamais pu ni prévoir ni préparer. Elisabeth, impératrice de Russie, meurt ; elle est remplacée par son neveu, Pierre III. qui non seulement conclut la paix avec le roi de Prusse, mais qui joint ses armes à celles de ce monarque, et commence à agir hostilement contre ses anciens alliés. Cette démarche et d'autres procédés rendent Pierre si odieux à son peuple, qu'après avoir porté la couronne pendant six mois, il est déposé, et périt, peu après, dans un cachot, de
cette

cette mort, qui, presque toujours, est celle des monarques détrônés. Son épouse, Catherine, l'impératrice actuelle, lui succède, et suit un plan tout opposé. Elle retire ses troupes de l'armée du roi de Prusse, sans cependant songer à renouveler contre lui les hostilités. Débarassé d'un de ses plus redoutables ennemis, Frederick se trouvoit alors plus capable de faire tête à tous les autres.

Cette guerre fut une des plus glorieuses et des plus heureuses qu'ait jamais fait la Grande Bretagne, et nous dirons même aucune nation. Dans l'espace de sept années, elle s'étoit rendue maître de tout le continent de l'Amérique Septentrionale ; elle avoit conquis vingt-cinq isles, toutes précieuses, tant par leur étendue que par la nature de leur sol et par celle de leur position : elle avoit remporté, tant sur terre que sur mer, douze grandes batailles : neuf villes bien fortifiées, et environ quarante forts et citadelles, lui avoient ouvert leurs portes : elle s'étoit emparée, ou avoit détruit plus de cent vaisseaux de guerre. Son butin, dans ces différentes expéditions, étoit évalué à près de douze millions de livres sterling. Quelques prodigieux que fussent ces avantages, l'Angleterre n'en désiroit pas moins la paix. Le grand objet, qui avoit d'abord occasionné la guerre, la sûreté de nos colonies Américaines, étoit entièrement rempli. Les subsides, quoique considérables, ne s'élevoient pas à la somme des dépenses. On commençoit à manquer de soldats ; on ne pouvoit s'en procurer qu'avec bien des peines et de l'argent. Les autres puissances belligérantes, par des motifs encore plus solides, ne respiroient que la paix. La marine Françoisé étoit anéantie ; ses états étoient épuisés d'hommes et d'argent. L'Espagne n'avoient rien à espérer, et tout à craindre, si la guerre continuoit. Le Portugal, qui venoit d'être attaqué par la maison de Bourbon, étoient encore dans une situation plus triste.

A. D. 1763. Les conférences s'entamèrent à Paris ; et, après quelques négociations, on conclut un traité définitif le dix de Février. Le Grande Bretagne reçut la Floride en échange de la Havanne. Elle retint le Canada, le cap Breton, Tobago, la Dominique, St. Vincent, la Grenade, et le Sénégal sur la côte d'Afrique. Elle restitua toutes les autres conquêtes. La paix se fit ensuite entre l'impératrice reine de Hongrie et le roi de Prusse, et l'Europe vit succéder un calme heureux aux horreurs de la guerre sur tous les points de sa surface. A la fin de cette guerre, la dette des Anglois montoit à environ cent quarante-huit millions sterling, dont l'intérêt annuel n'étoit guères moins de cinq millions.

Les clameurs, auxquelles avoit donné lieu la faveur dont jouissoit le lord Bute, lorsqu'il parvint au ministère, n'avoient rien perdu de leur force. Un impôt, qui fut mis sur le cidre, devint enfin la cause de sa chute. Il donna, au mois d'Avril, sa démission de la place du premier lord de la trésorerie, et Mr. George Grenville lui succéda. On avoit mis bas les armes meurtrières ; mais une nouvelle guerre, non moins dangereuse peut-être, éclata parmi les gens de cabinet. Plusieurs écrits et pamphlets furieux furent publiés par les partisans des deux différens partis. Le plus sanglant de tous fut un papier périodique, intitulé *The North Briton*, rédigé, à ce qu'on dit, et composé presque entièrement, par Mr. Wilkes, membre pour Aylesbury, homme d'esprit et rempli de connoissances, mais qui n'a peut-être pas les principes très rigides. On ne peut pas, au reste, l'accuser d'hypocrisie, car nous ne voyons pas qu'il ait jamais étalé de prétentions à une morale sévère. Mr. Wilkes, dans le numero quarante-cinq du *North Briton*, attaqua le discours du roi au parlement avec une liberté, si éloignée d'être renfermée dans de justes limites, que le ministère pensa qu'il ne devoit pas laisser son audace impunie. On donna ordre, en conséquence, de saisir les auteurs, les imprimeurs de ce journal,

journal, et les libraires qui l'avoient débité. Mr. Wilkes fut arrêté, et envoyé à la Tour. On emprisonna, en même tems, plusieurs imprimeurs, qui n'étoient pas coupables; mais ils procédèrent contre ceux qui les avoient saisis, et obtinrent des dédomagemens considérables. Mr. Wilkes, ayant produit son acte d'*habeas corpus* devant la cour des plaidoyers communs, fut élargi par l'ordre de cette cour, dont les juges déclarèrent, d'une voix unanime, que les privilèges d'un membre du parlement s'étendoient à pouvoir écrire un libelle. Les communes se montrèrent d'une opinion contraire: elles décidèrent que le N^o 45 du *North Briton* étoit un libelle scandaleux, plein de faussetés, fait pour exciter la sédition, et qu'un membre du parlement ne devoit avoir plus de droits qu'un autre de répandre de semblables écrits. Peu de tems après, Mr. Wilkes se battit en duel avec Mr. Martin, membre du parlement, autrefois secrétaire de la trésorerie, dont il avoit attaqué le caractère dans son journal. Il reçut une blessure dangereuse; et ne se vit pas plutôt hors de danger, qu'il jugea à propos de se retirer en France. Au mois de Janvier suivant, la chambre des communes le priva de son siège au parlement, pour n'avoir pas comparu pour répondre aux accusations intentées contre lui à cause de son libelle du *North Briton*, et aux autres chefs d'accusation. Il fut déclaré *out-law*,† et, par conséquent, inhabile à procéder contre le ministère pour cause d'emprisonnement injuste. Les deux chambres déclarèrent ensuite, qu'il étoit contraire à la liberté du pays, et par conséquent illégal, de faire usage des *general warrants*; * et c'est le principal et presque le seul avantage qui paroît avoir résulté de la violente dispute entre Mr. Wilkes et le ministère.

I i 2

Dans

† Déchu des privilèges de la loi.

* *General warrant* étoit un ordre d'arrêter, en général, toute personne coupable d'un crime, sans que le nom du criminel soit porté dessus l'ordre et *warrant* est un ordre sommaire d'arrêter.

Dans le cours de cette année, la succession protestante fut encore plus solidement affermie par le mariage de la princesse Augustine, sœur aînée de sa majesté, avec le prince héréditaire de Brunswick. Vers le même tems, l'université de Cambridge reçut un legs considérable du chevalier Jacob Gerzard Downing, qui lui laissa, par testament, un revenu annuel de six mille livres pour bâtir et doter un nouveau collège. L'héritier du donataire contesta la légitimité de ce legs, et intenta un procès à l'université, en faveur de laquelle il fut jugé. Les richesses immenses, dont sont dotées nos deux universités, sont-elles avantageuses aux sciences ? C'est une question qu'on se fait depuis longtems, et qu'on aura peut-être bien de la peine à résoudre. On ne peut nier que trop d'opulence ne tende naturellement à produire l'indolence, et n'en favorise les progrès. Il est certain, d'un autre côté, qu'en fournissant aux sçavans une honnête subsistance, en les débarrassant des soins et des inquiétudes de la vie, on leur procure la facilité de se livrer tout entiers à leurs travaux littéraires. Nul obstacle ne les arrête alors, et les bornes de leurs études sont celles que la nature a mises à l'esprit humain, et cette langueur, qui, même dans les génies les plus vigoureux et les plus actifs, est la suite infaillible d'une longue application. Il est également sur, que l'extrême pauvreté abat le courage, amortit le feu du génie, comprime le ressort des facultés intellectuelles, et éteint tout espoir et tout désir de parvenir à la perfection ou à la célébrité. Dans les sciences, comme dans toute autre chose, l'or est l'agent nécessaire. Nos universités ne sont pas trop pauvres ; c'est un fait reconnu. Sont-elles trop riches ? Je laisse à d'autres le soin de décider cette grande question.

Dans le cours de cette année, il arriva dans les autres parties du monde peu d'événemens qui méritent de trouver place ici. Les principaux sont, l'élection du comte Poniatowski, qui fut élevé au trône de Pologne ; la mort du prince Ivan, ou Jean, qui étoit monté sur le trône

trône de Russie en mil sept cent trente-neuf, et en avoit été bientôt après renversé. Il étoit resté en prison depuis ce tems, et fut assassiné par ses gardes en 1764. On peut y ajouter le massacre d'environ quarante de nos compatriotes, dans les Indes Orientales, par les ordres de Cossim Ali Cawn, subah déposé du Bengale, et à l'instigation d'un Allemand, nommé Somers, qui avoit déserté du service de la compagnie. On ne doit pas être étonné que de semblables cruautés s'exercent de tems en tems dans un pays où les naturels sont ignorans et barbares, et où les étrangers, auxquels ils donnent le nom d'intrus, tourmentés par une avarice insatiable, ne respirent que le pillage.

Au commencement de l'année suivante pa- A. D.
rurent les premiers étincelles de ce feu qui 1765
couvra longtems, qu'on auroit pu étouffer dans
l'origine, mais qui bientôt après mit tout en combustion, et embrasa une grande partie de l'Europe et toute l'Amérique Septentrionale. L'impôt du timbre, auquel on avoit réglé d'affujétir nos colonies Américaines, fut la première cause de ces troubles. Les colons, presque d'une voix unanime, refusèrent de s'y soumettre; et, quoiqu'on eut annulé, dans la session suivante, ce qui avoit été fait à ce sujet dans celle qui l'avoit précédée, ils en conservèrent toujours le souvenir, et ne pardonnèrent jamais cet acte à la métropole.

L'esprit de parti, qui régnoit alors avec tant de fureur, et si généralement, fut la cause d'un grand mal; c'est à lui qu'on doit attribuer tant de changemens dans les hommes en place, et par conséquent dans les dessein et dans les mesures que l'on prenoit, que presque chaque année annonçoit de nouveaux ministres et de nouveaux systèmes. Ces révolutions tendoient naturellement à affoiblir l'autorité de l'administration au dedans et au dehors. Les nations étrangères ne se soucioient pas de contracter une alliance étroite avec un peuple dont les résolutions publiques étoient si incertaines. Les ci-

toyens d'un rang inférieur oubloient, en présence de leurs supérieurs, le respect nécessaire au maintien de l'ordre et de la discipline qui doit régner dans un bon gouvernement. Grenville fut obligé de céder son emploi au marquis de Rockingham, qui fut nommé à sa place premier lord de la trésorerie. Ce dernier, très assurément, avoit les intentions aussi pures, les principes aussi désintéressés, les sentimens de patriotisme aussi sincères, qu'aucun ministre ancien ou moderne. Les qualités du cœur lui tinrent, en quelque sorte, lieu des talens qu'il n'avoit pas, et que ses plus zélés admirateurs n'ont jamais osé lui prêter. La principale occupation des nouveaux ministres fut d'annuler tout ce qu'avoient fait leurs prédécesseurs ; ils abolirent, principalement, l'impôt du timbre et celui sur le cidre. Tout ce qu'ils firent fut dans la suite détruit par leurs successeurs. Les autres évènements de cette année ne furent ni mémorables ni nombreux ; elle n'est remarquable que par la mort de quelques personnes éminentes, entr'autres, de l'empereur d'Allemagne, auquel succéda Joseph, son fils, qui occupe aujourd'hui le trône impérial ; celle du dauphin de France ; celle du duc de Cumberland, oncle de Sa Majesté ; celle du prince Guillaume Frederic, son plus jeune frère ; et celle de l'ancien prétendant, qui finit ses jours à Rome, âgé de soixante-dix-sept ans.

A. D. 1766. Selon l'usage établi depuis quelque tems, nous vîmes paroître, avec la nouvelle année, de nouveaux ministres. Le duc de Grafton succéda au marquis de Rockingham dans la charge de premier lord de la trésorerie. Il y eut plusieurs autres changemens dans les postes inférieurs. La garde du sceau privé fut confiée à Mr. Pitt, depuis peu créé comte de Chatham, et suivant l'avis duquel, dit-on, on avoit composé le nouveau ministère. Les affaires de la compagnie des Indes Orientales étoient alors en très mauvais état, et le désordre qui y régnoit provenoit de l'avarice.

l'avarice et de l'avidité de ceux qui en étoient chargés. Cette accusation n'étoit pas nouvelle, mais elle étoit alors mieux fondée que jamais. Sous le prétexte spécieux de recevoir des présens, ils s'étoient arrogé le droit d'extorquer des sommes immenses aux princes Indiens. Ces actes de tyrannie avoient rendu le nom Anglois si odieux, qu'il étoit à craindre que les naturels ne se liguaient pour nous chasser de nos établissemens dans cette partie du monde. On envoya le lord Clive dans l'Inde pour mettre fin à ces désordres, qui se multiplioient toujours, et il y réussit. Bientôt après, il conclut avec le Mogol un traité avantageux, qui procura à la compagnie un revenu net d'un million sept cens mille livres par an. Ce seigneur, à la vérité, fit dans l'Inde une fortune plus immense, peut-être, qu'aucun autre sujet Anglois ou Européen; mais il rendit, en même tems, à sa patrie, les services les plus importants et les plus signalés. Bien des gens, même de l'extraction la plus obscure, ont amassé des richesses étonnantes dans cette partie du monde; les avantages, qu'ont retiré de leurs opérations la patrie ou la compagnie, sont encore à découvrir.

Comme la guerre d'Amérique est l'évènement A. D.
le plus remarquable de ce règne, et probable- 1767.
ment de tous ceux qui peuvent arriver dans la
suite, nous ne devons omettre aucune des circonstances, quelques légères qu'elles soient, qui peuvent servir à développer les causes et les progrès de l'animosité qui s'est élevée entre la mère patrie et ses colonies. Nous observerons d'abord, que le parlement avoit depuis peu enjoint aux colonies de fournir aux troupes de Sa Majesté, cantonnées chez elles, tout ce qui pouvoit leur être nécessaire. La colonie de la Nouvelle York avoit refusé d'obéir à cet ordre. On lança contre elle un décret, par lequel on défendoit à l'assemblée de cette province de faire aucune loi jusqu'à ce qu'elle se fut soumise aux articles du statut ci-devant mentionné. Les Américains exprimèrent leur mécontentement de ces mesures

mesures violentes en proscrivant l'importation des marchandises Européennes ; il n'y a point de doute qu'ils n'eussent en vue les seules marchandises Angloises.

L'Italie fut le témoin, cette même année, d'un phénomène surprenant ; et, quoiqu'il n'appartienne point à l'histoire d'Angleterre, ni même à l'histoire civile d'aucun pays, nous serions impardonnables de le passer sous silence. Le dix-neuf Octobre, il y eut une irruption du mont Vésuve, la plus affreuse dont on ait conservé le souvenir. Des pierres d'une grosseur énorme s'élançèrent de la bouche du volcan, s'élevèrent à la hauteur, dit-on, d'un mille Anglois, et allèrent retomber à la distance de plus d'un demi-mille. La lave, ou ruisseau de soufre liquesfié, coula à près de sept milles du point de son départ ; et, en quelques endroits, ce torrent de feu avoit deux milles de largeur. Sa profondeur étoit partout d'environ quarante pieds. Le roi de Sicile fut obligé de quitter Portici pour se rendre à Naples ; et la cendre tomba en si grande quantité, même dans cette dernière ville, que les rues et les maisons en étoient couvertes à l'épaisseur de plus d'un pouce.

A. D. La durée ordinaire du parlement étant prête
1768. d'expirer, il fut dissous au printems, et on envoya des lettres circulaires pour en convoquer un nouveau. Une élection générale est toujours supposée être un tems de révolte et de confusion. Ceux, qui réfléchissoient sur l'animosité qui régnoit alors dans les différens partis, appréhendoient que l'élection actuelle ne fut accompagnée de plus de troubles encore qu'à l'ordinaire. On en fut heureusement quitte pour la peur. Les élections se firent partout, à peu près dans l'ordre où elles devoient se faire, excepté à Preston et dans quelques autres endroits, où l'on mit la force en usage. Mr. Wilkes, qui avoit toujours été hors du royaume depuis l'année mille sept cent soixante-trois, venoit d'y rentrer, et au même tems où l'acte de proscription, porté contre lui, étoit encore dans sa pleine force. Il se mit sur les rangs pour le comté de Middlesex, et fut élu,

élu, par une très grande majorité, de préférence au chevalier Guillaume Beauchamp Proctor, un des anciens membres. On douta d'abord qu'un pros crit pût être élu membre du parlement; mais on allégua tant d'exemples en sa faveur, que la légitimité de cette pratique ne fut plus contestée. Se croyant alors assuré de siéger dans la chambre des communes, Mr. Wilkes se présenta à la cour ou au banc du roi, qui annulla la sentence de proscription portée contre lui, et le condamna à garder prison pendant deux ans et à payer une amende de mille livres sterling. Beaucoup de gens le regardoient comme martyr de la liberté publique; des négocians de Londres, et d'autres riches particuliers, ouvrirent une souscription pour payer cette amende, le soutenir dans sa prison, et liquider ses dettes, qui montoient à près de vingt mille livres. Tous ces différens objets furent entièrement remplis.

Comme nous devons regarder cette élection, ainsi que les discordes et l'animosité qu'elle excita parmi le peuple, sinon comme la cause première, au moins comme l'occasion secondaire, de la guerre d'Amérique, nous prêterons une attention particulière à toutes les circonstances relatives à cet évènement singulier, et même à Mr. Wilkes, qui fut le principal agent. On ne peut contester que cette élection n'ait été le grand pivot sur lequel ont tourné les évènements politiques de ce règne pendant plusieurs années; c'est à elle qu'on doit attribuer les changemens subits qui survinrent dans le ministère, les dangereuses résolutions prises dans le parlement, qui sans cela eussent été toutes différentes. Ce sont nos divisions intestines qui ont encouragé les sujets de la Grande Bretagne, dans le nouveau continent, à chercher les moyens de se soustraire à la dépendance; à profiter de la foiblesse de l'état pour réclamer des immunités et des privilèges, auxquels, dans un autre tems, ils n'eussent jamais osé prétendre. La nation n'a peut-être pas encore senti tous les maux qui doivent
naître

naître de ces germes empoisonnés dus à cette fatale élection, ou qu'elle a fait au moins parvenir à sa maturité.

Le roi, cette même année, établit une académie royale des arts, pour instruire les jeunes gens dans les principes de l'architecture, de la sculpture, et de la peinture. Les artistes avoient, depuis longtems, formé une société; et, aidés du public, ils avoient élevé l'art au plus haut degré de perfection. Cette nouvelle institution n'eut, pendant quelque tems, d'autre effet que celui de diviser les artistes. A la fin, cependant, ils se réunirent, heureusement pour les sciences.

De nouvelles résolutions vinrent à l'appui des anciennes pour animer le feu de la dissention, qui n'étoit déjà que trop vif, entre la Grande Bretagne et ses colonies Américaines. Par un nouvel acte du parlement, on venoit d'assujétir à un impôt onéreux les glaces, le papier, et quelques autres articles, que l'Angleterre importoit dans les colonies; on établit des douanes dans leurs ports de mer pour percevoir les droits. Irritées de ces atteintes portées à la liberté, elles résolurent de n'acheter aucune marchandise Angloise jusqu'à ce que ces impôts fussent abolis; et elles les refusèrent d'une manière formelle et positive, au lieu de prendre des biais, comme elles avoient fait primitivement. La convention de Boston écrivit des lettres circulaires à tous les autres états, pour les engager à s'unir et à agir de concert avec elle. Cette démarche hardie fut cause de la dissolution de cette convention. On en convoqua une seconde, qui, se montrant aussi opiniâtre que la première, fut cassée de même. La populace maltraita tellement les commis de la douane, qu'ils furent obligés de quitter la ville et de se retirer au fort Guillaume. En un mot, l'esprit de révolte fit tant de progrès à Boston, qu'on y envoya d'Halifax deux régimens d'infanterie, et autant de l'Irlande. Ce fut alors qu'on vit paroître en Asie un nouveau phénomène. Un certain Hyder Ally qui s'étoit élevé du rang de simple mousle à celui de prince souverain, commença à commettre des hostilités contre la
compagnie

compagnie des Indes ; et, dans le cours de son règne, nos établissemens eurent plus à souffrir que par aucun autre nabab ancien et héréditaire.

Lorsque le nouveau parlement s'assembla, le peuple croyoit que Mr. Wilkes siégeroit parmi les autres membres. Un nombre infini de gens se rendirent, dans cet espoir, dans St. George's Fields, près de la prison du banc du roi, où il étoit enfermé, se proposant de le conduire en triomphe à la chambre des communes. Les juges du comté de Surry parurent, et lurent le *riot-act*.^{*} La populace ne paroissant point vouloir se disperser, on fit venir des soldats, auxquels on donna ordre, peut-être imprudemment, de faire feu. Plusieurs personnes furent légèrement blessés, deux ou trois mortellement, et une seule tuée sur la place. Le lord Weymouth, un des secrétaires d'état, écrivit aux juges pour les remercier de leur vigilance dans A. D. cette conjoncture. Mr. Wilkes, qui n'étoit 1769. pas spectateur indifférent, ni même, à notre avis, désintéressé, dans cette scène, prit occasion d'exprimer son ressentiment contre le ministère, qu'il regardoit comme l'auteur de toutes les persécutions qu'il avoit souffertes. Il publia la lettre du lord Weymouth, avec quelques notes de sa main, dans lesquels il nommoit l'affaire de St. George's Fields un massacre horrible. Cette démarche servit de raison ou de prétexte pour l'exclure du parlement. La province de Middlesex, bien loin d'approuver cette exclusion, le nomma de nouveau, et d'une voix unanime, pour son représentant. L'élection fut déclarée nulle, et on donna de nouveaux ordres. Les francs tenanciers de cette province persistèrent, et Mr. Wilkes fut choisi une troisième fois, sans opposition. Un seul gentilhomme, nommé Dingley, osa se mettre sur les rangs ; mais les suffrages

* Aux termes de cet acte, qui ordonne aux séditieux assemblés de se disperser, s'ils n'obéissent pas il est permis de faire feu sur eux ; mais c'est une ressource dangereuse, et qui peut être suivie des conséquences les plus affreuses.

suffrages étoient tellement réunis en faveur de Mr. Wilkes, que son concurrent n'eut pas même une seule voix. Cette élection fut déclarée nulle, aussi bien que les précédentes ; et, de peur que la province de Middlesex et la chambre des communes, ne continuaissent, l'une à élire Mr. Wilkes, l'autre à le refuser, on persuada au colonel Luttrell, fils du lord Irnham, et membre du parlement, de laisser vaquer son siège, en acceptant une place dans le gouvernement, et de s'offrir pour candidat. Il le fit ; et, quoiqu'il n'eut que deux cent quatre-vingt quinze voix, tandis que Mr. Wilkes en réunir onze cent quarante-trois, les communes le déclarèrent membre légitime à la pluralité des suffrages.

On considéra ce procédé comme un coup fatal à la liberté du peuple, ou du moins au droit d'élection, qui en est la partie la plus essentielle. Il envenima les blessures politiques, et les rendit totalement incurables. Jusqu'ici l'élection du Middlesex peut être regardée comme une simple élection contestée, dans laquelle il n'y avoit d'intéressés que Mr. Wilkes et ses concurrents. Dorénavant elle va se présenter sous un aspect plus important et plus étendu. C'étoit la cause d'un particulier ; elle devient la cause publique. Tout le corps de la nation prend l'alarme. Il croit entrevoir, dans la destruction des droits du Middlesex, la ruine entière et la subversion de ses privilèges. Il s'ensuivit des requêtes d'abord, et ensuite des remontrances, de la part des différentes provinces et des différentes communautés du royaume. Plusieurs d'entr'elles étoient très hardies, et, selon quelques uns, très audacieuses. On demandoit non seulement la dissolution du parlement, mais on nioit même la légitimité de celui qui existoit, la validité de ses actes, et l'obligation de l'obéissance. On prétendit, en un mot, qu'il n'y avoit plus de gouvernement.

Le

Le ministère s'étoit jeté dans un fâcheux embarras. Il n'auroit pas dû tant s'avancer, ou il devoit aller plus loin. C'étoit une faute imparable de fournir au peuple une juste raison, ou seulement un prétexte plausible, de faire de pareilles remontrances ; il se mettoit dans la nécessité de le punir pour avoir osé les présenter. On ne jugea pas prudent, ni peut-être même sur, de prendre ce dernier parti : il est aisé de voir ce qui en arriva. L'autorité du gouvernement fut regardée comme nulle, comme avilie ; on la méprisa ; pouvoit-on espérer que le reste de l'Europe la respecteroit d'avantage ? Tandis que dans la capitale même, et sous les yeux du ministère, on insultoit, on se récrioit contre l'administration, avoit-on droit d'espérer qu'elle conserveroit sa force et sa vigueur accoutumée aux extrémités de son empire, dans les endroits les plus reculés de la terre ? La supposition est absurde. Celui qui n'apperçoit pas, dans l'imprudence et dans la pusillanimité des ministres, à l'égard de l'élection du Middlesex, les germes de la guerre d'Amérique, et même l'origine des prétentions hardies que les Irlandois ont formé dans la suite ; celui-là, dis-je, est aveugle. Quelques-uns de ceux, qui avoient droit à l'élection du Middlesex, tentèrent de mettre leurs spéculations en pratique. Ils refusèrent de payer l'impôt territorial. L'affaire fut portée devant les jurés, qui les condamnèrent à s'y soumettre. Ils montrèrent en cela plus de vigueur et de fermeté que ceux qui les faisoient agir. Ce ne fut cependant qu'une foible compensation du défaut de nerf et de résolution dans les ministres. C'étoit vouloir soutenir, avec un foible arc-boutant, une voute immense, dont la clef, qui devoit servir de joint à l'édifice entier, étoit tombée.

Dans le cours de cette année, on passa un acte important pour régler la conduite que les communes devoient tenir dans les élections contestées. Ces matières étoient auparavant décidées par la chambre entière et à la pluralité des voix. On ne les considéroit

que comme affaires de parti ; et le plus puissant, qui étoit toujours celui du ministère, étoit sur de l'emporter, sans qu'on eut jamais égard à la nature de la question. Par le bill qui venoit de passer, et qu'on appelle communément l'acte de Grenville, parcequ'il a été dressé et proposé par Mr. Grenville, il étoit réglé, que ces sortes de contestations se décideroient à l'avenir par un comité de treize membres ; que le sort décideroit de ceux qui le composeroient ; et qu'ils s'engageroient, par serment, à agir avec la plus stricte impartialité. Il ne s'est plus élevé depuis de plaintes bien fondées contre la légalité des décisions.

Les ministres alors en place avoient été originairement recommandés au roi par le lord Chatham, et s'étoient d'abord laissé guider en tout par ses avis. Depuis quelque tems ils affectoient d'agir d'eux-mêmes, et de ne plus le consulter. Lorsqu'il s'en aperçut, il les abandonna entièrement, et résigna sa charge de garde du sceau privé, qui fut accordée au comte de Bristol. Son exemple fut bientôt suivi par le duc de Grafton, premier lord de la trésorerie, qui fut remplacé par le lord North. C'est ainsi que se forma, pour le malheur de la nation, ce ministère, qui entreprit la guerre d'Amérique sans nécessité, qui la conduisit sans prudence et sans génie, et qui enfin la termina, non seulement sans en retirer ni honneur ni avantage, mais, au contraire, à notre honte, et avec des pertes irréparables. Nous leur devons celle du continent immense de l'Amérique Septentrionale, le diamant le plus précieux de la couronne d'Angleterre.

Cette année, nos ministres, dans la conduite des affaires étrangères, donnèrent encore de nouvelles preuves de cette foiblesse avec laquelle ils agissoient dans le gouvernement de l'intérieur. Sans s'y opposer, ils laissèrent les François prendre possession de la Corse, petite île dans la Méditerranée. Elle avoit d'abord appartenu aux Génois, qui, par leur conduite cruelle et oppressive, avoient forcé les naturels à une révolte. Ils

avoient

avoient déployé, pendant longtems, beaucoup de courage, et une constance à toute épreuve, sous la conduite de Paoli, leur brave compatriote; et ils étoient enfin parvenus à secouer un joug qui leur étoit devenu insupportable. Les Génois, incapables de reprendre cette île, cédèrent leurs droits aux François, qui la soumirent. Cette conquête, dit-on, n'égalé pas ce qu'elle leur a coûté. Ils perdirent dans cette expédition dix mille hommes, et dépensèrent dix-huit millions de livres. Beaucoup de gens ont cru, qu'il étoit de la politique des Anglois de s'opposer à cet aggrandissement, quoique peu considérable, de la monarchie Française. Mais nos ministres étoient alors si foibles et si peu agréables à la nation, la querelle naissante entre l'Angleterre et l'Amérique devenoit de jour en jour si alarmante, que leur maxime, relativement aux autres états de l'Europe, paroissoit être: *Ne troublez point notre repos, nous ne troublerons point le vôtre.* Nos voisins montrèrent qu'ils agissoient d'après des principes différens. Environ dans le même tems, on étoit menacé d'une rupture avec l'Espagne à l'occasion d'une place peu importante, appelée l'île de Falkland, située au midi de l'Océan Atlantique. La guerre paroissoit d'abord devoir être une suite nécessaire de cette affaire; mais tout s'arrangea à l'amiable.

Les effets d'une grande commotion ne disparaissent pas aussi promptement que la cause qui l'a d'abord excitée. On ressentit longtems ceux de l'élection du Middlesex: quoique l'on ne songeât presque plus à faire des réclamations, cette élection donna lieu à des évènements d'une autre nature, mais singuliers et dignes de remarque. Un député de la chambre des communes alla dans la cité se saisir de la personne d'un imprimeur qui avoit publié les discours des membres. Ce dernier fit venir un officier public, qui le conduisit, ainsi que le député, devant Mr. Crosby, alors lord maire de Londres. De concert avec les aldermen Wilkes et Oliver, Mr. Crosby non seulement

A. D.

1771.

déchargea l'imprimeur, mais on exigea que le député donnât caution de se représenter pour répondre aux plaintes que devoit former cet imprimeur, qu'il avoit osé tenter d'arrêter dans la cité sans la permission des magistrats. Sur son refus, ils signèrent un ordre de l'appréhender et de le conduire en prison; il consentit alors à ce qu'on exigeoit, et on le laissa sortir. Les communes, indignées de cet outrage fait à leur autorité, sommèrent le lord maire et les deux aldermen de comparoître devant elles. Mr. Crosby et Mr. Oliver, en qualité de membres, se rendirent à la chambre, et y prirent leur place accoutumée. Mr. Wilkes refusa de paroître à moins qu'on ne lui permit de siéger comme représentant du Middlesex. On ne pouvoit le forcer, on se contenta de punir les deux autres. Ils furent envoyés à la Tour, où ils restèrent jusqu'à la fin de la session. Il y eut cette année une famine horrible dans les Indes Orientales, et qui, selon les rapports, fit périr un tiers des habitans, c'est à dire, environ dix millions d'hommes. La sordide avarice de quelques individus contribua à rendre cette calamité plus affreuse encore. On accuse les directeurs de la compagnie d'avoir accaparé la plus grande partie du riz, et de l'avoir vendu ensuite à un prix si exorbitant, que la classe la plus pauvre du peuple ne put s'en procurer. On sait que le riz est la principale et presque la seule nourriture des Indiens, la loi de Pythagore leur interdisant l'usage des viandes.

Les royaumes électifs sont sujets à tant de troubles, à des commotions si violentes, toutes les fois que le trône est vacant, que, dans la plupart des états de l'Europe moderne, on a mieux aimé les rendre héréditaires. Dans ces derniers mêmes, les disputes sur les titres ont toujours été suivies de tant de guerres civiles, de tant d'effusion de sang, qu'on a trouvé nécessaire d'établir, de la manière la plus claire et la plus distincte possible, le droit réel à la succession. C'est pour cette raison qu'on prend tant d'intérêt aux alliances de la famille royale. Les ducs de Gloucester et de

de Cumberland, frères du roi, s'étant secrètement mariés, le premier avec la comtesse douairière de Waldegrave, le second avec une veuve du nom de Horton, fille du lord Irnham, le parlement passa un bill, en vertu duquel tous les descendants du feu roi (à l'exception de la postérité des princesses qui étoient mariées, ou qui se marieroient dans la suite, à des princes étrangers) ne pourroient contracter des alliances sans en avoir au préalable obtenu le consentement du roi régnant, ou de ses successeurs à la couronne, donné par écrit, scellé du grand sceau, et déclaré dans le conseil. Aux termes de ce bill, tout mariage dépourvu de ce consentement est nul de fait et de droit : néanmoins, les descendants de la famille royale, au dessus de l'âge de vingt-cinq ans, après avoir averti de leur dessein le conseil privé, une année d'avance, seront libres, à l'expiration de ce terme, de se marier sans l'agrément du roi, à moins que les deux chambres, dans l'intervalle, ne forment opposition à cette alliance. Toute personne, qui solemnifera, ou assistera de son plein gré à un de ces mariages illicites, sera sujette aux punitions et aux amendes du statut de *præmunis*.

Dans le cours de cette session, on fit un changement essentiel dans le code pénal du royaume. Quand, auparavant ce tems, un criminel refusoit de répondre aux accusations portées contre lui, on l'étendoit sur le dos, avec une masse énorme sur la poitrine, que l'on augmentoit par degrés, et lentement, jusqu'à ce qu'il expirât. On ne lui donnoit pour nourriture, tant qu'il restoit dans cette affreuse position, qu'un peu de pain et d'eau croupie. Une loi nouvelle abolit cette coutume barbare, et déclara, que tous les criminels, qui refuseroient de répondre aux accusations, seroient jugés coupables du crime dont on les accusoit.

On a à reprocher, dans cette même année, à trois des plus grands princes de l'Europe, une injustice que nous ne devons pas passer sous silence, quoique n'ayant pas de rapport direct à l'histoire d'Angleterre. Le crime est

378 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

d'une nature si infâme et si odieuse, que ses auteurs, s'ils eussent été des particuliers, auroient subi sans doute un châtement exemplaire. On entend assez qu'il est ici question du démembrement de la Pologne. L'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse, et l'impératrice de Russie, formèrent une alliance, ou plutôt un complot, de partager entr'eux la meilleure partie de cette fertile contrée, sur laquelle ils reclamoient d'anciens droits oubliés, et qui n'avoient jamais été bien établis. Ils devoient faire du reste un royaume indépendant, qui seroit gouverné par le souverain actuel, et que l'on rendroit héréditaire, d'électif qu'il étoit. Aucune des autres puissances de l'Europe ne s'étant mis en devoir de s'opposer à la poursuite de leurs projets, il leur fut aisé de réussir. Cette année nous offre encore une révolution mémorable dans le gouvernement de Suède et dans celui du Danemarck. Le roi de Suède viola ouvertement les engagements sacrés qu'il avoit contractés à son avènement au trône, et, du prince le moins puissant de l'Europe, il se rendit un des monarques les plus absolus. Le roi de Danemarck fut dépouillé de la souveraine puissance, dont s'emparèrent sa belle mère, la reine douairière, et son frère, le prince Frédéric. Ses deux principaux favoris, les comtes de Struensée et de Brandt, furent décapités. Son épouse même, Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, fut sur le point d'éprouver le même sort. Elle se retira à Zell, en Allemagne, où, après avoir vécu quelques années, elle tomba malade et mourut.

Pour reprimer la rapacité des directeurs de la compagnie dans les Indes Orientales, on établit au Bengale une cour suprême de judicature, composée d'un président, dont les appointemens furent fixés à huit mille livres sterling, et de trois juges inférieurs, auxquels on en accorda six mille. Il faut plus de tems, qu'il ne s'en est encore écoulé depuis cette institution, pour décider si elle produira les heureux effets qu'on en espéroit d'abord.

La

La dernière classe du peuple, en Irlande et dans le Nord de l'Ecosse, se trouva si cruellement tourmentée, en 1773, par les seigneurs de terres, qui en exigeoient inhumainement les rentes, sans examiner si elle pouvoit les payer, qu'un grand nombre de gens prit le parti de fuir en Amérique. On prétend que ce sont ces nouveaux colons qui composèrent la base de l'armée dont on se servit pour commencer la guerre dans cette partie du monde; que ce sont eux qui la conduisirent avec tant de vigueur et de constance; que ce sont eux, enfin, qui ne mirent bas les armes qu'après s'être rendus, ainsi que leur patrie adoptive, indépendans de leurs anciens tyrans. Des sujets opprimés, et que l'on pousse à bout, sont les ennemis les plus dangereux et les plus implacables que l'on puisse s'attirer. Non seulement ces fugitifs défendoient leurs foyers, mais ils étoient animés par un esprit de vengeance qui ne se trouve pas dans un ennemi ordinaire.

Cette année, les capitaines Phipps et Lutwidge, dont l'un montoit le *Sea-horse*, et l'autre le *Carcase*, furent envoyés par le gouvernement pour tenter la découverte d'un passage aux Indes Orientales par les mers du Nord ou par celles du Nord-ouest. Après avoir vogué jusqu'à la latitude de quatre-vingt-un degrés, trente-neuf minutes, ils furent arrêtés par des montagnes, ou plutôt par des îles, de glace, qui leur barrèrent le chemin; et, ne pouvant pas pénétrer plus avant, ils revinrent sans avoir rempli l'objet de leur expédition.

Jamais l'esprit de découverte ne fut porté plus loin que sous les commencemens de ce règne. Quatre différens voyages furent entrepris autour du globe, tous dans la vue de reconnoître les mers du sud. Le commodore Byron partit le premier; il fut bientôt suivi par le capitaine Wallis; le troisième, qui mit à la voile pour ces parages, fut le capitaine Cartaret, et le quatrième le capitaine Cook. Chacun d'eux réussit en partie dans ses projets, soit en découvrant de nouveaux pays, soit en donnant

380 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

donnant des connoissances plus exactes de ceux qu'on connoissoit déjà. Le capitaine Cook fit un second voyage autour du globe ; et il étoit engagé dans une troisième course, quand, au grand regret de tous les admirateurs du vrai mérite, il fut tué dans une querelle avec les habitans d'Owhyhee, île nouvellement découverte dans la mer du sud.

Le privilège de se taxer étoit le grand sujet de dispute entre l'Angleterre et ses colonies Américaines. Le parlement prétendoit avoir seul le droit de les imposer. Les colonies le nioient, et prononçoient qu'on ne pouvoit légitimement les soumettre à l'impôt sans leur consentement. Elles paroissoient disposées à tout risquer, à en venir aux dernières extrémités, plutôt que de consentir à des innovations injustes et arbitraires. Pour les éprouver, et voir si elles oseroient effectuer leurs menaces, on envoya en Amérique du thé sur lequel on avoit mis de certains droits. Non seulement on ne permit pas de le débarquer, mais on le renvoya en Angleterre avec le plus grand mépris et la plus grande indignation. Il fut encore plus mal reçu dans le port de Boston. La populace pilla les vaisseaux, et jeta tout le thé à la mer. Pour punir les habitans de la Nouvelle

A. D. Angleterre de cet acte de violence, le parlement
1774. passa deux bills ; l'un qui interdisoit le port de Boston, l'autre qui retiroit des mains du peuple le droit de se juger lui-même, pour le réunir à la couronne. Le ministère avoit tout réglé à sa fantaisie dans les deux chambres ; mais, comme le parlement alloit bientôt être dissous, il craignit qu'il ne lui fut difficile de se procurer, pour le prochain parlement, des membres aussi complaisans que les derniers, surtout si le peuple avoit le tems de se préparer aux élections de la manière accoutumée. En conséquence, il résolut de se prémunir contre ses antagonistes, et d'étourdir le peuple, par un coup inattendu. Le parlement fut dissous immédiatement après la sixième session ; et on en convoqua

un

un nouveau, également soumis et dévoué aux décisions de la cour.

Les actes de sévérité, dont nous avons parlé plus haut, ne retomboient en apparence que sur la ville de Boston. Mais presque toutes les autres colonies prirent l'alarme. Elles crurent appercevoir, dans le malheur de cette ville sacrifiée, le châtimement qu'elles subiroient bientôt elles-mêmes, puisqu'elles étoient coupables d'un crime à peu près semblable. Elles n'avoient pas jeté le thé à la mer, mais elles avoient refusé de le prendre. Elles se décidèrent à joindre leur cause à celle de la Nouvelle Angleterre. En conséquence, toutes les anciennes colonies Angloises (la Nouvelle Ecosse et la Georgie exceptées) envoyèrent des députés ou des commissaires à une assemblée générale à Philadelphie, qui, prenant le nom de congrès, fit au roi des remontrances fermes et hardies, et demanda réparation des torts qu'on avoit fait aux habitans. L'année suivante, la Georgie se joignit à la confédération, et compléta le nombre des TREIZE PROVINCES UNIES, qui, bientôt après, se révoltèrent contre la mère patrie, et se rendirent enfin souveraines et indépendantes. Le congrès, n'obtenant pas satisfaction de sa requête au roi, engagea les habitans de la Nouvelle Angleterre à s'opposer à l'exécution du bill contre le port de Boston, et de tous les autres actes violens lancés contr'eux; il leur promit des secours en cas de besoin. Ils n'étoient déjà que trop naturellement disposés à la révolte. De toutes les colonies de l'Amérique, la Nouvelle Angleterre étoit peut-être la province qui, par son système d'indépendance en matière de religion, avoit depuis plus longtems conçu le désir, et même entretenu l'espérance, de se procurer une indépendance semblable en matière de gouvernement.

Le feu, qui avoit tant d'années couvé sous la cendre, éclata enfin entre la Grande Bretagne et ses colonies. Le général Gage, gouverneur de la baye de Massachusets, sachant que les colons avoient rassemblé
beaucoup

beaucoup de provisions de guerre dans un endroit appelé Concord, y envoya un détachement pour les détruire. Ce détachement rencontra une compagnie de la milice du pays dans un lieu nommé Lexington, à six milles de Concord. Ils se chargèrent mutuellement pendant quelques minutes ; huit miliciens furent tués et plusieurs blessés. Le détachement continua sa route, et arriva, sans autre obstacle, à Concord, où il pillait les magasins ; mais, à son retour, il fut subitement attaqué par un grand corps de milices, qui fit sur lui un feu terrible jusqu'à son arrivée à Boston. Les troupes royales perdirent, dans cette action, deux cent soixante-treize hommes, dont soixante-cinq furent tués, et le reste blessé ou pris. La perte de la milice monta à environ quarante soldats tués et vingt blessés.

Dès que la nouvelle du combat fut sçue dans les différentes parties de la contrée, toute la province prit les armes, et Boston fut, en peu de jours, investi par un corps de milice, composé, à ce que l'on assure, de vingt mille hommes. Le congrès, apprenant l'affaire de Lexington et le blocus de Boston, approuva toutes les démarches des habitans de la Nouvelle Angleterre, et déclara, que le pacte, entre la couronne et les peuples de la baye de Massachusetts, étoit dissous. Il défendit expressément de fournir à l'armée royale des hommes, des navires, des vaisseaux de transport, ou des provisions de quelque espèce que ce fut. Afin de marquer plus sensiblement son mépris pour le gouvernement Britannique, le congrès établit un bureau des postes, à la tête duquel il plaça le docteur Franklin, à qui l'on venoit d'ôter un emploi semblable en Angleterre. Le général Gage fit publier une amnistie générale pour tous ceux qui mettroient bas les armes, et rentreroient dans le devoir, à l'exception de Messieurs Hancock et Adams. Mr. Hancock fut aussitôt nommé président du congrès.

Comme

Comme les choses étoient poussées trop loin pour laisser l'espoir d'une prompte réconciliation, on devoit naturellement s'attendre que chaque parti épieroit l'occasion de frapper quelque coup décisif, et qui put devenir funeste à son adversaire. Cette supposition n'étoit que trop bien fondée ; on ne tarda pas à s'en convaincre. Il y a une éminence, appelée Bunker's Hill, située sur une langue de terre resserrée, dans le voisinage de Boston. Pendant une des nuits si courtes du mois de Juin, les milices du pays élevèrent sur cette colline une forte redoute, des retranchemens considérables, et un parapet presque à l'épreuve du canon. Il falloit les chasser de ce poste ; la ville, et même les vaisseaux qui étoient dans le port, étoient dans le plus grand danger. On envoya les généraux Howe et Pigot, à la tête d'un peu plus de deux mille hommes. L'attaque commence par une des plus vives canonades, tant de la part des assaillans que des vaisseaux, des batteries flottantes, et de la partie la plus élevée de Copshill, dans Boston. Les milices soutiennent ce feu continu et terrible avec une fermeté et un courage digne des troupes les plus aguerries. Elles ne tirent pas un coup de fusil que l'armée royale ne soit arrivée presque jusqu'au pied des ouvrages, mais elles font alors sur elle des décharges si furieuses et si promptement répétées, qu'elles y sèment en un moment la confusion, et font un carnage affreux d'un grand nombre de nos plus braves soldats et officiers. Les troupes royales, néanmoins, se rallient, et reviennent à la charge la bayonnette basse. Leur fureur ne connoit plus de bornes ; ils forcent de tous côtés les retranchemens, et obligent enfin les milices d'abandonner leur poste, et de se retirer sur le continent. Cet avantage leur couta bien cher ; près de la moitié du détachement, c'est à dire, mille cinquante-quatre hommes, furent tués ou blessés.

Il y eut, proportionnellement, beaucoup plus d'officiers qui périrent dans cette affaire que de soldats ; la raison qu'on en donne, c'est que les Américains avoient

avoient formé et employé une certaine quantité de soldats, nommés *marksmen*, ou *riflemen*, par rapport à leur habileté dans l'art de viser. Ils les avoient munis de mousquets d'un nouveau genre, qui non seulement chassoient la balle à une distance plus grande, mais encore la conduisoit en ligne plus droite, que les fusils ordinaires. Ainsi ils visioient et tuoient les officiers avec autant de facilité qu'un oïseleur fait tomber un oiseau perché sur un arbre.

Pour se mettre au fait de leurs motifs, il faut observer, que, tant que dura la guerre, les Américains se montrèrent plus particulièrement acharnés contre les officiers que contre les soldats de l'armée Angloise. Cette conduite avoit sans doute pour fondement l'opinion où ils étoient que la guerre n'étoit pas agréable à la nation en général, et qu'elle n'étoit approuvée et soutenue que par les grands et les gentilshommes, qui formoient les deux classes d'où les officiers étoient tirés. Peut-être avoient-ils encore d'autres vues ; on peut soupçonner qu'ils se propoisoient d'engager les simples soldats à abandonner l'armée, et de les décider, sinon à se joindre aux troupes Américaines, au moins à se fixer dans le pays, et à ajouter ainsi à ses forces et à sa population. Il falloit toute la fidélité qu'ils avoient voué à leur roi, tout l'attachement qu'ils avoient pour leur patrie, pour les mettre en état de résister aux violentes tentations que les Américains n'épargnèrent pas pour les amener à leur but.

Le courage, que les habitans de la Nouvelle Angleterre déployèrent dans cette occasion, encouragea le Congrès à presser ses préparatifs de guerre. Il avoit déjà donné, quelque tems avant, des ordres pour lever et pour soudoyer une armée. Il publia bientôt les motifs qui le portoit à prendre les armes, et la résolution où il étoit de ne les quitter que lorsqu'il auroit obtenu justice, et que le parlement auroit annulé les actes onéreux aux colonies. Mr. Washington, un des députés de la Virginie,

Virginie, fut élu commandant en chef de toutes les forces Américaines.

Pour prouver, cependant, que son intention n'étoit pas de se séparer de la mère patrie, il adressa un manifeste aux habitans de la Grande Bretagne, et un autre au peuple d'Irlande ; il présenta une requête à Sa Majesté, dans laquelle il désavouoit toute idée d'indépendance, et déclaroit que ses plus ardens desirs étoient d'effectuer une réconciliation avec la patrie commune, et de se prêter à toutes propositions qui pourroient être considérées comme justes et honorables. Plusieurs étoient d'avis qu'on cédât aux colonies sur de certains articles qui auroient flatté leur ambition, et qui n'auroient blessé en rien l'honneur ni les intérêts de l'Angleterre. La minorité proposa même à cet effet plusieurs plans, mais ils furent tous rejetés.

Nos ministres paroissent avoir eu l'idée extravagante de subjuguier l'Amérique par la force des armes ; conquête que l'on peut regarder comme impossible, et qui, dans le cas du succès, eut coûté beaucoup plus à conserver que n'auroient valu tous les avantages qu'on en auroit retiré. Lorsqu'on ne peut retenir un grand pays dans l'obéissance que par la force des armes, vaut-il les peines que l'on se donne pour le conserver ? L'aveuglement du ministère étoit si grand, que rien ne fut capable de lui ouvrir les yeux, pas même les informations importantes qu'on reçut de Mr. Penn, un des plus riches particuliers de l'Amérique, et qui en connoissoit le mieux les affaires. Il descendoit de ce fameux Penn qui avoit fondé la colonie de Pensylvanie : il étoit lui-même un des principaux membres de cette province. Le congrès l'avoit chargé de présenter sa requête au roi. Il fut introduit dans la chambre des lords, et prouva que les colonies n'avoient aucun dessein de s'ériger en états indépendans ; qu'au contraire elles ne désiroient rien tant que de terminer leurs débats avec la mère contrée à des conditions équitables ; que, si leur démarche à ce sujet (la requête) n'étoit pas reçue convenablement, il

étoit à craindre qu'elles ne s'unissent avec des puissances étrangères ; et que, si ces alliances avoient lieu, il ne seroit pas aisé de les rompre. On n'eut aucun égard à ces raisons, et le ministère déclara qu'on ne répondroit point à la requête.

On imagine sans peine qu'elle impression tant de mépris et tant de hauteur durent faire sur l'esprit des Américains, énorqueillis de la gloire qu'ils venoient d'acquérir par leur bravoure dans l'affaire de Bunker's Hill. Ils commençoient à connoître l'étendue de leurs forces. Tant que dura cette malheureuse querelle, nos ministres semblent avoir eu trop mauvaise opinion du courage et des ressources des Américains. C'étoit alors l'instant de mettre fin aux contestations avec les colonies, sans pousser plus loin les hostilités. On en laissa échapper l'occasion ; elle ne se représenta jamais.

Les Américains ne se contentèrent pas de se tenir sur la défensive ou dans les limites des provinces confédérées. Un parti de la milice de la Nouvelle Angleterre et de la Nouvelle York, conduit par les généraux Montgomery et Arnold, se jeta sur le Canada. Il emporta les forts de Chamblée et de St. Jean, et même la ville de Montréal. Il essaya de prendre Quebec d'assaut ; mais la mort de Montgomery, et les blessures qu'Arnold avoit reçues dans l'attaque, l'obligèrent à abandonner l'entreprise. Un corps considérable de troupes arriva bientôt après d'Angleterre, et força les Américains d'évacuer cette province.

L'armée, renfermée dans Boston, étoit réduite aux dernières extrémités. Le général Howe, qui avoit succédé dans le commandement au général Gage, malgré son courage, ses talens militaires, sa fertilité en ressources et en expédiens, désespéroit de se tirer de la position embarrassante où il se trouvoit. On lui avoit coupé toute communication avec le continent d'Amérique, dont il ne pouvoit s'attendre à recevoir aucun secours ; les convois d'Angleterre n'arrivoient que lentement ;

lentement ; encore plusieurs étoient-ils surpris par l'ennemi. En un mot, l'armée et les habitans de Boston étoient en proie à toutes les horreurs de la disette la plus affreuse. Pour surcroît d'affliction, les Américains avoient dressé de fortes batteries sur les montagnes adjacentes à la ville, et dans le printems leurs canons commencèrent à y faire un ravage incroyable. A. D. Ne pouvant résister au feu et à la famine, ils jugèrent enfin absolument nécessaire d'évacuer la place. 1776. L'armée, et les citoyens qui voulurent la suivre, s'embarquèrent sur des bâtimens de transport, s'éloignèrent promptement de Boston, et arrivèrent, sans autre danger, à Halifax, dans la Nouvelle Ecosse. Dès que le général Howe eut quitté la ville, le général Washington en prit possession, et, assisté de quelques ingénieurs étrangers, il la fortifia de manière à la rendre imprenable.

On fit, à la même époque, une tentative contre Charles-town, capitale de la Caroline Méridionale, qui nous prouva que nous connoissons peu les ports et les havres des côtes de l'Amérique. L'intérieur de cette contrée nous étoit également inconnu. La flotte étoit commandée par le chevalier Pierre Parker, et les troupes de terre par le général Clinton. L'armée débarqua dans une isle nommée Long Island, qui n'est séparée de celle de Sullivan que par un détroit qu'on assuroit n'avoir pas plus de dix-huit pouces de profondeur à la basse marée. Sur ce rapport vague, nos généraux dressèrent le plan de leur expédition, et le succès fut tel qu'on devoit s'y attendre. L'ennemi avoit placé de fortes batteries dans l'isle de Sullivan, pour empêcher les vaisseaux d'approcher de la ville. L'amiral attaqua ce poste avec beaucoup de courage ; mais, quand les troupes voulurent, pour le secourir, passer d'une isle à l'autre, elles trouvèrent que le détroit, au lieu de dix-huit pouces, n'avoit pas moins de sept pieds, de profondeur. Il en résulta, que l'amiral, après avoir soutenu le combat pendant dix heures, après

avoir perdu plusieurs de ses plus braves officiers et soldats, et même un vaisseau de guerre, auquel il mit le feu de peur qu'il ne tombât entre les mains des ennemis, fut obligé d'abandonner son entreprise comme totalement impraticable.

La nouvelle de cet échec, et de la méprise qui l'occasionna, fut reçue en Angleterre avec la plus parfaite indifférence. Nos ministres, et une grande partie du peuple, paroissent ne plus se soucier de l'honneur et de l'intérêt national. On eut dit, que la nation, persuadée du peu de gloire qu'elle devoit retirer de cette guerre, regardoit les défaites comme ne tirant à aucune conséquence. Les pertes, les malheurs, qui, dans une expédition contre un ennemi étranger, eussent indigné la nation, et attiré sur leurs auteurs tout le poids de la vengeance publique, passèrent alors pour des évènements ordinaires, et qui ne méritoient pas de fixer l'attention.

Les Américains commencèrent à penser que leur querelle avec la mère patrie étoit poussée trop loin pour conserver l'espoir d'une réconciliation sincère et durable. Ils réfléchirent aussi, que, tant qu'ils continueroient à se reconnoître sujets de la Grande Bretagne, le reste du monde les regarderoient comme des rebelles armés contre leur légitime souverain; et que cette opinion pourroit détourner les puissances étrangères de contracter ouvertement des alliances avec eux. Ces considérations les décidèrent à publier alors leur fameuse déclaration d'indépendance, par laquelle ils se délièrent de l'obéissance due à la couronne d'Angleterre, et s'éri geoient en états libres et souverains.

Le général Howe ne demeura pas dans l'inaction à Halifax. Il mit à la voile, et arriva à New York. Il y fut joint par le lord Howe, son frère, qui étoit à la tête d'une grande flotte, et qui lui amenoit un corps de troupes considérable. Il chassa d'abord l'ennemi de Long Island, et ensuite de la ville de New York. Il le força bientôt après d'abandonner Kingsbridge, situé à l'extrémité

l'extrémité de l'île de New York, où il s'étoit fait de bons retranchemens. Il le poursuivit jusques dans un endroit nommé White Plains, (les plaines blanches,) où il y eut entr'eux quelques légères escarmouches ; mais, ne pouvant pas l'engager à un combat général, il retourna à New York, où il cantonna ses troupes.

On prétendit alors que les affaires du congrès étoient alors dans la plus fâcheuse situation ; que ses soldats n'avoient été enrolés que pour un certain tems, qui venoit d'expirer ; et que son armée, qui d'abord montoit à vingt-cinq mille hommes, se trouvoit réduite à trois mille. Deux entreprises du général Washington, qui contribuèrent à la fois à relever le courage de ses troupes et à abattre celui des Anglois, semblent mal s'accorder avec cette opinion. La nuit de Noël, il traversa la Delaware sans être apperçu ; et, ayant attaqué un corps de troupes Hessoises cantonnés à Trenton, il en fit neuf cent dix-huit prisonniers, et les emmena avec lui. Peu de jours après, il passa de nouveau la rivière, et, tombant sur les troupes Angloises que commandoit le colonel Mawhood, il en tua ou prit le plus grand nombre. Ces succès sont dûs, peut-être, autant à la connoissance exacte qu'il avoit du pays qu'à la supériorité de ses forces. Mais nos ministres et nos généraux ne parurent jamais faire attention à l'avantage qu'il avoit d'avoir pu étudier le terrain ; ils eussent dû chercher au moins à le balancer par quelque autre, et ne firent pas la moindre tentative pour cela.

La France et l'Espagne avoient jusqu'alors affecté d'observer la neutralité la plus exacte entre l'Angleterre et les colonies Américaines. Mais une démarche, qu'elles ne tardèrent pas à faire, donna bientôt des raisons de suspecter leur sincérité. Elles laissèrent l'entrée de leurs ports libre aux corsaires Américains, et leur permirent de disposer publiquement des prises qu'ils avoient faites sur les marchands Anglois. Elles fournirent secrètement aux colonies de pièces d'artillerie et d'autres munitions de guerre. Un grand nombre d'offi-

ciers et d'ingénieurs François passèrent dans cette partie du monde, et, se joignant à l'armée Américaine, y firent usage de leur expérience et de leur habileté, et ajoutèrent d'autant à la force de l'ennemi. Ces deux puissances travailloient, en même tems, avec la plus grande diligence, à augmenter leur marine. Toutes les personnes de bon sens jugèrent, et même osèrent prédire, qu'elles jeteroient bientôt le masque, et se déclareroient ouvertement en faveur des Américains. Le ministère ajouta encore à ses fautes celle de ne point faire attention à des preuves aussi évidentes de leurs mauvaises dispositions à notre égard, et même de mépriser les avis de ceux qui cherchoient à les leur faire appercevoir, et qu'il traitoit de visionnaires.

Nous avons observé plus haut, qu'à l'avènement du roi au trône, on lui avoit assuré un revenu annuel de huit cens mille livres sterling pour les dépenses de sa maison. Cette somme ne se trouvoit pas suffisante relativement à la grande quantité de pensions. On accorda un demi million pour payer les arrérages des pensions, et, de plus, une augmentation de cent mille livres pour les dépenses et pour les charges particulières de S. M. Si l'on veut savoir l'opinion que quelques uns des ministres eux mêmes avoient de cet'e innovation, on n'a qu'à recourir au discours que le chevalier Fletcher Norton, orateur des communes, fit au roi, en lui présentant le bill dressé à ce sujet : il lui dit, que ses fidèles communes lui donnoient cette marque de leur affection dans un tems où elles gémissaient sous le poids de fardeaux qu'elles pouvoient à peine supporter. "Elles ont," continua-t-il, "non
 "seulement accordé à votre majesté une somme immense
 "pour la défrayer de ses dépenses extraordinaires, mais
 "elles y ont ajouté un supplément de revenu considéra-
 "ble, et tel qu'on ne l'avoit point encore fait, au dessus
 "même des plus grandes dépenses que peut faire votre
 "majesté. Sire, elles ont agi de la sorte dans la certi-
 "tude bien fondée que vous employeriez avec sagesse ce
 "qu'elles vous ont accordé si libéralement." Les mar-
 chands,

chands, les officiers subalternes, de la couronne, peuvent savoir si la somme immense de neuf cens mille livres suffit aux dépenses de la maison. Quant aux officiers supérieurs, entre les mains desquels passe l'argent, nous leur supposons assez d'intérêt à la gloire de leur souverain pour ne pas souffrir qu'il soit trop en arrière avec eux.

Au mois de Juin, le général Howe ouvrit la campagne dans la province de New York, et fit encore tous ses efforts pour engager l'ennemi à en venir à une action décisive ; mais le général Washington l'évita toujours avec un habileté et un succès qui lui méritèrent le nom du *Fabius Américain*. Le général Howe, reconnoissant qu'il étoit impossible de forcer l'ennemi à une bataille dans les colonies Septentrionales, résolut de tenter fortune dans les provinces situées plus au Sud. Il embarqua son armée sur environ deux cens bâtimens de transport, et fit voile pour Philadelphie : arrivé à l'embouchure de la Delaware, qui conduit directement à cette ville, il trouva le lit de la rivière rempli d'une quantité de piquets, qui rendoient le passage impossible. Il fut alors obligé de faire aborder ses troupes à Elk-ferry, dans Maryland ; après avoir quitté cet endroit, il rencontra bientôt, dans sa marche, le général Washington, sur les bords de la rivière Brandy-wine. Washington, dont le plus grand désir étoit de défendre Philadelphie, se détermina alors, contre sa coutume, à hasarder une bataille. Les deux armées se chargèrent avec furie, et, après un combat sanglant, qui dura une journée entière, les Américains furent enfin obligés de céder à la force des troupes Angloises mieux disciplinées. L'armée royale put alors poursuivre sa route jusqu'à Philadelphie, dont elle s'empara, quoique la plus grande partie des troupes fut campée dans un village nommé German-town, distant d'environ six milles de la capitale.

Le

392 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Le général Washington, quoique vaincu à la journée de Brandy-wine, n'étoit ni affoibli ni découragé ; et, peu de tems après, il exécuta un projet hardi, que ses partisans n'avoient pas plus soupçonné que ses ennemis ne l'avoient prévu. Il étoit campé dans un endroit appelé Skippach Creek, à près de seize milles de German Town, où il avoit reçu un renfort considérable. Le trois d'Octobre, il quitta ce poste, au milieu du silence de la nuit, et, arrivant à German Town vers les trois heures du matin, il tomba sur les troupes royales avec tant d'impétuosité, qu'il les mit en déroute ; elles se rallièrent bientôt, et, revenant à la charge, elles forcèrent à leur tour l'ennemi à la retraite. Il la fit en bon ordre, qu'il emporta ses canons. L'armée royale perdit environ cinq cens hommes ; la perte des Américains fut probablement plus considérable.

Le général Howe fut encore plus malheureux en voulant détruire les forts que l'ennemi avoit élevés sur les bords de la rivière, et qui empêchoient les navires chargés de provisions d'approcher de la ville. Un corps considérable de troupes Hessoises, qu'il y envoya, et dont la plus grande partie fut ou tuée ou blessée, abandonna l'entreprise ; mais, comme il falloit absolument détruire ces forts, pour que l'armée put subsister à Philadelphie pendant l'hiver, quelques vaisseaux de guerre remontèrent la rivière, et firent bientôt cesser le jeu des batteries. Voyant qu'on se préparoit à attaquer les forts du côté de la terre, l'ennemi jugea prudent de les évacuer. Malgré cela, les piquets continuèrent à rester dans le lit de la rivière, et à en fermer le passage aux vaisseaux de guerre et à tous les bâtimens un peu considérable.

Les troupes royales ne réussirent pas aussi bien dans les provinces Septentrionales que dans celles du Sud. Le général Burgoyne, qui commandoit en Canada une armée d'environ dix mille hommes, y compris quelques Indiens, voulut faire une tentative sur la Nouvelle Angleterre. Il traversa sans obstacle les lacs George et Champlain ;

Champlain; et s'empara même du fort de Ticonderago. Mais, à son arrivée à Saratoga, il se vit tout à coup investi et attaqué par un corps supérieur de troupes de la Nouvelle Angleterre, sous les ordres des généraux Gates et Arnold. Il les chargea à deux différentes reprises avec la plus grande intrépidité; et perdit beaucoup de monde; son camp fut enveloppé de toutes parts, et lui et les siens furent obligés de capituler. Ils promirent de mettre bas les armes, et l'ennemi s'engagea à les conduire à Boston, où on leur permettroit de s'embarquer pour la Grande Bretagne, à condition qu'ils ne serviroient plus contre l'Amérique pendant la présente guerre.

Il s'étoit opéré, peu de tems avant, une révolution extraordinaire aux Indes Orientales. Le lord Pigot, gouverneur de Madras, avoit été saisi et emprisonné par les chefs du conseil, sans qu'on lui en donna d'autres raisons sinon qu'il avoit mis en exécution les ordres des directeurs. L'animosité étoit si grande, qu'on crut d'abord que sa vie même étoit en danger. Le chagrin qu'il en conçut fit, en peu de tems, ce que ses ennemis n'avoient osé faire, par des motifs d'humanité ou de prudence. Il avoit une ame trop élevée pour oublier l'indigne traitement qu'il avoit essuyé; il tomba malade, et mourut. On le regretta sincèrement; et, sans faire de comparaisons odieuses, on peut assurer, que, de tous ceux qui se sont enrichis dans les Indes, ce gouverneur fut celui auquel on a le moins de reproches à faire.

Les guerres civiles sont toujours accompagnées d'un enthousiasme qui souvent pousse les hommes à commettre des crimes dont la seule idée les revolteroit dans des momens plus calmes. C'est sans doute un de ses instans de délire qu'on doit attribuer l'action d'un certain Jacques Aitken, connu communément sous le nom de Jean le Peintre, qui mit le feu à la corderie de Portsmouth, et à une rue appelée Quay-lane, à Bristol. On dit même qu'il avoit formé le dessein de brûler toutes

toutes les principales villes commerçantes de l'Isle, avec leurs chantiers et leurs vaisseaux. Mais, avant qu'il put exécuter des projets si atroces, il fut arrêté ; on lui fit son procès, et il fut condamné à être pendu.

A. D. Enfin, ce qu'avoient prévu, depuis long-
1778. tems, presque tous les individus du royaume qui étoient sans prévention et en état de juger, arriva. On vit se vérifier tout ce qu'avoit prédit dans le parlement le parti de l'opposition. La France jeta le masque qu'elle avoit porté jusqu'à ce jour, et se déclara ouvertement en faveur des colonies Américaines, qu'elle reconnut souveraines et indépendentes.

Le général Clinton, qui avoit succédé au général Howe dans le commandement de l'armée, évacua Philadelphie, et se retira à New York. Il eut dans sa marche une rencontre avec le général Washington ; mais il n'y eut que peu de perte de part et d'autre. On accusa le général Lee de ne s'être pas comporté avec sa valeur ordinaire dans l'engagement. On le trouva coupable, et on lui interdit le service pendant un an. Il est à propos de remarquer, que cet officier avoit autrefois servi dans l'armée Angloise, qu'il avoit quittée par mécontentement ; et qu'il avoit depuis embrassé la cause des Américains, dont il avoit soutenu les intérêts avec zèle et avec courage. Il s'étoit particulièrement distingué à la défense de l'Isle de Sullivan. Quelque tems avant, il avoit été fait prisonnier par un détachement de l'armée Angloise ; il s'étoit vu sur le point d'être jugé et puni comme déserteur ; mais le congrès avoit déclaré, que, si on commettoit quelque violence à son égard, il useroit aussitôt de représailles sur les officiers Anglois qu'il avoit en son pouvoir. Pour compenser la perte de Lee, un parti peu considérable d'Américains enleva le général Prescott, et bientôt on fit un échange.

Quoique

Quoique la guerre n'eut pas été formellement déclarée entre la Grande Bretagne et la France, on ne doutoit pas, cependant, que ces deux nations rivales ne cherchassent à s'attaquer. Les deux partis équipèrent des flottes. M. d'Orvilliers commandoit l'escadre Française; l'amiral Keppel étoit à la tête de l'escadre Angloise. Ils se rencontrèrent le vingt-sept de Juillet; on se canonna, mais sans en venir à une action décisive. L'amiral Palliser, commandant en second de la flotte, accusa l'amiral Keppel de n'avoir pas fait son devoir. On instruisit son procès, et il fut honorablement déchargé de l'accusation. On fit ensuite le procès à l'amiral Hugh Palliser, accusé d'avoir défobéi aux signaux qui lui avoit été donnés; il fut condamné sur des points, et déchargé sur d'autres.

Le célèbre comte de Chatham, un des plus grands orateurs de son siècle, un des ministres les plus habiles et les plus heureux qu'ait jamais eu l'Angleterre, mourut dans le cours de cette année. Le parlement donna, pour acquitter ses dettes, une somme de vingt mille livres sterling, comme une marque de reconnoissance des services éminens qu'il avoit rendus à la patrie. On assigna une pension annuelle de quatre mille livres à son fils et son successeur, et cette pension est reversible sur tous ceux de ses descendans qui hériteront du comté de Chatham. On lui fit de pompeuses funérailles dans l'abbaye de Westminster, où il est enterré, et on lui érigea un mausolée aux dépens du trésor public.

Ce fut encore en 1778 qu'un aventurier des plus hardis, nommé Paul Jones, répandit l'alarme sur toutes les côtes occidentales de l'Isle. Il aborda à Whitehaven, où il brula un vaisseau dans le port, et il essaya même de mettre le feu à la ville. Il fit ensuite une descente en Ecosse, et pilla la maison du comte de Kirk. A. D. 1779. Quelque tems après, il livra un combat sanglant au capitaine Pearson, qui commandoit le *Serapis*, et qu'il força de se rendre. Son propre vaisseau avoit été si maltraité dans l'action, qu'il sombra dès qu'il

qu'il en fut sorti pour se mettre en possession de sa prise. Le capitaine Farmer, commandant le Quebec, eut aussi un combat très vif avec un vaisseau François de beaucoup supérieur au sien. Il se défendit opiniâtrément jusqu'à ce que le feu, prenant par hazard à son navire, le fit sauter en l'air : il y perit, et presque tout son équipage.

Le théâtre des engagements les plus sérieux, entre les flottes Angloises et Françaises, furent les Indes Occidentales, où nous primes Ste. Lucie. Cet avantage fut plus que contrebalancé par la perte des isles de la Dominique, de St. Vincent, et de la Grenade, qui nous furent enlevées par l'ennemi. Il n'arriva, dans cette année, rien de bien important en Amérique, si ce n'est la réduction de la Géorgie par le commodore Parker et le colonel Campbell ; le comte d'Estaing, commandant de l'escadre Française, et le général Lincoln, qui étoit à la tête d'une escadre Américaine, essayèrent de la reprendre ; mais ils furent courageusement repoussés par le major-général Prevost. Le général Washington se tint toujours sur la défensive ; et le chevalier Henry Clinton, avec toutes ses ruses et tous ses talens militaires, ne put jamais le forcer à une bataille.

On fit encore de nouvelles tentatives pour terminer à l'amiable tous les différens avec les colonies Américaines. On envoya dans cette partie du monde trois commissaires, le comte de Carlisle, Mr. Eden, et le gouverneur Johnstone, pour entamer des négociations ; mais vainement espéroit-on de terminer, à l'aide de quelques coups de plume, des querelles envenimées, et qui avoient déjà coûté tant de sang. Nous ne parlons de cette négociation que pour rappeler la réponse noble et fière de M. Reed, général Américain, à un des commissaires, qui lui offroit dix mille livres sterling, et un des emplois des colonies qui sont à la nomination du roi, s'il vouloit faire usage de son crédit pour préparer un accommodement. Mr. Reed regarda cet offre
comme

comme un piège qu'on lui tendoit pour le corrompre :
" Je ne vaudrais pas la peine d'être acheté," dit-il ;
" mais, tel que je suis, le roi de la Grande Bretagne
" n'est pas assez riche pour le faire." Les guerres et
les commotions civiles donnent souvent naissance aux
vices les plus honteux ; mais quelquefois c'est à elles
qu'on doit les traits les plus sublimes de vertu. C'est
au milieu d'elles qu'on voit briller le patriotisme le plus
désintéressé, le courage le plus héroïque, les principes
les plus fermes et les plus incorruptibles. De préten-
dus politiques, hommes vils et sans mérite, se sont
permis de juger l'espèce humaine d'après eux-mêmes,
et ont avancé pour maxime que tout homme avoit son
prix. En voici un qui paroît évidemment au dessus de
tout *prix*.

Le roi d'Espagne suivit l'exemple de la France, et re-
connut l'indépendance des colonies Américaines : les
flottes de ces deux nations se réunirent. L'Angleterre
n'en avoit point d'égales à leur opposer. On mit, pen-
dant l'été, la milice sur pied, et on la cantonna dans les
différentes parties du royaume. Cela servit, au moins,
à tirer de son engourdissement cette race infortunée de
mortels que le tems accable, et qui ne savent comment
passer les mois de l'été quand ils ne sont plus dans le
cercle d'amusemens et de plaisirs qui font leurs délices
dans la capitale pendant l'hiver.

Les événemens civils de l'année suivante ne
consistèrent que dans quelques tentatives que
l'on fit pour diminuer les dépenses publiques. A. D. 1780.
D'après le plan de Mr. Burke, on supprima le bureau
du commerce, et quelques autres bureaux qui n'étoient
pas plus utiles. En conséquence d'une motion faite par
le ministre lui-même, on nomma des commissaires pour
examiner l'emploi des deniers publics. Les découvertes
qu'ils firent, dans le cours de leur examen, répandirent
un grand jour sur la recette et sur la dépense de plusieurs
branches du revenu national.

398 HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Un homme fortit, vers le même tems, de l'obscurité où il s'étoit trouvé enseveli, depuis quelque tems, par des dettes et des embarras, je ne dirai pas pour rétablir l'honneur du pavillon Britannique, (il n'a jamais été terni,) mais pour le porter à un degré de gloire plus éminent que n'avoient fait les derniers amiraux. L'amiral Rodney, cet officier distingué, partit pour Gibraltar à la tête d'une escadre, et intercepta, dans sa route, un riche convoi de vaisseaux marchands appartenans à l'Espagne. Il défit ensuite une flotte de la même nation, prit le vaisseau de l'amiral don Langara, et trois autres vaisseaux de ligne. Quelques mois après, il livra, dans les Indes Occidentales, une bataille opiniâtre à une flotte Française, supérieure à la sienne, et commandée par le comte de Guichen; et, pour réunir tous ses exploits en un seul et même tableau, il remporta, en 1782, une victoire glorieuse, dans le voisinage de la Jamaïque, sur une autre flotte Française, sous les ordres du comte de Grasse, et prit plusieurs vaisseaux, parmi lesquels se trouvoit le vaisseau amiral, la Ville de Paris, de cent dix canons. Ces actions héroïques le firent élever à la dignité de pair du royaume, qu'il paroît avoir bien mérité.

Les principaux évènements de la campagne de 1780, en Amérique, furent, la réduction de Charles-town, dans la Caroline Méridionale, par le chevalier Henry Clinton et l'amiral Arbuthnot; la défaite du général Gates, par le lord Cornwallis; l'exécution du major Andrée, adjudant-général de l'armée Angloise, qui fut surpris sous un déguisement dans les retranchemens des Américains, et condamné comme espion; enfin, la désertion du général Arnold, qui quitta le service des colonies pour se joindre aux troupes royales.

Il y eut dans l'intérieur du royaume une émeute affreuse, et à jamais mémorable. A l'occasion de quelques grâces accordées par le parlement aux Catholiques Romains, une populace effrénée s'assembla dans

St.

St. George's Fields, pour demander aux chambres la révocation de ces actes d'indulgence. Bientôt après, elle courut exercer les plus abominables ravages. Ces séditieux détruisirent toutes les chapelles catholiques, dans la ville et dans les environs ; ils mirent le feu aux prisons de Newgate, de Fleet, du Banc du Roi, et aux maisons d'un grand nombre de particuliers. Ils alloient forcer la banque ; mais ils furent heureusement repoussés par un corps de citoyens qui s'étoient exercés dans la discipline militaire, et se donnoient le nom d'Association de Londres ; des troupes régulières vinrent les soutenir, et ces deux corps réunis apaisèrent l'émeute. Il y eut près de deux cent vingt chefs des séditieux tués ou mortellement blessés. On fit le procès au lord George Gordon, pour avoir assemblé cette populace : mais il parut que de simples préjugés religieux l'avoient séduit ; qu'il n'avoit jamais encouragé le peuple à la violence, ni soupçonné même qu'il put en commettre ; et il fut acquitté.

Les évènements de 1781 ne sont ni nombreux A. D. ni importans. Néanmoins, ce qui arriva dans 1781. les différentes parties du globe mérite d'être rapporté. Comme si nous n'avions pas un assez grand nombre d'ennemis sur les bras, nous jugeames à propos d'en augmenter la liste, en nous engageant, témérairement peut-être, et sans nécessité, dans une guerre avec la Hollande. Nous lui enlevames, dans les Indes Occidentales, l'isle de St. Eustache, que les François ne tardèrent pas à reprendre. Il se livra un combat opiniâtre, à Dogger-bank, entre une petite escadre Angloise, sous les ordres de l'amiral Hyde Parker, et un même nombre de vaisseaux Hollandois, commandés par l'amiral Zoutman. L'action dura trois heures quarante minutes ; aucun des deux partis ne le céda à l'autre en valeur, et l'avantage fut égal des deux côtés.

Il y eut en Amérique quelques légères escarmouches sur terre, quelques petits combats sur mer, où nous

fumes tantôt vainqueurs et tantôt vaincus. Mais le comte de Cornwallis, notre commandant en second, se laissa engager, en Virginie, dans une ambuscade, d'où aucune ruse, aucuns talens militaires, ne pouvoient le tirer. Il fut obligé de se rendre, lui et ses soldats, prisonniers de guerre aux armes combinées de France et d'Amérique, sous les ordres du général Washington. Ce fut la seconde armée Angloise prise dans le nouveau continent. Si quelque chose eut été capable d'ouvrir les yeux à nos ministres, ces disgraces auroient pu le faire, et les convaincre de la grande difficulté, ou plutôt de l'impossibilité absolue, de continuer heureusement la guerre dans un continent si étendu et si éloigné ; où nous avions pour ennemis les naturels du pays, qui, par leur connoissance exacte du terrain, avoient tant d'avantage sur nous.

Nous eumes un peu plus de succès dans les Indes Orientales. Hyder Ali et les Marattes réunis avoient tourné leurs armes contre nous ; ils avoient défait le colonel Baillie, et obligé le chevalier Hector Monro à la retraite. Mais le chevalier Eyre Coote arriva, prit le commandement de l'armée, et remporta sur l'ennemi une victoire complète.

A. D. Quoique la prise du lord Cornwallis ne termina pas la guerre sur le champ, on peut dire 1782. qu'elle en hâta la conclusion. Toutes les espérances de reconquérir l'Amérique s'étoient évanouies ; on les regardoit, dès ce moment, comme vaines et chimériques. Si l'un continua les hostilités, ce fut plutôt pour maintenir l'honneur des armes Angloises que dans la vue de subjuguier les colonies. Ce qui faisoit le sujet de la guerre fut abandonné comme impossible à obtenir ; et l'on ne songea plus qu'à la paix. Mais, comme elle ne pouvoit être décemment conclue par le ministère actuel, qui s'y étoit si longtems et si opiniâtrément opposé, il en falloit absolument composer un nouveau. Les anciens ministres furent donc congédiés, et on en nomma

nomma d'autres à leur place. Le marquis de Rockingham fut fait premier lord de la trésorerie ; le lord Jean Cavendish chancelier de l'échiquier ; Mr. Fox et le lord Shelburne secrétaires d'état ; le duc de Richmond grand maître de l'ordonnance ; et le général Conway commandant en chef de l'armée. En un mot, il ne resta guères en place, de l'ancien ministère, que le lord Thurlow, pourvu de l'office de chancelier, auquel on attribue principalement ces changemens.

Nous avons presque oublié d'observer, que, depuis le commencement des hostilités avec l'Espagne, la forteresse de Gibraltar avoit été investie et bloquée par les troupes de cette nation. Mais la bravoure et le génie du général Elliot, gouverneur de la place, rendirent tous leurs efforts inutiles. Il leur laissoit la liberté d'achever leurs ouvrages avant de paroître songer à s'y opposer ; et, dans l'espace de quelques heures, il les réduisoit en cendres, ou les ruinoit de fond en comble. Dans leur dernière tentative, ils attaquèrent la place avec un grand nombre de galiotes à bombes, qu'on disoit à l'épreuve du feu. Il les embrasa facilement, en y jetant des boulets rouges. Les Espagnols échouèrent dans cette expédition, et réussirent dans deux autres. Ils prirent sur nous l'île de Minorque et la Floride Occidentale.

Le ministère travailloit sans relache à la paix. Les négociations s'entamèrent à Paris, et furent, malheureusement pour la nation, rompues, tout à coup, par la mort du plénipotentiaire, le marquis de Rockingham. Le comte de Shelburne lui succéda. Ce contretems chagrina si fort les principaux membres de l'administration, que Mr. Fox, le lord Jean Cavendish, Mr. Burke, trésorier général des troupes, et plusieurs autres employés, se dédirent de leurs places. Le nouveau ministère (car on peut l'appeler ainsi) se montra aussi empressé que l'ancien à accélérer la paix. Il en stipula les conditions du mieux qu'il lui fut possible. Mais, avant qu'il put terminer le
grand

grand ouvrage de la pacification générale, il fut obligé de céder au crédit supérieur de Mr. Fox et du lord A. D. North, qui se lièrent ensemble, et, après avoir 1783. été antagonistes déclarés, embrasèrent les mêmes vues politiques, et s'aidèrent en amis dans l'administration. Mr. Fox eut ainsi la satisfaction de conclure la paix qu'il avoit sollicité avec tant d'ardeur sous le marquis de Rockingham; tandis que le lord North fut forcé, malgré lui, de reconnoître l'indépendance de ces colonies, que lui-même, son souverain, et la nation, s'étoient longtems flattés de ramener ou de subjuguier.

Dès que la paix fut conclue, l'état de nos affaires dans les Indes Orientales fut le premier objet qui fixa l'attention du ministère. Nous ne nous permettrons point de juger si le bill, qu'on appelle ordinairement *le bill de Mr. Fox*, et dont l'objet étoit de régler ces affaires, ne fut point trop violent. Mais, à coup sur, s'il y a jamais eu, dans le corps politique, une blessure qui ait exigé l'entremise d'un ministre hardi, c'est l'état où se trouvent les Indes Orientales. On n'y voit, depuis trop longtems, que des scènes de cruauté, de cupidité, et de tyrannie, plus affreuses peut-être que toutes celles que nous présentent les annales de l'univers. Cependant, les clameurs que ce bill excita dans la nation, et les artifices, les plaintes amères, des gens intéressés dans les succès de la compagnie, contribuèrent à renverser le ministère. Il fut donc, à son tour, obligé A. D. de faire place, non au lord Shelburne, (il ne jugea pas à propos de paroître,) mais probable- 1784. ment à tous ceux qu'il voulut recommander. Le parlement fut dissous, et l'on fit partir des lettres circulaires pour en convoquer un nouveau.

29 0062

F I N.

BOOKS sold by B. LAW, N° 13, in Ave-Mary Lane, Ludgate-Street; and P. ELMSLY, in the Strand.

1. **A** GRAMMAR of the FRENCH TONGUE, grounded upon the Decisions of the FRENCH ACADEMY: Wherein all the necessary Rules, Observations, and Examples, are exhibited in a Manner intirely new. Dedicated (by Permission) to the Right Honourable Lord LYTTLETON. The Fifth Edition. Price 2s. bound.

2. Entertaining and Instr. uctive EXERCISES, with the Rules of the French Syntax. The Fifth Edition. Price 2s. bound.

3. FABLES AMUSANTES, avec une Table générale et particulière des Mots, et de leur Signification en Anglois, selon l'Ordre des Fables, pour en rendre la Traduction plus facile à l'Ecolier. Fifth Edition. Price 2s.

4. Le Guide du Traducteur: Or, The Entertaining and Instructive EXERCISES, rendered into French. Price 2s. bound.

5. Practice of the French Pronunciation, alphabetically exhibited, with two Spelling-Vocabularies, French and English, &c. Fourth Edition. Price 1s.

6. Contes Moraux, amusans et instructifs, à l'Usage de la Jeunesse, tirés des Tragédies de Shakespeare. Prix 3s. 6d.

7. Contes Moraux, Histoires divertissantes, et Romans, tirés des Oeuvres de M. Le Sage. Prix 3s. 6d.

8. La Bonne Mère, contenant de petites Pièces dramatiques, chacune précédée de la Définition et suivie de la Morale, entre la bonne Mère et ses deux Filles, avec des Extraits historiques et des Anecdotes convenables, à l'Usage de la Jeunesse. Prix 3s. 6d. 2d Edition, corrected.

••• This compilement is well adapted for the entertainment and improvement of young ladies, in particular, who are learning the French language; it may also be read with advantage by the youth of both sexes. Monthly Review, July, 1787.

9. Lettres

BOOKS sold by B. LAW and P. ELMSLY.

9. *Lettres choisies sur toutes Sortes de Sujets; or, a Collection of familiar Letters in French and English.* Second Edition, Price 1s. 6d.

10. Neatly engraved on a whole Sheet, the **FRENCH VERBS, REGULAR and IRREGULAR**, alphabetically conjugated, with Figures and preliminary Observations, in an entire new, plain, and easy, Manner. Principally designed for those who are taught privately, to avoid the tedious Learning of the Verbs. Price 1s. 6d.

11. The French Student's *Vade mecum*, or a View of the French personal Pronouns, shewing, at Sight, their different Order in a Sentence, used affirmatively, both with and without an Interrogation. Price 6d.

12. The particular and common Terminations of all the Tenses of the French Verbs, neatly engraved. Price 6d.

13. *Elements of French Conversation.* Fourth Edition. Price 1s. 6d.

14. A Short Account of French Poetry, with Directions about the Manner of reading French Verses; To which are added, several Specimens of Odes, Eclogues, Elegies, Epigrams, Sonnets, Madrigals, Stanzas, &c. Price 6d.

15. *Lettres sur l'Origine et l'Antiquité des Langues.* Price 2s. 6d. sewed.

16. *Brevis ad Artem cogitandi Introductio ad instituendum judicium, ornandamque ingenium studiose Juventutis accommodata.* Price 2s. 6d. sewed.

17. *Elémens de la Langue Angloise, contenant ce qui est renfermé d'essentiel et de nécessaire dans des Ouvrages plus volumineux, et renfermant ce qui n'est pas contenu dans les derniers, les Prépositions inséparables, avec leur Signification, la Dérivation des Mots, les Proverbes François et Anglois, &c.* 2s. 6d.

The above 17 by **JOHN PERRIN.**

18. *English Guide to the French Tongue; shewing the grammatical Construction of English Words into French, with a Set of Rules and Exercises; for the Use of young People.* By George Picard. The Second Edition. To which is added, a Vocabulary, containing French to some of the Exercises. Price 2s.

19. *Letters upon Ancient History, chiefly written by the late Earl of Chesterfield to his Son, Philip Stanhope.* 3s. 6d. bound.

BOOKS sold by B. LAW and P. ELMSLY.

9. *Lettres choisies sur toutes Sortes de Sujets; or, a Collection of familiar Letters in French and English.* Second Edition, Price 1s. 6d.

10. Neatly engraved on a whole Sheet, the FRENCH VERBS, REGULAR and IRREGULAR, alphabetically conjugated, with Figures and preliminary Observations, in an entire new, plain, and easy, Manner. Principally designed for those who are taught privately, to avoid the tedious Learning of the Verbs. Price 1s. 6d.

11. The French Student's Vade mecum, or a View of the French personal Pronouns, shewing, at Sight, their different Order in a Sentence, used affirmatively, both with and without an Interrogation. Price 6d.

12. The particular and common Terminations of all the Tenses of the French Verbs, neatly engraved. Price 6d.

13. Elements of French Conversation. Fourth Edition. Price 1s. 6d.

14. A Short Account of French Poetry, with Directions about the Manner of reading French Verses; To which are added, several Specimens of Odes, Eclogues, Elegies, Epigrams, Sonnets, Madrigals, Stanzas, &c. Price 6d.

15. *Lettres sur l'Origine et l'Antiquité des Langues.* Price 2s. 6d. sewed.

16. *Brevis ad Artem cogitandi Introductio ad instituendum judicium, ornandamque ingenium studiose Juventutis accommodata.* Price 2s. 6d. sewed.

17. *Elémens de la Langue Angloise, contenant ce qui est renfermé d'essentiel et de nécessaire dans des Ouvrages plus volumineux, et renfermant ce qui n'est pas contenu dans les derniers, les Prépositions inséparables, avec leur Signification, la Dérivation des Mots, les Proverbes François et Anglois, &c.* 2s. 6d.

The above 17 by JOHN PERRIN.

18. English Guide to the French Tongue; shewing the grammatical Construction of English Words into French, with a Set of Rules and Exercises; for the Use of young People. By George Picard. The Second Edition. To which is added, a Vocabulary, containing French to some of the Exercises. Price 2s.

19. Letters upon Ancient History, chiefly written by the late Earl of Chesterfield to his Son, Philip Stanhope. Price 3s. 6d. bound.

